

Colonel Goutard

Le Corps Expéditionnaire

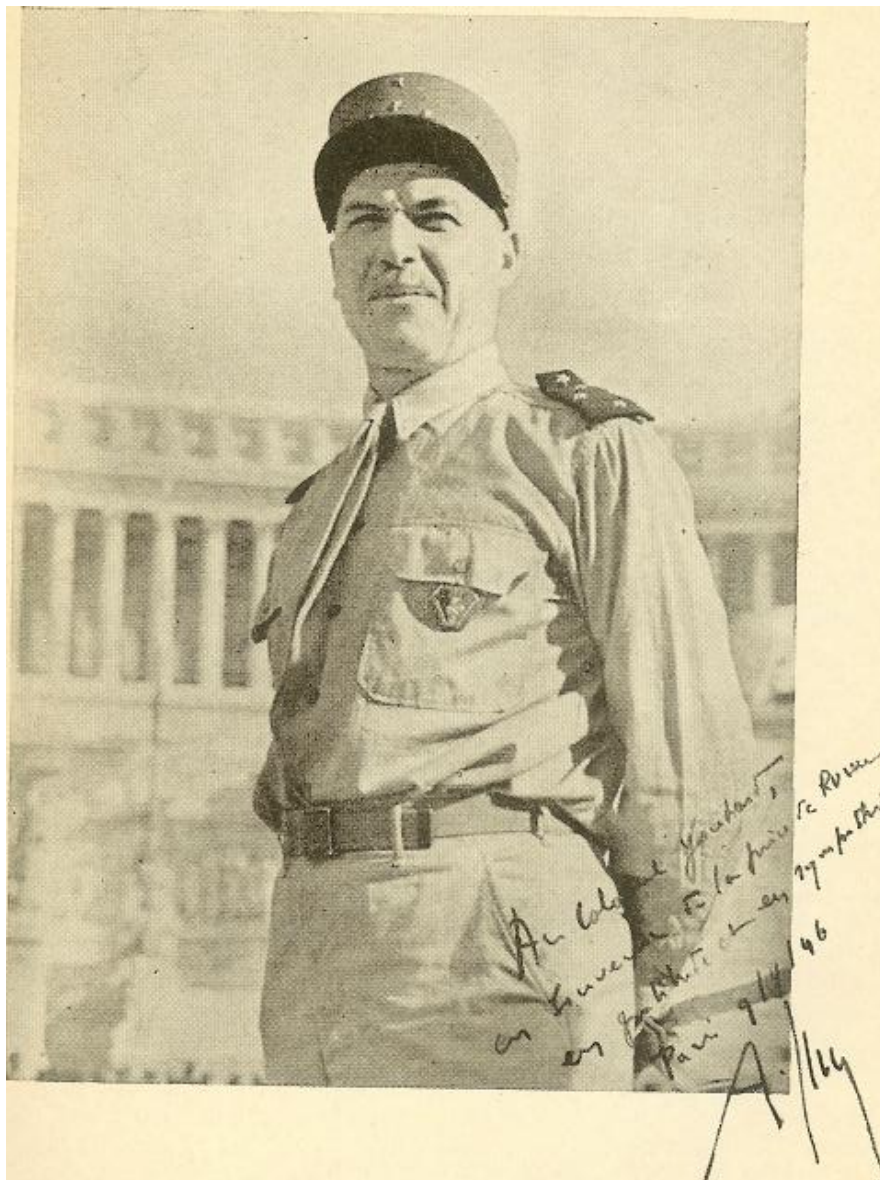
Français

DANS LA CAMPAGNE

D'ITALIE

(1943 – 1944)





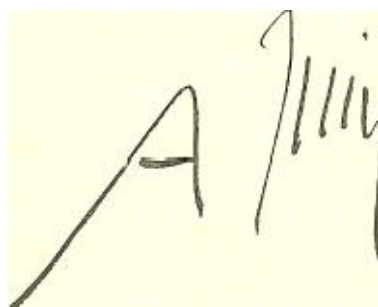
LE GÉNÉRAL JUIN

Voici un récit saisissant des opérations du Corps expéditionnaire français en Italie de décembre 1943 à juillet 1944. C'est un récit puisé aux meilleures sources, parce qu'étuvé sur des faits et des documents authentiques.

Son auteur, le colonel Goutard, n'est pas qu'un historien militaire de talent qui sait enchaîner et analyser avec un rare souci d'objectivité des mécanismes d'opérations de guerre, c'est aussi un combattant éprouvé de l'armée d'Afrique qui a connu, au premier rang, les joies et les peines de nos batailles.

Il mérite, à ce double titre, que son ouvrage soit versé au dossier de l'histoire de la campagne d'Italie.

Paris, le 9 septembre 1946.

A handwritten signature in black ink on a yellow background. The signature consists of a large, stylized capital letter 'A' followed by the name 'Juin' in a cursive script.

PRÉFACE

du Général d'Armée DE GOISLARD DE MONSABERT

Dans les annales de la guerre, la campagne d'Italie revêtra une importance particulière. Elle a été la marque du renversement total de la situation dans l'évolution de la guerre par la supériorité des Alliés.

Elle a été pour la France le témoignage de la vitalité de son armée que l'on croyait morte.

C'est en effet la vieille armée française qui débarque en Italie aussitôt après la bataille de Salerne. Ce sont d'abord d'anciennes Divisions appartenant à cette armée d'Afrique qui avait provoqué, dès 1911, la réflexion d'un observateur ennemi, « qu'elle avait gardé l'orgueil d'une armée qui n'a pas été vaincue ». Depuis 1940 elle a mis toute son application à surmonter ses deuils pour préparer la revanche. Ce sera la première directive qu'elle aura reçue de son chef. La nature même de cette armée de l'« Armistice », sa faiblesse, les menaces qui ne cessaient de peser sur elle, l'importance du gage que représentait pour la France son empire intact lui avaient inculqué, en dehors d'une qualité d'énergie spéciale, une compréhension nouvelle de la guerre, à base de coups de main et de vitesse.

Qu'elle se dresse, quoique sans armes, devant l'ennemi essayant de parer à la menace du débarquement allié en Afrique du Nord et, déjà, elle fera preuve de qualités de manœuvre et d'audace qui faciliteront l'arrivée, lente malgré tout, du matériel allié. Elle couvrira et épaulera ses opérations offensives et défensives. Par cette action elle aura déjà montré que les vieilles vertus guerrières et l'antique discipline française étaient restées intactes dans les unités cohérentes gardées jalousement en Afrique du Nord.

Qu'on arme ces troupes à la moderne, qu'on les entraîne sur les plages d'Oranie et qu'elles débarquent en grandes unités constituées sous le commandement du général Juin, sur un théâtre européen, et ce sera aussitôt la révélation aux yeux du monde étonné que l'armée française n'a rien perdu de sa valeur sur les champs de bataille.

La voici renforcée bientôt d'un élément de qualité : la 1^o D. F. L., qualifiée 1^o D. M. I., qui, renforcée elle-même de volontaires, est à base d'éléments de la vieille armée ayant refusé d'accepter la défaite et a montré déjà sa valeur dans les rangs alliés.

C'est cette armée française qui, du Pantano au Belvédère, fait jaillir aux yeux des Alliés et du monde la gloire éternelle de nos drapeaux.

Mais elle fait plus encore : elle démontre que, malgré la défaite, les chefs de l'armée ont su garder la clairvoyance dans l'emploi tactique des armes aussi bien que dans la stratégie des grandes unités.

Il n'est pas présomptueux de dire qu'elle sera redevenue, d'un seul coup, la grande éducatrice militaire. Que ce soit dans la manœuvre des petites et moyennes unités, que ce soit dans la conception du chef, elle apportera dans l'évolution de la guerre la marque de notre séculaire expérience, de notre large connaissance de l'homme et de la guerre, de notre esprit d'adaptation.

Tout le monde sait aujourd'hui l'immense part que le général Juin a eue dans la conception et dans le développement de la victoire définitive de Rome.

Il faut que l'on connaisse aussi le rôle que de modestes exécutants ont eu dans les enseignements à tirer de la manœuvre des petites unités.

C'est à ce double point de vue que l'œuvre du colonel Goutard est particulièrement intéressante. Avec une documentation aussi approfondie que possible, grâce à un travail des plus consciencieux, à un esprit particulièrement éclairé et compétent, à un remarquable souci de la vérité, il a su reconstituer les manœuvres qui, du commandant du Corps expéditionnaire au chef de bataillon, ont donné à la victoire des Alliés la marque de l'armée française et démontré aux yeux de tous que cette armée avait su doubler le cap d'un effondrement que l'on avait pu croire définitif, pour cingler vers des victoires nouvelles aussi grandes que celles qu'elle avait accoutumé de remporter au temps prestigieux de sa robustesse et de sa gloire.

Baden-Baden, 10 octobre 1946.

Le général de Corps d'Année
DE GOISLARD DE MONSABERT
commandant les Troupes françaises d'occupation en Allemagne,

A handwritten signature in dark ink on a light yellow background. The signature is written in a cursive, flowing style, starting with a large 'G' and ending with a long, sweeping underline.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Cette étude est avant tout une étude militaire. L'auteur s'est attaché à exposer les faits avec précision et sincérité, à les faire comprendre et à rendre aussi sobrement que possible l'ambiance dans laquelle ils se sont déroulés.

Exposé militaire, destiné surtout à être un instrument de travail, l'ouvrage n'en est pas moins à la portée de tous. Aussi bien la logique et le bon sens qui ont présidé aux opérations ne sont pas des qualités uniquement militaires. Si quelques enseignements tactiques ont été tirés en fin de récit, tous les anciens combattants les comprendront.

L'auteur s'est efforcé de s'abstenir de toute grandiloquence, la grandeur des « gestes » d'Italie se suffisant à elle-même, de toute digression, que l'esprit du lecteur fera à volonté, et de tout panégyrique, dont les chefs et les soldats d'Italie n'ont pas besoin.

Il a pensé que le monument le plus beau à élever à la mémoire de nos camarades tombés en Italie devait être aussi le plus vrai et le plus simple.

Mais un tel travail ne pouvait être réalisé sans aide. Qu'il soit permis au colonel Goutard de remercier ici les chefs et les camarades qui lui ont fourni notes, souvenirs et conseils.

Ses remerciements iront particulièrement au colonel Pedron et au commandant de Boissieu, du 3^e Bureau du C. E. F., et à la pléiade des jeunes chefs ardents d'Italie, commandants de compagnie, de bataillons, de régiments, qui se retrouvent aujourd'hui à l'Etat-Major de l'Armée : au lieutenant-colonel Berteil, en tout premier lieu, au chef de bataillon Mariaux, au capitaine Gandeul, anciens de la 4^e D. M. M., au colonel Piatte, au chef de bataillon Labadie et au capitaine Jubert, anciens de la 2^e D. I. M., ainsi qu'au colonel Bridot et au chef de bataillon Clément, de l'état-major de cette division.

Pour la 1^e D. M. L., le colonel de Saivigné, chef d'état-major, a bien voulu autoriser l'auteur à étudier à loisir, au P. C. de Vincennes, les ordres et journaux de marche de la célèbre division des Forces françaises libres, et le chef de bataillon Bertrand a ajouté à cette documentation ses souvenirs personnels.

Quant aux archives de la D. I. A., le colonel (routard, qui appartenait à cette grande unité, a eu tout loisir de les compulser, à Neustadt, avec l'autorisation du général Chevillon.

L'action de la 3^e D. I. A. et celle de la 4^e D. M. M. ont été éclairées, au surplus, par les précisions que le général de Monsabert et le général Sevez ont eu la bonté de donner personnellement à l'auteur qui se permet de leur exprimer ici sa très respectueuse gratitude.

Enfin, que le général Puccinelli veuille bien trouver ici l'expression de la reconnaissance de son ancien adjoint de Bad-Kreuznach, à qui il a accordé si largement le temps, sans lequel rien ne pouvait être entrepris.

Les principaux travaux et ouvrages consultés sont la remarquable étude du lieutenant-colonel Esclaibes, sur le fonctionnement du 2^e Bureau du C. E. F., le volume *Victoire en Italie*, historique de la 2^e D. I. M., et la belle réalisation d'art consacrée à la 3^e D. I. A. sous le titre : *La Victoire sous le signe des Trois-Croissants*.

Mais la lecture qui s'impose à qui veut étudier les opérations en s'élevant jusqu'au plan stratégique est celle des synthèses publiées dans la Revue de Défense nationale, par le général Carpentier, qui fut pendant toute cette campagne le chef d'état-major du général Juin, c'est-à-dire le dépositaire de sa pensée, chargé de la traduire en ces ordres clairs d'où est sortie la victoire.

ABRÉVIATIONS.

C. E. F	Corps expéditionnaire français.
C. A	Corps d'armée.
C. A. B	Corps d'armée britannique.
C. A. U. S	Corps d'armée américain.
D. I	Division d'infanterie.
D. 1. B.	Division britannique.
D. I. U. S	Division américaine.
I. D	Infanterie divisionnaire
A. D	Artillerie divisionnaire.
D. I. M.	Division d'infanterie marocaine.
D. M. M	Division de montagne marocaine.
D. I. A.	Division d'infanterie algérienne (algéro-tunisienne)
D. M. I. ou D. F. L.	Division motorisée d'infanterie ou division française libre.
R. T. M.	Régiment de tirailleurs marocains.
R. T. A.	Régiment de tirailleurs algériens.
R. T. T.	Régiment de tirailleurs tunisiens.
R. F. M.	Régiment de fusillers-marins
1/2 Br	Demi-brigade.
R. A. A.	Régiment d'artillerie d'Afrique.
R. A. C.	Régiment d'artillerie de campagne.
R. S. M.	Régiment de spahis marocains.
R. S. A. R.	Régiment de spahis algériens de reconnaissance
R. C. A.	Régiment de chasseur d'Afrique.
G. T. M.	Groupe de tabors marocains.
Btn	Bataillon.
B. M.	Bataillon de marche.
B. I. M. P.	Bataillon d'infanterie de marine du Pacifique.
B. N. A.	Bataillon nord-africain.
Cie.	Compagnie.
C. C. I.	Compagnie de canons d'infanterie.
C. A. C.	Compagnie antichars
C. H. R.	Compagnie hors-rang.
C. A.	Compagnie d'accompagnement.
I/4	1 ^{er} bataillon du 4 ^o régiment
II/4	2 ^{ème} bataillon du 4 ^o régiment
III/4	3 ^{ème} bataillon du 4 ^o régiment
P. C.	Poste de commandement.
A. M. C.	Automitrailleuse de cavalerie
T. D.	Tank destroyer.
F.-M.	Fusil-mitrailleur.
F.-V.	Fusilier-voltigeur.
F. T. A.	Fortes terrestres antiaériennes.
S. R. A	Service de renseignements de l'artillerie.
R. C. T.	Regimental Combat Team (groupement tactique).
C. C.	Combat-Command (groupement tactique de cavalerie),
T. Q. M.	Task Quarter Master (officier d'embarquement).

L. S. T.	Landing Ship Transport.
A. K. (Armée Korps)	C. A. allemand.
I. D. (Infanterie Division)	D. I. allemande.
A. A. (Aufklärungsabteilung),	Groupe de reconnaissance divisionnaire
Pz	Panzer
Pz-Gr-Div. Mot.	Division motorisée de panzer-grenadiere.
Pz-Gr-Rgt.	Régiment de grenadiers de division blindée.
Kampfgruppe	Groupement tactique temporaire (groupement de combat).
C. I. A. A. T	Centre d'instruction d'armée algéro-tunisien.
C. I. A. M.	Centre d'instruction d'armée marocain.
C. I. A. C.	Centre d'instruction d'armée colonial.
D. C. R.	Détachement de circulation routière.

PRÉAMBULE

Le débarquement allié du 8 novembre 1912 avait permis à l'armée française d'Afrique, qui depuis deux ans se préparait en silence, de reprendre les armes contre l'ennemi commun. Mais ces armes, contrôlées et réduites par les commissions d'armistice ennemies, étaient, en dépit de tous les camouflages, insuffisantes et périmées.

En Tunisie, la volonté de se battre avait suppléé en partie à cette infériorité de l'armement et de l'équipement, et, dans le secteur montagneux où nous confinait notre manque d'engins modernes, nous avons dominé l'adversaire et inspiré à nos alliés un respect que les jours sombres de 1940 leur avait fait perdre.

Il faut bien reconnaître cependant que, face aux armées germano-italiennes et à leurs «Panzer Divisionen», nos forces d'Afrique du Nord pouvaient bien se cramponner défensivement aux dorsales tunisiennes, puis progresser dans ces arêtes rocheuses, mais qu'elles ne seraient jamais parvenues, sans l'action des divisions modernes et blindées alliées, à chasser l'envahisseur de la plaine côtière et des ports.

En Italie, au contraire, nous allons voir les Forces françaises d'Afrique réarmées mener le jeu et, après l'échec d'actions frontales de masse exécutées à coup de matériel par nos Alliés, rompre le front ennemi par la manœuvre, en combinant le sens tactique avec, cette fois, la puissance du matériel.

Au point de vue moral nous avons sauvé l'honneur en Tunisie. Il restait mieux à faire en Italie, Il restait à prouver dans des opérations importantes la valeur de l'armée française renaissante, avec son allant, ses traditions et sa formation professionnelle que l'on n'improvise pas. Il restait surtout à faire reprendre à la France, d'une façon moins symbolique et plus efficace, sa place sur le front de combat pour qu'elle soit présente à la victoire.

Tous, officiers et soldats, nous avions, en Italie, le sentiment de ce devoir. Combien de fois à un chef qui, devant une opération trop risquée ou au cours d'un combat trop sanglant, faisait des objections et demandait à suspendre l'effort, il fut répondu « *Non, continuez quand même, attaquez encore, il le faut pour la France.* » Et devant un tel argument, l'ordre fut toujours exécuté, au prix souvent des sacrifices les plus lourds.

C'est dans la conscience de cette grande tâche que notre Corps expéditionnaire français, commandé par le général Juin, força la victoire dans les Abruzzes et sur le Garigliano, rendant son prestige à notre armée et leur gloire à nos drapeaux.

Le C. E. F. était une petite armée où régnait une cohésion, une camaraderie de combat et une émulation sans égales. Il était animé par une flamme dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire et qui laissera au cœur de tous ceux qui ont eu l'honneur de servir dans ses rangs un souvenir ineffaçable.

I

LA PRÉPARATION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

L'EFFORT DE MISE SUR PIED.

Après la campagne de Tunisie, nos forces durent être réorganisées complètement pour être mises sur le type américain et réarmées avec le matériel moderne fourni par nos Alliés au titre de la loi « Prêt et Bail ».

Il fallut d'abord compléter les effectifs par de larges mesures de mobilisation. Les classes algériennes musulmanes répondirent à l'appel avec une fidélité remarquable et les volontaires marocains et tunisiens affluèrent, mais l'effort de mobilisation pesa d'une façon particulièrement lourde sur les Français d'Afrique du Nord.

L'inquiétante pénurie de cadres et surtout de spécialistes força en effet à mobiliser vingt classes françaises, de 1924 à 1944, et à faire appel au personnel féminin.

L'ampleur de cette mobilisation française, que ne connut pas la métropole, mérite d'être soulignée et, dans ces efforts qui devaient être couronnés de tant de sang, il convient de distinguer avec une reconnaissance particulière celui des « Neo-Français », d'origine espagnole pour la plupart, qui, sur les champs de bataille d'Italie, devaient faire l'admiration de leurs compagnons d'armes.

A ces appelés et engagés d'Afrique du Nord vinrent se joindre de nombreux Français de la métropole, militaires de carrière ou volontaires de tous âges et de toutes conditions qui, évadés de France par les Pyrénées, au prix de dures fatigues, parvenaient à gagner l'Afrique du Nord après une captivité plus ou moins longue dans les prisons espagnoles, où ils avaient été traités comme des criminels de droit commun. Toute une pléiade de jeunes hommes enthousiastes vint ainsi grossir nos rangs.

Les cadres étaient constitués en grande majorité par des officiers d'active de l'armée de l'armistice d'Afrique, ou évadés de France, renforcés par des officiers de réserve presque tous volontaires, dont beaucoup d'instituteurs d'Afrique du Nord connaissant bien l'âme musulmane.

Troupes et cadres représentaient donc, soit par leur expérience professionnelle, soit par leur ardeur, un personnel d'élite comme il en fut rarement réuni depuis la première guerre mondiale.

Ainsi composées, les grandes unités allaient, après une période d'instruction de quatre à cinq mois en Afrique du Nord, constituer entre les mains du général Juin un instrument de combat remarquable.

Au cours de l'été 1943 se concentrèrent dans la région d'Oran les unités qui devaient composer initialement le Corps expéditionnaire français destiné au théâtre européen :

- la 2^e Division d'infanterie marocaine;
- la 3^e Division d'infanterie algérienne;
- deux Groupes de tabors marocains;
- des éléments de réserve générale;
- les formations de la Base 901 et des services.

Ces unités, dotées du matériel américain, constituaient, suivant la terminologie du moment, « le 1^{er} Corps de débarquement » placé sous les ordres du général Juin qui, le 2 août 1943, établit son P. C. à Trouville, près de Mers-El-Kébir.

Etaient également stationnées en Oranie et placées sous les ordres du général Juin :

- la 4° Division marocaine de montagne destinée à rejoindre ultérieurement le Corps expéditionnaire;
- le reliquat des Groupes de tabors marocains destinés également à l'Italie;
- la 9° Division d'infanterie coloniale qui ne sera pas employée en Italie mais participera au débarquement de l'île d'Elbe, du 17 au 20 juin 1944;
- la 1° Division blindée qui, moins heureuse encore, devra attendre août 1944 pour être engagée en France;
- la Base secondaire 901-1 et des services.

Pendant que l'entraînement de ces grandes unités était entrepris en Oranie sous le commandement du général Juin, d'autres divisions se préparaient en deuxième échelon, dont l'une devait rejoindre également le Corps expéditionnaire français en Italie :

- la 1° Division française libre du général Brosset, qui se recomplétait en éléments pris en Afrique du Nord et devait arriver en Italie sous l'appellation de 1° Division motorisée d'infanterie;

- la 7° D. I. A. du Général Conne et la 8° D. I. A. du Général Richard qui n'eurent malheureusement qu'une existence éphémère;

- enfin, la 2° D. B. qui se formait au Maroc et devait écrire en France, en 1944, sous le commandement du Général Leclerc, les prestigieuses pages d'histoire que l'on connaît.

Certains éléments du futur C. E. F. devaient avoir l'honneur de combattre les premiers en Europe et sur le sol français, avant de rejoindre l'Italie.

Le 16 septembre 1943, en effet, une partie de la 4° D. M. M. (dont le 1° R. T. M.) et le 2° Groupe de tabors marocains étaient mis à la disposition du Général de corps d'armée Henri Martin, commandant le 1° C. A. pour les opérations de Corse.

CONSTITUTION DU FUTUR CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS.

Nous allons voir la 2° D. I. M. partir la première, seule, pour l'Italie en novembre, puis le « C. E. F. » apparaître sur le front allié en tant que corps français en janvier, fort d'abord de deux divisions et de deux G. T. M., puis de quatre divisions et un groupement de tabors marocains de la valeur d'une division, plus des éléments importants de réserve générale.

Les unités qui devaient constituer finalement le C. E. F. en opérations, à partir d'avril, sont les suivantes (voir en annexe l'ordre de bataille du commandement supérieur des unités jusqu'à l'échelon bataillon ou groupe) :

2° D. I. M. (Division d'infanterie marocaine : Général Dody).

Comprenant les 4e, 5e et 8e R. T. M. (régiments de tirailleurs marocains), le 3° R. S. M. (régiment de spahis marocains), le 63° R. A. A. (régiment d'artillerie d'Afrique), le 32e groupe de F. T. A. (forces terrestres antiaériennes), le 87e bataillon du génie, un escadron du train, le 9° bataillon médical et les services de la division. La 2e D. I. M., débarquée en Italie fin novembre, fut engagée dès le 8 décembre 1943 sur le front des Abruzzes.

3° D. I. A. (Division d'infanterie algérienne : Général de Goislard de Monsabert)

Comprenant les 3e et 7e R. T. A. (régiments de tirailleurs algériens), le 4° R. T. T. (régiment de tirailleurs tunisiens), le 3° R. S. A. R. (régiment de spahis algériens de reconnaissance), le 67° R. A. A., le 37e groupe de F. T. A., un escadron du train, le 83° bataillon du génie, le 3e bataillon médical et les services de la division. La 3° D. I. A. fut engagée au début de janvier 1944, aux côtés de la 2° D. I. M.

Groupement de tabors marocains (Général Guillaume).

Comprenant initialement deux, puis trois groupes de tabors marocains, de chacun 3 tabors de 4 goums.

Le 4° G. T. M. débarqua le premier, avec la 2° D. I. M. fin novembre 1943. Le 3° G. T. M. arriva fin décembre. Le 1° G. T. M. ne devait rejoindre le C. E. F. qu'au début d'avril 1944.

Le 2° G. T. M. (colonel de Latour) ne devait pas participer aux opérations de la péninsule, mais à celles de l'île d'Elbe.

4° D. M. M. (Division marocaine de montagne : général Sevez).

Employée d'abord partiellement (1° R. T. M.) à la libération de la Corse, avec un G. T. M., en septembre et octobre 1943, la 43° D. M. M. rejoignit le C. E. F. à la fin de février 1944. Elle comprenait les 1°, 2° et 60 R. T. M., le 4° R. S. M., le 69° R. A. A. (type montagne), le 82° bataillon du génie, un groupe de F. T. A. et le 8° bataillon médical.

1° D. M. I. ou. D. F. L. (Division motorisée d'infanterie ou Division française libre : Général Brosset).

Cette grande unité était la première des Forces françaises libres et s'était déjà brillamment battue depuis trois ans en Erythrée, en Abyssinie et en Libye. Elle devait rejoindre le C. E. F. dans la deuxième quinzaine d'avril 1944 pour participer à l'offensive de mai.

Elle comprenait :

- un régiment de reconnaissance, le 1° R. F. M. (régiment de fusiliers marins) ;
- trois brigades d'infanterie :

1° brigade : 13° demi-brigade de Légion étrangère, à deux bataillons, et 22e bataillon nord-africain;

2e brigade : bataillons de marche n° 4, 5 et XI;

4e brigade : B. I. M. P. (bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique) et bataillons de marche n° 21 et 23;

- un régiment d'artillerie (le 1° R. A. C.) ;

- le 21e groupe de D. C. A. (groupe antillais), un escadron du train, un bataillon du génie, un bataillon médical, une ambulance chirurgicale légère et l'hôpital Hadfield Spears.

Le C. E. F. comprenait en outre d'importants éléments de réserve générale, notamment deux excellents régiments de tanks-destroyers : les 7° et 8° régiments de chasseurs d'Afrique¹; deux régiments d'artillerie : le R. A. C. L. (régiment (d'artillerie coloniale du Levant) et le 64e R. A. A.; un groupe de canonnières-marins, des formations de la base 901 et des services.

Le R. A. C. L. avait deux groupes de 155 long et les canonnières marins eurent d'abord une, puis deux batteries de 155 G. P. F.

¹ Le 7° R. C. A. avait été formé par le colonel Van Hecke, avec des jeunes des Chantiers de Jeunesse d'Afrique du Nord, qui avaient conservé leurs bérets verts. Ce fut une réussite car ces jeunes, une fois armés se conduisirent magnifiquement.

ORGANISATION DES UNITÉS.

A l'inférieur de ces grandes unités, les corps étaient organisés de la façon suivante :

Le régiment de tirailleurs nord-africains.

Ce régiment était partiellement motorisé, c'est-à-dire qu'il possédait les véhicules automobiles nécessaires au transport des armes lourdes, des munitions et des bagages indispensables, mais non des compagnies elles-mêmes. Le régiment comptait un effectif théorique de : 92 officiers, 400 sous-officiers et 2.600 caporaux et tirailleurs, soit un total général de 3.100 hommes en chiffres ronds, dont 2.100 indigènes, les cadres étant surtout français.

Il comprenait :

- un état-major de régiment et une compagnie hors rang (C. H. R.) ;
- une Compagnie antichars, de 3 sections à chacune 4 canons de 57 tractés, soit 12 antichars, et une section de démineurs et de mineurs spécialisés qui fut particulièrement précieuse;

- une compagnie de canons d'infanterie, à 6 obusiers de 105 tractés, portant pratiquement à 5.000 ou 6.000 mètres (artillerie constamment sous la main du colonel, à employer de préférence groupée, mais pouvant être fractionnée en trois sections de deux pièces) ;

- trois bataillons, comprenant chacun trois compagnies de fusiliers-voltigeurs et une compagnie d'accompagnement, plus une compagnie de commandement.

La compagnie de fusiliers se composait de :

- trois sections de fusiliers-voltigeurs à trois groupes, armés chacun d'un fusil-mitrailleur et d'armes individuelles (fusils, grenades à main ou à fusil, Pistolets-mitrailleurs etc.) ;

- une section de mitrailleuses et engins, avec deux mitrailleuses légères et trois mortiers de 60.

La compagnie d'accompagnement du bataillon comprenait :

- deux sections de 4 mitrailleuses lourdes, soit 8 pièces;
- une section de 6 mortiers de 81;
- une section antichars de 3 canons de 57 tractés.

Au total, le régiment avait une puissance de feux de : 81 fusils-mitrailleurs, 31 mitrailleuses légères, 24 mitrailleuses lourdes, 18 mortiers de 81, 27 mortiers de 60, 21 canons anti-chars de 57 et 6 obusiers de 105, ce qui représente une puissance considérable.

Pour ses transports de matériels de combat et les reconnaissances, le régiment disposait, en principe, de 66 jeeps, 11 amphibies, 117 camionnettes et une cinquantaine de remorques. En réalité, un nombre important de camionnettes furent remplacées par des camions G. M. C., en moins grand nombre, mais qui nous rendirent d'excellents services pour les transports tactiques, comme nous le verrons plus tard.

Le régiment de tirailleurs type montagne (4° D. M. M.).

Ce régiment était doté d'équipages muletiers organiques. Il avait un effectif de plus de 4.000 hommes et comprenait :

- trois bataillons, à chacun quatre compagnies de fusiliers-voltigeurs et une compagnie de commandement.

La compagnie de commandement comportait une section de 6 mortiers de 81 et une section d'éclaireurs-skieurs;

- une compagnie régimentaire de mortiers, de 12 tubes de 81 en remplacement de la C. C. I.;
- une compagnie antichars normale.

Le régiment d'artillerie divisionnaire.

Comprenait 3 groupes d'obusiers tractés de 105, à 3 batteries de 4 pièces et un groupe d'obusiers de 155 également tracté, à 3 batteries. Il comptait donc 36 pièces de 105 et 12 pièces de 155.

Le 69° R. A. A.

Du type montagne, était doté de matériel sur bats. Il était constitué de trois groupes de 75 de montagne, modèle Schneider.

Le régiment de cavalerie de reconnaissance.

Comprenait 1 escadron de chars légers, à 3 pelotons de combat de 5 chars légers chacun, et 3 escadrons de reconnaissance, dotés chacun de : 12 auto-mitrailleuses, 3 canons d'assaut chenillés, 6 canons de 37 et 6 mortiers de 60.

Le régiment de tanks-destroyers (7° et 8° régiments de chasseurs d'Afrique).

Comportait 3 escadrons de chasseurs de chars à 3 pelotons de 4 T. D. et 1 escadron de reconnaissance à 14 voitures de reconnaissance (scouts-cars ou auto-mitrailleuses). Le régiment avait donc 36 T. D.

Nous n'avions pas de chars lourds, mais les Américains mirent à notre disposition des unités de chars « Medium » (Sherman).

Tel était l'instrument de combat qui allait représenter la France sur le premier champ de bataille européen.

PRÉPARATION TECHNIQUE ET MORALE.

Mais ces belles unités, toutes fières de leur matériel neuf, un matériel comme jamais troupe française n'en eut, devaient être formées techniquement et tactiquement à son emploi, et préparées moralement aux missions de sacrifice que la France abattue exigeait d'elles pour son relèvement.

Au cours de la première guerre mondiale, nous avons instruit et en partie armé les forces alliées. En 1913, du fait de notre effacement depuis 1940, de l'évolution rapide de la tactique et surtout de la technique moderne, et en raison de notre armement étranger adapté à ces nouvelles conditions, nous étions devenus élèves, plus particulièrement en matière d'opérations amphibies et d'attaques de blockhaus.

L'instruction de nos divisions en Oranie fut menée suivant des méthodes nouvelles et hardies dans les camps, et dans la baie d'Arzew, qui avait été spécialement aménagée pour l'entraînement de la 5° armée américaine (sous le nom de F. A. I. T. C., Fifth Army Invasion Training Center).

Nos unités se familiarisèrent vite avec l'excellent matériel américain qui leur donnait une confiance absolue. Elles se rirent en œuvre dans des exercices et manœuvres avec tirs réels, grenades réelles, mines réelles, avec une hardiesse et une témérité qui causèrent des accidents, mais endurcirent les cadres et les hommes aux périls du combat.

En même temps, au cours des exercices et stages d'officiers T. Q. M. (Task Quarter Master), nos cadres s'initiaient à des problèmes jusqu'alors peu connus dans l'armée française.

Cet entraînement intensif dura de quatre à cinq mois. Il convient de préciser qu'il ne porta ses fruits que parce qu'il s'adressait à des unités disciplinées, déjà formées, fortement encadrées et possédant une instruction très poussée. Il s'agissait simplement, pour ces unités, de s'adapter à la tactique nouvelle. Avec quelle joie elles le firent, la joie de posséder enfin un vrai matériel moderne de combat. Aussi préparation tactique et préparation morale marchèrent de pair.

Dans cette rude vie commune, au bout de laquelle on voyait la bataille, les liens entre les chefs et la troupe se soudèrent, une confiance réciproque se développa et l'on ne vit jamais de si belles troupes que ces unités qui partaient en chantant sous le soleil d'Afrique, en treillis et guêtres américaines, pour les exercices de débarquement sur la plage ou d'attaques de blockhaus.

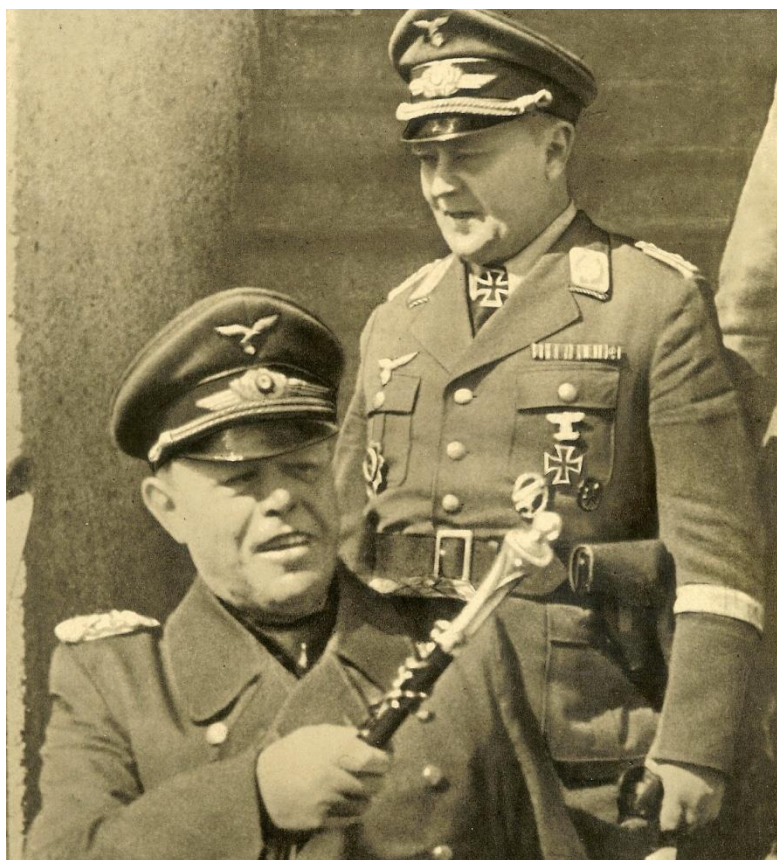
Lorsque enfin, en novembre, l'ordre d'embarquement tant attendu arriva, le C. E. F. était prêt.

Il était nécessaire de mentionner cette préparation matérielle et morale pour expliquer le rendement qu'allaient atteindre nos régiments en Italie.

A l'état-major du C. E. F., dirigé par le Général Carpentier, chef d'état-major, il en était de même.

Dans son ouvrage sur le fonctionnement du 2^e Bureau en campagne, ouvrage auquel nous nous référerons souvent, le commandant d'Esclaibes écrit :

« Au C. E. F. l'atmosphère fut inégalable. L'état-major était peu nombreux, mais parfaitement homogène. Des liens de camaraderie l'unissaient aux états-majors subordonnés et aux corps de troupe. Mais, sans doute, pour aboutir aux résultats obtenus, fallait-il aussi cette ambiance d'épopée, caractéristique de toute l'action du C. E. F. en Italie. »



Le maréchal Kesselring

A ses troupes partant pour l'Italie, le Général Juin adressait l'ordre du jour suivant :

ORDRE DU JOUR N° 1.

Officiers,
Sous-officiers,
Caporaux et soldats
du Premier Corps de débarquement.

L'heure tant attendue a enfin sonné. Devant vous s'ouvrent les champs de bataille d'Italie où vous êtes appelés à combattre, aux côtés de nos vaillants Alliés, pour la libération de la Patrie.

Pendant des siècles d'histoire, les Français, poussés par leurs idées généreuses, ont parcouru ces mêmes champs de bataille. Des héros très purs de notre race y sont tombés : Gaston de Foix, Bayard, Desaix, et vous n'y trouverez point un nom qui n'ait de sonorité de légende et d'épopée bien. Française : Fornoue et Marignan, Arcole et Rivoli, Marengo, Magenta, Solferino et Mont-Tomba.

Reprenant à revers le chemin qu'ont maintes fois suivi nos bannières fleurdelisées, nos aigles et les étendards de la République, le moment est venu pour vous de montrer la foi qui vous anime et de témoigner de votre valeur militaire et de votre esprit de sacrifice. Courageux et manœuvriers dans la bataille, fraternels avec nos alliés, sachez garder, vis-à-vis des populations italiennes si oublieuses du passé, une attitude faite de réserve et de correction qui leur impose considération et respect. Ni familiarité indécente, ni morgue excessive ou brutalités qui pourraient nuire à notre cause.

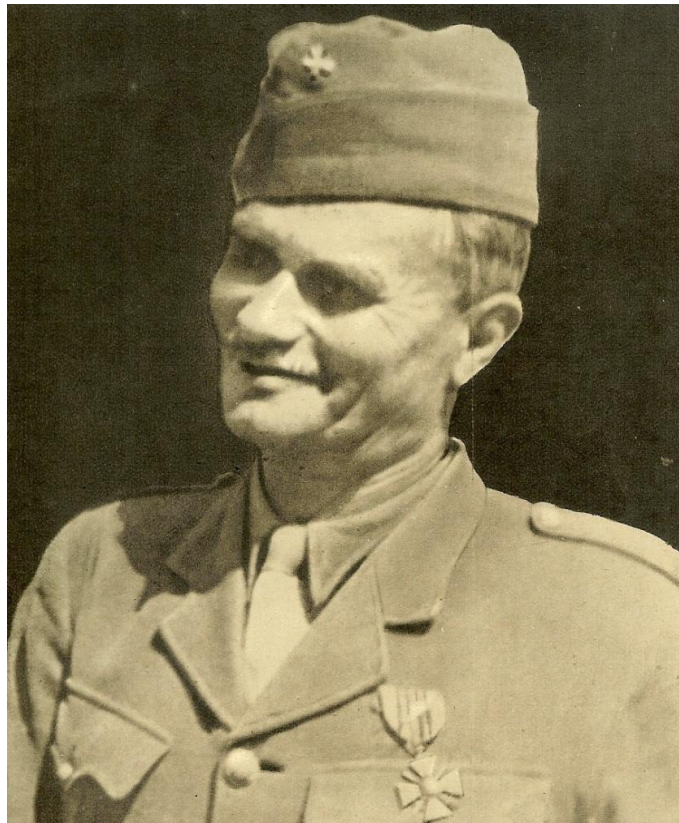
N'oubliez pas que nos traditions sont d'honneur et de discipline, par quoi s'affirment les vertus d'un peuple et la force de ses armées.

Ce devra être le souci constant des cadres et de la troupe de montrer que nous en sommes les héritiers et les gardiens fidèles.

Dans les jours qui vont suivre, la France qui combat et celle qui souffre, la France tout court et nos Alliés, auront les yeux fixés sur la petite armée française d'Italie et ses premiers engagements.

Soyez dignes de la glorieuse mission de salut qui vous est confiée, soyez dignes de vous-mêmes et du passé qui vous regarde.

Le Général d'armée,
commandant le Corps expéditionnaire français,
JUIN.



Le général Dody



L'arrivée à Naples

II

PROLOGUE

La 2e D. I. M. dans la bataille d'hiver des Abruzzes

(Croquis n° 1 et n° 2.)

Départ d'Afrique du Nord.

Le 1^{er} novembre 1943, un « Liberty-Ship », l'*Alexander Graham Bell*, quittait Oran ayant à son bord les détachements précurseurs de l'état-major du général Juin, de la 2e D. I. M. et de la base 901 et un groupe d'artilleurs coloniaux.

Enfin arrivait le départ tant attendu et dont certains même commençaient à douter. Impossible à tenir secrète dans une telle ambiance d'attente, la nouvelle se propagea immédiatement dans toute l'Afrique du Nord.

Le 19 novembre le général Dody, commandant la 2^e D. I. M., arrivait par avion à Naples. Le même jour ses premiers éléments s'embarquaient à Oran et à Bizerte.

« 19 novembre 1943. Un bateau sort lentement du port de Bizerte, s'avançant vers la haute mer, puis une douzaine de navires semblables le rejoignent et tous ensemble s'enfoncent dans la nuit... Le passé immédiat s'enfuit à grands coups d'ailes pour laisser la place à la notion précise du devoir...

Chacun dénoue les vieux liens d'humanité qui le rattachaient à la terre africaine. Lointaine et immatérielle, mais combien vivante, la France sollicite notre foi. Il a suffi de franchir la passerelle du navire pour se convaincre spontanément que l'histoire recommençait et que l'honneur d'écrire la première page serait désormais l'honneur de la 2^e division marocaine. »

C'est en ces termes que l'historique de la Division, intitulé *Victoire en Italie*², ouvre le récit des combats de la 2^e D. I. M., prologue de cette campagne française qui restera une des plus belles de notre histoire militaire.

Les premiers éléments de la 2^e D. I. M. et du 1^{er} G. T. M. débarquent le 22 à Naples, pour les transports, et dans les petits ports de Bagnoli, Bahia et Puzzoli, pour les L. S. T. (Landing Ship Transport).

Puis, le 25 novembre, arrivent le Général Juin, le Général Carpentier, son chef d'état-major et les chefs de Bureau de l'Etat-Major qui s'installent provisoirement à l'Institut français de Naples, avant de s'établir à Maddaloni³.

Le Général Juin et son état-major vont étudier la situation et préparer l'engagement du C. E. F. dans la zone de la 5e armée américaine. Cet engagement des forces françaises sera progressif, le C. E. F. proprement dit n'entrant en ligne que les premiers jours de janvier 1944.

Jusque-là la 2^e D. I. M. sera seule avec le 4^e G. T. M. à soutenir l'honneur français.

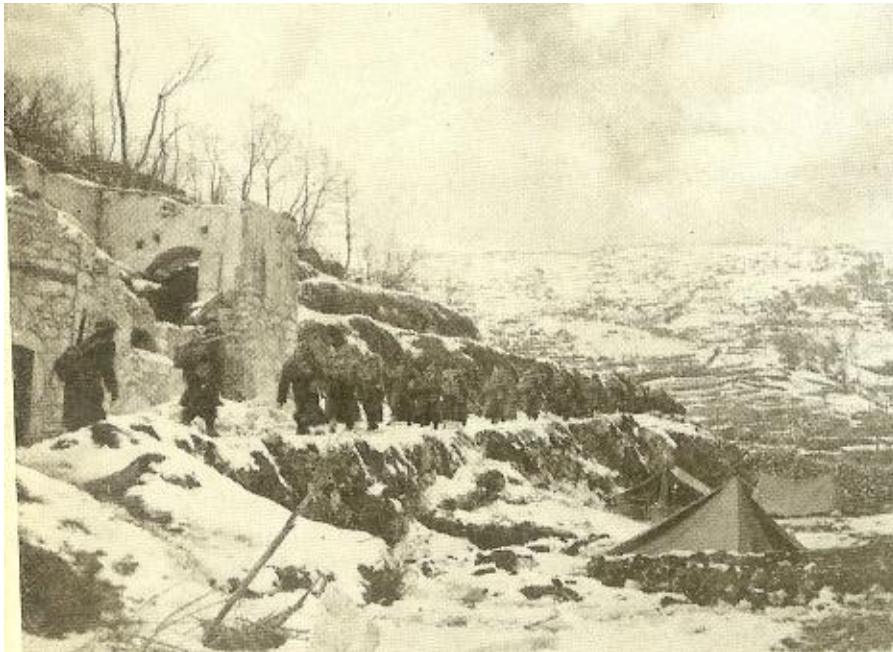
Mais quelle situation trouvait notre Commandement à son arrivée en Italie?

² Chez Gauthier-Villars, éditeurs, Paris. Ouvrage auquel nous nous reporterons souvent pour la 2^e D. I. M.

³ Le colonel Chevrete. Premier sous-chef, était arrivé huit jours auparavant avec le commandant Pédrone, chef de la section « Opérations » du 3^e bureau.

LA SITUATION EN ITALIE EN NOVEMBRE 1943. (Croquis n°1.)

Après la conquête de la Sicile réalisée en août 1943 et l'invasion de la pointe sud de la péninsule par la 8^e Armée britannique, la 5^e Armée américaine avait débarqué à Salerne en septembre avec les difficultés que l'on sait. Grâce à l'énergie du général Clark, la 5^e Armée ne fut pas rejetée à la mer. Les deux armées firent leur liaison et remontèrent vers le nord, les Britanniques le long de l'Adriatique, les Américains le long de la rive méditerranéenne.



Montée en ligne dans les Abruzzes, février 1944
(près d'Acquafondata, piste du col de Pratalonga)

Sous leur pression, le Maréchal Kesselring renonça à défendre Naples, mais décida de couvrir largement Rome.

Il mena alors une manœuvre en retraite dans le but de gagner du temps afin de préparer dans le massif tourmenté des Abruzzes, entre Naples et Rome, une solide position défensive.

Jetons un coup d'œil sur la carte. La péninsule italienne qui, dans la partie qui nous occupe, ne mesure que 130 kilomètres de largeur, est constituée par une longue arête montagneuse, épine dorsale de la péninsule, avec, sur chaque versant, une étroite bande de plaine côtière qui parfois se réduit à rien.

Cette bande est du reste coupée par tous les cours d'eau qui, de l'arête centrale, descendent droit à la mer.

Quant à cette chaîne axiale elle est constituée d'une suite de sommets escarpés de 1.500 à 2.500 mètres de hauteur, avec un fouillis de chaînons perpendiculaires et de ravins profonds qui sont loin de faciliter la progression dans l'axe de la péninsule.

On voit donc déjà que si l'assaillant pouvait progresser dans les bandes côtières, son avance serait vite prise de flanc par la montagne et, en s'étirant, viendrait mourir le long du rivage.

On voit, par contre, que le défenseur trouvera facilement dans la chaîne centrale un môle solide qui servira de pivot à sa manœuvre défensive. Et ce môle pourra s'appuyer, de

part et d'autre de l'arête, sur un fossé ou une ligne de crête descendant jusqu'à la mer. Si la position est franchie, l'ennemi pourra se raccrocher au pivot sur une position plus en arrière.

D'où les lignes « en escalier » que nous rencontrerons, toutes raccordées au môle central, lignes d'abord nord-sud, puis s'infléchissant vers le sud-ouest (dans le secteur méditerranéen).

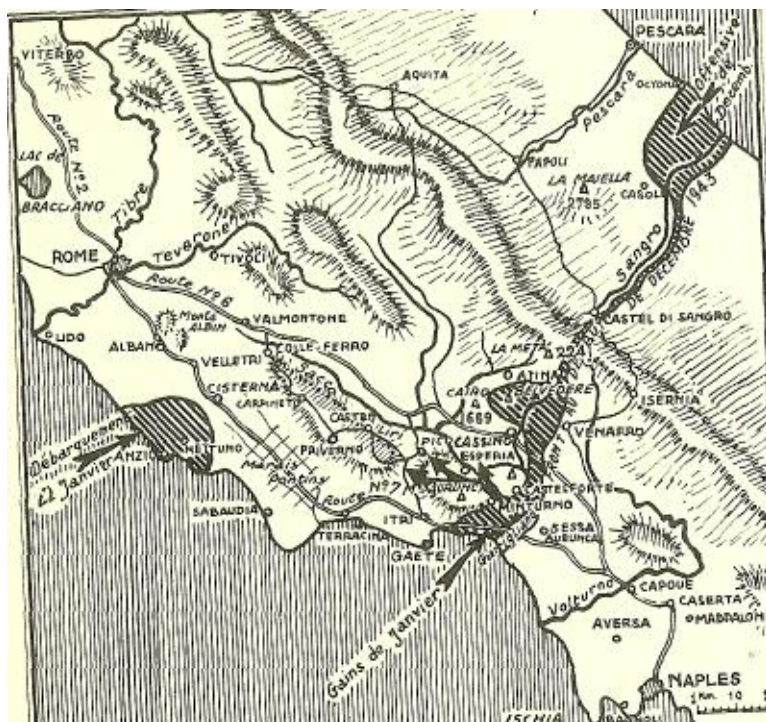
Kesselring choisit comme môle le massif de la Meta, haut de 2.400 mètres, couvert de neige et inabordable en hiver.

Sur le versant Adriatique la position est établie derrière le fossé du Sangro, du sommet des Abruzzes à la mer.

Sur le versant méditerranéen elle est organisée, en gros derrière le cours supérieur du Volturno et le Garigliano. Elle s'appuie, à l'est du Volturno, sur une série de massifs qui séparent le Volturno du Rapido, monts qui resteront célèbres : la Mainarde, le Pantano, le Costa San Pietro, le Monna Casale.

En outre, à l'ouest de ces massifs, les Allemands organisent derrière le fossé continu «Rapido - Garigliano » une ligne arrière qui prendra le nom de « Ligne Gustav » et qui, barrant la vallée du Liri au centre, s'appuiera au nord sur la chaîne escarpée des monts San Croce, San Martino, Cifalco, Belvédère, Cairo, mont Cassin et au sud sur les monts Aurunci et le Majo.

Plus tard les Allemands organiseront encore une position plus en arrière, pour barrer la vallée du Liri, entre le massif du Cairo et celui des monts Aurunci. Ce sera la « Ligne Hitler ». Enfin, un élément de position arrière barrera également la bande côtière entre Fondi et Terracina.



CROQUIS N° 1

Le front allié d'Italie de décembre 1943 à l'offensive de mai 1944

C'est sur ces très fortes positions que Kesselring arrête sa manœuvre retardatrice en octobre 1943. Le front s'appuyant aux deux mers, aucun débordement, aucune manœuvre d'aile n'est possible.

Ainsi que le remarque le Colonel Pedron, reprenant une expression du Général Juin, dans son étude sur la campagne, celle-ci prend alors le caractère d'une guerre isthmique.

Pour rompre le front il faudra donc, ou bien débarquer sur ses arrières ou bien percer la position en un point judicieusement choisi de façon à pouvoir faire éclater en arrière de celle-ci des forces importantes exploitant rapidement et profondément pour empêcher l'ennemi de se raccrocher à son pivot.

Mais les Alliés ne sont pas encore venus à cette conception. Ils ne poursuivent d'abord qu'une bataille frontale pour refouler les Allemands, dans l'axe de la péninsule.

Au milieu de novembre, lorsque les premiers éléments français débarquent à Naples, les deux armées alliées, la 8^e Armée britannique et la 5^e Armée américaine, continuent leur poussée, mais le front est à peu près stabilisé et les Alliés n'obtiennent que des succès limités.

Au début de décembre, à la 5^e armée, le 6^e C. A. U. S. parvient cependant à enlever les hauteurs à l'ouest du Volturno de Venafrò, et il vient s'accrocher aux pentes est du Pantano sans pouvoir enlever le sommet.

Au début de décembre également, dans le secteur Adriatique, le Général Montgomery attaque sur la bande côtière, mais, faute d'avoir frappé aux contreforts de la Maiella, son offensive, prise de flanc par les hauteurs, vient mourir le long de la route Ortona - Orsogna, sans que la situation en soit modifiée sur le Haut-Sangro. Il faut stopper. Le général Montgomery n'insiste pas.

L'ENGAGEMENT DE LA 2^e D. I. M.

(Croquis n° 2.)

Débarquée sous la pluie, la 2^e D. I. M. ne fait que traverser Naples qui lui réserve un accueil maussade et indifférent.

Elle va se regrouper dans les villages sales, surpeuplés et grouillants d'enfants, de la riche Campanie faisant connaissance avec la boue liquide qui recouvre les routes et que font gicler sans cesse les convois alliés.

Des pancartes facétieuses en anglais donnent la note d'humour britannique : « Visitez l'Italie, pays du soleil. » D'autres semblent indiquer une terreur particulière de nos alliés américains pour les moustiques et qualifient les paysages les plus innocents de « Malaria Zone ».

Le 29 novembre la division est entièrement rassemblée dans sa zone de regroupement. P. C. à Orto di Atelia. L'ordre de relever la 34^e D. I. U. S. sur ses positions dans le secteur Scapo-Pautano lui parvient le jour même.

Placée sous le commandement du général commandant le 6^e C. A. U. S., la 2^e D. I. M. sera la division de droite de ce corps d'armée entre le Pantano et Castel San Vincenzo inclus. Elle se trouvera donc à l'aile droite de la 5^e armée américaine, assurant la liaison avec la 8^e armée britannique.

La 2^e D. I. M. occupe ainsi la partie la plus élevée et la plus escarpée de la zone américaine c'est-à-dire du versant méditerranéen. Elle a, en face d'elle, la 305^e division badoise.

Devant le front de la division se dresse une série de barrières, chaînons nord-sud détachés de la crête des Abruzzes.

La première barrière est constituée, au nord, par la Mainarde (avec ses avancées du San Michele et du Castelnuovo) et, au sud, par le Pantano, sur lequel se sont brisés les efforts américains.

Une deuxième barrière est marquée, au nord, par le Cavallo et le Costa San Pietro qui défend l'entrée du couloir est-ouest San Biagio - Atina et, au sud, par le môle du Monna Casale qui commande le fossé du Rapido.

La position ennemie est organisée sur une dizaine de kilomètres de profondeur, utilisant ces différents chainons jusqu'au Rapido, lequel couvre la ligne arrière de la position : la ligne fortifiée « Gustav », en cours d'organisation.

Nous voyons donc déjà que, soit pour avoir accès au couloir San Biagio - Atina, au nord, soit pour franchir le Rapido et aborder la ligne « Gustav », au sud, il faudra d'abord enlever toute une série de sommets rocheux et enneigés, de 1.000 à 2.000 mètres d'altitude, séparés par de profonds fossés creusés par les torrents.

Dans la nuit du 8 au 9 décembre, les régiments de tirailleurs marocains commencent à relever les fantassins américains de la 34^e D. I. U. S. qui, en ligne depuis le début des opérations, ne cachent pas leur joie de quitter ce secteur montagneux et notamment le Pantano sur lequel ils ont laissé nombre des leurs.

Les opérations de relève se déroulent méthodiquement en trois nuits. Elles sont achevées dans d'excellentes conditions, dans la nuit du 10 au 11 décembre.

Le 11 décembre, à 0 heure, le général Dody (P. C. à Montaquila) prend le commandement du secteur. Le 4^e R. T. M. occupe le sous-secteur nord et le 5^e R. T. M. le sous-secteur sud.

Cette entrée en ligne d'une première fraction de la nouvelle armée française revêt une grande importance morale. « L'expérience qu'elle va faire, écrit le Colonel Pedron, aux côtés des troupes alliées, sous les yeux du monde partagé entre un désir hostile et une sympathie inquiète, décidera de la réputation de la France en tant que nation militaire, car, pour la première fois depuis longtemps, les Français vont se battre contre les Allemands à armes égales. Tous le savent, du général au dernier des tirailleurs. »

Du 11 au 15 décembre les Marocains se familiarisent avec ce rude secteur, massifs tourmentés, rocheux, nus, ou portant sur leurs pentes abruptes, de place en place, quelques taillis d'arbres rabougris.

Un vent glacial balaie ces crêtes. La neige s'amoncelle dans les fonds et les replis de terrain. Nos hommes manquent de vêtements chauds, de chaussures adaptées à la neige et, dès les premiers jours, les « pieds gelés » apparaissent.

Aucun abri sérieux n'existe contre le froid.

Contre le feu ennemi les éléments avancés n'ont que les simples trous ou niches de rochers que leur ont passés leurs prédécesseurs. Sans doute ils y sont à peu près tranquilles, à condition de ne pas se profiler sur la crête, mais l'ennemi s'acharne à coups de mortiers sur les contre-pentes.

Les ravitaillements, dans un tel terrain, s'avèrent déjà comme très difficiles, d'autant plus que, les premiers jours, la 2^e D. I. M. ne dispose pas encore de ses moyens muletiers, non débarqués. A partir des pistes « jeepables », il faut donc tout monter à dos d'homme, par des pentes raides, enneigées et verglacées, et battues par les « minen ».

Du 11 au 15 les patrouilles et coups de main se succèdent. Les premiers prisonniers allemands manifestent leur surprise de se trouver aux mains des Français, alors qu'ils croyaient encore avoir affaire à des Américains.

Mais nous avons aussi nos premières pertes : les lieutenants de Rocquigny et d'Harcourt, le sous-lieutenant Abderrahman, le sergent Perez et plusieurs tirailleurs tués par les mortiers ennemis. Les lieutenants Savannac et du Quesnoy sautent sur des mines au cours d'un déplacement. Honneur à nos premiers morts d'Italie.

LES PREMIERS COMBATS. ORDRES D'OPÉRATIONS.

Les régiments de la 2e D. I. M. auront à peine trois ou quatre jours pour se familiariser avec ce rude secteur avant de prendre l'offensive.

En effet, dès le jour de sa prise de commandement, le 11 décembre, le général Dody reçoit l'ordre général d'opérations n° 17 du 6° C. A. U. S. lui prescrivant de reprendre l'action en direction Colli - Atina, dans le cadre de la 5° Armée, action qui avait débuté le 29 novembre dans la zone du 6e corps américain.

La 2° D. I. M. devra, en attaquant sur l'axe indiqué, s'ouvrir le couloir San Biagio - Atina, en liaison avec la 45' D. I. U. S. qui, au sud, poussera en direction du Monna Casale et du Rapido.

La date et l'heure de l'attaque sont fixées en principe au 15 décembre, pour profiter encore du clair de lune dans les opérations de nuit. Les délais consentis se réduisent donc à quatre jours, délais extrêmement courts, pendant lesquels il faudra constituer des dépôts de munitions et de vivres, mettre les unités en place et procéder aux reconnaissances nécessaires.

Les difficultés seront d'autant plus grandes que la division n'a reçu en ce montant que des équipages muletiers très réduits (250 mulets).

Cependant la décision est maintenue. Le général commandant la 2° D. I. M. compte sur la valeur de la troupe, sa proverbiale endurance, et l'ardeur de tous dans cette première opération française.

Les reconnaissances de terrain sont immédiatement entreprises en vue de déterminer les modalités de l'attaque.

Après conférence avec le général commandant l'I. D. 2 et les colonels commandant les 4°, 5° et 8° R. T. M., le général Dody décide que l'action offensive sera basée sur une manœuvre de large débordement par les hauts du terrain au nord de la zone, conjuguée avec une action frontale de force et de nettoyage dans la partie sud.

Au nord, la division est en face de la première barrière du mont San Michele et du mont Castelnuovo, les deux monts étant séparés par la cluse San Michele. Plus en arrière se dresse la haute barrière Colle Del Altare - mont Mare - Mainarde dans laquelle s'ouvre également la passe du mont Mare.

Dans cette région San Michele - mont Mare tous les renseignements concordent pour signaler une occupation restreinte. Il semble donc que si une action de force, par surprise, de nuit, réussit à faire sauter les bouchons de la cluse San Michele et de la passe du mont Mare, une action de rabattement sur le Haut-Chiaro, Cardito et San Biagio peut forcer l'ennemi à évacuer toute la position, livrer le couloir d'Atina et faire tomber le haut-Rapido.

Il est constitué pour cette action un groupement de manœuvre commandé par le colonel commandant l'I. D. 2 (8° R. T. M. et 4° groupe de tabors).

Le bataillon de tête du groupement (bataillon Delort, II/8°), mettra la main, de nuit, sur la cluse San Michele, couvert au nord et au sud par les compagnies du bataillon Courtois (III/4° R. T. M.) qui s'empareront des hauteurs du mont San Michele et du mont Castelnuovo dominant directement la cluse.

Puis, le passage étant ouvert, le gros de la colonne de manœuvre poussera droit en un raid rapide sur le mont Mare, clef de la position.

Au sud, le 5° R. T. M., en liaison avec cette action de débordement, mènera l'action de force et de nettoyage prévue sur le Pantano.

LES COMBATS DE LA CLUSE SAN MICHELE.

(14 décembre.)

Le 14 décembre à 15 heures, le colonel commandant l'I. D. quitte le P. C. de Montaquila pour prendre le commandement du groupement de manœuvre.

La base de départ, située à l'est du massif de Castelnuovo doit être franchie par les éléments de tête à 17 heures.

Le bataillon Delort aborde la cluse San Michele vers 20 heures, mais les éléments allemands qui l'occupent (I/578° R. I. de la 303° division) sont plus importants que ne le faisait prévoir la Tranquillité relative du secteur. La compagnie Devise, en tête, se heurte à une résistance acharnée.

Après un combat violent et confus, le bataillon se rend maître de la cluse et de ses débouchés vers minuit.

En même temps, sur la lèvre nord, la compagnie Poupineau du bataillon Courtois s'établit sans coup férir sur le mont San Michele. Sur la lèvre sud, la 2e compagnie se heurte à des mines qui explosent, réveillant les blockhaus, et son assaut échoue. Elle doit se replier.

Cependant le plus dur est fait. La cluse San Michele est à nous. La nuit est claire. Le gros de la colonne de manœuvre peut pousser en direction du Mare. C'est l'avis du commandant Delort.

Mais si l'opération s'annonce bien à l'avant, elle paraît fort compromise à l'arrière.

En effet la tyrannie de la préparation matérielle ne se laisse pas violenter. En raison des trop courts délais, le 4° groupe de tabors n'a pu être transporté en camions que dans la journée même du 14. Les reconnaissances ont été très incomplètes, ce qui est d'autant plus fâcheux que la lune ne se levant qu'à 21 h. 30, la colonne de manœuvre a quatre heures de marche d'approche à faire en montagne, par nuit noire.

De multiples erreurs d'orientation sont commises, des échelons muletiers n'ont pas rejoint. Les brélages de fortune de l'armement et des munitions s'avèrent désastreux. Les approvisionnements n'ont pu être montés en quantités suffisantes. Humbles détails, mais d'où dépend souvent le succès ou l'échec.

Bref, au moment critique, la colonne de manœuvre n'est pas en place.

Dans ces conditions l'horaire de l'opération ne peut être respecté et la manœuvre est suspendue.

Cette suspension, dans la nuit du 14 au 15, équivaut à une suppression, l'action de débordement étant basée sur la surprise, et aucune surprise n'étant plus possible dans la journée du 15.

On se bornera donc, dans le sous-secteur nord, à tenir la cluse pour pouvoir en déboucher ultérieurement.

Mais l'Allemand est réellement beaucoup plus fort que ne le donnaient les renseignements américains. Le 15, au jour, les obus de mortiers commencent à écraser les pentes du San Michele et la cluse puis l'ennemi⁴ contre-attaque et reprend le San Michele, infligeant de lourdes pertes à la compagnie Poupineau qui se replie avec une vingtaine d'hommes.

A la cluse, le bataillon Delort doit décrocher. Il se rétablit face au nord entre le mont Castelnuovo et le Della Rocchetta.

⁴ I/578, renforcé d'unités du 576 R. I.

Il faut alors renoncer à pousser d'emblée en direction d'Atina, par la partie la plus rude et la plus enneigée du secteur.

C'est dans la partie sud de notre zone, en direction de la cuvette de San Elia, que l'on va s'orienter. Le résultat ne sera obtenu qu'après un mois d'attaques successives, de crête en crête.

La 2° D. I. M. va donc reporter son effort vers l'axe sud Pantano - Monna Casale - Rapido).

PREMIER COMBAT DU PANTANO.

(15 décembre.)

Le 5° R. T. M. avait déjà prévu, nous le savons, une action de force et de nettoyage sur le Pantano, en liaison avec l'action de débordement par le nord.

Le régiment éprouvait du reste le plus grand besoin de se donner de l'air. Il avait relevé le 135 R. I. U. S. sur le rebord est du massif où il se trouvait dans une situation impossible, sans aucune profondeur, « accroché comme par les ongles au bord d'une crête d'où l'ennemi le dominait et l'arrosait, et sans pouvoir observer les organisations adverses ». (Récit du capitaine Pons, chef d'état-major du régiment.)

Le sommet du Pantano comporte quatre bosses; les pitons 1, 2, 3 et 4. Le I/5° R. T. M. doit, en partant du pilon 1 en notre possession, à la corne est du mont, enlever directement les trois autres pitons.

Le bataillon débouche à l'aube du 15. La 1° compagnie, en tête, atteint sans difficulté la croupe arrondie du piton central (n° 2) mais quand elle en débouche vers les pitons 3 et 4, à l'ouest, l'ennemi déclenche ses tirs.

La compagnie est clouée au sol et perd en quelques instants son capitaine, le capitaine Charpentier, tué, ainsi que le lieutenant Jansen, le sous-lieutenant Moustapha Ben Ahmed et de nombreux gradés et tirailleurs.

Elle ne pourra décrocher que vers 11 heures, en emmenant ses blessés.

Exécutée dans des conditions autres que celles prévues, puisqu'elle devait se lier à une manœuvre qui n'a pas été réalisée, l'opération a échoué. Elle sera reprise le lendemain 16, mais avec davantage de moyens et dans le cadre d'une opération d'ensemble du 6° C. A. U. S.

L'ENLÈVEMENT DU PANTANO.

(16 décembre.)

Le général commandant le 6° C. A. U. S. demande au général commandant la 2° D. I. M. d'attaquer sur l'axe Pantano-Monna Casale, en liaison avec le 45° D. I. U. S. qui attaquera sur le massif de la Bandita.

La journée du 15 est employée à la préparation de l'opération et au déplacement de l'artillerie vers le sous-secteur sud.

Le général Dody confie l'effort principal au 5° R. T. M., déjà en place, sur l'axe sud.

Un effort secondaire sera fourni par le 4° R. T. M. au nord, en direction de 1.025, en liaison avec une manœuvre de débordement à tenter plus au nord, en direction du col du mont Mare, par des éléments du 8° R. T. M. et le 5° tabor.

L'action du 5e R. T. M. est prévue pour le 16 matin, celle du 4° R. T. M. pour 13 heures.

La lutte sur le Pantano sera acharnée. Il semble que Français et Allemands se retrouvant face à face, chacun veuille absolument l'emporter dans cette première rencontre importante sur le sol européen.

Instruit par l'expérience de la veille, le colonel Joppé, commandant le 5° R. T. M. décide de combiner l'attaque de front qui sera menée sur la crête par le bataillon Rognon (III/5) avec un débordement par la cote 895, au sud, à exécuter par le bataillon Pénicaud (II/5)

L'appui direct sera assuré par deux groupes du 63° R. A. A. agissant par bombardements successifs. Une puissante action d'ensemble, montée par l'A. D./2 neutralisera les observatoires ennemis.

L'attaque se déclenche à 6 h. 30, précédant celle de la 45° D. I. U. S. et après une préparation d'artillerie de quinze minutes. Comme cela s'était passé la veille, le 3° bataillon dépasse la crête centrale puis est bloqué par des résistances placées à contre-pente et de violents tirs de mortiers.

Les deux compagnies de tête, 9° et 10°, sont très éprouvées. L'un des commandants de compagnie, le lieutenant Demarze, est tué, ainsi que quatre excellents chefs de section.

Sous les miner, le bataillon fait le gros dos sur son rocher, attendant l'effet du débordement tenté par le 2° bataillon.

Que se passe-t-il donc pendant ce temps au sud? Le bataillon Pénicaud a escaladé les pentes abruptes de 895, avec deux compagnies en 1^{er} échelon.

A gauche, la 5° compagnie ne rencontre aucune résistance jusqu'à la crête mais lorsque ses premiers éléments bondissent au delà, ils tombent sous des feux d'écharpe de mitrailleuses et sur 5 ou 6 petits blockhaus intacts qui les attendent à la contrepente.

La compagnie perd tous ses cadres, dont son commandant de compagnie, le lieutenant Bodot, tué, mais elle se maintient sur le sommet.

Pendant ce temps, à sa droite, dans un élan irrésistible, la 7° compagnie a atteint également la crête. La section Vamour, en tête, tombe sur un véritable guépier d'Allemands massés sur une arête étroite. Un corps à corps acharné s'engage qui coûte la vie au chef de section.

A midi la crête entière est à nous, mais la capacité offensive du bataillon est épuisée.

L'après-midi du 16 se passera à remettre un peu d'ordre dans les deux bataillons et à monter, à dos d'homme, des munitions et des grenades, dans l'attente de la contre-attaque. Le 5° R. T. M. ignore encore l'étendue de sa victoire. Quant à l'action du 4° R. T. M. au nord, elle avait été décommandée.

A la nuit, un calme étonnant s'établit. Le 17, le calme persiste, mais nos unités ont perdu une grande partie de leurs cadres et sont épuisées. Pour tenir compte de leur état de fatigue, la continuation de l'attaque est reportée au 18 par le général commandant la division.

Mais, dans la nuit du 17 au 18, nos patrouilles profondes chargées du maintien du contact tombent dans le vide. Elles poussent jusqu'au village de Cerasuola, qu'elles trouvent fraîchement évacué.

Ebranlé par le choc du Pantano, menacé de débordement par 895, l'ennemi (I et II/577) a décroché et s'est replié sur le Monna Casale.

La prise du Pantano nous a coûté 54 tués, dont 7 officiers et 15 sous-officiers, plus 29 disparus et 243 blessés, mais elle conditionne les succès que nous allons remporter à la Mainarde et à Monna Casale.

LA CONQUÊTE DE LA MAINARDE.

(26-27 décembre.)

(Croquis n° 2)

Reprise du contact. Réorganisation.

Le 18 décembre au ;jour le contact est perdu.

Le général Dodv articule alors sa division en trois groupements ayant pour mission de le reprendre :

- un groupement de flanc-garde nord (1 bataillon du 8° R. T. M. et 1 tabor) ;
- un groupement principal au centre (4° R. T. M., 2 escadrons, 1 groupe d'artillerie), axé sur la direction d'effort de la division : Scapoli-Atina;
- - un groupement de flanc-garde sud (1 bataillon du 5° R. T. M. et 1 tabor).

Les autres éléments sont en réserve de division.

En fin de journée un contact sérieux est pris dans le nord. Au sud il semble plus lâche. Plus au sud, la 45° D. I. n'a pas retrouvé l'adversaire.

Il semble que l'ennemi ait établi une position en bretelle dont le point d'amarrage serait le San Michele et qui s'orienterait vers Cardito ou San Biagio.

Par ailleurs on identifie par plusieurs déserteurs des unités d'une nouvelle division ennemie.

Du côté allemand, en effet, à la suite des opérations très dures du 11 au 20 décembre, la 305° D. I., épuisée, a été relevée le 21 décembre, par la 5° division autrichienne de montagne, troupe d'élite endurcie à la montagne et au froid, qui arrive droit des steppes glacées du lac Ladoga.

Le 19 décembre le contact est précisé. L'hypothèse d'une position en bretelle se confirme. Le 4° R. T. M., au centre, se heurte à des positions fortement tenues, notamment à 1478.

Au sud, devant le 5° R. T. M., les résistances du Monna Casale s'affirment.

Le 20, l'ennemi déclenche même deux contre-attaques dans cette région.

Dès lors on peut admettre que l'on se trouve en présence d'une ligne de défense continue jalonnée par : le mont San Michele, le Marrone, 1478, le cours du Chiaro, Monna Casale.

Le général commandant la 2° D. I. M. prescrit simplement, pour les jours suivants, de maintenir un contact agressif, tout en se préparant à reprendre l'offensive sur la Mainarde et le Monna Casale.

Un dispositif normal est repris avec deux sous-secteurs :

- au nord : le 8° R. T. M., 2 compagnies chimiques et le III /63.
- au sud : le 5° R. T. M., 2 compagnies chimiques et le I/63.

Limite entre les deux groupements tactiques : la cote 920 à 1 kilomètre au nord du carrefour de Cerasuolo (au groupement nord).

Réserve de D. I. : le 4° R. T. M., le 4° G. T. M., le gros du 3° R. S. M., 1 compagnie de chars « Medium » du 753° bataillon U. S. et le 805° bataillon U. S. de T. D.

Brusquement, le 21 décembre, sur le vu de renseignements annonçant une relève imminente chez l'ennemi, le 6° C. A. U. S. donne, à 10 heures, au général commandant la 2° D. I. M. l'ordre de monter, pour le jour même, une opération offensive.

Le général prescrit au °° R. T. M. d'exécuter l'attaque déjà prévue sur la Mainarde

1° objectif : crête Mainarde, 1.478;

2° objectif : cotes 1025 et 1029, à l'ouest du Chiaro.

L'opération sera couverte au nord par le 4° groupe de tabors (tabors Aunis et Parlanges) aux ordres du lieutenant-colonel Soulard qui agira sur le Marrone, la passe San Michele et le mont Mare.

Au sud l'action sera, en cas de succès, prolongée par le 5° R. T. M. en direction de Monna Casale.

Mais le 8° R. T. M. n'est en ligne que depuis vingt-quatre heures. Il connaît mal le terrain et n'a pu encore faire venir le matériel et les munitions nécessaires. On ne peut monter « à l'impromptu » une opération aussi délicate que l'enlèvement de la Mainarde.

Le commandant de la 2e D. I. M. obtient que l'attaque soit reportée au 26 décembre à 10 h. 15.

Ainsi la trêve de Noël sera respectée.

L'attaque du 26 décembre sur la Mainarde.

La journée du 25 est utilisée à mettre l'opération sur pied. Le colonel Molle, commandant le 8° R. T. M., confie au bataillon Allard (III/8°) l'enlèvement de la crête principale (1478 et 1132).

Au sud, le bataillon Jannot (I/8e) s'emparera de 1025 et 1029 et surveillera Cardito.

Le 26 décembre, à l'heure fixée, le bataillon Allard part à l'attaque.

Au moment où sa compagnie de tête (9e compagnie) atteint la crête de la Mainarde, elle est prise sous le feu ennemi, puis une contre-attaque à la grenade surgit de la contre-pente et la rejette dans la pente est. Le lieutenant Crégut, commandant la compagnie, est tué ainsi que le sous-lieutenant Ouzzin Ben.Mohamed et le sergent-chef El Ghazi (champion d'Europe de cross). La compagnie doit se replier.

Au sud, le bataillon Jannot a pu progresser jusqu'au Mass Capaldi, mais il est pris sous des feux de revers partant de 1132, sur le versant sud de la Mainarde, et doit également se replier.

L'attaque a échoué, mais nous sommes fixés sur les organisations de l'adversaire et sa tactique défensive. Il s'agira donc de submerger la position ennemie, sur un front assez large pour éviter les flanquements et avec des forces suffisantes pour briser les contre-attaques. Il faudra notamment faire tomber 1032 avant de pousser plus à l'ouest sur le Chiaro.

L'attaque du 27 décembre. Enlèvement de la Mainande.

Sur ces bases, le colonel Molle monte pour le 27 une attaque avec tous ses moyens et un fort appui d'artillerie et de mortiers.

Les bataillons Delort (II/8e) et Allard (III/8e) attaqueront conjointement en direction de 1478 (sommet de la Mainarde), tandis que le bataillon Jannot (I/8e), au sud, fera tomber le flanquement de 1132 et poussera sur 1029.

Le 5° R. T. M. appuiera au maximum, par ses feux, l'attaque du 8e R. T. M. et ne passera à l'offensive en direction du Monna Casale que le lendemain.

Le 27 décembre, à l'heure prescrite, favorisés par le brouillard, les II et III/8e s'élancent de leur base de départ, sous la protection des tirs d'artillerie. Côte à côte ils atteignent la Mainarde vers 10 heures. Le feu d'infanterie s'allume aussitôt, mais nos tirailleurs réduisent les blockhaus successivement.

A 12 h. 15 la cote 1478 est occupée. Le bataillon Delort pousse jusqu'à la cabane de la Mainarde, sur les pentes ouest.

Le III/8° s'organise face au Mare et au carrefour 1522.

Au sud, le bataillon Jannot a atteint le Chiaro.

Au nord, les tabors du le G. T. M. occupent le mont Marrone, 1770 au cours de l'après-midi et poussent des éléments vers 1522 et le Haut-Chiaro.

Les compagnies allemandes du II/85e qui se cramponnaient encore dans les pentes ouest de la Mainarde et du mont Mare réussissent alors à décrocher et se replient par le Haut-Chiaro. La Mainarde est entièrement à nous.

Vers 17 heures une violente tempête de neige s'abat sur la montagne.

« A l'excitation de l'action et de la victoire succèdent le froid glacial et la tourmente de neige, lit-on dans le Journal de marche du 3e bataillon. Les hommes sont en tenue d'assaut allégée (blouson). Les sacs avec couvertures et toile de tente sont restés sur la base de départ. Rien pour s'abriter. Les abris allemands sont sur la pente ouest, exposés aux vues et aux mortiers ennemis.

Chacun cherche alors à creuser son trou entre les rochers... la nuit tombe... Il gèle... La montée des munitions et des vivres est très pénible. Les hommes tombent sur la pente verglassée. Les caisses glissent dans les ravins... peu arrivent au sommet. »

Au cours de cette nuit de nombreux tirailleurs ont les pieds gelés.

L'action du 28 décembre. Dégagement de la Mainarde.

Au soir du 27, les résultats obtenus permettent au général commandant la 2° D. I. M. de donner les ordres suivants pour le lendemain :

Le 8° R. T. M. continuera son attaque sur 1025 et 1029 (rive ouest du Chiaro) avec l'appui du maximum d'artillerie.

Au nord, le 4° G. T. M. dégagera largement la Mainarde, exploitant :

- le tabor Parlange, vers l'ouest, sur 1522 et le San Pietro;
- le tabor Aunis, au nord, sur le Valle Di Mezzo et San Michele.

Au sud, le 5° R. T. M. continuera à appuyer le 8° R. T. M. par ses feux et son détachement de liaison et préparera l'opération prévue sur le Monna Casale.

Mais, le 28, le 8° R. T. M. est à bout de souffle et ne peut franchir le Chiaro.

Le général commandant la 2° D. I. M. va tenter alors de relancer l'opération par le sud, dans le sous-secteur du 5° R. T. M., sur Monna Casale.

A 19 heures il donne à ce régiment l'ordre de passer à l'attaque le lendemain matin.

29 décembre : première tentative vers le Monna Casale.

Le 5° R. T. M. doit marcher d'abord sur 1220-1225, puis se rabattre sur les Jumelles.

Le bataillon Rognon (III/5° R. T. M.) est chargé de l'opération qui est conçue à base d'artillerie, avec l'appui de deux groupes de 105 (I et II/63°), de la C. C. I., et d'une compagnie de mortiers chimiques et avec la protection de l'artillerie de corps.

Dans la première partie de la nuit, de nouvelles patrouilles tâtent le dispositif ennemi : 1225 semble vide, 1220 est nettoyé d'un petit groupe d'Allemands, mais il y en a d'autres à contre-pente.

Le 29 décembre, à 9 h. 30, tandis que la préparation d'artillerie bat son plein, les 9^e et 11^e compagnies se portent en avant et serrent au plus près du barrage.

La 9^e compagnie occupe 1225 et la 11^e compagnie enlève brillamment 1220, mais lorsque les éléments de tête veulent franchir la crête pour nettoyer la contre-pente ils sont fauchés en quelques secondes et cloués au sol.

A 14 heures, la 10^e compagnie chargée d'enlever les Jumelles attaque à son tour derrière un barrage roulant. L'ennemi se défend avec opiniâtreté. La compagnie est bloquée par les mitrailleuses près du sommet. Le lieutenant Marat, commandant la compagnie, et deux chefs de section sont blessés. Un déluge d'obus de mortiers pleut sur la position. La compagnie doit se replier au pied des Jumelles.

Sur 1220 le capitaine Gentilhomme se maintient avec ses tirailleurs, mais ils ne peuvent bouger sans provoquer des rafales de « miner ».

Le lendemain, 30 décembre, le bataillon Courtois du 4° R. T. M. viendra relever les

unités du 5° accrochées aux pentes du Monna Casale.

Pendant que ces combats se déroulent le 8^e R. T. M. a poussé son bataillon de gauche (1/8^e) vers 1029. Ce bataillon a franchi le Chiaro le 29, à 11 h. 30, mais a été arrêté dans les pentes est de 1029, où il se maintient.

Le général commandant la 2° D. 1. M. décide alors d'arrêter l'offensive, qui devra être reprise plus tard sur une base élargie et avec des moyens plus puissants.

Les actions de la 2° D. I. M. ont, en tout cas, constitué une phase préparatoire indispensable. Elles nous ont livré la première barrière Mainarde - Pantano. Nous sommes à pied d'œuvre pour attaquer les derniers massifs qui couvrent le Rapido et la vallée d'Atina : le Costa San Pietro et le Monna Casale.

Un résultat non moins important est que, grâce à l'agressivité de nos unités, nous avons pris un ascendant moral certain sur l'ennemi.

Enfoncé sur tout le front de la division, il a du reculer de plus de 7 kilomètres, laissant entre nos mains de nombreux prisonniers. Le terrain conquis est parsemé de cadavres raidis aux uniformes feldgrau, que la neige recouvre de son linceul.

Nos propres pertes ont été fortes; l'épreuve a été dure mais, symptôme précieux, le moral des unités est resté sans fêlure.

Et cette année 1943 disparaît dans l'une des plus violentes tempêtes de neige qui se soient abattues sur les Abruzzes. A peine protégés de la bise glaciale et des tourbillons, dans leurs abris sommaires, les hommes évoquent les fêtes familiales d'antan.

Au milieu de cet assaut des éléments déchaînés, une nouvelle atteint les lignes et court de poste en poste, nouvelle réconfortante : celle de l'arrivée de la 3^e D. 1. A.

Les Marocains se réjouissent de ne plus être seuls dans ces montagnes hostiles. Solidement étayés par leurs frères d'Algérie, ils reprendront la lutte avec plus de courage. Bien mieux, les divisions se battront dans un cadre français, le cadre du C. E. F., sous un chef français, le général Juin. La confiance en est décuplée.

L'histoire de l'épopée française d'Italie devient celle du C. E. F. En un dur mais glorieux prologue la 2° D. I. M. lui a ouvert la route de la victoire.



Le débarquement à Naples

III

LE C. E. F. DANS LA BATAILLE DE CASSINO

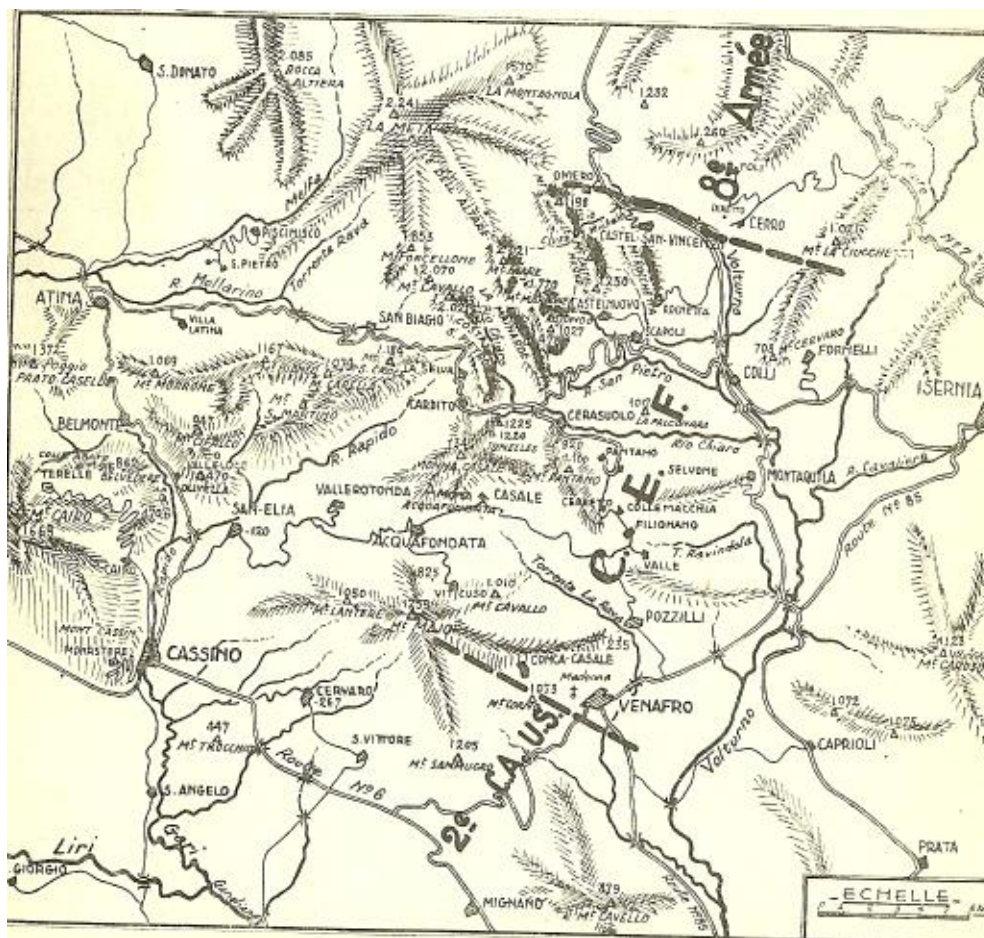
(Croquis n° 2, 3 et 4-5)

Entrée en ligne du C. E. F.

Le 3 janvier 1944 le général Juin prend, à l'aile droite de la 5^e armée, le commandement du secteur du 6^e C. A. U. S.

Du 8 au 10 janvier la 3^e division d'infanterie algérienne, débarquée à Naples à partir du 20 décembre, monte en ligne, relevant la 45^e D. I. U. S. à la gauche de la 2^e D. I. M.¹.

Le 11 janvier le C. E. F., introduit comme tel sur le front allié, prend à son compte la partie de ce front entre Castel San Vincenzo et Concacasale.



Croquis N° 2

Terrain des opérations de décembre 1943 et janvier 1944 dans les Abruzzes

¹ Le 7^e R. T. A., ayant relevé les 179^e et 180^e R. I. U. S. ouvrait dès le 3 janvier, son PC à Demonio. Le 3^e R. T. A. relevait, dans la nuit du 8 au 9 le 157^e R. I. U. S., au sud de la route, sur le mont Cavallo et le colle Calanzollo. La partie sud du secteur, où l'ennemi avait paru, les jours précédents, céder à la pression des « Special Services Forces » était confié, de Concacasale au mont Majo, au groupement Bonjour (I/4^e R. T. T. détachement à pied du 3^e R. S. A. R., compagnie de garde Fourastier).

Le problème de Cassino. Forcement de la vallée du Liri ou manœuvre d'Atina.

C'est alors que se pose avec netteté le problème de Cassino, ou plutôt de la vallée du Liri. Jusque-là le Commandement allié a cherché à pousser en avant, sans idée de manœuvre bien déterminée, les commandements des grandes unités, pensant surtout à « se donner de l'air » et à améliorer leur position en s'emparant des crêtes d'en face.

Lorsque l'année 1943 se termine, il faut bien se rendre compte que la progression par les bandes côtières restera infructueuse tant que l'on ne sera pas maître de la chaîne centrale, ainsi que la 8^e armée en a fait l'expérience, et que l'attaque directe de la chaîne centrale sous la neige est à peu près impossible en hiver.

Il reste une solution qui s'impose : celle de la vallée du Liri, couloir historique de pénétration vers Rome.

L'entrée de ce couloir est gardée, au nord, par le verrou de Cassino. Le mont Cassin est le dernier éperon, sur la vallée, d'une chaîne particulièrement rébarbative : celle du Cairo, du Belvédère, du Cifalco, du San Martino, du Cardia et du mont Croce, qui s'élève le long de la rive ouest du Rapido jusqu'au môle central de la Meta.

Mais la 5^e armée est encore assez loin du verrou de Cassino et du Rapido, dont la sépare encore la deuxième chaîne du massif entre Volturno et Rapido.

Le 6 janvier le général Clark décide de reprendre l'offensive pour s'en rapprocher et se mettre en mesure de forcer l'entrée de la vallée du Liri.

Ce forcement est en effet, et restera, le grand but de nos Alliés. Répugnant aux manœuvres de montagne, dans lesquelles ils ne peuvent utiliser leurs chars, ils pensent que lorsqu'ils auront fait sauter le verrou de Cassino, le problème sera résolu et qu'ils n'auront plus qu'à lancer leurs blindés sur Rome, par la route de Frosinone.

Or le général Juin, au cours d'une visite pendant la bataille de Naples, avait pu constater l'inextricable embouteillage des formations blindées et motorisées alliées, bloquées en colonnes, tête à queue, sur les routes des vallées, alors qu'il n'y avait presque personne sur les hauteurs.

Il avait alors compris que, dans cette péninsule tourmentée, l'ère des grandes poussées de chars était close, et que la solution était dans la montagne.

Il pensait aussi, étant donné la profondeur des positions allemandes et la rapidité des rétablissements ennemis sur des lignes successives, qu'après l'enlèvement de Cassino et du mont Cassin, le problème se reposerait un peu plus loin, dans la vallée du Liri.

Il fallait, certes, faire tomber Cassino et dégager la route n° 6, mais en manœuvrant largement par la montagne sur Atina et en se rabattant sur Arce, derrière l'ensemble du dispositif d'infanterie et d'artillerie ennemie².

Nous verrons alors le C. E. F., auquel les Alliés ne donneront dans la montagne que des missions de couverture au profit de leur attaque principale sur Cassino, tenter de réaliser cette manœuvre d'Atina, qui aurait transformé l'action secondaire française en action décisive.

La tentative échouera finalement, en janvier, faute de moyens pour exploiter le succès tactique,

Pendant ce temps, à la gauche du C. E. F., nous verrons nos Alliés, avec un luxe de moyens et un acharnement dignes d'un meilleur sort, venir buter, pendant des mois, sur le musoir de Cassino.

C'est en vain que le général Juin exprimera à plusieurs reprises cet avis : « Atina ! C'est par Atina que l'on ira à Rome !

² C'est exactement cette manœuvre, renversée, c'est à dire menée au sud de la vallée du Liri au lieu de l'être au nord, que réalisera le général Juin en mai 1944.

Mais nous sommes au début de janvier 1943 et, pour avoir accès à la vallée du Liri comme au couloir San Biagio - Atina, il s'agit d'abord de s'emparer de la dernière barrière Costa San Pietro - Monna Casale et de venir border le Rapido.

A. — L'OFFENSIVE PRÉLIMINAIRE DU 12 JANVIER.

LE C. E. F. S'EMPARE DE COSTA SAN PIETRO ET DU MONNA CASALE
ET VIENT BORDER LA CUVETTE DE SAN ELIA.
(Croquis n° 2 et 3.)

L'offensive du 12 janvier est la première opération d'ensemble entreprise dans le cadre du C. E. F. avec ses deux divisions : la 2° D. I. M. au nord et la 3° D. I. A. au sud.

Le général Juin donne, dès le 9, à ces deux grandes unités les missions suivantes (ordre général d'opérations n° 1) :

Au nord : la 2° D. I. M. enlèvera le Costa San Pietro et les cotes 1025 et 1029, puis elle exploitera en direction du col San Biagio, en liant le mouvement de ses éléments de gauche à la progression de la 3° D. I. A. et en assurant la couverture de cette D. I.;

Au sud : la 3° D. I. A. s'emparera du Monna Casale puis, élargissant son effort, occupera le mont Passero et le mont Monna Acquafondata.

Elle exploitera sur l'axe Monna Acquafondata - Vallerotonda - San Elia.

Elle se couvrira alors, face au nord-ouest, sur les hauteurs sud-est du Rapido.

Liaison à assurer au sud avec le 2° C. A. U. S.

Au sujet de l'horaire, la 2° D. I. M. préconise une attaque de nuit par surprise, en profitant de la pleine lune, de manière à faciliter la mise en place et l'enlèvement des premières résistances en échappant aux vues des observatoires du San Pietro et du Monna Casale.

La 3° D. I. A., au contraire, estime ne pouvoir engager de nuit ses unités, récemment arrivées, sur un terrain inconnu. Elle compte, d'autre part, baser son opération sur l'action de l'artillerie qui ne pourrait fournir un appui sérieux dans l'obscurité.

Finalement, le 11 janvier au matin, il est décidé que :

- l'attaque de la 3° D. I. A. sur le Monna Casale sera précédée d'une préparation d'artillerie de 15 minutes et se déclenchera à 6 h. 30, au petit jour;

- l'attaque de la 2° D. I. M. partira à 6 heures, la division étant libre de procéder au cours de la nuit à une opération initiale, par surprise, sur le San Pietro.

Aucun tir d'artillerie ou de mortiers ne sera effectué avant 6 h. 15.

1° L'attaque de la 2e D. I. M.

LE COSTA SAN PIETRO.

Le général Dody décide que l'attaque sera menée par les trois régiments accolés. La division dispose comme moyens supplémentaires de : 1 groupe de 105 (III/64e R. A. A.), de 2 compagnies du bataillon de mortiers chimiques américains et du 8e R. C. A. (tanks-destroyers).

L'opération est montée de la façon suivante :

- *au nord* : le 8° R. T. M., disposant du 5° tabor, a mission de s'emparer du Costa San Pietro (1450) et de 1025, au sud.

Il constituera un détachement léger (bataillon Delort et 5e tabor) aux ordres du commandant Delort qui, agissant par surprise et de nuit sur l'axe Mainarde - 1522 - San Biagio, prendra à revers les défenses de San Pietro.

Appui direct : 2 groupes de 105, le III/63e et le III/64 R.A.A.;

-*au centre* : le 5e R. T. M., avec 2 bataillons, agira en direction de la Selva et fera tomber 1029 par l'ouest.

Appui direct : 1 groupe de 105 et 2 compagnies chimiques;

-*au sud* le 4° R. T. M., avec 2 bataillons, enlèvera les contreforts nord-est du Monna Casale (1200 et 1225) en liaison à gauche avec la 3° D. I. A. (17° R. T. A.) qui attaquera les Jumelles et la crête même du Monna Casale (1395).

Effort par les hauts du terrain.

Réserves de division : 2 bataillons et les T. D.

L'action se déroulera donc, dans l'espace, en trois parties assez nettement distinctes.

Dans le temps, trois phases sont prévues :

1° phase. - Action par surprise et de nuit du détachement Delort sur le San Pietro, par le nord;

Enlèvement de la crête sud de 1029 par le 5° R. T. M.

Enlèvement de 1220 et 1225 par le 4° R. T. M.

2e phase. - Nettoyage de 1025 par le 8° R. T. M.

Enlèvement de Colle Belgiovane par le 5° R. T. M.

Poussée sur le coude de la route et Cardito par le 5° R. T. M.

3e phase. - Progression par régiment sur l'objectif final de la division : Monte Il Lago, 930 (ouest de Cardito), Rio Schiavonara, Mass Geremia, Costa San Pietro.

Exploitation ultérieure prévue en direction :

- col de San Biagio : 8° R. T. M.

- mont San Croce : 5° R. T. M.

- passage du Rapido : 4° R. T. M.

L'obstacle du Costa San Pietro, devant lequel se trouve le 8° R. T. M., est particulièrement redoutable. Adossé à la haute montagne de la Meta, sommet des Abruzzes, il participe de son âpreté. Boursoufflé comme une coulée de lave, couvert de neige, avec quelques arbres décharnés sous le ciel bas d'hiver, il paraît difficilement abordable dans sa partie nord, tellement les pentes sont raides. C'est de ce côté, où l'ennemi ne l'attend certainement pas, que le détachement Delort compte réaliser la surprise.

Le San Pietro représente, en outre, dans le dispositif ennemi un point fort d'une importance particulière. Non seulement il couvre directement la route San Biagio - Atina, mais il constitue le pivot autour duquel doit se faire "le repli sur la ligne « Gustav » que l'ennemi organise rapidement derrière le Rapido.

Il est donc à prévoir que l'ennemi le défendra énergiquement et, s'il tombe par surprise, mettra tout en œuvre pour le reprendre. Sa défense est confiée à des éléments de la division Hermann-Goering.

Sous-secteur Nord : Prise du San Pietro.

Nul récit de ce fait d'armes ne pourrait être plus exact et plus émouvant que celui fait au lendemain de l'action par le commandant Delort lui-même qui, quatre mois plus tard, jour pour jour, devait tomber au champ d'honneur, en pleine victoire. Ce chef, à l'allant extraordinaire, écrit :

« Le 11 janvier, à 19 heures, le bataillon quitte ses cantonnements de Scapoli. Les hommes ne portent pas de havresac. Ils ont un jour de vivres et leurs munitions, dont 6

grenades par homme. Aucun mulet n'est emmené. Les mitrailleuses lourdes et les mortiers de 81 sont laissés au cantonnement.

Jusqu'à Colle Alto, c'est une marche de nuit pénible sur la route boueuse et encombrée de véhicules. A partir de Colle Alto, le bataillon emprunte le sentier de ravitaillement de la Mainarde, sentier ouvert récemment dans lequel on enfonce, dans la boue jusqu'à mi-mollet.

Au col de 1180, le 5° tabor, qui vient de Castelnuovo passe en tête et les deux unités montent, en colonne par un, au col de la Mainarde.

La tête du bataillon franchit le col à 1 heure du matin. Le tabor est déjà passé et a débouché vers le nord pour couvrir le mouvement.

Le bataillon prend la formation en colonne double. En tête et au sud, la 7° compagnie, de direction. Au nord, la 5° compagnie. En 2° échelon, la C. A. (avec mitrailleuses légères) et la 6° compagnie, respectivement derrière la 7° et la 5°.

La marche reprend vers 2 heures. La nuit est claire. Les pentes descendant vers le Chiaro sont boisées. On enfonce dans la neige, quelquefois jusqu'au ventre.

Arrivés au Chiaro, les éléments de tête s'arrêtent : devant eux une muraille de terre presque à pic. Une cheminée semble praticable; mais, à quelques mètres du sommet, la terre, pourrie par les gels et les dégels, arrête net toute progression. Il faut trouver ailleurs. Pendant trois heures, chacun cherche sa route. Le temps passe.

6 h. 15. Le jour se lève. La préparation d'artillerie commence sur la gauche. Toute chance de surprise est perdue. Il faut faire vite.

Les deux compagnies de tête ont franchi le Chiaro et quelques éléments ont même passé le Verrechia. Les deux unités, sérieusement enchevêtrées, abordent les pentes du San Pietro et, sans prendre le temps de souffler, partent à l'attaque.

La 7° compagnie attaque la corne sud, versant presque à pic et boisé, qui se termine par un escarpement rocheux. La 5° compagnie attaque le col entre la corne sud et 1450, terrain complètement dénudé.

Des éléments de la 7° compagnie, renforcés par des éléments de gauche de la 5° compagnie, parviennent rapidement au pied de l'escarpement rocheux où se trouvent des mitrailleuses ennemies. Ils l'escaladent et, au pistolet-mitrailleur et à la grenade, tuent les servants et s'emparent des pièces.

La 7° compagnie s'installe sur la corne sud. La 5° compagnie a pris pied au col. Elle est violemment prise à partie, à 200 mètres, par les résistances ennemies placées en 1450.

La 6° compagnie, qui a franchi à son tour le Chiaro, renforcée par des sections de la C. A. C. (transformées en sections de F.-V.), reçoit l'ordre d'attaquer 1450. Elle gravit rapidement les pentes et, à toute allure, sans aucun appui, se lance sur les mitrailleuses et enlève la position d'un seul élan. Elle en est rejetée presque immédiatement, mais reprend pied aussitôt.

Il est environ 8 heures. Une section de mitrailleuses est envoyée en renfort à 1450.

Les concentrations de mortiers et d'artillerie ennemie commencent alors sur nos positions. Elles dureront toute la journée. Les effectifs fondent rapidement. »

Ce combat aura coûté au bataillon 25 tués et 100 blessés. Le San Pietro est à nous. Mais l'ennemi ne peut abandonner ainsi la charnière de la ligne « Gustav ».

Il va chercher à l'arracher au 8° R. T. M. par trois contre-attaques précédées de tirs d'artillerie et de violentes concentrations de minen, à 11 heures, à 14 heures et à 14 h. 30.

Les deux premières tentatives sont stoppées par notre artillerie et les armes automatiques.

La dernière met en grand danger la 6° compagnie qui, sur 1450, n'a plus de munitions. Le tir d'arrêt est déclenché, raccourci au fur et à mesure de la progression ennemie.

Le commandant Delort rassemble alors le personnel de son P. C, et, avec une section du 1° bataillon qui lui a été envoyée en renfort, se lance avec ce groupe d'hommes vers la crête qu'il atteint au moment précis où l'ennemi y prend pied.

Le sort du San Pietro se joue en quelques instants. Impressionné, l'ennemi se rejette dans la contre-pente. L'opportunité et la précision des tirs d'arrêt du III/63° et du III/64° ont été, au cours de ces contre-attaques, un élément essentiel de notre succès.

Dans la nuit, le bataillon Delort (II/8°) est relevé sur le San Pietro par le bataillon Allard (III/8°).

Sous-secteur Centre : Prise de 1025-1029.

Les I et III/5° R. T. M. progressent entre le San Pietro et le Monna Casale, dans une région basse où la réaction de l'ennemi est assez faible.

Dès 7 h. 15 les observateurs d'artillerie signalent la prise de 1029. Des Allemands ont été vus levant les mains et jetant leurs armes. La cote 1025 est occupée : 28 prisonniers.

A 9 h. 30 le colonel Joppé, commandant le régiment, rend compte qu'il occupe l'objectif 0 1 et Molino Pietro.

Le I/85° régiment de haute montagne a été submergé et disloqué. Cardito et Mass Cupido, objectifs de la 2e phase, sont directement menacés. Il semble que la rupture soit assurée.

Sous-secteur Sud : Prise de 1220-1225.

Le colonel Lappara, commandant le 4° R. T. M., a fixé ainsi les missions et les objectifs :

Attaque par surprise :

- de 1220 et 1225 par le bataillon Courtois (III/4°) ;
- des pentes nord de 1225 par le bataillon Rio (II/4°).

Départ 6 h. 15, donc avant le jour.

La progression précédant l'attaque devra être diluée et silencieuse. Les assaillants devront arriver au contact au moment où se déclencheront les tirs de préparation.

Objectif final : la crête du Vautour (nord-ouest des Jumelles), d'où des reconnaissances seront poussées vers le Lago et Cardito.

A gauche, le régiment liera son attaque à celle du 7° R. T. A. (de la 3° D. 1. A.).

A 6 h. 15 le vacarme de notre artillerie se déchaîne avant que l'ennemi ait pu déceler l'approche des deux bataillons.

Le bataillon de droite (Rio) s'empare à 8 h. 30 de tout l'éperon nord de 1225, où il fait 30 prisonniers.

Le bataillon de gauche (bataillon Courtois) a la délicate mission d'enlever 1220 - 1225, en liaison à gauche avec le III/7° R. T. A. qui attaque les Jumelles.

La compagnie de gauche (10° compagnie) atteint la crête de 1220, mais elle y est bloquée par des feux intenses provenant des Jumelles qui résistent avec acharnement au 7° R. T. A.

La 9e compagnie, à droite, arrive à quelques mètres de la crête 1225 sans que l'ennemi ait donné signe de vie.

Tout à coup, une pluie de grenades lancées par des défenseurs bien camouflés s'abat sur nos tirailleurs, en contrebas.

Ce n'est qu'à 13 heures que 1225 Tombe, grâce au débordement par le nord opéré par le 2e bataillon.

Puis le 7° R. T. A., au sud, ayant liquidé les résistances des Jumelles, les 9° et 10° compagnies peuvent aller occuper la crête du Vautour, en fin de journée.

Le régiment a perdu 35 tués et 80 blessés, mais, lui aussi, a le sentiment d'avoir rompu le dispositif ennemi et de ne plus avoir de résistance organisée devant lui.

La division est établie en fin de journée sur la ligne Costa San Pietro - Mass Cupido (coude de la rouie) - lisières est de Cerro Grosso - crête nord-est de 1395.

La journée du 12 se solde donc par un indiscutable succès. Plus de 100 prisonniers ont été faits. Les pertes ennemies peuvent être évaluées à 4 compagnies.

On a l'impression nette que l'ennemi se replie en pivotant sur sa gauche appuyée au haut des Abruzzes.

Il semble que l'on puisse passer à l'exploitation le lendemain. Le général commandant la 2^e D. I. M. fixe les missions suivantes pour le 13 janvier :

- *au nord* (8^e R. T. M.) : élargir et consolider l'occupation du Costa San Pietro, point essentiel du système;

- *au centre* (5^e R. T. M.) : exploiter sur le col de San Biagio et le mont Croce, de façon à s'assurer la route d'Atina;

- *au sud* (4^e R. T. M.) : appuyer les opérations du 7^e R. T. A. sur 1395 et le Passero de sa progression et de ses feux, et exploiter en direction du mont Carella.

Cependant les régiments ne franchiront pas le Rapido sans nouveaux ordres.

Journée du 13 janvier.

Dans la matinée du 13, au sud, la progression se poursuit sans difficultés notables.

Le 4^e R. T. M. s'empare par sa droite de Cardito, tandis que sa gauche franchit le Rapido et pousse sur Colle Della Arena.

Au centre, le 5^e R. T. M. nettoie les hauteurs ouest de Cardito et atteint bientôt la cote 1030 du San Croce.

Mais au nord le 8^e R. T. M. doit livrer de furieux combats pour conserver le Costa San Pietro.

Pour reconquérir le pivot de sa manœuvre, le Commandement allemand lance le 115^e Panzer Grenadiere Regiment.

A partir de 10 heures le bombardement ennemi reprend. Une contre-attaque se déclenche. Elle est aussitôt annihilée par le tir précis de notre artillerie et de nos mitrailleuses.

A 12 h. 15 une nouvelle attaque, débouchant du nord, est brisée avant d'avoir atteint nos lignes.

Enfin, au début de l'après-midi, une troisième tentative s'annonce par un très violent tir de « minen ». Cette contre-attaque est bien près de réussir. On lit dans le « Journal de marche du bataillon Allard (III/8^e R. T. M.), qui tenait 1450 :

« En quelques instants le Boche apparaît partout, parfois à quelques mètres. Fusillade sur toutes les faces. Ici, c'est à la grenade; là, à la baïonnette que les groupes repoussent l'assaillant. Ailleurs il y a du flottement, c'est qu'il n'y a plus de gradé, de munitions...

Impassible à son appareil radio, l'officier de liaison d'artillerie règle le tir d'arrêt qu'il a déclenché dès l'assaut ennemi : « Plus court 200 mètres..., plus court 100 mètres... »

Au pied de la pente. 200 mètres plus bas, le téléphone retentit au P. C. du chef de bataillon. Là-haut une voix crie dans le vacarme : « Attaque générale. Ça va mal, on tiendra, mais faites vite... »

Aussitôt le chef de bataillon Allard rassemble lui aussi le personnel de son P. C., sa compagnie de réserve, une poignée de goumiers commandés par le lieutenant Mallat qui s'offre en renfort. On bourre ses poches de grenades et l'escalade commence : « Allez, allez, plus vite, plus vite... »

Les rafales de balles allemandes passent au-dessus des têtes... Tiendront-ils là-haut?

Ils ont tenu, mais le renfort arrive à temps, au point critique, car beaucoup n'avaient plus de munitions, plus de grenades et... plus de chef. »

Après cet échec, l'ennemi ne renouvelle plus ses tentatives.

Ce jour-là, sur 12 officiers qui entouraient la veille le chef de bataillon, 9 ont été tués ou blessés, 51 gradés et tirailleurs ont été tués et 100 blessés à ce seul bataillon.

L'appui de notre artillerie. (III/63° et III/64°) a été remarquable. Les feux, dirigés avec précision par les officiers de liaison d'artillerie jusque sur la zone de leur observatoire³, ont été très efficaces, mais ces officiers de liaison ont payé un lourd tribut. Trois ont été tués sur la Costa, au milieu de leurs camarades fantassins, au moment des contre-attaques : le lieutenant Thonnier le 12, le sous-lieutenant Le Masne de Clermont et le lieutenant Mornard le 13⁴.

« Jamais peut-être, lit-on dans *l'Histoire de la 2° D. I. M.* le destin n'a réuni dans une intimité aussi émouvante, l'homme qui doit combattre corps à corps et l'homme qui a mission de lui assurer le maximum de protection. »

Mais ces sacrifices nous ont conservé le Costa San Pietro.

La route San Biagio - Atina est ouverte. La ligne « Gustav » est gravement menacée de débordement.

Au soir du 13 on a la sensation, dans le secteur de la 2° D. I. M., que la résistance allemande est brisée et que l'on n'a plus rien devant soi. L'ennemi a, en effet, engagé toutes ses réserves locales. Quant à la ligne « Gustav », elle est vide.

Mais, d'une part, la division est, après la chaude alerte du 13, inquiète sur son flanc nord et n'ose se lancer vers l'ouest sans avoir consolidé la position du Costa...

D'autre part, et surtout, les troupes sont exténuées et affectées de pertes parfois très lourdes (notamment en cadres et aux II/8°, III/8°, II/6°). Elles ne peuvent plus pousser avec un mordant suffisant dans un terrain extrêmement difficile, à travers des massifs abrupts et couverts de neige.

Par ailleurs, les moyens muletiers incomplets et l'état des mulets ne permettent pas d'alimenter le combat de façon satisfaisante.

Dans ces conditions la progression restera très lente les jours suivants.

³ Lors de la contre attaque allemande du 12 janvier, le lieutenant Thonnier, du 68° R. A. A., n'a pas hésité à faire raccourcir les tirs du groupe Loiret jusque dans la zone de son observatoire. Une rafale d'arme automatique le tue à son poste.

⁴ Le 13 janvier, le sous-lieutenant Le Masne de Clermont est blessé dans la matinée, mais veut rester à son poste tant que le lieutenant Mornard, désigné pour le remplacer, ne sera pas arrivé.

Le lieutenant Mornard arrive au P. C, du bataillon en pleine contre-attaque de l'après-midi. Les deux officiers travaillent ensemble à diriger les tirs tandis qu'un déluge d'acier s'abat sur le Costa.

A un moment donné le chef de bataillon Labadie entend des appels au poste radio de l'artillerie. Etonné que les officiers de liaison ne répondent pas, il se tourne vers eux. Le sous-lieutenant Le Masne est assis à côté de l'appareil, une grenade à la main. Il est mort. Le lieutenant Mornard, qui s'était levé pour répondre à sa place s'affaisse et a encore la force de dire au chef de bataillon : « C'est ce micro qu'il faut prendre... Allonger le tir. » Ce seront ses dernières paroles. Il mourra en arrivant au poste de secours. C'est donc le commandant Labadie qui lance lui-même à la radio le « Allongez le tir » que les artilleurs et le Commandement attendaient avec angoisse car il signifiait que la contre-attaque était repoussée et le sommet de San Pietro à nous.

Cet épisode est l'un des plus poignants de cette campagne d'Italie, cependant si fertile en actes d'héroïsme.

Le 15 janvier le général prescrit au 8° R. T. M. de consolider sa position sur le Costa, en garde face au nord, et aux deux autres régiments de pousser en direction générale d'Atina, pour déborder par le sud les défenses de San Biagio.

A midi, la ligne atteinte n'a guère changé : Mass Geremia (II/8°) - route de San Biagio à 1.500 mètres ouest de Mass Cupido - 1129 - 1030 du mont Croce (5° R. T. M.) - Colle Della Arena. (Cette ligne ne sera du reste pas dépassée et la route d'Atina ne sera jamais forcée jusqu'à l'écroulement final du front des Abruzzes.)

L'ordre n° 29 pour le 16 prescrit au 4° R. T. M. de pousser avec ses trois bataillons sur l'axe des crêtes Cardia - Santa Maria - Morrone et de s'efforcer d'atteindre la route San Elia - Atina, entre Belmonte et Atina.

Mais, dès son débouché, le 4° R. T. M. est arrêté par des feux continus que la fatigue extrême des unités et le terrain ne permettaient pas de manœuvrer efficacement.

Il faut se rendre à l'évidence que, pour reprendre la progression vers l'ouest, il faudra monter une nouvelle opération de rupture.

Pendant ce temps, que s'est-il passé dans le secteur sud, à la 3° D. I. A.?

Reportons-nous au premier jour de l'offensive, au 12 janvier, au matin.

2° L'attaque de la 3° D. I. A.

MONNA CASALE ET MONNA ACQUAFONDATA.

Dès son arrivée en secteur, la division de Monsabert a reçu pour mission d'enlever le Monna Casale, puis d'élargir son effort sur le Passero et le Monna Acquafondata, enfin d'exploiter en direction de San Elia.

Le cadre géographique de l'opération est un vaste cirque de massifs hérissés de pitons rocheux, aux flancs entaillés de thalwegs.

Le cirque, centré sur le village de Casale s'abaisse du nord au sud, du Morena Casale, haut de 1.325 mètres, à la cote 1030. Deux gradins, le Monte Rotondo et le Monte Raimo, permettent d'accéder au Monna Acquafondata.

L'adversaire est très vigilant au nord, sur les Monna Casale et Acquafondata. Au sud le contact est beaucoup plus lâche. L'ennemi paraît même céder à la pression des Américains (S. F. et 34° D. I.).

Aussi, dès son arrivée, le général de Monsabert, qui attache la plus grande importance à la manœuvre par le sud, à travers le terrain difficile qui sert de limite avec les américains, constitue, sous les ordres du colonel Bonjour, un groupement composé initialement d'un détachement à pied du 3° spahis algériens, du 4° R. T. T., et d'un élément d'artillerie.

L'action du colonel Bonjour paraît primordiale au général dont l'intention est, d'ores et déjà, de la nourrir avec les éléments qui n'ont pas encore rejoint (4° R. T. T.).

La manœuvre Monna Casale - Acquafondata résulte donc :

- d'une part, de la manœuvre du C. E. F. : attaque jointive de deux divisions sur l'axe du Monna Casale, dans la partie nord du secteur français;

- d'autre part, de l'idée du général de Monsabert d'exploiter à fond les possibilités de manœuvre par le sud.

Elle comprendra donc, pour la 3° D. I. A. :

a) *Au nord.* - Une attaque en force du 7° R. T. A., liée à l'action de la 2e D. I. M., et conçue ainsi :

- manœuvre d'infanterie se déplaçant de la droite à la gauche, se portant d'abord sur les Jumelles du Monna Casale pour gagner, de proche en proche, le Monna Acquafondata;

- action synchrone de l'artillerie martelant de la presque totalité de ses feux, l'un après l'autre, les sommets, pour les livrer à la grenade et à la baïonnette du fantassin, à la demande expresse de ce dernier.

Hommes et feux doivent donc se déployer de la droite à la gauche, un peu à la façon d'un immense éventail;

b) *Au sud.* - Une manœuvre profonde du groupement Bonjour exploitant le fléchissement ennemi devant les Américains;

c) *Au centre.* — Entre le 7° R. T. A. et le groupement Bonjour, le 3° R. T. A. manœuvrera en souplesse, suivant les résultats acquis par les deux autres groupements. Nous verrons quel « renversement de manœuvre » hardi la progression du colonel Bonjour permettra au colonel commandant le 3° R. T. A.

Dans l'espace les axes d'effort des trois groupements de la 3° D. I. A. sont les suivants:

- *au nord* : 7° R. T. A., partant de la cote 1175; objectif : Monna Casale; exploitation sur le Passero;

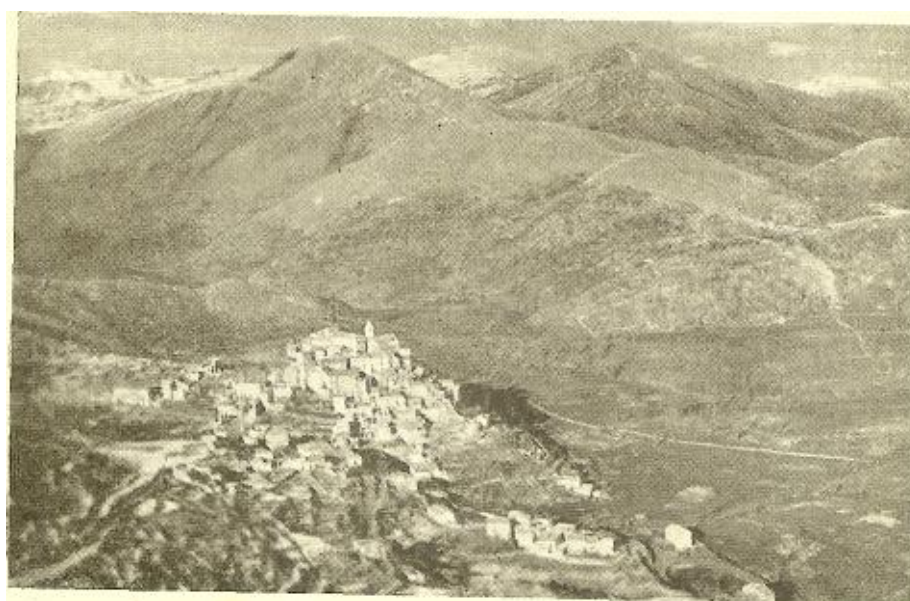
- *au centre* : 3° R. T. A., partant du Rotondo; objectif : le Monna Acquafondata; exploitation sur Valle Rotonda.

- *au sud* : le groupement Bonjour poussera sur l'axe Capezzate - mont Cavallo - mont Majo - mont Pile - mont Pagano, c'est-à-dire vers l'ouest, puis se rabattra vers le nord-ouest.

Dans le temps, deux phases sont prévues, sans horaire rigide :

- *une phase initiale de rupture* : conquête du cirque;

- *une phase d'exploitation* pour atteindre au plus tôt la vallée de San Elia.



Le village d'Acquafondata, au fond le Monna Acquafondata et le Monna Casale

Le 7° R. T. A. au Monna Casale.

C'est le bataillon Thomazo (III/7°) qui a pour mission de s'emparer des deux jumelles du Monna Casale, en liaison au nord avec le 4° R. T. M. qui attaque 1220.

Dans la nuit du 11 au 12 le bataillon s'est porté sur sa base de départ, à la cote 1175. Il attaquera avec deux compagnies en premier échelon : la 10° compagnie sur le piton est, et la 11° compagnie sur le piton ouest. La 9° compagnie restera sur 1175, où est installée la base de feux de la C. A. 3.

A 6 h. 30, alors que les deux compagnies s'élancent à l'assaut, des « mines » s'abattent sur la base de départ. Trois officiers sont tués (capitaine Michel, commandant la C. A. 3,

lieutenant Bouscary, commandant la 11^e compagnie, et lieutenant Sans, officier de renseignements du bataillon). Le chef de bataillon Thomazo est blessé, de même que l'adjudant-chef Fayolle.

Les compagnies partent quand même, derrière notre barrage d'artillerie. Le capitaine Gobillot prend le commandement du bataillon.

Dans son rapport, établi au lendemain de l'attaque, le capitaine Gobillot la décrit ainsi :

« A 6 h. 45 les compagnies ont atteint les pentes sud et engagent avec l'ennemi, qui tient fortement les deux pitons, un combat inégal. En effet, l'adversaire, qui occupe les hauteurs, jette ou laisse rouler des grenades sur les tirailleurs. Ceux-ci doivent escalader les pentes en rampant pour être en mesure d'atteindre l'ennemi avec leurs grenades.

A 7 h. 30, le lieutenant Renucci, entraînant la 10^e compagnie à la baïonnette, atteint avec quelques tirailleurs le sommet du piton est, où cinq prisonniers allemands sont capturés. Mais, presque aussitôt, il tombe, fauché par une rafale de mitrailleuse, et une contre-attaque allemande à la grenade, débouchant de la contre-pente, rejette du sommet les tirailleurs qui l'ont atteint.

Quelques minutes après, l'aspirant de La Povade se lance avec sa section pour reprendre la crête, mais il est blessé d'une rafale et ses hommes s'accrochent désespérément à quelques mètres du sommet.

Le commandant du bataillon fait alors intervenir une section de la 9^e compagnie pour aider la 10^e. Enlevée avec fougue par son chef, le sergent-chef Mayeux, cette section entraîne au passage les hommes de la 10^e compagnie, toujours cramponnés aux pentes sud et, à la grenade et à la baïonnette, réduit toutes les résistances.

Mais le sergent-chef Mayeux est tombé en arrivant au sommet, en tête de sa section, frappé en plein visage par une grenade à manche.

A 7 heures le piton est à nous.

Pendant ce temps, la 11^e compagnie attaque le piton ouest, entraînée par le lieutenant Arnaudies qui a pris le commandement après la mort du lieutenant Bouscary. Il tombe lui même, grièvement blessé, de même que l'aspirant Dubreuil. C'est alors l'aspirant Mogavero qui emmène la compagnie sur l'objectif, dont elle s'empare à 8 heures, au prix de nouvelles pertes, dont un adjudant-chef et deux sergents français.

Il y a à peine cinq minutes que les 10^e et 11^e compagnies sont sur leurs objectifs, qu'un tir de concentration d'artillerie, violent et précis, s'abat sur les deux pitons.

Décapitées de leurs cadres, écrasées par l'artillerie, les compagnies refluent au pied des crêtes. Les Allemands qui s'étaient rendus profitent de l'occasion pour rejoindre leurs casemates et reprendre la lutte.

Vers 8 h. 30, le tir de l'artillerie allemande ayant enfin cessé, les débris des 10^e et 11^e compagnies, regroupés derrière la base de départ, reçoivent l'ordre de reprendre les Jumelles.

Le sous-lieutenant Piau, seul officier survivant de la 10^e compagnie, repart à l'attaque avec trois tirailleurs. A la 11^e compagnie, l'aspirant Mogavero part avec une poignée d'hommes et un seul fusil-mitrailleur.

Une cinquantaine de survivants de la 10^e compagnie avant été ensuite regroupés, sans officier, le commandant du bataillon leur dit : « Vous n'avez plus d'officiers pour vous mener à l'assaut, mais la 10^e compagnie n'a pas besoin d'officiers. Reprenez-moi ce piton. »

Entraînés par les sergents Boutatache et Boulala, les tirailleurs repartent et vont rejoindre le sous-lieutenant Piau, accroché à quelques dizaines de mètres du sommet. Ils sont arrêtés, faute de grenades pour répondre aux grenades allemandes.

A 12 h. 30, un ravitaillement en munitions étant enfin arrivé, à dos d'homme, sur la ligne de feu, les 10^e et 11^e compagnies repartent à l'assaut et restent maîtresses du terrain après plusieurs attaques et contre-attaques.

A 14 heures, les Jumelles sont à nous. »

Au cours de ce combat, les deux compagnies ont lancé plus de 1.000 grenades.

Les Jumelles étant prises, la 2° compagnie du I/7° R. T. A. s'empare, à 16 heures, de l'éperon du Casale. Mais le sommet 1395 lui-même ne peut être enlevé.

Le 3° R. T. A. au Monna Acquafondata.

Tandis que le 7° R. T. A. se bat furieusement à l'extrémité droite du cirque, le 3° R. T. A. tente sans succès, le 12 au matira, de s'emparer du mont Raimo, le gradin qui doit lui donner accès au Monna Acquafondata (II/3° R. T. A.).

Mais, à l'aile sud, le groupement Bonjour progresse rapidement. Le I/4° R. T. T. s'empare du monastère de San Antonino et du mont Pile, malgré une violente réaction de «minen », et fait 10 prisonniers.

Le colonel de Linarès, dont la droite (II/3°) est toujours bloquée sur les pentes du Raimo, sent alors l'ennemi mollir sur sa gauche. Il fait occuper le Molino, sans pertes, par la 9° compagnie, après un pilonnage par 36 tubes de T. D. du 7° R. C. A. : 25 prisonniers sont capturés.

Ces faits confirment les possibilités de manœuvre par le sud. Il s'agit d'abord d'enlever le Monna Acquafondata. La prise de San Antonino et du Molino ouvre au colonel de Linarès la possibilité d'une manœuvre fructueuse : attaquer le Monna Acquafondata du sud au nord et non d'est en ouest. En plein combat, il demande donc au général de Monsabert l'autorisation de renverser sa manœuvre et, pour cela, de retarder son attaque.

Le général accepte et en fixe l'heure à 17 h. 30. Laissant l'opération du Monna Casale se dénouer par elle-même, il met tous ses moyens disponibles à la disposition du colonel de Linarès, pour orienter son effort en direction de San Elia. D'où la progression rapide qui va suivre.

L'enlèvement du Monna Acquafondata est confiée au III/3° R. T. A., qui attaquera sur l'axe Molino - 960 - 1044 - 1325.

Le mouvement se déclenche à l'heure fixée, après une préparation d'artillerie, et c'est par le sud qu'après avoir glissé le long du Raimo tenu par l'ennemi, le III/3° R. T. A. aborde, de flanc, le Monna Acquafondata.

A 18 h. 15 la cote 960 est occupée. A 20 heures la 10° compagnie arrive sur 1040 et à 3 h. 30 le sommet 1325 est à nous. Au petit jour le village d'Acquafondata est reconnu évacué par l'ennemi.

La 3e D. I. A. a atteint ses objectifs. La position de résistance ennemie est rompue. A 23 heures, parvient au colonel l'ordre du général de Monsabert : « Exploiter à outrance pour la journée à venir, en poussant résolument de l'avant en direction générale de San Elia, sans se préoccuper des liaisons avec les voisins. »

Le 13 janvier, au jour, nous occupons donc le Monna Acquafondata et le 7° R. T. A. complète l'occupation du Monna Casale en coiffant le point culminant 1395.

Sans marquer de temps d'arrêt, la progression est aussitôt reprise.

Au sud le groupement Bonjour, pivotant autour de San Antonino, lance ses détachements du sud au nord, l'escadron de Quenetaïn sur l'Aquilone et le I/4° R. T. T. sur le mont Pagano.

A droite le I/3° R. T. A. progresse d'abord sans difficulté, occupant le rebord ouest de la cuvette d'Acquafondata, mais, dans l'après-midi, il est arrêté par une forte résistance devant le mont Ferro. Une action de force est montée. Elle se déclenche le 14 à 6 heures du matin. Le III/3° R. T. A. enlève le Ferro après une sérieuse préparation d'artillerie.

En fin de journée les éléments avancés de la 3° D. I. A. tiennent une ligne des pentes ouest du Castiglione aux pentes ouest du Serra Del Sauro, en passant à 1 km. 500 à l'ouest du village d'Acquafondata.

Le 14 janvier le général de Monsabert poursuit sa manœuvre par le sud. La progression reprend à l'aube.

Au centre de la division, le 3° R. T. A. atteint San Michele à 10 h. 30 et pousse sur Vallerotonda qui est occupé, en fin d'après-midi, par le bataillon de Rocquigny (I/3°). Au sud de la route, le bataillon Margueret (II/3°) coiffe la cote 784.

A l'aile gauche de la division, le colonel Roux (4° R. T. T.), dont tous les éléments ont rejoint, prend le commandement du groupement Bonjour (I/4° R. T. T. moins la C. A., groupe d'escadrons du 3° R. S. A. R., C. C. I., III/67° R. A. A.). Il se rend à l'aube à l'observatoire du mont Majo. Les difficultés de commandement sont grandes, en raison du terrain aux pentes abruptes, dépourvues de pistes. Le ravitaillement n'est plus assuré. Les Hommes n'ont comme boisson que de la neige fondue.

Le colonel Roux lance néanmoins son 1° bataillon (bataillon pacqué) droit vers l'ouest, avec mission d'exploiter sur l'axe mont Pagano - cote 554 (2 km. sud-est de San Elia). La marche s'effectue en deux colonnes, à travers le massif boisé, sans autres difficultés que celles du terrain, jusqu'à la route Acquafondata - San Elia. Le village de Ceretto est trouvé inoccupé.

A la tombée de la nuit le I/4° R. T. T. tente de s'emparer des hauteurs 554 et 470 à l'ouest de la route (1° compagnie à droite, 3° à gauche); mais, après avoir traversé le profond ravin de l'Inferno, les éléments de tête se heurtent à un ennemi retranché qui ne se dévoile qu'à quelques mètres. La section du lieutenant Semichi, presque encerclée et sommée de se rendre, se dégage énergiquement, après avoir tué au corps à corps un officier et une dizaine d'Allemands, et ramène un sous-officier prisonnier.

Le bataillon s'établit pour la nuit sur les pentes est du ravin.

Une action de force sera nécessaire le 15 pour chasser l'ennemi des dernières hauteurs dominant le Rapido et la plaine de San Elia.

Le 15 janvier l'ennemi s'emploie énergiquement pour tenter de nous interdire l'approche du Rapido.

De notre côté, dans la matinée, le 3t R. T. A. s'empare de la Madonna di Radito et la garde, malgré plusieurs contre-attaques : 11 prisonniers sont faits.

Le colonel de Linares monte alors une opération sur le mont Faullo qui, au sud de la Madonna, domine directement San Elia.

L'attaque se déclenche à 13 heures, avec un gros appui d'artillerie. Le mont Faullo est enlevé et 13 prisonniers restent entre nos mains. Trois contre-attaques ennemies sont rejetées à la baïonnette et à la grenade, par la 5° compagnie.

Le 4° R. T. T. qui a dû, dans la matinée, rétablir ses liaisons avec l'artillerie, attaque également à 13 heures. La 3° compagnie s'empare de 470 et y repousse plusieurs contre-attaques immédiates. La 2° compagnie escalade le piton rocheux de 554. Rejetée une première fois par une contre-attaque à la grenade elle parvient à y reprendre pied. Le bataillon a 8 tués et 21 blessés, mais il a fait 18 prisonniers du 100° régiment de grenadiers de montagne et a trouvé une trentaine de cadavres ennemis sur le terrain.

Au nord, le colonel Chappuis (7° R. T. A.) ayant jugé le moment propice pour se porter à la Migghrota, qui domine le Rapido à 800 mètres au sud-est de Valvori, l'atteint vers midi, malgré une violente réaction d'artillerie et de « minen »⁵. Le 1/7° (bataillon Pichot)

⁵ La 3° compagnie du 7° R. T. A. attaque en tête. Pendant la progression, son chef, le capitaine Boutin, est blessé au visage, mais refuse de se faire évacuer : « -c'est la première fois que ma compagnie attaque, dit il, je ne puis la quitter ! »

repousse deux contre-attaques qui viennent jusqu'au corps à corps. L'ennemi laisse plus de 100 cadavres sur le terrain (du 104° I. R.).

En fin de journée, nous tenons donc les hauteurs dominant le Rapido, de la Migghrota au mont Faullo.

La nuit du 15 au 16 se passe, consacrée aux ravitaillements. L'ennemi bombarde les routes et les villages conquis, notamment Acquafondata.

Le 16 janvier, à 10 heures, le général Garibaldi, qui a traversé les lignes allemandes, arrive au P. C. de la 3° D. I. A. et confirme que la nouvelle position allemande se trouve derrière le Rapido, les avant-postes étant sur les berges.

A 11 h. 15, le 3° R. T. A. rend compte qu'un de ses éléments a poussé jusqu'à San Elia, qui serait libre. Le 4° R. T. T. signale que Valvori serait inoccupé (renseignements de civils).

Par contre, l'artillerie ennemie, dont les observatoires dominant maintenant toutes les positions de la 3° D.I. A., devient plus active et gêne beaucoup tous les mouvements dans les pentes descendant vers le Rapido, et surtout sur la route de San Elia.

Le Cifalco notamment, étrange promontoire rocheux qui commande directement toute la cuvette de San Elia, devient la hantise de tous : chefs de convois, commandants de batterie, agents de liaison... « Attention!... tu es vu du Cifalco! »

Le général commandant la division prescrit, dans l'après-midi du 16, d'atteindre Valvori - Il Lago - San Elia et de border le Rapido, sur lequel des postes de guet seront établis.

La nuit tombée, le 7° R. T. A. entre à Valvori, dont les habitants se sont réfugiés dans les grottes. Le 3° R. T. A. reconnaît Il Lago libre et le 4° R. T. T. patrouille à l'ouest de San Elia sans trouver l'ennemi.

En fin de journée du 16, le général de Monsabert a rendu compte au C. E. F. que la 3° D. I. A. a atteint son objectif et qu'il semble bien que l'on soit arrivé devant une nouvelle position de défense dont le Cifalco serait le principal pilier.

Au cours de sa progression jusqu'au Rapido, la 3° D. I. A., a fait 150 prisonniers et tué plus de 3011 Allemands.

La situation le 17 janvier.

Le 17 janvier le C. E. F. borde donc le Rapido devant la ligne « Gustav », s'accrochant même, au nord, sur les pentes est du San Croce, pivot de la position ennemie.

Au sud, le 2° C. A. U. S. a pris Cervaro et le mont Trocchio, face à Cassino. Les Alliés ont clone franchi tout le vaste massif tourmenté entre le Volturno et le Rapido, réalisant une avance de l'ordre de 5 kilomètres au nord et d'une dizaine au sud.

Au sommet de la Migghrota, l'ennemi ouvre le feu au dernier moment et cloue dans la pente nos éléments de tête. Le capitaine Boutin enlève sa section de réserve en criant : « Vous voyez le sommet : Il nous le faut : ». Il arrive le premier à la crête. C'est alors qu'il est frappé, debout, d'une balle en plein cœur.

Le sous-lieutenant Vetillard prend le commandement de la compagnie. Il rient de recevoir à la hanche une blessure sérieuse et fort douloureuse, mais, conscient de sa responsabilité, il refuse de se faire évacuer. Il faut que la compagnie tienne sur la position atteinte, malgré les contre-attaques et le bombardement incessant.

Le visage crispé par la douleur, le sous-lieutenant Vetillard va de groupe ou groupe, encourageant les tirailleurs. Il est alors blessé à nouveau, mortellement cette fois, par un éclat de minen. Mais, exaltée par de tels exemples, la compagnie tient.

L'ennemi a pivoté sur sa gauche derrière le Rapido, et son front se trouve orienté maintenant face au sud-est, sur une ligne nord-est - sud-ouest, entre la Meta et le Liri.

Sans doute, faute de réserves fraîches et en raison du mauvais temps, du terrain et de l'état de fatigue de la troupe, il n'y a pas eu d'exploitation stratégique, mais le succès tactique est important.

Outre le gain de terrain, nous avons réalisé une usure notable des forces ennemies de la péninsule qui ne peuvent se renouveler.

Tandis que nos hommes soufflent, l'ennemi relève rapidement ses unités durement éprouvées de la 5° Gebirgs Division (115° Panzer Grenadiere Regt, 95° G. R. D., 85° Régiment de montagne).

Le 8° Panzer Grenadiere Regt, corps prussien qui vient de passer deux mois au repos, près de Rome, doit quitter la capitale, sur laquelle pèse une menace dont les Allemands ne se doutent pas encore, pour faire la relève sur le San Croce.

Mais le résultat le plus important obtenu est la conquête d'une hase de départ. Les Alliés bordent maintenant le fossé Rapido-Gari-Garigliano, à pied d'œuvre pour le franchir et forcer l'entrée de la vallée du Liri, route de Rome.

B. -- PREMIÈRE OFFENSIVE DE CASSINO.

POUSSÉE GÉNÉRALE .ALLIÉE.

(21-23 janvier 1944.)

(Croquis n° 3 et 4.)

Conception de la manœuvre.

Le Commandement allié avait préparé en grand secret un débarquement sur les arrières du front ennemi, à bonne portée de Rome. Cette opération amphibie devait être avantageusement combinée avec une offensive sur le front de terre qui, déclenchée l'avant-veille, attirerait les réserves ennemies de la région de Ronce, puis viendrait donner la main aux troupes débarquées.

Il ne s'agissait pas d'une simple démonstration, mais la 5° armée devait réellement s'ouvrir la route de Rome par la vallée du Liri. Le général commandant l'armée monte une offensive d'envergure sur les bases suivantes :

a) Au centre, le 2° C. A. U. S., chargé de l'effort principal, franchira le Rapido dans la région de San Angelo, au sud de Cassino et poussera dans la vallée du Liri, en direction de Frosinone.

b) Il sera couvert :

- au sud, par le 10° C. A. britannique qui débouchera du Garigliano sur le massif du mont Majo et San Giorgio;

- au nord, par le C. E. F. qui agira par les hauts, en direction d'Atina.

Le général commandant le C. E. F. décide de franchir le Rapido clans sa partie la plus haute, où il ne présente qu'un fossé insignifiant, déjà traversé du reste par nos premiers éléments, et de progresser sur Atina par la ligne des crêtes au sud de la vallée de San Biagio.

Ainsi, au nord, le couloir d'Atina nous sera livré, et, au sud, nous déborderons toutes les défenses de la rive ouest du Rapido, c'est-à-dire la ligne « Gustav » et ses bastions de San Martino, du Cifalco, du Belvédère et du Cairo.

Nous éviterons aussi la traversée délicate de la vallée profonde du Rapido vers San Elia.

Le 18, au soir, le général commandant le C. E. F. adresse aux divisions son «Instruction personnelle et secrète » précisant la manœuvre à réaliser.

L'intention du général Juin est de rompre la position ennemie en son centre, jusqu'au mont Bianco, puis, par rabattement simultané au nord et au sud, d'enrouler la position ennemie.

Axe d'effort : Monts Colle Della Arena, Carella, Rotolo, Bianco.

L'action se déroulera à la limite des deux divisions. Elle sera menée par deux régiments de la 2° D. I. M. (les 4° et 5° R. T. M.) et un régiment de la 3° D. I. A. (le 7° R. T. A.) et avec appui de l'artillerie des deux divisions et du C. A.

Une fois le mont Bianco atteint et la position ennemie complètement traversée, la 2° D. I. M. exploitera en se rabattant au nord sur Piscinesco. La 3° D. I. A. s'orientera à l'ouest sur Villa Latina et Atina.

Limite entre les deux divisions : crêtes des Carella, Rotolo, Bianco (à 3° D. I. A.).

Le colonel Callies, commandant l'I. D. 2, coordonnera les actions d'infanterie jusqu'à la prise du Rotolo.

L'opération se situe dans le triangle de montagnes entre la vallée du Biagio au nord, le Rapido à l'est, et le Secco à l'ouest.

Le massif neigeux du Blanco domine l'arrière-plan.

Au premier plan, la barrière du Carella qui, à l'ouest, se relie au Bianco par le Rotolo et, au nord-est, s'appuie par 1129 au môle du San Croce.

Au pied du Carella, deux gradins : le Colle Della Arena et le Pedicone.

Il semble, au premier abord, que l'on ne puisse pas, de ces gradins, gravir le Carella sous les feux de flanc du mont Croce, pivot du système. C'est donc le San Croce, sur les flancs est duquel nous sommes déjà accrochés, qu'il faudra d'abord coiffer complètement et nettoyer.

La manœuvre comportera trois phases :

1° phase : conquête des avancées de la position San Croce-1029 - 1004 (ouest du Colle Della Arena) - Pedicone (0 1).

2° phase : rupture de la position « Gustav » sur l'axe Colle Della Arena - Carella - Rotolo (0 2 : San Biagio - Rotolo).

3° phase : exploitation profonde de la 2° D. I. M. sur Piscinesco (en élargissant l'opération au nord sur la Monna) et de la 3° D. I. A. sur Atina.

Jour J : 21 janvier; heure H : 5 h. 30.

Missions :

5e R. T. M. : nettoyer le San Croce (1° phase).

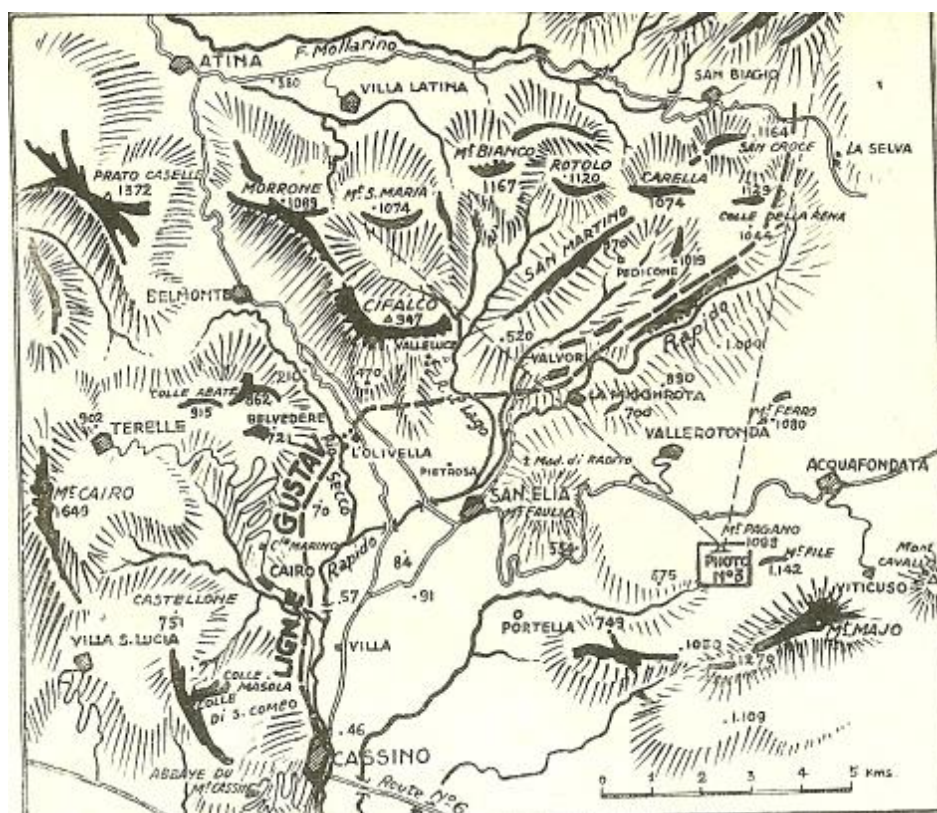
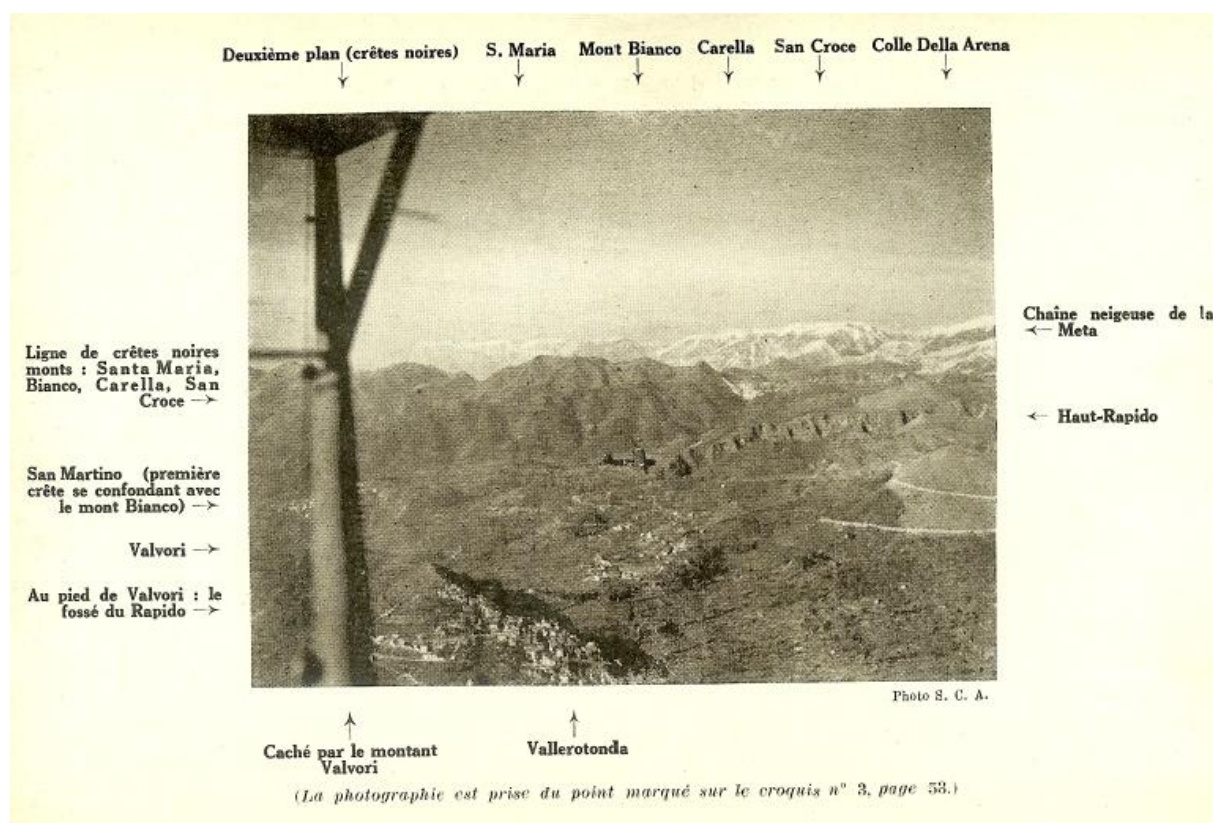
4° R. T. M. et 7e R. T. A. : se porter, l'un sur 1004, l'autre sur le Pedicone et attaquer le Carella, en liaison intime, lorsque le San Croce sera nettoyé, puis pousser sur le Rotolo.

Au nord de ce groupement d'attaque, le 8° R. T. M. gardera le Costa San Pietro face au nord, prêt à pousser un détachement sur la Monna à la troisième phase.

Au sud, le 4° R. T. T. appuiera et couvrira l'action de la 34° D. I. U. S. en lançant des éléments légers à Il Lago et à Valle Luce.

Cette action du 2° C. A. U. S. se déclenchera dans la nuit précédant notre attaque, le 20 janvier, à 20 heures.

Dans la journée du 19 la présence du 8° Panzer-Grenadiere Regiment est confirmée par des déserteurs. Ce renseignement conduit à penser que l'attaque devant un régiment frais et à pleins effectifs devra être conduite avec mesure et il est prescrit de ne passer à la deuxième phase que sur ordre.



Croquis n° 3

La poussée du CEF vers Atina

La journée du 21 janvier.

Au sud, l'attaque, déclenchée à 5 h. 30, s'annonce favorablement. Dès 6 h. 15 le 7° R. T. A. coiffe sans trop de mal le Pedicone, tandis qu'à sa droite le 4° R. T. M. (bataillon Courtois) fonce sur le Colle Della Arena et fait tomber par débordement une vive résistance sur 1004, dont il s'empare.

Mais au nord, sur le San Croce, il s'avère vite qu'il ne s'agit pas d'un simple nettoyage. Après avoir franchi 500 ou 600 mètres, le bataillon Pénicaud (II/5°) est stoppé par un feu violent aux abords immédiats de la crête. Les pertes sont tout de suite importantes. Le lieutenant Haberer est mortellement blessé à la tête de sa compagnie.

L'ennemi surveille attentivement tous nos mouvements. A 12 h. 45, une nouvelle tentative du bataillon provoque de nouvelles concentrations de « minen » et d'artillerie.

Quelques prisonniers faits confirment qu'un bataillon entier du 8° Pz-Gr. Rgt tient le Croce.

A la fin de la journée la situation est inchangée. Nos éléments sont toujours bloqués à 150 mètres du sommet.

L'ordre est alors donné de surseoir à l'attaque du Carella, qui était prévue pour le 22 au matin.

Le 22 janvier, au lever du jour, les tentatives du bataillon Pénicaud pour reprendre la progression restent infructueuses. Le terrain exceptionnellement difficile favorise la défense acharnée des Prussiens.

Le colonel commandant le 5° R. T. M. estime que l'affaire doit être reprise à base de 155.

Le général commandant le C. E. F. approuve cet arrêt de l'opération au nord, mais décide que l'attaque du Carella ne sera plus fonction de celle du Croce et sera exécutée le 23 au matin.

Le groupement mixte (2° et 3° divisions) est dissous, la 3e D. I. A. reprend son 7° R. T. A. et est chargée de l'enlèvement du Carella.

La 2e D. I. M. aura pour mission de lier son mouvement à celui de la 3° D. I. A., en la couvrant sur son flanc droit et en l'appuyant au maximum par ses feux.

Le 22, vers midi, on a appris en ligne le débarquement d'Anzio, nouvelle qui fait naître de grands espoirs.

La journée du 23 janvier.

A la 3° D. I. A., c'est le 7° R. T. A. qui doit, dans un premier temps, enlever le Carella, puis élargir la brèche sur le Rotolo à l'ouest et sur le Martino au sud-ouest. Il sera étayé et couvert à droite par une compagnie du bataillon Rio (II/4° R. T. M.). L'attaque doit se déclencher à 6 heures.

Mais, avant l'heure H, un événement grave s'est produit au nord, sur le San Croce, où l'ennemi occupe la première ligne française.

Vers 4 heures du matin, en effet, une forte contre-attaque allemande, chargée de rejeter les Français au delà du Rapido, s'est élancée sur le bataillon Pénicaud (II/5°), le refoulant de 500 mètres environ sur 1040.

L'attaque du 7° R. T. A. part quand même. Débouchant après une préparation d'artillerie d'une demi-heure, le II/7° atteint le bas des pentes du Carella sans trop de peine, avec la compagnie Giroult, du 4° R. T. M., à sa droite.

Mais, vers 7 heures, parvenu à une centaine de mètres de la crête, le II/7° R. T. A. est soudain pris à partie par un feu violent d'armes automatiques tirant sous casemates et de « minen ». Il est refoulé dans la pente.

Vers 12 h. 30 le colonel Chappuis décide d'engager sa compagnie de réserve, qui tentera d'atteindre la crête par la droite, en se glissant dans un petit ensellement. La compagnie a à peine amorcé cette manœuvre qu'elle est clouée au sol,

L'après-midi se passe, le bataillon restant dangereusement accroché aux pentes sud du Carella.

A 17 h. 30 une nouvelle action est déclenchée. Le bataillon est encore stoppé à quelques dizaines de mètres de la crête. Plusieurs tirailleurs l'atteignent, mais c'est pour y mourir à quelques mètres du P. C. de la compagnie allemande.

A la tombée de la nuit ordre est donné au II/7° de se replier, sa position ne lui permettant aucune action sur l'ennemi.

Ici se place un épisode remarquable. La compagnie Giroult, qui était près d'aborder la crête aux côtés du II/7°, est restée seule au moment du repli du 7° R. T. A., accrochée dans les rochers. Elle se maintiendra dans des conditions invraisemblables jusqu'à la fin de la nuit suivante, décrochant au petit jour avec 25 survivants⁶.

Pendant que ces combats se déroulaient sur le Carella, un autre fait d'armes était réalisé sur le San Croce.

Dans l'après-midi du 23 la compagnie Guinard, réserve du bataillon Pénicaud, est répartie à l'attaque. Non seulement elle a atteint notre première ligne évacuée le matin, mais, dans son élan, elle est parvenue au sommet du Croce et s'y est établie.

Au soir du 23 le San Croce est à nous, mais on ne saurait se dissimuler que les éléments du 5° R. T. M. le tiennent dans des conditions précaires.

Le temps, clair jusque-là, se gâte rapidement. Une pluie glacée commence de nouveau à tomber. Les ravitaillements arrivent mal, tant à cause de l'état des pistes que du bombardement allemand sur les arrières.

Alors que l'ennemi a été relevé et renforcé, il n'y a, derrière l'infanterie d'Afrique épuisée, aucune réserve pour consolider et utiliser la brèche du San Croce.

Ordre est donné de stopper et de conserver le terrain conquis.

Vue d'ensemble.

L'offensive du C. E. F. en direction d'Atina a donc échoué. Mais cette attaque n'était prévue par le Commandement allié que comme action de couverture de l'offensive principale sur la vallée du Liri.

Qu'est donc devenue cette offensive?

Au centre du dispositif de la 5° armée, le 2° C. A. U. S. a bien réussi à franchir le Gari au sud de Cassino. Il a créé autour de San Angelo une petite tête de pont qui, sous les vues directes du monastère de mont Cassin, est soumise à un feu terrible d'artillerie et de mortiers.

Ceci ne détourne par les Alliés de leur idée de forcer directement l'entrée de la vallée du Liri. Ils en déduisent seulement la nécessité de faire tomber au préalable Cassino et le mont Cassin.

Les Américains se replient alors, le 23, sur la rive est de la rivière, non sans avoir subi de grosses pertes qui pèseront sur leur valeur offensive.

⁶ Les deux sections de tête, Le Nicolais et Fernandez, étaient restées de 7 à 9 heures dans les rochers, à quarante mètres de l'ennemi qui les arrosait de rafales de mitrailleuses. Le lieutenant Le Nicolais ayant été tué, le sous-lieutenant Fernandez dirigeait la défense, maintenant l'ennemi en respect par des tirs ajustés. A 9 heures, les « minen » et les grenades se mettant de la partie, le sous-lieutenant Fernandez replie la poignée des survivants sur la position tenue par le capitaine Giroult.

Plus au sud, le 10° C. A. britannique a franchi le Garigliano et créé également, sur les monts Ornito et Fuga, une tête de pont qui, en mai, nous sera précieuse.

En conclusion, la première offensive de Cassino se traduit par un échec, mais elle a rempli son rôle de diversion au profil du débarquement d'Anzio, en attirant les réserves allemandes de la région de Rome, notamment la 3° Division de Panzer Grenadiere.

A l'heure où, sur le Croce, les Marocains attaquaient, mettant en péril extrême la ligne « Gustav », l'opération délicate du débarquement réussissait pleinement au sud de Rome.

Le général Clark remerciait le général Juin de la participation française en ces termes :

« Par un plan d'opérations soigneusement préparé et coordonné, vous avez lancé et soutenu une série d'attaques qui ont atteint, avec un succès remarquable, leur but principal, à savoir : fixer par de durs combats le plus grand nombre possible de forces ennemies et les empêcher ainsi d'intervenir contre notre débarquement et contre l'établissement de la tête de pont d'Anzio. Tout en faisant cela, vous avez rejeté en arrière l'ennemi sur toute l'étendue de votre front et vous avez infligé des pertes sévères à ses troupes.

Je serais heureux que vous transmettiez à vos commandants d'unités et, par eux, à tous vos hommes, ma satisfaction et ma reconnaissance pour la façon dont ils ont accompli cette tâche. »

En transmettant ces félicitations au C. E. F., le général Juin ajoutait : « Une fois de plus, les troupes françaises se sont imposées à l'admiration de tous, aussi bien par leur splendide bravoure au feu que par leur science du combat. »

Outre son rôle de diversion notre offensive a, d'autre part, amélioré notablement nos positions de départ pour le cas - que l'on n'ose envisager - où le débarquement, en lequel nos Alliés mettent toute leur confiance, ne livrerait pas Rome et ne provoquerait pas l'effondrement du front terrestre de l'ennemi.

LE DÉBARQUEMENT D'ANZIO.

Qu'advenait-il de cette opération amphibie? Reportons-nous au 22 janvier.

A l'aube, le 6° C. A. U. S. débarque sur les plages de Nettuno et d'Anzio sans aucune difficulté. La côte est complètement dégarnie. La surprise est complète, Rome n'est plus couverte.

Malheureusement l'exploitation tarde plusieurs jours. Désarmé d'abord et sans réserves sous la main, le Commandement allemand se ressaisit, fait venir des renforts d'Italie du Nord et colmate rapidement la tête de pont.

Lorsqu'enfin les Américains se décident à marcher sur Rome, il est trop tard.

Il faut donc se résoudre à reprendre l'offensive de Cassino. La nécessité s'en impose d'autant plus qu'il faut maintenant donner la main aux troupes d'Anzio, très mal à l'aise dans leur étroite tête de pont.

Mais il y a encore loin de Cassino à Anzio.

C. — DEUXIÈME OFFENSIVE DE CASSINO.

LA POUSSÉE PAR LE NORD : BATAILLE DU BELVÉDÈRE.

(Croquis n° 3.)

Le 23 janvier, le Commandant allié décide donc de s'ouvrir la porte de Cassino pour aller donner la main aux forces d'Anzio.

Nous avons vu que, ce jour-là, le 2° C. A. U. S. est obligé d'évacuer sa petite tête de pont de San Angelo, soumise aux feux du mont Cassin, et de se replier derrière le Rapido - Gari.

Le général commandant la 5° armée décide alors de s'emparer d'abord du musoir de Cassino. Il pense pouvoir découpler ensuite ses blindés en direction de Frosinone et d'Anzio.

Le 2° C. A. U. S. est chargé de l'opération. Le général Clark donne au C. E. F. mission de masquer la position de résistance ennemie au centre et au nord de la zone de la 5° armée et de couvrir l'action de l'aile droite du 2° C. A. U. S. sur le mont Cassin, en s'emparant du Belvédère et du Colle Abate⁷.

Le C. E. F. assurera donc la couverture de l'opération principale, et, en prenant pied sur les hauteurs au nord de Cassino, il facilitera le mouvement de la division de droite américaine, la 34° D. I. U. S., chargée de déborder le mont Cassin par le nord.

Le général Juin confie à la 3° D. I. A. l'enlèvement du Belvédère. Au nord, la 2° D. I. M. se bornera à fixer l'ennemi par une attitude agressive.

L'attaque est prévue pour le 25 janvier. Or, le 23, le C. E. F., dont le centre de gravité est au nord, est engagé dans l'offensive sur le Carella et le San Croce, en direction d'Atina. Il lui faut donc déplacer en un peu plus de vingt-quatre heures le centre de gravité de ses forces pour le reporter au sud de sa zone.

« Le changement de direction, écrit le colonel Pedron dans son étude, pose un problème particulièrement difficile, étant donné les délais impartis et les difficultés du terrain. Le secteur dans lequel il faut concentrer les moyens, à l'aile gauche du C. E. F., n'est en effet desservi que par une seule mauvaise route de montagne encore en cours de déminage et battue par le feu de l'artillerie ennemie.

Il faut porter de ce côté presque toute l'artillerie et les réserves qui se trouvent à l'aile droite. Le problème sera cependant résolu : l'exécution sans incident des mouvements sera un véritable tour de force qui fera honneur autant aux états-majors chargés de la monter qu'aux exécutants. »

La 3° D. I. A., qui reçoit l'ordre d'opérations du C. E. F. le 24, « n'a qu'une nuit pour réaliser la mise en place de ses unités d'infanterie, d'artillerie et de chars, par la route d'Acquafondata à San Elia, dans une obscurité complète et malgré des tirs de harcèlement précis ». (Journal de marche de la division.)

Malgré toutes les difficultés le changement de dispositif sera exécuté avec un brio splendide et au prix d'efforts inhumains. Le 25 au jour, la 3° D. I. A. sera en place pour l'attaque.

L'ordre d'attaque de la 3° D. I. A.

Nous connaissons la mission de la division. Elle attaquera sur l'axe Il Lago - Belvédère - Colle Abate.

Comme moyens supplémentaires, elle disposera du maximum de feux d'artillerie du C. A. et de deux compagnies de chars américains Sherman.

Le terrain, le cirque de San Elia, est impressionnant, fermé à l'ouest et au nord par les crêtes qui relient le mont Cassin à la chaîne neigeuse des Abruzzes.

C'est la succession des monts Cairo, Belvédère, Cifalco, San Martino, Carella, San Croce, qui s'alignent, particulièrement rébarbatifs, derrière le fossé du Rapido, et tous occupés par l'ennemi.

⁷ Le C. E. F. a donc encore, dans le plan allié, une mission secondaire, mais s'il perce au Belvédère, ouvrant la route de Belmonte et de Térelle, ce sera la réalisation possible de la manœuvre d'Atina.

Il faudra donc commencer par descendre vers la cuvette de San Elia sous les vues d'un immense cirque d'observatoires, puis franchir le Rapido en amont ou en aval de San Elia, enfin gravir les pentes raides du Belvédère, sous les feux des sommets voisins.

Pour qui a vu le terrain et pour qui est déjà descendu sur San Elia par l'unique route constamment battue par l'artillerie, cauchemar de nos organes de ravitaillement, la mission de la 3^e D. I. A. semble une gageure.

Quant à l'ennemi, il tient tous les hauts et notamment le Cifalco qui constitue une menace de flanc pour toute attaque traversant la vallée de San Elia. Sa ligne de résistance principale, organisée avec casemates, champs de mines et réseaux, suit le pied des pentes du Cairo et du Belvédère, puis s'infléchit à la hauteur de l'Olivella pour traverser le Rio Secco et se relier aux pentes du redoutable Cifalco.

Le général de Monsabert a le choix entre deux solutions :

- ou bien attaquer en force par la plaine du Rapido, où l'ennemi nous attend et dont, du reste, la traversée est rendue difficile par des inondations;
- ou bien surprendre l'ennemi par une attaque audacieuse à laquelle il ne peut s'attendre, droit sur le Belvédère, en passant au plus près du Cifalco et de la vallée de Belmonte qu'il s'agira d'abord de masquer.

Le général commandant la 3^e D. I. A. adopte cette dernière solution et monte sa manœuvre ainsi :

Le 1^{er} R. T. T. (colonel Roux), disposant d'une compagnie de chars U. S., de l'escadron de T. D. Guth du 7^e R. C. A., de 2 groupes de 105 et de 4 groupes de 155, est chargé de l'opération.

Partant de la région d'Il Lago - San Elia et franchissant le Rio Secco, à la hauteur de l'Olivella, il doit s'emparer du Belvédère, de 862 et de Colle Abate (915).

Le I1/4^e (bataillon Berne), partant de San Elia, abordera le Belvédère par l'angle sud-est et enlèvera 718, puis Colle Abate. A sa droite, le III/4^e (bataillon Gandoët), débouchant d'Il Lago, empruntera les ravinaux de la face est et s'emparera de 681, puis de 862.

Le régiment sera couvert, au nord, par deux bataillons du 3^e R. T. A. gardant les avancées du Cifalco; au sud, par le groupement Bonjour (3^e R. S. A. R. et T. D.).

Ce dernier groupement blindé doit, en même temps, assurer la liaison avec la 34^e D. I. U. S., s'emparer du village de Cairo, nettoyer la vallée et surveiller la route de Téréle. Il n'est pas question, naturellement, pour les blindés, de grimper au Belvédère.

Une action préliminaire, à mener par la 9^e compagnie, est prévue pour enlever la croupe 470 qui commande directement le passage du Rio Secco et permet d'assurer le flanc-garde face à la vallée de Belmonte.

L'attaque du Belvédère (25 janvier 1944).

Le 4^e R. T. T. a une tâche ardue, bien à sa mesure. Il s'agit de descendre dans la nuit de plusieurs centaines de mètres, de traverser le Rapido avec de l'eau jusqu'à la poitrine, puis, au petit jour, de partir à l'attaque, ce qui se résume à : monter à 300 mètres d'altitude, descendre à 90 mètres, traverser encore le Rio Secco et remonter à 862, puis à 915, le tout en combattant et sous les feux du Cifalco.

Dans la nuit du 24 au 25 janvier un gros repas est servi aux hommes; puis, avec une seule boîte de ration K dans la musette, sans couverture ni capote, une simple toile de tente en sautoir, ils partent, matériel à dos (mitrailleuses, mortiers, etc.) et surchargés de munitions et de grenades.

La 9^e compagnie démarre en tête à 7 heures pour l'action préliminaire de la cote 470, qui est enlevée à 8 h. 30.

Les échelons d'attaque des 2° et 3° bataillons descendent aussitôt, en petites colonnes, dans la vallée du Rio Secco, où ils sont pris à partie par de violents tirs de « minen »; puis abordent la position de l'Olivella (ligne « Gustav ».)

Là, sans prendre le temps de réduire les résistances, ils traversent la ligne principale ennemie et gagnent au plus vite les ravinaux qui entaillent les flancs du Belvédère et offrent une certaine protection. La 11° compagnie s'engage dans le ravin entre 387 et 375, qui gardera le nom de « Ravin Gandoët ».

La cote 681, où l'on fait 30 prisonniers, est enlevée au début de l'après-midi par le bataillon Gandoët (11° compagnie) tandis que le bataillon Berne s'empare de 721, Mais ni 862 ni 915 ne peuvent être atteints.

Nous sommes, dans cette étude, obligés de passer sous silence maints hauts faits que l'histoire conservera. Citons seulement celui-ci :

A 9 heures, la 9° compagnie, qui a pris pied sur la croupe nord du 470, est durement accrochée. Le capitaine Denée entraîne ses hommes à la baïonnette pour se dégager. A 9 h. 30 il tombe criblé de balles. Le sous-lieutenant E1 Hadi S'Kik prend le commandement, il a le poignet fracassé, mais il continue à tirer sa compagnie derrière lui. Véritable drapeau, il hurle en avant de ses hommes et se démène. Mais il reçoit une décharge de mitraillette à travers le corps. Il a, en tombant, la force de dire au tirailleur Barelli qui est à côté de lui : « Envoie la fusée » puis il meurt en criant : « Vive la France ».

Un peu plus loin, l'aspirant Koeltz tombe, les jambes brisées par un obus..., et bien d'autres.

A la nuit noire, il faut se mettre en boule sur place, sur les pentes conquises, sous la pluie et sans ravitaillement, pour reprendre l'attaque le lendemain.

Prise du Belvédère et du Colle Abate (26 janvier 1944).

Le 4° R. T. T. repart à l'attaque le 26 janvier à 16 h. 30. A 18 heures, 862 est enfin enlevé par le 3° bataillon (Btn Gandoët), tandis que le 2e bataillon (Btn Berne) s'accroche aux pentes est de 915. Le colonel Roux demande à la division un répit de vingt-quatre heures.

Il lui est répondu qu'il faut occuper 915 au plus tôt, des renforts allemands étant signalés venant de Belmonte.

915 est alors enlevé par une attaque de nuit, vers 23 heures.

Dans la nuit du 26 au 27 tout le système Belvédère, 862, 915 est donc à nous. La brèche est réalisée dans la position ennemie.

Le général Juin offre au général Clark d'en profiter pour prendre à revers, du nord au sud, les défenses allemandes qui entre Cairo et Cassino, bloquent la 34° D. I. U. S. Les hauteurs conquises par la 3° D. I. A. constituent en effet une bonne hase de départ pour «enrouler » la ligne Gustav vers le sud.

Il est alors convenu que le 142e R. I. U. S., de la 36° division, montera dans le secteur de la 3° D. I. A. au cours de la nuit du 27 au 28, pour se rabattre sur le Castellone et débloquer la 34° D. I. U. S.

Mais, si le 4° R. T. T. a réalisé une percée, son flanc droit et ses communications sont loin d'être assurées.

Faisant de la vitesse le facteur principal de succès, les bataillons d'attaque ont en effet laissé derrière eux de nombreuses résistances, au pied des pentes et dans l'Olivella et, ce qui est plus grave, la compagnie restée en flanc-garde à la cote 470 en est rejetée assez vite par l'ennemi.

Le groupement Bonjour, avec ses blindés, est chargé de nettoyer l'Olivella, où il fait une centaine de prisonniers.

Mais 470 ne peut être repris, ni par les compagnies de réserve du 4° R. T. T. ni par le I/3° R. T. A. qui a reçu mission de venir interdire le débouché de la vallée de Belmonte et qui n'y parviendra pas.

Le flanc droit du 4° R. T. T. est donc menacé et il faudra bander la division entière pour maintenir la brèche qu'il a ouverte dans la ligne « Gustav ».

Journée du 27 janvier : Les contre-attaques.

Mais, le 27 au matin, c'est l'ennemi qui contre-attaque avec violence pour réduire la hernie du Belvédère par des actions menées à la fois par les hauts et par les bas.

Dans les bas, la vallée de Belmonte n'étant pas verrouillée, l'ennemi en profite pour s'infiltrer hardiment, de nuit, par le Secco, jusqu'à l'Olivella où il réoccupe ses emplacements de défense, coupant toute communication avec le Belvédère.

C'est alors que le colonel Roux, commandant le 4° R. T. T., qui est parti au petit jour voir ses bataillons de tête, est fait prisonnier en traversant l'Olivella.

Sur les hauts, après une violente préparation d'artillerie et de « minen », l'ennemi reprend 915 à 10 h. 30. Le chef de bataillon Berne, commandant le II/4e R. T. T., est grièvement blessé et fait prisonnier. Son bataillon est à peu près anéanti. Seuls quelques éléments de la compagnie Tixier, refoulés de la cote 700, peuvent, dans la journée, rejoindre le régiment.

Quant au bataillon Gandoët, très pressé sur 862, il l'évacue vers 11 heures pour se replier sur 718 - 681.

La seule piste étant coupée à l'Olivella, aucun renfort et aucun ravitaillement ne peut être envoyé.

Le détachement Bonjour (escadron de chars légers Spangenberg) est alors chargé de nettoyer une nouvelle fois l'Olivella. Il y parvient, faisant une centaine de prisonniers et délivrant le colonel Roux qui est malheureusement tué quelques instants après.

Le 4° R. T. T. perd ce jour-là celui qui avait refait le régiment et lui avait donné son âme, le colonel Roux.

Ce matin du 27 janvier, à son P. C. de Pietrosa, près de San Elia, sans nouvelles de ses bataillons et conscient de leur position critique sur le Belvédère, le colonel décide d'aller les voir pour les reconforter par sa présence et arrêter sur place les mesures à prendre.

Il part en jeep avec le capitaine Galtier et un tirailleur, mais les tirs d'artillerie ennemie rendent la piste impraticable et il continue sa route à pied, la canne à la main.

Brusquement, en passant devant une maison de l'Olivella, le petit groupe est cerné par une section ennemie et fait prisonnier. Il voit alors d'autres groupes allemands s'infiltrer dans la plaine, couper la piste du Belvédère et faire prisonniers une dizaine de brancardiers et ravitailleurs qui en descendaient sans méfiance.

Le capitaine Galtier fait, de ce qui se passe ensuite, le récit suivant :

« Les prisonniers escortés sont mis en colonne sur la route en direction d'Atina. Mais la colonne est aussitôt prise sous les tirs des « minen ». Les gardiens rassemblent les prisonniers dans un fossé et s'y couchent également, en surveillant tout autour.

Le colonel Roux reste assis, alors que tout le monde est couché sous les rafales, et ne cesse d'entretenir le capitaine Galtier et l'aspirant Guillaumeau de projets d'évasion par la force en sautant sur l'escorte allemande au premier moment favorable.

Cette situation persiste jusque vers 13 h. 30, moment où se produit la contre-attaque du groupement Bonjour. Voyant nos blindés approcher, le colonel Roux somme les Allemands de se rendre, puis, sans attendre leur réponse, dans le vacarme des coups, il se dresse, alors que les mitrailleuses des chars balayaient encore la route et saute sur un homme de l'escorte à qui il enlève son fusil.

Le petit groupe de Français suit aussitôt le colonel dans un champ voisin, emmenant ses ex-gardiens.

Mais l'action continue. Le colonel qui l'a vécue et a observé les emplacements de l'ennemi, se porte aussitôt au-devant des chars pour les guider. Puis il se dirige vers la maison où nos ravitailleurs ont été emmenés; mais, arrivé à la porte, il est mortellement atteint, sans doute par un minuscule éclat ».

« Le colonel est mort, nous dira plus tard le général de Monsabert⁸, mais là-haut cette nouvelle va exalter le courage de ceux qui mènent une lutte de géants. Cette mort, c'est le renfort ultime qu'il envoie à ses héros dont il animera désormais l'esprit d'une vengeance sacrée. »

Après le nettoyage de l'Olivella, le général de Monsabert engage son régiment de réserve : le 7° R. T. A., pour appuyer le 4° R. T. T.

Le III/7° (Bn Péponnet) est chargé d'épauler la gauche du 4° R. T. T. en allant occuper, le lendemain 28, la cote 831, entre 915 et Térelle.

Cependant, à gauche, la 34° D. I. U. S., après avoir traversé le Rapido au sud de Villa, est stoppée au pied des pentes, en face du village de Cairo, fortement tenu par l'ennemi. Le 142° R. I. U. S., qui devait dégager cette division en partant du secteur de la 3° D. L. A., ne sera en place que le 30 janvier. Il atteindra le 31 les pentes est de 862 du Massa Monna.

Au soir le général Juin donne à la 3° D. I. A. la brève mission suivante : « La conservation de la tête de pont du Belvédère est capitale. Se maintenir à tout prix sur les positions tenues. Reprendre 700, 862, 915. »

Du 28 au 31 janvier : Succès alternés sur le Belvédère.

Le 28 janvier, vers 8 heures, le 4° R. T. T., qui allait attaquer 862 et 915, est devancé par une forte attaque des Allemands qui, en même temps, s'infiltrèrent à nouveau dans l'Olivella qu'il faut encore nettoyer (détachement de chars Spangenberg, du 3° R. S. A. R., et unités du I/3° R. T. A.).

La journée du 29 est particulièrement dure. Le bataillon Péponnet (III/7°) enlève 700 vers 9 heures et le bataillon Gandoët (III/4°) s'empare de 862. Mais le bataillon Bacqué (I/4°) échoue sur 771. Puis les contre-attaques se déchaînent.

A 11 h. 30 la cote 700 est reperdue et 862 est très pressé. Le bataillon Gandoët réclame du secours, mais la division n'a plus de réserves. Ordre est donné au 3° R. T. A. de prélever tout ce qu'il peut sur son front pour renforcer le III/4°, et à l'artillerie d' « encager » 862 au plus près.

Le III/67° R. A. A. (groupe de Chergé, officiers de liaison : capitaine Moreau et lieutenant Stefani) fait merveille dans cet encagement protecteur, tandis que le colonel Chappuis remonte l'attaque de 700 et de 771. A 15 heures, 700 est repris, temporairement du reste. Echec sur 771.

A l'issue de cette journée angoissante, un message de la division recommande à tous de « tenir ferme, avec des yeux et des feux postés sur les hauts, des grenades et des baïonnettes dans les thalwegs et les creux, et des réserves à tous les échelons. »

Le 30 janvier, à 11 heures, le I/4° et le III/4° attaquent en direction de 700 et 771, qui sont atteints à midi. De 862, le bataillon Gandoët prend sous son feu l'ennemi qui reflue sur Terelle. Puis, contre-attaques, 700 et 771 sont reperdus.

Enfin, à 16 heures, le III/7° enlève définitivement 700 en liaison avec le 142° R. I. U. S.

⁸ Discours du général de Monsabert à l'inauguration de la « rue du Colonel-Roux » à Gap, le 18 novembre 1945.

Le 31 janvier l'ennemi donne des signes d'épuisement. Sa résistance mollit. Ordre est donné d'élargir et de consolider notre position. Le bataillon Pichot (I/7°) enlève 771, puis, à 11 h. 30, 915.

Pendant ce temps, les chars du colonel Bonjour se frayent un chemin sur la route de Terelle.

Colle Abate (915) est à nous; 862 est dégagé; la position est enfin assise.

Chefs et tirailleurs.

La ténacité de nos tirailleurs a eu raison de la résistance allemande. Que de faits d'armes sur ces rochers hostiles! Que d'actes de bravoure et de dévouement qu'il est impossible de citer, et dont beaucoup d'ailleurs ne seront jamais connus!

Retenons seulement ceux-ci pour leur signification morale :

Le 26 au soir, pendant l'attaque du 862, le sous-lieutenant Bouakkaz, de la 10° compagnie du 4° R. T. T., est arrêté par un blockhaus, puis contre-attaqué. Il se dégage à la baïonnette, mais est tué à bout portant. Ses tirailleurs déchaînés enlèvent son corps et l'emmenant avec eux compte un talisman, repartent à l'attaque et s'emparent de l'objectif.

Le 27, lors de la contre-attaque allemande qui submerge 915, le lieutenant El Okbi, de la 6° compagnie, est fait prisonnier, après une magnifique défense, avec le commandant Berne, très grièvement blessé. Il le charge sur ses épaules et l'emporte, sous nos obus, à un poste de secours allemand.

La mort du capitaine Tixier, commandant la 7° compagnie du 4° R. T. T., est particulièrement émouvante. Le 29 janvier il est blessé, mais refuse de se laisser évacuer.

Le 30 janvier un éclat d'obus lui arrache les deux yeux, le nez et une partie du front. On l'emporte au poste de secours. Malgré son affreuse blessure, il parle calmement. Lorsqu'il arrive à l'hôpital, il est sans galons. Identifié et interrogé sur son geste, il répond

« J'ai enlevé mes galons, parce que je ne voulais pas qu'en les voyant on m'évacue avant mes tirailleurs. »

Il mettra douze jours pour mourir, sans une plainte, ne pensant qu'à sa femme, à ses trois enfants, à ses tirailleurs et à son régiment.

Aussi sublime est le geste du tirailleur Gacem qui, tombé la cuisse arrachée, voit son chef de bataillon blessé et lui tend son paquet de pansement en lui disant : « Prends, mon commandant; toi, il ne faut pas que tu sois blessé. »

Simple exemples qui expliquent la victoire du Belvédère remportée par les Tunisiens dans des conditions qui pouvaient sembler une gageure. Ils l'expliquent non seulement par l'élan dont ils témoignent, mais surtout par l'affection qu'ils dénotent entre chefs et tirailleurs, cette affection sans laquelle la troupe ne se donne pas pleinement au chef et le chef n'est pas digne de commander des hommes.

Résultats.

La percée de la ligne « Gustav » n'a pas été le seul résultat de ces dix jours d'âpres combats.

La 3° D. I. A. a retenu sur un front de 8 kilomètres : 17 bataillons sur les 41 opposés à l'ensemble de la 5° armée qui comptait 70 kilomètres de front. Elle a fait 1.200 prisonniers.

L'usure ennemie a été grande, mais nos propres pertes ont été lourdes. Le 4° R. T. T. notamment, qui a fourni le plus gros effort, a payé aussi le plus lourd tribut, avec les pertes suivantes :

262 tués, dont 14 officiers et le colonel; 714 blessés, dont 19 officiers, et 421 disparus, dont 5 officiers, soit un chiffre total de pertes de 1350, c'est-à-dire la moitié des éléments combattants du régiment. Tous les commandants de compagnie sont hors de combat⁹.

Mais ce succès durement acquis nous a valu l'admiration de l'ennemi lui-même. Un officier allemand pris au Belvédère déclare : *L'armée française n'est pas morte, elle est plus forte qu'avant.*

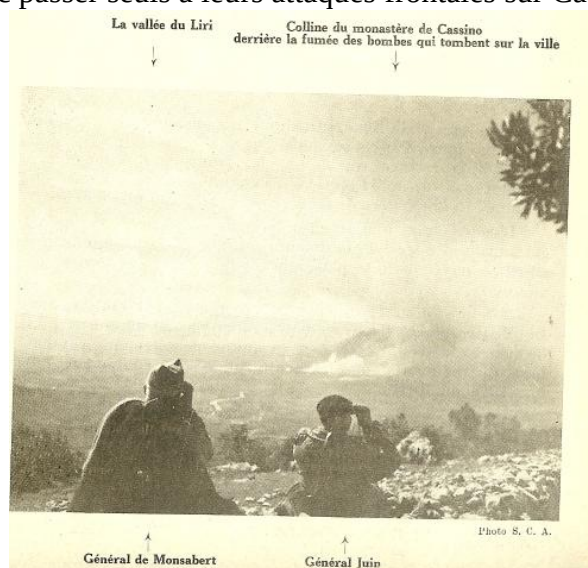
Sur le reste du front aucun succès marquant n'a été obtenu et, à Anzio, le 6^e C. A. U. S. est bloqué.

Seule la 3^e D. I. A. a percé la ligne « Gustav ». D'action secondaire, l'action du C. E. F. est, en fait, devenue action principale. Mais, malgré l'insistance du général Juin qui réclame des renforts pour pousser sur le Cairo et faire tomber Cassino par débordement dans la montagne, le succès du Belvédère reste inexploité.

Le général Alexander estime n'avoir pas encore les forces nécessaires à une manœuvre de grande envergure. On attendra donc le printemps. Néanmoins, confiants en la puissance écrasante de leur matériel, les Alliés vont tenter, ne serait-ce que pour des raisons de prestige, de faire sauter le verrou de Cassino par des actions très fortement appuyées par l'artillerie et l'aviation.

« Sollicité pour y engager des unités françaises, le général Juin ne cache pas son peu d'enthousiasme pour cette opération, à son gré trop localisée. Il lui oppose sa conception d'une large manœuvre d'ensemble visant à faire tomber Cassino par une action sur la place d'armes d'Atina, suivie d'un débordement par Rocca Secca on Arce. » (Général Carpentier : « Le C. E. F. en Italie », Revue de Défense nationale, octobre 1945.)

Les Alliés vont donc passer seuls à leurs attaques frontales sur Cassino.



⁹ Huit capitaines du régiment étaient tués ou mortellement blessés : les capitaines Chatillon, Isaac. Goiffon, Jean, Baluze, Carré, Denée et Tixier. Les capitaines Léoni et Billot étaient grièvement blessés, de même que le chef de bataillon Berne. En outre, deux lieutenants commandants de compagnie, le lieutenant Thouvenin, commandant la 6^e compagnie, et le lieutenant Jordy, commandant la 11^e compagnie, étaient tués. Pour l'un des capitaines tués était arrivé d'Alger, en pleine bataille, un ordre d'épuration ». On se contenta de le renvoyer avec un texte de citation et cette mention : « Sans objet, l'intéressé étant décédé. »

D. — TROISIÈME OFFENSIVE DE CASSINO.

BOMBARDEMENTS ET ATTAQUES FRONTALES ALLIÉES.

(Croquis n° 1.)

Nous serons très brefs sur ces opérations qui n'entrent pas dans le cadre de notre étude. Bornons-nous aux dates et aux faits :

10 février. - Après un violent bombardement, attaque de Cassino et du mont Cassin par le 2° C. A. U. S. Échec.

15 février. 210 avions alliés se succèdent par vagues sur le mont Cassin et détruisent le célèbre monastère bénédictin. ¹⁰ A la nuit, la 4° D. I. hindoue passe à l'attaque. Nouvel échec.

18 février. - Le corps néo-zélandais attaque, après une préparation d'artillerie de trois heures, à laquelle participe l'artillerie française.

Après s'être emparé du passage du Rapido et de la gare de Cassino, il est refoulé et ne conserve qu'une étroite tête de pont sur la rive ouest.

15 mars. - Une grande opération débute à 8 h. 30 par un bombardement massif d'aviation jusqu'à midi sur Cassino et le monastère. Ce sont 900 avions cette fois qui s'acharnent, en vagues renouvelées, sur la ville et le mont.

A midi, l'attaque est déclenchée avec un appui considérable d'artillerie et d'aviation. Mais les chars n'ayant pu traverser Cassino aux rues obstruées et au sol bouleversé par le terrifiant bombardement, l'infanterie alliée hésite à attaquer seule et, quand elle s'y décide, il est trop tard. Les Allemands ont pu regagner leurs emplacements de combat dans les ruines. Sur les pentes du monastère, la 4° division hindoue a progressé, mais elle doit se retirer.

15 au 18 mars. - L'attaque de Cassino progresse lentement. La gare est reconquise et solidement tenue.

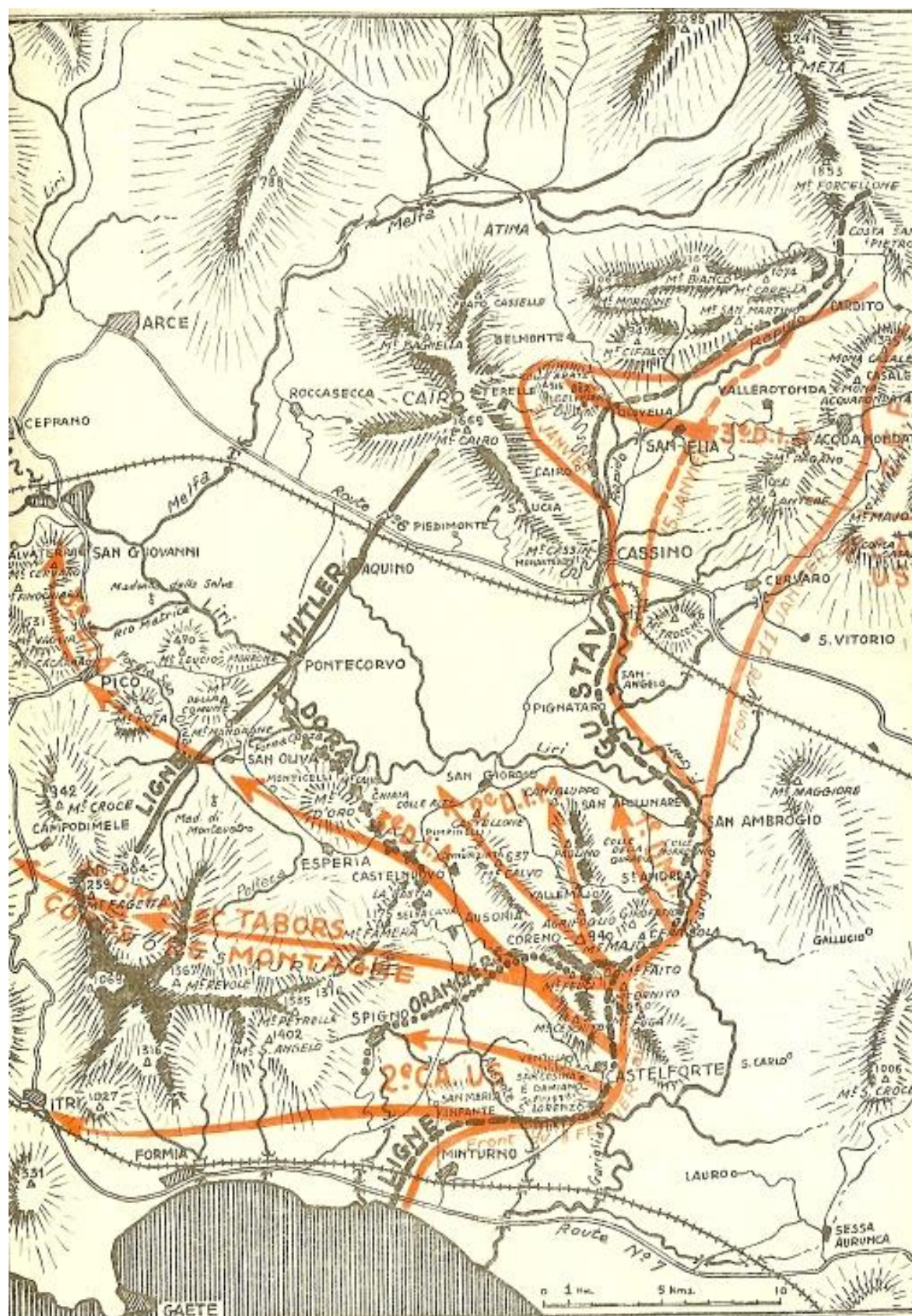
Cependant, de nouveaux nids de résistance apparaissent toujours dans la ville. L'ennemi s'infiltré certainement la nuit. D'autre part, le ravitaillement des unités engagées sur les pentes du mont Cassin doit être réalisé par avion.

19 mars. - La lutte continue dans Cassino que l'on n'arrive pas à nettoyer. L'Hôtel Continental est pris. On y fait 160 prisonniers allemands. Mais de nouvelles infiltrations se produisent.

25 mars. - Les opérations sur Cassino sont arrêtées et les Britanniques qui tenaient les pentes du mont Cassin sont repliés.

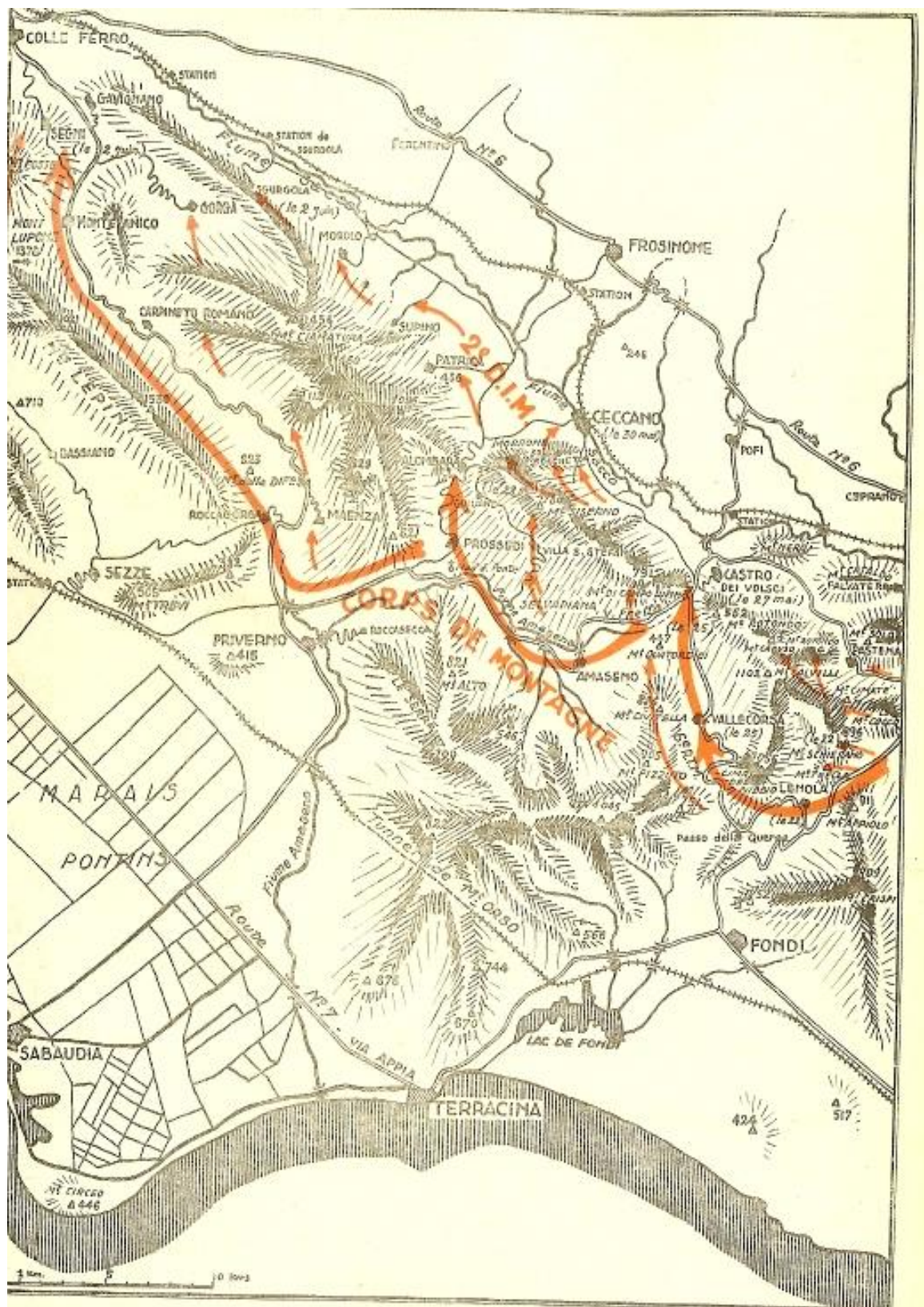
Malgré les bombardements massifs d'aviation et d'artillerie et en dépit de la bravoure de nos Alliés, le verrou du Liri n'a pas sauté.

¹⁰ Assis sur les hauteurs dominant le Rapido, jambes ballantes, les officiers et soldats de la 3° D. I. A. assistent, en spectateurs, au bombardement. Quand l'épais nuage noir qui enveloppe le mont se dissipe, on ne voit plus, à la place de l'abbaye qui, le matin même, resplendissait au soleil, que les pans de murs déchiquetés et noircis d'un vieux « bourg » en ruines.



CROQUIS N° 4

La bataille de Cassino, offensives de janvier et de mai 1944.



Les manœuvres du corps de montagne et de la 2° D. I. M. (22 mai – 2 juin 1944)

IV

VERS UNE 4^{ème} OFFENSIVE DE CASSINO LA PRÉPARATION A LA PERCÉE

(Croquis n° 4 et 5.)

A. — LES ÉTUDES ET LES PLANS.

Le front est donc à nouveau stabilisé sur la ligne générale Ortona - Castel San Vincenzo - San Croce - Colle Abate - bas des pentes est du mont Cassin - cours du Rapido et du Gari - cours du Garigliano, sur lequel le 10° C. A. britannique a deux têtes de pont : l'une au mont Ornito, l'autre à Minturno.

Le général Alexander, commandant les armées alliées d'Italie, décide alors d'attendre le printemps pour reprendre l'offensive. On aura le temps ainsi d'amener les renforts nécessaires, notamment deux divisions françaises disponibles en Afrique du Nord, la 4° D. M. M. et la 1° D. M. I. (ou D. F. L.), de mûrir les plans de l'offensive et de la préparer à loisir.

Le général commandant en chef commence par procéder au remaniement de son dispositif. La 5° armée comprenait alors plusieurs divisions britanniques. Ces unités sont rendues à la 8° armée, dont la limite nord est ramenée au cours du Liri. La vallée du Liri, au nord de la rivière, passe donc à la 8° armée.

Le C. E. F., étant maintenu sous le commandement américain et restant le corps de droite de la 5° armée, doit donc quitter le massif des Abruzzes pour prendre le secteur du Garigliano, entre le Liri et Castelforte. Il sera en liaison au nord avec la 8° armée (13° C. A.) et au sud avec le 2° C. A. U. S. qui, constituant le corps de gauche de l'armée, s'étendra jusqu'à la mer.

Le plan général envisagé.

A cette époque (2° quinzaine de mars) le plan de l'offensive projetée pour le printemps n'est pas arrêté, mais le but des Alliés est toujours de donner la main aux forces d'Anzio et d'atteindre Rome. Or la seule route de Rome possible est toujours la vallée du Liri.

Il se trouve maintenant, par suite du remaniement du dispositif, que les deux armées sont à portée du Liri et vont pouvoir combiner leurs efforts avec le maximum de moyens pour ouvrir le passage de la vallée. Le secteur entre le Cairo et l'Adriatique restera passif et sera tenu par un minimum de forces.

Sur ces bases le général Alexander a seulement fait connaître qu'il envisageait l'offensive sous la forme d'un effort puissant de rupture dans la trouée du Liri, confié à la 8° armée, qu'aiderait au sud une action de la 5° armée.

Tel était le plan général prévu par les Alliés; mais, avant de voir ce qu'il en adviendra, suivons les études de notre Commandement, basées sur les enseignements de la première partie de la campagne, et nous verrons naître un autre plan : le plan français.

Dans son étude qui fait autorité, le général Carpentier note ainsi les premières réflexions du général commandant le C. E. F. au sujet de l'effort de rupture projeté dans la vallée du Liri :

« Mais le général Juin n'avait cessé de penser que les puissantes défenses allemandes de la vallée du Liri ne tomberaient que par une large manœuvre de débordement par la

montagne. Au cours de l'hiver, il avait maintes fois proposé, mais sans succès, ce qu'il appelait la manœuvre d'Atina. Cette fois, il était bien décidé à faire prévaloir son plan et, puisque c'était au sud de la vallée du Liri qu'on le plaçait, il allait, sans attendre les ordres alliés, étudier le parti qu'il pourrait tirer de sa nouvelle zone d'action.

C'est pourquoi, quand on lui proposa de mettre tout le C. E. F. au repos, le général refusa, préférant se familiariser immédiatement avec son nouveau secteur qu'il ferait tenir par une seule division : la 4^e D. M. M., en cours de débarquement. »

Relève et renforcement du C. E. F.

La relève du C. E. F. dans le secteur des Abruzzes commence à partir du 26 mars, son 105^e jour de lignes, la 2^e D. I. M. est relevée par la 5^e division polonaise. La 3^e D. I. A. est remplacée, à partir du 20, par la 78^e division britannique. Le 4 avril, les relèves sont terminées.

Les deux divisions françaises sont envoyées à un repos bien mérité dans la région de Salerne et de Roccamonfina¹¹. Quant aux tabors, ils sont rassemblés dans la région de Galluccio.

Il est à noter que cet éparpillement du C. E. F. entre le Garigliano et Salerne eut pour effet de dérouter complètement le service de renseignements ennemi, qui ne put reconstituer l'ordre de bataille français qu'après le 11 mai.

Quant à la 4^e D. M. M. (général Sevez), elle relève, dès le 25 mars, le X^e C. A. britannique sur le Garigliano et dans la tête de pont du mont Ornito. Elle tiendra le secteur, seule, avec le 3^e R. S. M., jusqu'à la montée des autres divisions d'attaque à la fin d'avril.

Le 29 mars le général Juin, qui a installé son P. C. au château de Sessa-Aurunca, prend le commandement du nouveau secteur français, se mettant immédiatement à l'étude de la future offensive.

Entre temps l'importance du C. E. F. n'a cessé de croître. Renforcé déjà par la 4^e D. M. M., il attend pour avril l'arrivée de la 1^e D. M. I. (ou 1^e D. F. L.) du général Brosset, et celle du 1^{er} groupe de tabors.

De modeste corps d'armée à deux divisions d'infanterie, le C. E. F. va devenir un «corps carré» à 4 D. I., plus un groupement de tabors de la valeur d'une D. I., donc capable de durer et d'agir en profondeur sur le plan stratégique, nécessité qui avait été affirmée depuis longtemps par le général Juin.

Le prestige du C. E. F. et de son chef s'est d'autre part considérablement accru car, enfin, il y a eu ces faits indéniables :

- le C. E. F. a percé;
- si les suggestions du général Juin avaient été retenues et les succès français exploités, Cassino, largement débordé par le nord, serait certainement tombé.

En outre, les Alliés ont constaté la valeur de notre état-major et de nos troupes.

« On n'était plus au moment où l'on n'écoutait les Français que par politesse, écrit le général Carpentier. Sans le savoir, les combattants du Pantano, de la Costa San Pietro, du Monna Casale, du Croce, du Belvédère allaient enfin toucher la récompense de la vaillance dont ils avaient fait preuve durant l'hiver. »

On pouvait donc compter que le plan français ne serait pas écarté a priori, mais serait examiné et étudié à fond.

¹¹ Le gros de la 3^e D. I. A. est regroupée entre Teano et Sessa ; mais les 3^e et 7^e R. T. A. sont transportés par voie ferrée dans l'arrière-pays de Salerne, où ils passent des « vacances » idéales, dans une région bénie qui ignore la guerre et qui abonde en montons, laitage et fruits. Le 3^e R. T. A. se rappellera longtemps Collano et l'accueil des habitants.

Le général Juin et son état-major y travaillaient activement tandis que, dans les divisions, l'on s'attachait surtout à dégager les enseignements de la première partie de la campagne.

Suivons cette étude à la 3° D. I. A.

Enseignements de la première partie de la campagne.

La 3° D. I. A., qui a été relevée au Belvédère par la 4° D. I. britannique, est donc au repos dans la région de Casale. Le général de Monsabert organise pour le 22 avril, dans le décor historique de Pompéi, une fête grandiose présidée par le général Juin, avec prise d'armes sur le Palestre et défilé de nos glorieux drapeaux sur l'amphithéâtre romain, sous un soleil de gloire.

Mais on travaille aussi à l'état-major de la 3° D. I. A. et, dans un document daté du 28 mars, le général de Monsabert tire les enseignements des combats qu'il vient de livrer. Ces enseignements sont d'un tel intérêt et ils inspireront si directement notre offensive qu'il paraît nécessaire d'en résumer l'essentiel.

1° La division s'est battue dans un terrain tourmenté qui a pour effet de compartimenter la manœuvre.

Ceci favorise le jeu de l'économie des Forces. L'effort se fait dans un compartiment, les autres restant passifs, et ceci justifie l'emploi des « Groupements tactiques » de toutes armes (Regimental Combat Team ou R. C. T.) agissant avec indépendance et poussant à fond dans leur compartiment, sans se régler les uns sur les autres, d'où : décentralisation.

Le commandant du R. C. T. coordonne lui-même l'action de ses éléments d'infanterie, d'artillerie et de chars. Il peut ainsi agir vite.

2° La ligne « Gustav » est une position organisée, occupée d'une façon assez linéaire, avec un réseau de feux continu. Toutes les unités ont des réserves de 1° échelon pour les contre-attaques immédiates à courte portée que l'Allemand a érigées en principe absolu. La position est donc solide et a toutes chances d'être énergiquement défendue.

3° Mais nous avons observé que :

a) Le dispositif manque généralement de profondeur. Si l'ennemi a, aux petits échelons, des réserves de contre attaques immédiates, il manque d'effectifs lui permettant d'avoir ces réserves de sous-secteur ou de secteur. De ce fait, lorsque le front est percé, l'adversaire doit faire appel à des troupes prélevées sur un autre secteur, ce qui demande de longs délais. Il est donc sensible au déséquilibre produit par une exploitation rapide.

b) Pour les mêmes raisons, l'ennemi poursuit la bataille sur la position intermédiaire et la deuxième position avec les troupes repliées de la première position. Or leur rétablissement demande du temps et est toujours délicat.

La leçon à tirer est la suivante :

Nécessité de concentrer tous les moyens possibles sur un « front de rupture » étroit, mais bien choisi, en fonction des possibilités d'exploitation.

Nécessité de profiter très rapidement du déséquilibre produit en passant sans délai à une exploitation rapide. Le facteur « vitesse » prime alors le facteur « puissance ». La « manœuvre en souplesse » prime l'action de force.

Ainsi on rendra irrémédiable la rupture de la première position et, gagnant l'ennemi de vitesse sur les autres positions, on l'empêchera de s'y rétablir, tant avec les troupes repliées de l'avant qu'avec des réserves amenées de l'arrière.

Puis l'on exploitera hardiment et en souplesse, en visant toujours les arrières et les lignes de communications de l'ennemi.

Il faut pour cela profiter de toutes les occasions, et ces occasions, il faut les « sentir », avoir l'esprit offensif.

C'est l'avant qui mène.

Pour exploiter rapidement, pas de relèves, pas de dépassements compliqués de grandes unités en cours d'opérations, mais des dispositifs en profondeur sur des directions décisives, sur lesquelles des unités capables de « durer » pousseront à fond.

Quant à l'attaque d'infanterie, elle s'adaptera à la manœuvre défensive allemande, défensive agressive basée sur les principes suivants :

- des avant-postes assez étoffés couvrant les observatoires et chargés de dissocier le plus possible l'attaque avant de se replier;

- une ligne principale généralement à contre-pente, donc difficile à atteindre par l'artillerie, n'ayant souvent qu'un champ de tir réduit, mais déclenchant par surprise des feux violents;

- des contre-attaques menées par de petits éléments qui surgissent de la contre-pente au moment critique où l'assaillant arrive sur la crête, épuisé par l'effort violent qu'il a fourni et souvent à court de munitions. Elles sont déclenchées après un tir de mortiers et même d'artillerie qui s'abat, avec beaucoup de précision, sur la crête en pleine vue que vient d'aborder la troupe d'attaque. Exécutées à la grenade ou au pistolet-mitrailleur, jamais à la baïonnette, ces contre-attaques, bénéficiant de l'effet de surprise et de choc, ont eu souvent raison d'un assaillant fatigué qui croyait en avoir fini en prenant enfin pied sur la crête.

On a pu même dire que c'est à ce moment que commençaient les vraies difficultés.

En conséquence, nécessité pour l'assaillant :

- d'avoir toujours un dispositif en profondeur et en largeur de façon à pouvoir « coiffer » ou « noyer » l'objectif, parer aux contre-attaques et manœuvrer les résistances qui subsistent;

- pour coiffer l'objectif avant que l'ennemi puisse se ressaisir, « coller » aux obus chaque fois que cela est possible;

- ne pas accumuler trop de personnel sur l'objectif atteint.

Or, en montagne, le « piton » attire.

Une crête se tient du reste plutôt par l'occupation des voies d'accès de la crête militaire que du sommet lui-même, sur lequel un effectif restreint mais résolu est suffisant;

- conserver sur les crêtes arrière une base de feux solide et une réserve importante pour contre-attaquer avec l'appui des feux.

Tels sont les principes qui vont inspirer le plan d'opérations et nous guider dans notre offensive.

La genèse du plan du général Juin.

Avant de suivre l'évolution des différents plans, étudions rapidement les éléments essentiels du problème : le terrain et l'ennemi.

Terrain.

Au sud de la vallée du Liri, large de 10 kilomètres, où la 8^e armée doit, dans l'esprit du général Alexander, fournir l'effort principal, la zone de la 5^e armée comprend essentiellement le massif des monts Aurunci, entre le Liri et la mer.

Ce massif tourmenté, qui culmine à 1.600 mètres, forme une sorte de quadrilatère, limité : à l'est, par le Garigliano; au nord, par le Liri; au sud, par la mer, et l'on peut admettre qu'il l'est à l'ouest par la route encaissée Itri - Pico.

Les deux routes de Rome longent ce massif : la route n° 6 au nord, empruntant la vallée du Liri et conduisant à la capitale par Valmontone, et la route n° 7, au sud, se dirigeant sur Rome par le littoral et le marais Pontins.

Ces deux routes sont reliées à travers la montagne par la grande rocade Itri-Pico - Arce, d'une importance capitale pour la liaison des deux groupements de forces opérant au sud et au nord des monts.

Couverte par les deux positions allemandes, la rocade débouche donc, particularité à retenir, derrière la deuxième position ennemie, dans la vallée du Liri. Les Allemands ne voyaient là aucun danger puisque, à leur avis connue à celui de nos Alliés, il était impossible d'atteindre la rocade par l'intérieur du massif.

Les monts Aurunci comprennent, en effet, un massif principal bordé à l'est par la barrière Fammera- Petrella (de 1.100 à 1.500 mètres) qui semble interdire toute progression d'est en ouest. Aucune route, aucun chemin ne franchit du reste la montagne.

A l'est, dominant directement le Garigliano, un massif secondaire, celui du mont Majo, ne culminant qu'à 910 mètres, mais rude et escarpé. Les Anglais avaient déjà mordu sur ses contreforts est en s'emparant en janvier des monts Ornito et Fuga, mais ils avaient échoué sur le Faito et le Majo.

Entre ces deux systèmes, une dépression nord-sud : la vallée de l'Ausente qui remonte du Bas-Garigliano sur le col d'Ausonia.

Une seule route est utilisable, mauvaise petite route de montagne, qui traverse en oblique l'ensemble du massif, du sud-est au nord-ouest, empruntant le goulet d'Atisonia et permettant d'atteindre à Pico la grande rocade d'Arec.

Mais que de difficultés sur le parcours de cette route! Son entrée à Castelforte est tenue par l'ennemi. Elle passe ensuite sur le flanc sud du mont Majo et ne pourra être utilisée tant que ce dernier ne sera pas tombé. Puis il s'agira pour l'assaillant de forcer le goulet d'Ausonia dominé par la masse du Fammera, d'en déboucher au pied de la Bastia et de forcer de nouveaux seuils, à Esperia et San Oliva.

L'ennemi.

L'ennemi considérait avant tout deux passages possibles pour l'assaillant : la vallée du Liri, passage essentiel, sur lequel les Alliés s'acharnaient depuis janvier, et l'étroite bande côtière.

Il avait donc basé sa défense sur l'interdiction de ces couloirs avec un groupement de forces important dans la vallée du Liri et un groupement moins important sur la côte.

Très peu de monde sur le massif, sauf naturellement sur la position de contact du mont Majo. Personne, ou presque, au cœur des monts Aurunci.

Or, c'est justement face à ces monts que se trouve le C. E. F., mais le Commandement allemand ignore sa présence dans la tête de pont.

Deux positions de résistance sont organisées.

La première, dite ligne « Gustav », est une « position du moment », résultant des combats de janvier. Elle englobe Cassino, borde le Rapido-Gari à l'entrée de la vallée du Liri puis le Garigliano jusqu'à la tête de pont.

Dans la zone de la 5^e armée, derrière le Garigliano, le contact est assez lâche. Il est très serré, au contraire, sur la tête de pont du mont Ornito, large de 6 kilomètres et profonde de 3, puis il se détend dans la cuvette de Castelforte. De Castelforte, la première position allemande gagne les hauteurs de Santa Maria Infante longeant la côte.

Dans cette zone de l'armée américaine, le massif du mont Majo, solidement tenu, gardé sur trois faces par ses contreforts de l'Agrifoglio au nord, du Cerasola et du Faito à l'est, et du Feuci-Ceschito au sud, constitue le môle sur lequel s'appuie toute la position.

Cette position du moment a été très sérieusement renforcée et organisée, avec abris, blockhaus, réseaux et champs de mines. Certains blockhaus comportent même des lance-flammes fixes. Il semble cependant que la véritable position de résistance soit la deuxième position, dite ligne « Hitler ».

Solidement appuyée au nord au bastion du Cairo, au sud à celui des monts Aurunci, cette deuxième position constitue une courtine barrant essentiellement la vallée du Liri sur la ligne Aquino - Pontecorvo - San Oliva.

De Pontecorvo une position en bretelle dite « ligne Dora » raccorde la ligne « Hitler » à la barrière du Fanera, par le mont d'Oro et la Bastia.

La barrière Fanera - Petrella, elle-même, est jugée si infranchissable par les Allemands qu'ils n'ont prévu aucune organisation sur les pentes est.

Il faut bien avouer que, pour qui contemplait du château de Sessa Aurunca, P. C. du général Juin, cette chaîne impressionnante, l'opinion allemande paraissait pleinement justifiée. De même les Allemands avaient jugé inutile d'occuper en permanence la deuxième position et les lignes intermédiaires, solidement couvertes par le mont Majo.

Le dispositif ennemi de 1^o échelon comportait dans le secteur de Cassino la célèbre Fallschirmjaeger Division (parachutistes) et, entre Cassino (exclu) et le Liri, deux Kampfgruppen représentant ensemble la valeur d'une forte division¹².

Entre le Liri et la mer, c'est-à-dire dans le secteur de la 5^e Armée, trois Divisions allemandes tenaient un front de 28 kilomètres : la 131^e I. D. au nord, dans la région de San Ambrogio - San Andrea; la 71^e I. D. au centre, entre le mont Majo et Castelforte; la 94^e I. D. au sud, de Santa Maria Infante à la mer et ce qui représentait quinze bataillons et une dizaine de groupes d'artillerie.

Derrière ces 15 bataillons, les réserves immédiates se bornaient à la 115^e Aufklärung Abteilung et à 2 bataillons (II/131^e et II/115^e) articulés au nord du parallèle du Majo et du Liri.

Dans les monts Aurunci, pas de réserves immédiates, si ce n'est un bataillon du génie, le 818^e Pioniere Btn, qui aurait pu gêner notre corps de montagne dans le Petrella, mais que le Commandement allemand trouvera le moyen de faire descendre du massif vers l'Orange-Linie, en pure perte.

Devant la tête de pont d'Anzio, l'ennemi avait 6 divisions.

La répartition des réserves générales correspondait à la conception allemande, d'une attaque alliée possible dans la vallée du Liri ou sur la côte.

Elles étaient articulées en trois masses :

- dans la vallée du Liri : la 15^e Panzer-Division Mot. (moins un kampf-Gruppe) ;
- dans le secteur côtier, vers Itri-Fondi : le 404^e Panzer-Gren.-Rgt et le I/33^e A. R. (de la 15^e Pz. Gr. Div. Mot.) et le 276^e régiment d'infanterie;
- enfin, dans la région de Rome : les 90^e et 29^e Panzer-Gren. Div. Mot., en mesure de se porter soit dans la vallée du Liri, soit sur le front d'Anzio.

L'ennemi s'attendait donc bien à un nouvel effort allié dans la vallée du Liri ou à de nouvelles tentatives sur la côte, mais nullement à une action sérieuse dans les monts.

Hypothèses.

En ce qui concerne le secteur montagneux, il était permis de faire les hypothèses suivantes :

On pouvait admettre que le Commandement allemand tenterait de briser notre attaque sur la première position du mont Majo, ou tout au moins de la dissocier et de la ralentir le plus possible.

¹² Devant ces deux divisions la VIII^e armée va masser deux corps d'armée qui ne Pourront cependant déboucher que grâce à la victoire française dans le massif au sud.

La deuxième position serait-elle préalablement occupée par des réserves? Ou, comme en janvier, l'ennemi chercherait-il à poursuivre la bataille sur cette position avec les mêmes troupes que sur la première, renforcées de quelques réserves amenées au dernier moment?

Dans le premier cas, une nouvelle, opération de rupture serait à monter.

Dans le deuxième cas, le plus vraisemblable en raison de la faiblesse des réserves ennemies, il conviendrait de gagner l'adversaire de vitesse sur ses deuxième positions :

- pour l'empêcher de se rétablir;
- pour « enrouler » son aile qui chercherait à pivoter autour du môle de la Meta.

Or, ainsi que le détermine une « Fiche du 2° Bureau sur les futures opérations du C. E. F. » en date du 31 mars, pour empêcher l'ennemi de se rétablir, il faudra être avant lui à la soudure du bastion sud et de la ligne « Hitler », c'est-à-dire au mont d'Oro.

Pour l'enrouler, il faudra être à Pico quand il sera encore à s'installer sur la ligne Aquino - Pontecorvo.

Le plan allié.

Nous avons vu qu'à la fin de mars 1914, le général Alexander, commandant le groupe d'armées d'Italie, envisageait un puissant effort de rupture dans la vallée du Liri. Cet effort devait être confié à la 8° armée, que la 5° armée appuierait en agissant entre le Liri et la mer.

Les deux actions devaient être liées dans le temps, mais aucune manœuvre très nette n'apparaissait. Il s'agissait d'enfoncer de front les deux positions ennemies pour s'ouvrir la route de Rome et d'Anzio.

Ces deux actions initiales ne devaient pas dépasser, au nord, le massif du Cairo.

Le 1° avril le chef du 3° Bureau de la 5° armée vient au P. C. du C. E. F., à Sessa-Aurunca, fournir au général Carpentier, chef d'état-major, quelques précisions sur l'action prévue à la 5° armée. D'après l'étude du commandant d'Esclaibes, le Commandement allié part du postulat suivant :

Le massif du Petrella est infranchissable;

- aucune progression n'est possible sur la bande côtière;

- la 5° armée devra donc passer tout entière par l'unique route d'Ausonia - Esperia - Pico.

Le C. E. F., en tête, dégagera cette route en s'emparant du mont Majo et en nettoyant la vallée de l'Ausente, puis il poussera sur Pico par Esperia.

Là, probablement épuisé, il sera relevé par le 2° C. A. U. S.

LE PLAN DU GÉNÉRAL JUIN.

Outre les objections soulevées immédiatement par le général Carpentier concernant l'impossibilité d'engouffrer toute une armée sur une route de montagne et de procéder à une relève de corps d'armée en plein combat, et sur cet axe unique, le plan allié, étroit et étriqué, ne donne pas satisfaction au général commandant le C. E. F.

En effet la prise du mont Majo ouvrira bien l'entrée de la route; mais, comme nous l'avons vu, on se heurtera sur cet itinéraire à de très fortes résistances jusqu'à Pico (goulets d'Ausonia, Esperia. San Oliva, etc.), résistances qu'il sera sans doute difficile de réduire de front.

D'autre part pourquoi renoncer à priori à avancer sur la bande côtière et à utiliser la route n° 7 qui, seule, peut permettre à la 5° armée d'alimenter sa bataille au delà des monts?

Le général juin, qui dispose, il est vrai, d'un atout auquel n'a pas songé le Commandement allié, la valeur de notre armée d'Afrique en montagne, conçoit une manœuvre beaucoup plus large.

C'est la rocade Itri - Pico qu'il faut atteindre pour pouvoir déboucher sur les arrières de la deuxième position ennemie et « enrouler » toutes les défenses allemandes de la vallée du Liri.

Or, pour atteindre la rocade, c'est au cœur des monts Aurunca, par le massif du Petrella, qu'il faut passer. Seul un corps de montagne pourra le faire. Ce sera dur, mais l'ennemi ne nous attend pas de ce côté et la sueur remplacera le sang.

Cette avance par les crêtes permettra, au nord, de dégager, le cas échéant, par des manœuvres de débordement, par les hauts, la route Ausonia - Pico, dont la possession est indispensable aux chars, à l'artillerie et aux ravitaillements. Au sud, elle doit permettre également au 2° C. A. U. S. de progresser en manœuvrant par les contreforts sud du Petrella et de libérer la route littorale, non moins indispensable.

Pico est donc l'objectif décisif qu'il faut atteindre par une manœuvre combinée d'un corps de montagne opérant sur les hauteurs, et d'un corps mixte d'infanterie et de blindés agissant sur la route.

Mais le corps de montagne ne pourra franchir la redoutable barrière du Petrella - Fammera que s'il l'aborde avant l'ennemi. De même, la route ne pourra être rapidement dégagée que si l'on devance l'adversaire sur les lignes « des Orangers », « Dora » et « Hitler », qui la barrent.

D'où l'importance capitale du facteur « vitesse ».

La manœuvre conçue par le général Juin se résume ainsi

- attaquer en pleine montagne par éclatement de l'étroite tête de pont du mont Ornito;
- introduire par surprise, et avant occupation de la « Dora Stellung », un groupement important de forces dans le massif du Petrella - Fammera;
- occuper la rocade de Pico et se rabattre vers le nord pour enrouler les défenses adverses.

La poussée par le massif du Petrella fait toute l'originalité du plan du général Juin qui adresse le 4 avril à la 5° armée un « Mémoire sur les futures opérations du C. E. F. dans les monts Aurunci ».

Il y propose cette manœuvre comme *manœuvre d'armée*.

« Dans le courant d'avril les idées échangées prennent corps. Les visiteurs affluent au P. C. du général Juin à Sessa Aurunca, visiteurs américains surtout, qui viennent, incrédules se faire expliquer la manœuvre, et qui repartent ébranlés en constatant la foi qui anime l'Etat-major français.

Visiteurs anglais aussi, tels que le général Alexander qui, après avoir écouté le plan de manœuvre de la bouche du général Carpentier, pose cette question : « Vous avez confiance? »

« On ne se lancerait pas dans une aventure pareille si l'on n'avait pas confiance », lui répond le chef d'état-major du C. E. F.

Quelque temps après la victoire obtenue, le général Alexander devait revenir et, rappelant cette première visite, faire cette confidence au général Carpentier : « Eh bien, je vous félicite et je dois vous dire que je n'avais pas confiance! Il faut vraiment que vous ayez des soldats magnifiques! Il n'y a que vos divisions qui pouvaient faire ce que vous avez fait. »

Au début d'avril le général Clark, commandant la 5° armée, avait été convoqué à Washington. A son retour il est mis au courant du plan français. Ayant une grande estime personnelle pour le général Juin, et se souvenant des exploits français pendant l'hiver, il est

immédiatement séduit par ce plan qui convient à son magnifique tempérament de sportif et il décide de l'adopter¹³. »

Plan pour la rupture initiale.

Mais il faudra d'abord rompre la position « Gustav ».

Comment se présente le terrain?

Le massif du Petrella est couvert, nous l'avons vu, à l'est de la vallée de l'Ausente, par l'avant-massif du mont Majo.

Le Majo, point culminant à 911 mètres d'altitude, commande une série de longs contreforts, de « jetées » qui constituent l'ossature du système tenu par l'ennemi :

- au nord-ouest : la jetée du Castellone, qui domine le Liri de San Giorgio;

- au nord : la jetée du Cantaluppo, qui domine également le Liri;

- au sud : la jetée Feuci - Ceschito, qui commande la cuvette de Castelforte et la route d'Ausonia;

- à l'est : la jetée du Faito, qui relie le Majo à l'Ornito, sur lequel est accrochée notre tête de pont.

Si donc, de l'Ornito nous pouvons sauter sur le Faito et, de là, sur le sommet du Majo, clef de voûte de la défense adverse, nous pourrions « éclater », nous répandre par les jetées et dominer tout le système.

Moyens.

Pour sa manœuvre le général Juin dispose, de ses quatre divisions d'infanterie et du groupement de tabors, de ses deux régiments d'artillerie non endivisionnés, de ses deux régiments de T. D., de deux bataillons de chars américains et d'un bataillon de mortiers chimiques américain¹⁴.

Compte tenu des groupes américains de renforcement, l'artillerie du C. E. F. disposera, pour appuyer l'attaque, de 365 tubes (outre ses canons d'infanterie, ses T. D. et 5 batteries de 90 D. C. A. qui exécuteront des tirs au sol.

Missions.

Dans la répartition de ses moyens, le général Juin part du principe suivant : le facteur vitesse est essentiel.

Pour ne pas perdre de temps, il n'y aura ni relève, ni dépassement de grandes unités. Les unités chargées de pousser sur la véritable position de résistance, la « Dora Stellung », seront engagées dès le premier jour sur leur axe, mais en effort secondaire.

S'il n'y aura pas de « relève », le général Juin, fidèle à son principe constant, prévoit en effet une succession dans l'effort principal.

Celui-ci sera assuré d'abord, dans la phase de rupture, sur le mont Majo, par la 2° D. I. M., flanquée au nord par la 1° D. M. I. et au sud par la 4° D. M. M., puis, dans la phase d'exploitation, par le corps de montagne et la 3° D. I. A. qui prendront à leur compte le forçement des lignes « Dora » et « Hitler » et l'effort sur la rocade de Pico.

Mais chaque division aura son créneau sur la base de départ, créneau étroit, pour pouvoir durer. La 3° D. I. A. cependant, à l'aile sud, ne déclenchera son mouvement que lorsque la rupture sera assurée.

¹³ Historique de la bataille du Garigliano, rédigé par le 3° Bureau du C. E. F. et obligeamment communiqué par le commandant de Boissieu.

¹⁴ Matériel conçu pour lancer des obus à gaz, mais n'ayant jamais, en réalité, tiré que des obus explosifs.

Le général Juin donne aux grandes unités les missions suivantes

1° Au centre, la 2° D. I. M., chargée de l'effort principal initial, partira du mont Ornito, s'emparera du Faito et du Majo et, de là, poussera vers le nord, sur l'axe des deux jetées du Castellone et du Cantaluppo. Elle sera couverte, au sud, par la 1° D. M. M. attaquant sur la direction 715 - col de Crisano et, au nord, par la 1° D. M. I. (4° brigade). La 2° D. I. M. est amputée du 3° R. S. M. Elle disposera d'une compagnie chimique américaine;

2° Au nord, la 1° D. M. I. nettoiera la boucle du Garigliano. Elle dispose du 3° R. S. M., du 8° R. C. A., du 757° bataillon de chars « Medium » américain et d'une compagnie du bataillon chimique;

3° Au sud, un corps de montagne, constitué par la 4° D. M. M. et le groupement de tabors du général Guillaume, participera d'abord à la rupture en s'emparant de la crête Feuci - Ceschito, en liaison avec la 2° D. I. M.

Il poussera ensuite sur le Petrella - Fammera par la vallée de l'Ausente qu'il barrera, face au nord, à Ausonia, puis se portera à travers les monts sur la rocade Itri - Pico et se rabattra vers le nord, sur Pico, pour couper les communications ennemies de la rive droite du Liri. Subsidiairement, en cours de progression, il menacera les arrières d'Esperia pour faciliter la prise de ce défilé par la 3e D. I. A.¹⁵.

Le corps de montagne devra donc, avec une partie de ses moyens (4° D. M. M.), participer à la rupture, dans la tête de pont. Une autre partie, plus au sud (Goums), débouchera de la rive gauche du Garigliano soit derrière la 3° D. I. A., soit derrière les Américains, pour gagner la vallée de l'Ausente où s'opérera la réunion des forces pour la pénétration dans le massif du Petrella. Manœuvre délicate et peu classique que cette réunion, en combattant, dans l'Ausente, mais hardie et réalisable avec des troupes bien en main.

Le général Sevez a du reste prescrit que les premiers arrivés aborderaient le massif sans attendre les autres;

4° Au sud de la 4° D. M. M. la 3° D. I. A., initialement en réserve et disposant d'importants éléments blindés (le 4° R. S. M. de la 4° D. M. M., le 7° R. C. A., le 755° bataillon de Shermans américains) et d'une compagnie de mortiers chimiques U. S., interviendra, en principe, dès que le Ceschito et 355 (nord de Castelforte) seront enlevés par la 4° D. M. M. et le Cianelli (sud de Castelforte) par les Américains.

Elle s'emparera alors de Castelforte pour ouvrir la route d'exploitation (Castelforte - Coreno) qu'elle dégagera avec ses blindés, couverte sur les hauteurs au nord par la 4° D. M. M.

Elle poussera le plus tôt possible sur Ausonia, où elle relèvera les éléments de la 4° D. M. M. qui, normalement, doivent y arriver les premiers. Elle en verrouillera les débouchés nord.

D'Ausonia elle se tiendra prête à exploiter le plus rapidement possible en direction de Pico, forçant le goulet d'Esperia, en liaison avec le corps de montagne qui le débordera par les hauteurs au sud.

Certes les axes respectifs du corps de montagne et de la 3° D. I. A. se cisailent dans la vallée de l'Ausente, mais cette gêne sera compensée par l'énorme avantage (puisque'il s'agit d'aller vite) de deux grandes unités fonçant sur leurs axes sans relève ni dépassement.

¹⁵ En réalité le corps de Montagne sera retardé par sa participation à une rupture qui se révélera plus dure et plus longue qu'on ne le pensait. De ce fait, ses missions directes sur Ausonia et Pico seront assurées par la 3° D. I. A. qui gagnera ces objectifs avant lui. Cependant, ses débordements par les monts au sud de ces points s'exerceront efficacement au profit de la division de Monsabert, notamment pour la prise d'Esperia.

Tels sont les éléments de la « Décision préparatoire » que le général Juin adresse à ses commandants de division le 24 avril 1944, avant même que ne parvienne l'ordre d'opérations de la 5^e armée.

Celui-ci arrive le lendemain, conforme à l'idée de manœuvre proposée. Le 26 avril le général commandant le C. E. F. adresse un projet d'I. P. S. (Instruction personnelle et secrète) à ses commandants de grandes unités. Le lendemain il réunit ceux-ci pour la discussion du projet. Aucune modification essentielle n'étant apportée au cours de cette réunion, le projet devient exécutoire.

Au sud, il est entendu avec la 5^e armée que le 2^e C. A. U. S. s'emparera des hauteurs ouest de Castelforte, ce qui facilitera le débouché de la 3^e D. I. A. Il nettoiera ensuite la vallée de l'Ausente jusqu'à Spigno livrant aux Goums l'accès du Petrella.

La manœuvre étant conçue, il reste alors à arrêter les mesures d'exécution et à la préparer matériellement.

B. — LA PRÉPARATION DE L'OFFENSIVE.

Artillerie.

En ce qui concerne l'artillerie, les mesures suivantes sont arrêtées :

Débutant par une attaque de nuit par surprise, l'opération de rupture ne sera précédée d'aucune préparation d'artillerie.

L'attaque sera appuyée par des feux à ne déclencher qu'au moment où le combat d'infanterie sera dans la position ennemie.

Un plan de contre-batterie générale sera exécuté sur toutes les positions connues durant les quarante premières minutes de l'attaque. Ces tirs pourront être renouvelés suivant les besoins. (Les résultats prouveront l'excellence du travail d'identification des batteries ennemies réalisé par notre 2^e Bureau et le S. R. A.) Puis, de H plus 40 à H plus 6 heures, l'artillerie d'action d'ensemble harcèlera les voies de communication et points de passage obligé, pour paralyser l'arrivée des renforts et des ravitaillements.

Enfin des tirs de protection seront déclenchés « à la demande », de même que des tirs numérotés.

Un tiers seulement des consommations prévues pour la première journée sera dépensé en tirs à priori et à l'horaire. Le reste des munitions sera consommé suivant les renseignements et les demandes des exécutants.

Pour conserver le secret, l'accrochage des tirs sera réduit à quelques coups d'une pièce par groupe.

Pour son appui direct au cours de l'attaque, chaque division disposera de son artillerie divisionnaire.

Pour la phase initiale de rupture, la 2^e D. I. M., ayant à fournir l'effort principal, recevra en renforcement le 64^e R. A. A. des Réserves générales. En outre au démarrage, toute l'artillerie tirera à son profit, les autres divisions reprenant leur artillerie quand elles déclencheront leur propre mouvement. Pour cette première phase, la 3^e D. I. A., initialement en réserve, prêtera son A. D. à la 4^e D. M. M.

Le dispositif initial d'artillerie sera donc le suivant

1^o Appui de la 2^e D. I. M. : le 63^e R. A. A., régiment organique (3 groupes de 105 et 1 groupe de 155) et le 64^e R. A. A. (3 groupes de 105)

2^o Appui de la 4^e D. M. M. : le 69^e R. A. A. régiment organique (3 groupes de 75 de montagne) et le 67^e R. A. A., de la 3^e D. I. A. (3 groupes de 105 et 1 de 155)

3^o Appui de la 1^e D. M. I. : le 1^o R. A., régiment organique (3 groupes de 105 et 1 groupe de 155) ;

4° Deux groupements américains de la 13° brigade, l'un de 2 groupes de 155 H. M. L., adapté à la 4° D. M. M., l'autre de 2 groupes de même nature, adapté à la 2° D. I. M.

5° L'artillerie de corps du C. E. F., placée sous le commandement de la 13° brigade (R. A. C. L. à 2 groupes de 155 et le groupe de 155 G. P. F. des canonnières marins) ;

6° Le 194° groupement américain, rattaché à la 13° brigade et comprenant : 2 groupes de 155, 1 groupe de 80, 1 groupe de 2 batteries de 2 pièces de 240, 1 bataillon de 8 How et 1 de 45 Gun.

Appui aérien.

L'expérience des combats précédents et les accidents survenus¹⁶ avaient montré que si l'aviation alliée obtenait d'excellents résultats sur les arrières et réalisait une couverture du ciel presque parfaite, il ne fallait faire appel qu'avec circonspection aux forces aériennes de bombardement pour l'appui immédiat des opérations terrestres.

Le C. E. F. n'avait pas, d'autre part, d'aviation propre, ni même habituellement adaptée. Il paraissait donc sage de fixer la « Bomb Safe Line » loin des éléments avancés et de se borner à demander à l'aviation alliée les missions suivantes, par ordre de priorité :

1° Isolement du champ de bataille par l'interdiction des nœuds de communication à l'arrière (mission très importante);

2° Attaque des dépôts, P. C., arrière, emplacements des réserves, etc., notamment dans les régions de San Giorgio, Monticelli, San Oliva;

3° Reconnaissances armées sur les routes, toutes les deux heures, notamment sur les itinéraires : Pontecorvo – Esperia - Ausonia ; Esperia - San Giorgio; cours du Liri, entre Pontecorvo et le Garigliano.

Toutes ces missions seront effectuées par la XIII° T. A. C. qui commande les forces aériennes adaptées à la 5° armée. Selon la procédure en vigueur, les demandes d'intervention devront être adressées à la Section-Air de la 5° armée qui y donnera suite ou non, suivant l'intérêt présenté et les moyens disponibles.

L'équipement du secteur.

La réussite du plan audacieux du général Juin reposera en grande partie sur la surprise.

Or, le secret sera d'autant plus difficile à conserver que l'équipement offensif du secteur nécessitera de très importants travaux. La mise en place des moyens, après exécution de ces travaux, posera également des problèmes difficiles.

Une des caractéristiques du secteur français est la pauvreté de ses voies de communication. Or, il s'agira de faire monter vers la tête de pont les dépôts de munitions, d'essence, de vivres, l'artillerie, puis les unités d'assaut, et enfin d'alimenter l'attaque.

A l'est du Camino et du Croce, les communications sont limitées à la seule pénétrante Teano - San Pietro, mauvaise route à simple courant que le génie devra améliorer et entretenir sans cesse.

Une seule rocade : S. Clemente - Ponte - Sessa, exposée en partie aux vues de l'ennemi.

Dans le secteur français, aucune route d'accès au Garigliano n'existait en temps de paix. Les Britanniques ont prolongé la petite route Sessa - Lauro par une piste qui aboutit au fleuve à un pont Bailey flottant de la classe 20.

¹⁶ L'incident le plus douloureux avait été le bombardement de Venafro par erreur, par des avions américains venus d'Afrique.

Plus au nord, une autre piste conduit à un pont de bateaux de la classe 9. Ce pont est vu par l'ennemi et doit être masqué par un écran fumigène permanent, ce qui n'empêche pas l'ennemi de le harceler.

Ainsi le C. E. F. ne dispose initialement que de deux ponts donnant accès, sur la rive ouest, à une mauvaise petite route qui longe le fleuve au pied des pentes.

Le Garigliano lui-même constitue un obstacle inquiétant. Large de 40 à 60 mètres, rapide, profond, avec un niveau soumis à des oscillations journalières qui atteignent un mètre, il est infranchissable à gué. En outre, l'existence de barrages en amont, sur le Liri, barrages qui peuvent être lâchés à tout moment par les Allemands, constitue une grave menace pour nos ponts flottants.

Enfin, à l'ouest du fleuve, l'accès aux premières lignes n'est possible que par de mauvaises pistes muletières.

L'équipement du secteur est entrepris dès la fin de mars. Il s'agit d'abord :

- de créer dans la tête de pont un circuit accessible aux camions et à l'artillerie;
- de renforcer les points de passage existant sur le Garigliano et d'en créer de nouveaux;

- de ménager à l'est du fleuve de nouveaux itinéraires d'accès.

L'effort demandé au génie est considérable. Le 20 avril, on dispose de trois itinéraires pour pénétrer dans la tête de pont :

- route Chamois et pont du Lion (Bailey flottant 30 tonnes) ;
- route levrier et pont Jaguard (Bailey avec piles 12 tonnes);
- route Mouflon et pont Tigre (pont de bateaux 9 tonnes, qui sera remplacé au début de mai par un pont de 20 tonnes). De plus, la route de la rive ouest est doublée par une bonne piste sur la rive est.

Enfin, dans la tête de pont, une route conduit à la vallée du Sujo (cuvette d'Harrogate), seule dépression abritée où pourront être constitués les dépôts, et deux pistes, Ecureuil et T'idjani, sont rendues utilisables aux camions.

Tous ces travaux se sont effectués heureusement, sans réaction notable de l'ennemi, et avec un grand souci de camouflage.

Le Garigliano n'en constitue pas moins une menace permanente pour l'attaque.

Tout un système de guet est créé pour saisir les montées d'eau et prévenir l'arrivée sur nos ponts des mines dérivantes lâchées dans le courant par les Allemands.

La mise en place des approvisionnements.

Les travaux d'accès étant à peu près achevés, la constitution des dépôts est entreprise à partir du 25 avril.

Ceux-ci sont d'autant plus importants que, pour parer à une rupture éventuelle des ponts, il est décidé de stocker dans la tête de pont des approvisionnements de sécurité susceptibles de permettre aux troupes de vivre et de combattre pendant six jours.

Il s'agit de mettre en place à l'ouest du Garigliano

170.000 rations de vivres;

35.000 rations d'orge;

57.000 galons d'essence;

2.000 tonnes de munitions,

Sans compter les ravitaillements journaliers nécessaires jusqu'au jour J.

En outre, cinq points d'eau sont établis par le génie.

Du 27 avril au 5 mai tous les approvisionnements sont montés, à la cadence de 500 à 1.000 camions par nuit et sans incident, grâce à une stricte discipline de circulation à laquelle veillent un major de zone et les détachements de circulation routière.

La mise en place du dispositif.

Le 5 mai au soir commence la mise en place dans la tête de pont de l'artillerie et des troupes de 1^o échelon, soit :

5 éléments régimentaires;

20 bataillons;

5 groupes d'artillerie (les autres groupes restant déployés à l'est du fleuve) ;

1 batterie de D. C. A.;

2 P. C. de division;

1 formation médicale.

L'équipement sanitaire de la tête de pont est complété. Une antenne chirurgicale, sous abri à l'épreuve, éclairée à l'électricité, est installée dans la cuvette d'Harrogate, avec, à proximité, une piste d'envol pour avion sanitaire Piper-club.

Le 11 mai les formations chirurgicales de Mme Catroux et de Mme Du Luart s'installent sur la rive ouest du Garigliano, à côté des bataillons médicaux des 2^o D. I. M. et 4^o D. M. M.

La conservation du secret¹⁷.

Mais tous ces préparatifs sont-ils passés inaperçus de l'ennemi ?

Devant la menace, l'ennemi va-t-il décrocher et faire tomber notre attaque dans le vide? C'est la question angoissante que se pose constamment le 2^o Bureau du C. E. F.

Après relève des Britanniques par la 1^o D. M. M., les troupes en ligne dans la tête de pont ont été dotées du casque anglais. La relève semble être passée inaperçue, mais dans la nuit du 15 au 19 avril un tirailleur du 6^o R. T. M., blessé en patrouille, reste aux mains de l'ennemi.

« Depuis cette nuit l'Allemand se montre inquiet, nerveux. Par d'incessantes patrouilles, par des coups de main sur le mont Ornito, il cherche en vain à déchirer le voile. »

Dans la nuit du 8 mai, deux prisonniers du 131^o Grenadiere-Regiment, capturés dans la tête de pont, confirment le dispositif allemand connu par notre 2^o Bureau, et qui n'a donc pas été renforcé.

Les prisonniers ignoraient la présence de troupes françaises devant eux. Ils disent que l'ordre est toujours de tenir sans esprit de recul. Il n'y aura donc pas de décrochage qui rendrait notre manœuvre inutile et nous ferait tomber dans l'inconnu.

Inutile de dire que, jusqu'au 11 mai au soir, les heures semblent interminables au 2^o Bureau du C. E. F.

Cette dernière soirée n'est marquée que par les harcèlements habituels. Aucune contre-préparation massive d'artillerie dans cette tête de pont où s'entassent matériels et personnels.

Décidément le 2^o Bureau adverse est mal organisé et mal renseigné.

¹⁷ Voir l'étude du commandant d'Esclaibes : « Fonctionnement d'un 2^o Bureau en campagne », déjà citée, étude à laquelle nous empruntons l'essentiel de ce paragraphe.



Le ravitaillement par les mulets



Le monastère de Cassino



La position dominante

V

PERCÉE FRANÇAISE. LA BATAILLE DU GARIGLIANO

(Croquis n° 6.)

Jour « J », heure « H ».

Le jour « J » a été fixé au 11 mai, l'heure « H » à 23 heures, soit par nuit noire, la lune se levant à 23 h. 30 seulement. Il est, en effet, indispensable que l'attaque soit simultanée sur le front des deux armées et les Anglais, au nord, ne peuvent franchir le Rapido que dans l'obscurité.

Le 11 mai, dans l'après-midi, le général Juin diffuse son ordre du jour à jamais fameux:

« Combattants français de l'armée d'Italie, une grande bataille, dont le sort peut hâter la victoire définitive et la libération de notre Patrie, s'engage aujourd'hui.

La lutte sera générale, implacable, et poursuivie avec la dernière énergie. Appelés à l'honneur d'y porter nos couleurs, vous vaincrez, comme vous avez déjà vaincu, en pensant à la France martyre qui vous attend et vous regarde. »

Le 11 mai, à 23 heures, le feu s'allume dans la région de Cassino à la mer. Plus de 2.000 canons de tous calibres tirent à cadence accélérée.

Sur le front du C. E. F. les premières vagues de tirailleurs ont déjà débouché. Coiffée par notre contre-batterie, l'artillerie ennemie ne réagit d'abord que faiblement. Mais nos tirailleurs qui ont commencé à gravir la montagne illuminée par les lueurs, se heurtent à de fortes organisations et tombent sous des feux violents de mitrailleuses et de « minen ».

Cet assaut nocturne nous est dépeint par l'un des commandants de bataillon qui le mène, le chef de bataillon Berteil, commandant le I/6° R. T. M. ¹ :

« A « H - 10 » tout est prêt. Le bataillon s'est massé dans la nuit noire derrière la crête 715-65, prêt à déboucher en direction du Feuci. Chacun a son matériel, car tout sera porté à bras et nous n'aurons aucun mulet. Chaque officier et chaque pouline porte 6 grenades en sus de son armement. A « H - 5 » les premières vagues se mettent en mouvement pour dépasser la crête 715 et serrer au plus près sur les premiers éclatements de mortiers et d'artillerie.

A « H », c'est-à-dire à 23 heures, une immense lueur embrase le ciel. Dans le fracas de notre artillerie, on entend néanmoins le « Ill Allah » poussé par les centaines de tirailleurs marocains qui s'élancent à l'assaut.

A 23 h. 10 l'artillerie ennemie et ses « minen » se déclenchent. Un tir de 120 ennemi s'abat derrière nous. Des mortiers, des mitrailleuses lourdes tirent à balles traceuses, battant tous les cheminements, toutes les crêtes. Un nuage poussière et de fumée, que colorent les explosions, obscurcit de nouveau la nuit que le feu de l'artillerie française avait éclairée.

L'ennemi lance de nombreuses fusées. Des mines bondissantes, des Tellerminen piégées éclatent partout sous les pieds des tirailleurs. A chaque instant de nombreux blessés tombent ou refluent, sanglants, vers l'arrière. La marche se poursuit néanmoins, par bonds, dans un terrain chaotique. »

¹ Voir l'étude du chef de bataillon Berteil, dans le bulletin d'information du 3° Bureau de l'E. M. de l'armée, n° 1, avril 1945.

LES OPÉRATIONS

A. -- PREMIÈRE PHASE : LA RUPTURE.

(Croquis n° 6.)

RÉPARTITION DES MISSIONS INITIALES.

Au centre : effort principal de rupture.

C'est, comme nous l'avons vu, la 2° D. I. M. qui a l'honneur d'assurer la rupture. « Le Commandement vous place encore en tête, avait dit le général Dody dans son ordre du jour du 9 mai, il vous donne comme premier objectif le Majo avec toutes ses avancées, afin d'ouvrir la porte aux autres. »

Le général a réparti ainsi les missions confiées à la D. I. :

- le 8° R. T. M. (colonel Molle) est chargé d'enlever le Faito, le Feuci, le Majo et de nettoyer l'arête de Castellone;

- le 4° R. T. M. (colonel Bridot) agira sur l'axe Cerasola - Agrifoglio et s'emparera de 739 et du Girofano;

- le 5° R. T. M. (colonel Piatte) est en réserve.

La 2° D. I. M. sera appuyée, à sa gauche, par la 4° D. M. M., qui a la mission de s'emparer de la crête allant du Feuci (exclu) au Colle Reale, et, à sa droite, par la 1° D. M. I., qui agira sur les flancs nord-est du Cerasola et du Girofano.

A gauche.

L'intention du général Serez, commandant la 4° D. M. M., est la suivante :

- a) Dans un premier temps, liant l'action de son régiment de droite (6° R. T. M.) à celle du régiment de gauche de la 2° D. I. M. (8° R. T. M.), prendre pied sur le rebord sud du Feuci;

- b) Puis, dans un deuxième temps, s'emparer par son régiment de gauche (2° R. T. M.) de la crête Feuci - Colle Reale, en combinant une action nord-sud venant du Feuci avec une action nord-est - sud-ouest visant les monts Ceschito, Siola et Reale. Se relier à la 3° D. I. A. qui agira sur la direction Castelforte - 335.

A droite.

La 1° D. M. I. a pour mission, en liant son action à celle du régiment de droite de la 2° D. I. M. (4° R. T. M.), et sous la protection d'une base de feux installés sur la rive est du Garigliano, de déboucher dans la plaine de San Andrea, San Ambrogio, San Apollinare.

Le général Brosset, commandant la division, décide :

- 1° De faire effort à gauche, par les hauts, en se liant au 4° R. T. M.;

- 2° D'ouvrir aussitôt que possible le passage aux chars dans sa zone pour nettoyer la boucle du Garigliano.

La 4° demi-brigade sera chargée de la première action. La seconde sera confiée à un groupement blindé.

LA NUIT DU 11 AU 12 MAI.

Au centre, sur le Faito : l'attaque du 8° R. T. M.

Le 8° R. T. M. se dispose par bataillons successifs qui se dépasseront sur les objectifs suivants :

- mont Faito : objectif du 1/8e (bataillon Jannot) ;

- mont Feuci : objectif du III/8° (bataillon Labadie);
- mont Majo : objectif du II/8° (bataillon Delort).

C'est donc le bataillon Jannot qui ouvrira la voie en s'emparant de 759, sorte de pont rocheux de 800 mètres de long sur 400 mètres de large qui relie l'Ornito, notre hase de départ, au Faito.

A 22 h. 20, le bataillon atteint sa base de départ, à 150 mètres des lignes allemandes.

A 23 heures, sous le rideau de fer qui s'abat devant elles, les compagnies démarrent : 1° à gauche, 2° au centre, 3° à droite.

La 1° compagnie débouche sur une série de blockhaus solidement tenus. Aussitôt tous les moyens de défense ennemis entrent en jeu : grenades, barbelés, mines, mortiers, fusées éclairantes.

On s'explique, blockhaus par blockhaus, méthodiquement, sous les éclairs de l'artillerie. On travaille uniquement à la grenade et à la mitrailleuse. Pas de prisonniers.

Au bout d'une demi-heure, la compagnie allemande qui défendait 759 est anéantie. L'action a été chaude. Le chef d'escadrons de cavalerie de Foucaucourt, qui avait revendiqué l'honneur de commander la 1° compagnie, est blessé et la moitié de sa compagnie est hors de combat, mais tous les blessés encore valides continuent la lutte.

Il faut maintenant pousser sur le Faito. Un Alsacien de la Wehrmacht, qui a réussi à joindre le commandant de compagnie, s'offre pour guider les unités à travers les champs de mines.

C'est alors une étrange « colonne par un » qui, derrière un uniforme allemand, sinue à travers les mines et les réseaux, dans un couloir d'un mètre, tandis que les mitrailleuses ennemies se déchaînent sur 759. La lune, heureusement, ne s'est pas encore levée.

Une contre-attaque se déclenche sur le flanc droit de la colonne, mais il nous faut le Faito à tout prix. Le commandant de Foucaucourt se porte avec les sections de queue à la rencontre de la contre-attaque, laissant les sections de tête continuer sur le Faito. A minuit trente les résistances du sommet sont liquidées.

La 2° compagnie, au centre, a eu de fortes pertes dans un champ de mines. Quant à la 3° compagnie, à droite, elle a atteint 803 à minuit, après avoir perdu une cinquantaine d'hommes.

Le moral est excellent. Gradés et tirailleurs sont galvanisés, mais les unités sont très réduites et mélangées. Il faut remettre de l'ordre.

Le bataillon Labadie (III/8°) devait dépasser le I/8° sur le Faito, mais il a été dépensé, compagnie par compagnie, à renforcer le bataillon Jannot, pour nettoyer le sommet conquis et parer aux contre-attaques. Le chef de bataillon ne dispose plus que de la 9° compagnie.

On ne peut donc, pour le moment, pousser sur le Feuci. Mais que s'est-il passé sur le reste du front de rupture, à gauche et à droite du 8° R. T. M.?

A gauche : l'attaque de la 4° D. M. M.

Au 6° R. T. M., régiment de droite de la 4° D. M. M., le bataillon Berteil (I/6°), en tête, a attaqué, étroitement soudé au bataillon Jannot du 8°, et a enlevé 736, sur le rebord sud du Faito, couvrant le 8° face au sud-ouest.

A 3 h. 30, une contre-attaque allemande de flanc, dirigée contre le Faito, se heurte au I/6°, atteignant le petit groupe de commandement du chef de bataillon qui doit se défendre à la grenade. La contre-attaque est repoussée.

Le 12 mai, à l'aube, le Faito est donc solidement tenu par trois bataillons : deux de la 2° D. 1. M. (I et III/8°) et un de la 4° D. M. M. (I/6°).

Le II/6° (bataillon de Tarragon) devait suivre le I/6° en arrière et à gauche. Vers 1 heure, il atteint 715. Le commandant de Tarragon, qui marche en tête, selon son habitude, est

blessé d'un éclat d'obus en pleine face. Pansé sommairement, il continue à entraîner ses tirailleurs bien qu'il saigne abondamment et qu'il ait de la difficulté à parler.

On atteint ainsi 702; mais, en débouchant dans la contre-pente, on tombe sur une ligne de résistance allemande établie derrière une murette et flanquée par des mitrailleuses lourdes installées sur 611. Il faut se plaquer au sol, sur le glacis en pente vers l'ennemi.

Derrière l'abri illusoire de quelques pierres, un petit groupe est couché : le commandant Le Gouvello, le capitaine Billot, adjudant major, et un tirailleur. Le commandant de Tarragon qui s'obstinait à rester debout, derrière eux, s'est enfin couché à son tour sur les instances des officiers. Les balles giclent et ricochent sur les rochers.

Il fait petit jour. Tout se déroule avec rapidité. Le tirailleur reçoit une halle à la jambe. Le capitaine Billot une balle dans l'épaule. On les panse tant bien que mal, couchés sur le côté. Le tirailleur, qui hurlait de douleur, se tait brusquement, tué d'une balle au ventre.

Le jour se lève de plus en plus. Impossible de rester en plein jour sur cette pente sans aucun abri. Le commandant de Tarragon se décide à reporter son monde un peu en arrière, dans les rochers de la crête. A peine arrivé, on le voit repartir seul, vers l'emplacement qu'il vient de quitter, sans doute pour mieux voir le terrain. Il tombe, frappé d'une balle à la tête. Il faudra attendre la nuit pour aller relever son corps sur le glacis, et pour rendre, simplement et pieusement, les honneurs à celui qui était pour son bataillon plus qu'un chef : le modèle vivant du courage.

Le commandant Le Gouvello prend alors le commandement du II/6^o qu'il parviendra à porter, vers midi, au Rocher des Singes, sur le flanc sud du Faito.

Quant au régiment de gauche, le 2^o R. T. M., il devait pour atteindre le Ceschito, traverser le ravin de Colle-Marina. Lancé avant que l'action prévue sur l'axe Feuci - Ceschito ait pu faire peser sa menace sur les défenseurs du ravin, et pris sous des feux de flanc, il est rapidement bloqué.

Mais si la division est en difficulté sur sa gauche, elle a, par sa droite (I/6^o), pris pied sur le Faito, ce qui lui donnera de fructueuses possibilités, de manœuvre par rabattement vers le sud.

A droite, sur le Cerasola : l'attaque du 4^o R. T. M.

Le 4^o R. T. M., agissant sur l'axe Cerasola - Agrifoglio, doit couvrir au nord l'attaque du Majo, en enlevant 739 et le Girofano, puis la croupe 685-692. Il poussera ensuite en direction de Vallemajo et de Colle Valogna. Il sera appuyé par les I et III/63^o R. A. A.

Le colonel Bridot décide d'attaquer avec deux bataillons en premier échelon (1 et II/4^o) et de manœuvrer par les hauts, c'est-à-dire par sa gauche, sans se laisser attirer par les bas-fonds minés. Il s'agira d'abord, sous forme de vaste coup de main, d'enlever les premières résistances du Cerasola, au contact immédiat de nos lignes puis de progresser par bonds, d'abord sur le premier objectif 739 - 709 - Girofano (au nord du Cerasola), puis sur l'Agrifoglio.

Le 2^o bataillon (capitaine Bachelot) s'emparera d'abord du Cerasola puis atteindra l'Agrifoglio.

Le 1^o bataillon (commandant de Rocca Serra), passant par les pentes est du Cerasola, enlèvera 709 et le Girofano.

Le 3^o bataillon (commandant Daillier), initialement en réserve, se portera alors sur l'Agrifoglio pour exploiter sur la jetée du Cantalupo.

Mais il faut d'abord surmonter les résistances du Cerasola, couronné d'une double ligne de blockhaus en quinconce et de murettes avec nombreuses mitrailleuses, réseaux continus de barbelés, champs de mines et, nous l'ignorions encore, lance-flammes.

Or, ces puissantes organisations sont si rapprochées de nos lignes, parfois 50 mètres à peine, qu'il est impossible de les faire traiter par l'artillerie. A l'heure « H », celle-ci n'ouvrira le feu que sur la zone en arrière des premières lignes allemandes.

C'est donc le ° R. T. M. seul qui devra sauter sur ces résistances et les réduire de vive force.

A l'heure « H », dans le déchainement de notre artillerie, les deux compagnies de 1° échelon du 2° bataillon (5° compagnie, capitaine Petit, et 6° compagnie, lieutenant Bovet) bondissent sur le réseau ennemi, à 50 mètres, et le franchissent sur des brancards. Mais les guetteurs allemands ont donné l'alerte et se sont repliés rapidement sur les blockhaus d'où un feu violent est ouvert sur les assaillants.

En même temps un barrage de mortiers s'abat sur la première ligne française, clouant au sol les éléments du 2° échelon. Les sections qui ont franchi le réseau se lancent quand même à l'assaut des blockhaus, tombant sous les grenades des défenseurs. La plupart des chefs de section sont abattus. Certains groupes peuvent franchir la première ligne de blockhaus, mais dans le vacarme de l'éclatement des mortiers, dans les rafales de balles de mitrailleuses dirigées par les fusées ennemies, sans liaison avec l'arrière et sans renfort, l'attaque tourbillonne et perd sa direction.

A la 5° compagnie, le capitaine Petit arrive à peu près seul sur l'objectif et, blessé à la face, doit se replier avec une poignée d'hommes. Les éléments de la 6° compagnie qui ont pu pousser jusqu'en 633 tombent sur des lance-flammes qui dressent dans la nuit leur barrage de feu, puis sont contre-attaqués à la grenade et doivent se replier sur leur base de départ.

A droite, au bataillon de Rocca Serra, la 3° compagnie, en tête, a gagné à toute vitesse, par les pentes nord du Cerasola, un petit ravin au sud-ouest de 633, malgré les perles subies dans la traversée du champ de mines. Mais, contre-attaquée, prise sous de violents tirs de «minen » et de mitrailleuses, la compagnie ne peut en déboucher. Son capitaine, le capitaine Raynaud de Prigny, est grièvement blessé, de même que le sous-lieutenant Martel et, à 4 heures, sur l'ordre formel de leur capitaine qu'ils ont la douleur de ne pouvoir emporter, les survivants regagnent nos lignes.

Dans le sillage de la 3° compagnie, la 1° compagnie perd la liaison avec celle-ci et, éclairée par les fusées ennemies qui la suivent, prise de flanc par les mitrailleuses du Cerasola, elle tourne et est bientôt bloquée dans une situation critique.

A la fin de la nuit, elle reçoit l'ordre de se replier sur la base de départ.

A ce moment, toutes les unités engagées du 4° R. T. M., très éclaircies, ont donc rejoint nos lignes. L'attaque sur le Cerasola a échoué.

Tel est l'assaut nocturne de la 2° D. I. M. L'historique de la division *Victoire en Italie*, le caractérise ainsi :

« Pour les combattants de la 2° D. I. M., la nuit du 11 mai 1941 demeurera l'un des souvenirs les plus bouleversants de leur vie. Par le terrain que les hommes ont dû affronter, par la puissance des défenses ennemies, par l'opiniâtreté dont l'adversaire a témoigné d'un bout à l'autre de la nuit, la bataille du 11 mai mérite d'entrer dans l'histoire de l'infanterie française. »

Cet échec sur le Cerasola entraînera, comme nous le verrons, de graves conséquences pour l'action de la division de droite, la 1° D. M. I., qui devait attaquer sur les pentes est du Cerasola et du Girofano. (Nous suivrons cette action plus loin.)

Dans la nuit, on a peine à se rendre compte de la situation sur le massif.

Vers 4 heures, cependant, on peut faire le point.

Seul le Faïto a été enlevé. On a pénétré dans le dispositif ennemi, mais sur un front trop étroit pour que l'on puisse pousser sur le Feuci. Les trois bataillons qui ont réalisé cette

pénétration (deux du 8° et un du 6° R. T. M.) sont très éprouvés et dans une situation assez instable, qui rappelle celle du 4° R. T. T. au Belvédère. Leur ligne de communication est réduite à un étroit couloir battu par les mitrailleuses et un pilonnage incessant d'artillerie.

Par entente entre les chefs de bataillon du 8° R. T. M. et celui du I/6° R. T. M. qui, coupés de leur colonel et de l'arrière, se réunissent entre eux à 4 h. 30, il est décidé que le I/6° étendra sa droite jusqu'à 802 pour permettre au 8° R. T. M. de porter une compagnie sur 793 et d'achever la conquête du Faito. Mais on ne peut songer à pousser sur le Feuci et le col de Crisano tant que la brèche ne sera pas élargie.

L'attaque de la 1° D. M. I.

Pendant ce temps, que s'est-il passé à l'aile droite du C. E. F., à la 1° D. M. I.?

Le général Brosset avait prévu :

1° A gauche, une attaque par les hauts, sur le versant nord-est du massif et sur l'axe 433 - San Andrea - Colle La Guardia - San Apollinare, attaque exécutée par la 4° brigade, liant son avance à celle de la 2° D. I. M. Cette opération ne devait se déclencher qu'après enlèvement par la division voisine du Girofano qui commandait tout le terrain;

2° A droite, une action de nettoyage de la boucle du Liri-Garigliano, confiée à un groupement mixte chars-infanterie débouchant par vagues successives du sud au nord entre le Garigliano et la route de San Apollinare et s'élargissant en éventail jusqu'au Liri.

Ce groupement mixte, commandé par le lieutenant-colonel Dickey, du 757° bataillon U. S. (adjoint : lieutenant-colonel Bavière) comprenait ce bataillon de chars « Medium », le 1° R. F. M., le 8° R. C. A. et le 22° B. N. A. Il était organisé en :

- un groupe de brèche (infanterie et génie) chargé d'ouvrir le passage dans le fossé anti-chars et les champs de usines;

- et trois « vagues » blindées (chars légers, Shermans, T. D., et une compagnie du 22° B. N. A. par vague), commandées respectivement par le capitaine de corvette Amyot d'Inville (R. F. M.), le capitaine de Galbert (3° R. S. M.) et le major Cochrane (757° bataillon U. S.).

Dans la première partie de la nuit, les bataillons de la 4° brigade (B. I. M. P. à gauche, B. M. 24 à droite, B. M. 21 en réserve) ont prendre leur place sur la hase de départ, non sans pertes.

A minuit trente, heure à laquelle il est prévu que le 4° R. T. M. de la 2° D. I. M. aura enlevé le Girofano, le B. I. M. P. (bataillon Magny) franchit la hase de départ. Il est pris aussitôt sous de violents tirs de mortiers. En quelques minutes la compagnie de gauche perd tous ses cadres dont son commandant de compagnie, le capitaine de Laborde, mortellement blessé. Le bataillon parvient néanmoins à enlever 291 puis, à 2 h. 15 l'ouvrage de la cote 541, au prix de fortes pertes.

Mais, nous l'avons vu, le Girofano n'a pas été enlevé par la 2° D. I. M. et, dominé, pris de flanc par des feux précis de mitrailleuses et de mortiers, le B. I. M. P. doit, à 4 h. 15, se replier sur 433, sa hase de départ. En ces quatre heures de contact il a perdu 41 tués, dont 3 officiers et 84 blessés, dont 6 officiers.

A la droite du B. I. M. P., le 24° B. M. a atteint ses premiers objectifs, occupant à 5 heures la crête de Fontanelle, mais, découvert par le repli du B. I. M. P., contre-attaqué dans le brouillard matinal, il doit se replier à son tour, perdant 60 tués ou blessés, dont 3 officiers.

Vers 8 heures, c'est la base de départ elle-même qui est menacée par des infiltrations allemandes descendant du Girofano. Il faut donc se mettre sur la défensive.

A droite, dans la dépression du Garigliano, le groupement mixte a pu franchir le fossé anti-chars vers 5 heures et s'infiltrer entre la route de San Appolinare et la rivière.

Au sud du parallèle 05 (entre le Girofano et le Garigliano), la première vague se heurte à une vive résistance du 44° Aufklärungsabteilung (mortiers, armes automatiques et armes antichars).

Les compagnies du 22° bataillon nord-africain (chef de bataillon Lequesne) mènent alors un dur combat d'infanterie, appuyées par le feu des chars et des T. D. Le bataillon a des pertes sérieuses, dont 3 officiers tués le capitaine Idir Mokrane et les lieutenants Siri et Duport.

Dans la matinée, la première vague parvient à atteindre le parallèle 0 6, occupant face au nord et au nord-ouest, les hauteurs boisées du Conventi où une cinquantaine de prisonniers sont capturés.

La couverture du C. F. F. est ainsi assurée au nord, mais cette action ne saurait être décisive. La 1° D. M. I., en tout cas, ne pourra rien faire tant Que la 2° D. I. M. n'aura pas enlevé le Cerasola et le Girofano.

LA JOURNÉE DU 12 MAI.

Au jour, il faut se rendre à l'évidence. Le bilan de l'opération se réduit à la prise du Faito et l'avance est bloquée sur tout le front. Le spectre de la stabilisation hante déjà les esprits.

Sur le terrain conquis, nos bataillons sont soumis toute la journée à un pilonnage incessant d'artillerie et de mortiers.

Le jour a permis de situer les blockhaus qui tiennent encore et, malgré le bombardement, les actions de nettoyage se poursuivent jusqu'à midi.

L'attaque devait reprendre à 14 heures, Mais une contre-attaque allemande, d'ailleurs repoussée, s'étant déclenchée une heure auparavant sur les pentes nord du Faito, notre attaque n'a pas lieu.

Cette journée du 12 mai est marquée par une perte douloureuse pour le 8° R. T. M. et la 2° D. I. M. : celle du commandant Delort.

Dans l'après-midi, le commandant Delort est monté sur la crête du Faito, où se tenait le commandant Labadie, pour étudier avec lui les possibilités d'engagement de son bataillon sur le Feuci. Insoucieux du Danger pour lui-même, il prend, pour redescendre, un sentier particulièrement battu par les mortiers ennemis. Un « minen » tombé assez loin lui tranche le pied et lui fracasse l'épaule. Aussitôt averti, le colonel Molle se rend auprès de lui. Se sentant mourir, le commandant Delort dit simplement : « Mon colonel, je voudrais vous embrasser. » C'est son adieu à son régiment et à son pays.

Il est alors transporté à l'ambulance chirurgicale Catroux, salué au passage sur son brancard par le général Juin qui monte en ligne. Il expirera une heure plus tard, entouré par Mme Catroux et son médecin-chef, impuissants à l'arracher à la mort².

Le commandant Jannot, de son côté, est blessé. Ainsi, sur les cinq chefs de bataillon engagés sur le Faito, deux sont tués et un blessé.

Pendant ce temps, que s'est-il passé à l'aile gauche du C. E. F. ? La mission de la 3° D. I. A. est de « nettoyer » Castelforte - San Cosmo E Damiano, et de pousser aussi loin et aussi vite que possible sur l'axe Castelforte - Coreno - Esperia - Pico - San Giovanni, en dépassant la 4° D. M. M. devant Ausonia.

² Relatons également l'épisode frappant de la mort du sergent Cadène. Après une contre-attaque allemande, le commandant du I/8° R. T. M. voit s'avancer vers lui un sergent français horriblement pâle, avec des yeux d'halluciné et les mains tremblantes, qui ne fait que répéter : « Vive la France, mon commandant, Mon commandant vive la France... » « Bien sûr, mon petit, lui répond doucement l'officier, vive la France: » Et le sergent s'écroule, mort. Il a une balle dans le ventre.

Mais le général de Monsabert est bien décidé à ne pas attendre que la 4° D. M. M. soit à Ausonia. A la réunion préliminaire des généraux de C. A. et de D. I., qui s'est tenue au P. C. du général Clark et au cours de laquelle chacun a exposé sa conception de la manœuvre, il a déclaré qu'il prendrait, sur l'axe déterminé, « le combat à son compte », n'importe où et le plus vite possible.

Du reste la question du « dépassement » de la 4° D. M. M. ne figure même pas dans ses ordres.

L'attaque de Castelforte.

Castelforte, juché sur le rebord d'un seuil entre le mont Siola au nord-est et le mont Cianelli au sud-ouest, constituait le verrou de l'unique route d'exploitation, la route de Coreno - Ausonia.

La petite ville, avec son faubourg ouest nommé San Cosmo E Damiano, méritait bien son nom de « château fort »: Dominant la cuvette qui descendait en pente douce vers le Garigliano, ses hautes maisons étaient transformées en blockhaus bétonnés, reliés entre eux par des souterrains. Ses lisières étaient défendues par des réseaux denses de barbelés et de mines.

La position était si forte que les Allemands avaient jugé inutile d'occuper la cuvette à l'est du village, laissant ainsi, dans leur front, un curieux « no man's land » qui permettait d'accéder du Garigliano aux lisières fortifiées.

Il semblait vain cependant de vouloir aborder le redoutable village de face, en empruntant ce bas-fond balayé par les feux et abondamment miné. Aussi avait-il été décidé que Castelforte serait simplement « nettoyé » quand la 4° D. M. M., à droite, se serait emparée du Colle Siola et, à gauche, les Américains du mont Cianelli et de Ventosa.

Pour le débordement par la droite sur le Colle Siola, le I/4° R. T. T. (bataillon Cerutti) était mis à la disposition de la 4° D. M. M.

Dans leur débordement par la gauche, les Américains devaient être suivis du sous-groupe de Lambilly (4° R. S. M. moins 2 pelotons et II/4° R. T. T., bataillon Ponpelin), qui, de Ventosa, se rabattait sur San Cosmo et Castelforte.

Au centre, le sous-groupe Dodelier (III/4° R. T. T., dont la compagnie Louisot) devait accompagner les chars; escadron de T. D. Planès du 7° R. C. A.; 1 peloton de chars légers et 1 peloton de scout-cars du 4° R. S. M.; 1 peloton de chars Medium » U. S.) devait pousser droit sur Castelforte, en profitant de l'avance des voisins et notamment du 1/4 sur le Sima.

Les deux groupements de gauche (de Lambilly) et du centre (Dodelier) étaient placés sous le commandement du colonel Guillebaud.

Telle était la manœuvre prévue. Mais, les Américains faisant des difficultés pour qu'on emprunte leur zone d'action, le général de Monsabert décide finalement que les deux groupements du colonel Guillebaud participeront à l'attaque dès le début, le III/4° R. T. T. et les chars de Dodelier droit sur Castelforte, le II/4° R. T. T. avec les blindés de Lambilly, sur l'axe San Lorenzo - San Cosmo E Damiano.

Dans la nuit du 11 au 12 mai, les groupements, qui ne sont pas au contact, commencent leur mouvement.

A gauche, le II/4° R. T. T. parvient, à 6 heures, à 500 mètres au nord de San Lorenzo, mais les chars sont arrêtés par les champs de mines, sur lesquels sautent plusieurs d'entre eux, et peuvent difficilement manœuvrer dans les blocs calcaires en dehors de la route. Ils s'embossent et ouvrent le feu sur les premières maisons. Le II/4° est lui-même stoppé par les tirs meurtriers qui partent du village.

Au centre, dans le bas-fond truffé de mines et balayé par les mitrailleuses et les «minen », l'avance du III/4° R. T. T. et des chars est pénible. Cependant, dans la matinée, le sous-groupement Dodelier s'empare par une habile manœuvre de San Sebastiano.

Au nord, dans le secteur de la 4° D. M. M., le I/4° arrive au ravin Pozzari et au mont Della Torre; niais, au jour, il se heurte à une violente réaction des casemates ennemies. Sa situation devient vite délicate.

Vers 10 heures, une casemate dépassée ouvre le feu au milieu du dispositif, en même temps que l'ennemi contre-attaque sur le 2° R. T. M. et sur le bataillon. La 2° compagnie, presque encerclée, doit se replier par un décrochage acrobatique qui lui coûte des pertes³.

Au milieu de la journée l'attaque piétine donc aux abords de Castelforte, sous une chaleur accablante.

Dans l'après-midi, la situation s'éclaire. A notre gauche les Américains (88° D. I. U. S.), qui ont pris le mont Cianelli à 3 heures du matin, sont, à 14 heures, à Ventosa, sur les arrières de Castelforte, mais un radio allemand annonce le déclenchement imminent d'une forte contre-attaque sur Ventosa. Tous les chemins d'accès sont aussitôt pris sous le feu de l'artillerie et la contre-attaque, menée par le I/194°, échoue. Deux commandants de compagnie allemands sont faits prisonniers.

A l'instant où le sort de la bataille reste encore indécis, le général de Monsabert est sur place. Après la prise de Ventosa, il lui apparaît nettement que le point faible de l'ennemi est à gauche, et, sans se soucier plus longtemps du Siola, il décide de forcer la décision en attaquant Castelforte sans plus attendre.

Les deux groupements du colonel Guillebaud reprennent donc le mouvement à 16 heures.

Au III/4°, vers 17 heures, la compagnie Louisot s'empare de 163 qui domine les lisières de Castelforte; puis, avec un peloton de chars U. S., elle prend pied, vers 19 heures,

³ Cette 2° compagnie perd ce matin-là son lieutenant, le lieutenant Chédeville, dont la conduite héroïque, bien caractéristique de l'ardeur de nos jeunes officiers et du moral du C. E. F., mérite de passer à l'histoire

Vers 7 heures, sur les pentes ouest du mont Della Torre, le lieutenant Chédeville est blessé d'une balle qui lui traverse la cuisse. Il reste à la tête de sa section. Peu après le capitaine arrive, voit son lieutenant qui, accroupi, jumelles aux yeux cherche à repérer les résistances ennemies qui arrêtent la compagnie et dont les rafales de mitrailleuses balaient les pentes.

Il s'aperçoit que Chédeville est blessé. Une nappe de sang s'étend sous lui : « Mais vous êtes blessé, Chédeville - Oui, mon capitaine, la bonne blessure, une balle dans la cuisse. - Mais vous perdez beaucoup de sang... allez au poste le secours. - Laissez faire, mon capitaine, ce n'est pas le moment, on verra tout à l'heure... - Chédeville, c'est de la folie, je vous donne l'ordre d'aller au poste de secours. - Vous n'allez pas me faire cette « vacherie » mon capitaine! Je ne peux pas vous laisser seul maintenant. Cela barde dur, Je vous supplie de me laisser encore un moment. »

Ce n'est qu'à dix heures que le lieutenant Chédeville consent à quitter ses tirailleurs. Au poste de secours on le panse. Sa blessure est grave. On va l'évacuer quand deux tirailleurs blessés de la 2° compagnie surviennent. Ils annoncent que l'ennemi a repris la crête, mais que la compagnie va contre-attaquer. Le lieutenant Chédeville a entendu. Sans un mot, il quitte le poste de secours, dix minutes plus tard il est au milieu de ses tirailleurs. s'élance avec eux au moment de la contre-attaque et est tué d'une balle au front en atteignant la crête. (Récit du «journal de marche du 4° R. T. T. » reproduit dans le *Bulletin d'information des troupes françaises d'occupation en Allemagne*, n° 9)

dans les premières maisons, et, de maison en maison, le nettoyage commence malgré les mines et les pièges. Un « Sherman » saute, obstruant l'unique rue praticable aux blindés.



Dans Castelforte



Castelforte

Pendant ce temps, au II/4°, soutenues par nos chars et nos T. D. qui, arrêtés par un barrage de mines, se sont établis en base de feux, les 6° et 7° compagnies s'infiltrèrent dans la partie sud de San Cosmo. Pendant qu'elles s'insinuent lentement dans le village, des chars escaladent les terrasses de Damiano et pénètrent à leur tour dans la place en renversant des façades.

Mais l'obscurité tombe. Dans Castelforte, Français et Allemands s'installent, nez à nez, pour la nuit, au milieu du village. Aucune action n'est possible dans cette nuit noire où l'on ne peut se déplacer qu'à tâtons, la gorge serrée, craignant à chaque instant une mine ou une grenade, butant sur des cadavres, au milieu d'un amoncellement invraisemblable de destructions et d'épaves.

Castelforte n'est pas encore pris, mais nous avons la certitude de l'emporter. Cette confiance, la voix vibrante du général de Monsabert, qui circule dans la nuit, la canne à la main, la communique aux combattants, tandis que se rapprochent les grincements des chenilles du 755° bataillon de chars U. S. qui vient se masser contre le village pour l'action du lendemain.

Le 12 mai au soir : ordres pour le 13.

Le 12 mai, en fin de journée, nos gains sur l'ensemble du front du C. E. F. se limitent donc à la conquête réalisée du Faito et à celle assurée de Castelforte; la porte de la montagne et la porte de la vallée. Mais on ne peut encore en déboucher. Nous sommes loin de la rupture rapide escomptée.

Cependant, si la percée n'est pas réalisée, l'interrogatoire des prisonniers confirme ce que l'on sait du dispositif et des intentions de l'ennemi. Le Commandement allemand ne s'attend pas à une attaque en profondeur par la montagne. Il a maintenu son ordre de tenir sans esprit de recul.

La manœuvre prévue a donc encore toutes chances de réussir, mais il faut d'abord rompre à tout prix. Il ne faut pas que l'attaque stoppe et que, l'élan brisé, la situation se stabilise.

Au début de l'après-midi, le général Juin prend sa jeep et monte en ligne. Il passe au P. C. du général Dody, commandant la 2° D. I. M., et à celui du général Sevez, commandant la 4° D. M. M. Il voit ces deux chefs, fermes et confiants. Puis, à pied, dans sa tenue bien connue, en short, chemisette et béret, il va rendre visite aux combattants sur le Faito, croisant sur la piste les files de blessés que descendent les mulets-cacolets.

Le général Juin voit les chefs, les hommes. Les troupes sont magnifiques. Là, sur le Faito, au P. C. du colonel Molle, commandant le 8° R. T. M., au milieu des éclatements de minen, le général commandant le C. E. F. prend sa décision. L'attaque ne stoppera pas, cette attaque française qui doit ouvrir la porte à la victoire alliée d'Italie.

« Il faut « remettre ça » demain matin « et à fond », dit le général, et il descend rapidement donner ses ordres.

Le maximum de puissance sera appliqué à l'attaque de l'ensemble Feuci - Majo - Agrifoglio - Girofano qui est bien la clef de voûte de tout le système défensif ennemi. Elle sera appuyée par toute l'artillerie possible : 44 batteries de 105 et 28 batteries de 155.

Pour obtenir un effet plus massif, on appliquera ce puissant « marteau » d'abord sur le Cerasola - Girofano, qu'il importe de faire tomber en premier lieu, puis sur les crêtes maîtresses que l'on pourra aborder ensuite.

Deux opérations successives sont donc montées : l'une sur le Cerasola - Girofano, l'autre sur le Feuci - Majo.

En ce qui concerne le Cerasola, il apparaît nécessaire d'associer plus intimement les deux armes : infanterie et artillerie, et de relever le 4° R. T. M., assez « shocké » par le terrible combat de la nuit.

Il est donc décidé que l'affaire sera confiée au bataillon Rognon du 5° R. T. M. mis à la disposition du colonel Bridot et que la première ligne française sera évacuée par le bataillon du 4° R. T. M. qui l'occupe afin de permettre à nos 155 de préparer l'attaque sur les blockhaus ennemis.

Le bataillon Rognon (III/5°), renforcé par la 11° compagnie du 4° R. T. M., unité fraîche, et par le groupe franc de ce régiment, sera chargé de l'enlèvement du Cerasola et du Girofano.

Le bataillon Bachelot (II/4°) devra, dès l'allongement du tir d'artillerie, récupérer et tenir la première ligne.

Le détachement Rognon, dans ses traces, se portera à l'assaut.

L'heure H de cette première opération est fixée à 4 heures, après une préparation d'artillerie de quarante-cinq minutes exécutée par 17 groupes de tous calibres.

Sur le Feuci - Majo l'attaque sera exécutée par un bataillon du 5° R. T. M. (II/5°, commandant Pons) qui dépassera le bataillon Labadie (III/8°) sur le Faito.

Le bataillon Pons attaquera conjointement avec le III/6° R. T. M., lequel dépassera le bataillon Berteil (I/6°) sur le rebord sud du Faito et s'emparera du col de Crisano (sud du Feuci).

Cette 2° attaque ne se déclenchera qu'à 8 heures, de façon à balancer le maximum de feux d'artillerie de l'une sur l'autre opération.

Pendant ce temps, au sud, l'aile gauche de la 4° D. M. M. étendra la percée sur le Ceschito, prête à exploiter sur Ausonia et le Fammera et, à l'extrême-gauche du C. E. F., la 3° D. I. A. achèvera de nettoyer Castelforte pour pouvoir déboucher sur son axe d'exploitation.

En fin de journée, à la gauche du C. E. F., le 2° C. A. U. S. a enlevé le Salvatito, le Ceracoli et le Cianelli. A la droite, les Britanniques ont réussi à porter 8 bataillons à l'ouest du Gari-Rapido.

LA JOURNÉE DU 13 MAI

A la 2° D. I. M. : la rupture.

1° L'ATTAQUE CERASOLA - GIROFANO

A 3 h. 15 les 155 commencent leur travail. Leurs obus puissants s'abattent sur les lignes allemandes et sur la ligne française évacuée, que les Allemands ont occupée en partie dès qu'ils ont décelé le retrait du bataillon du 4° R. T. M.

A 4 heures les compagnies d'assaut du Cerasola (9° compagnie du 5° R. T. M. à gauche, 10° à droite) serrent sur les 105 qui ont remplacé les 155 et dont la précision est remarquable. Elles marchent sous le rideau d'acier tendu au-dessus de leur tête, dans un vacarme infernal.

Les compagnies franchissent sans encombre le réseau allemand. Il fait clair de lune.

La 9° compagnie, à gauche, longe les pentes ouest du 751. Dès qu'elle atteint les premiers blockhaus allemands, la fusée verte s'élève, demandant la levée du tir et nos tirailleurs se précipitent.

En quelques instants la première ligne allemande est submergée. L'éclatement sourd des grenades, lancées dans les abris et dans les trous, se mêle au crépitement précipité des mitraillettes.

Paraissant abrutis par le bombardement, les occupants des blockhaus se rendent ou tentent de fuir; ils sont alors abattus.

Les tirailleurs marocains sont déchaînés. Ils hurlent sans arrêt en bondissant de blockhaus en blockhaus. Les témoins de cette action se rappelleront longtemps cette impressionnante clameur.

L'historique de la 2° D. I. M. relate ainsi cette fin de nuit :

« Le jour se lève sur une scène pathétique : les derniers blockhaus sont nettoyés, les défenseurs surgissent terrorisés. Devant trois casemates encore intactes, une douzaine d'Allemands, à genoux, les bras levés, demandent grâce. »

En fin de mouvement la 9^e compagnie occupe la croupe 739 (1.000 mètres ouest du Girofano).

La 10^e compagnie attaque à droite, avec le même élan, sur 718, puis 633. Les tirailleurs foncent sur les abris, arrosent l'entrée d'une rafale, ou lancent leurs grenades par l'ouverture, et repartent aussitôt au milieu des cris des blessés.

Quand les Marocains débouchent dans la contre-pente de 748, dont la résistance nous a arrêtés la veille, les occupants, encore sous l'effet de l'ébranlement nerveux causé par nos terrifiants obus de 155 et sidérés par la brusque apparition de nos tirailleurs déchaînés, ne songent même pas à se défendre et sont faits prisonniers.

A l'extrême droite, la 11^e compagnie (capitaine de Belsunce) est chargée, en passant par 633, de s'emparer du Girofano, de 709 et du col qui les sépare.

A 4 h. 30 notre artillerie reporte son tir sur le Girofano. La compagnie démarre et franchit la crête qui l'abritait, son capitaine en tête, toujours debout et au plus fort de la bataille, suivant son habitude.

Mais les guetteurs ennemis ont décelé le mouvement. Le barrage de « minen » se déclenche et les mitrailleuses ouvrent le feu. Le capitaine de Belsunce tombe l'un des premiers, frappé d'une balle à la tête. Le lieutenant Gois prend le commandement.

Il faut reprendre l'affaire avec un fort appui du 63^e d'artillerie et l'aide des mitrailleuses de la 9^e compagnie qui, de 739, prennent de flanc les défenseurs du Girofano, pour enlever enfin, à 13 h. 30, la crête sur laquelle l'ennemi se défend jusqu'au dernier moment. Les tirailleurs de la 11^e compagnie se sont battus comme des enragés pour venger leur capitaine et n'ont pas fait de prisonniers jusqu'au Girofano.

Le succès est complet de ce côté. 150 prisonniers restent entre nos mains.

Mais que s'est-il passé pendant ce temps sur le Feuci?

2° L'ATTAQUE FEUCI - MAJO

La nuit du 12 au 13, nuit très froide, s'est passée, sur le Faito, à attendre la contre-attaque ennemie. Elle se déclenche à 5 h. 15 sur les pentes nord-ouest du Faito, après une sérieuse préparation d'artillerie. Menée par le II/115 Pz. Gr. débouchant de l'Agrifoglio, elle est repoussée par le bataillon Labadie, puissamment soutenu par notre artillerie.

L'ennemi renouvelle sa tentative à 9 heures avec le même insuccès. Le chef de bataillon allemand est fait prisonnier.

Les tirs d'arrêt ont été déclenchés instantanément. « Le tir n° 8 et le tir Foch font merveille, relate le Journal de marche du III/8^e, ainsi qu'un ratissage des « Chemical » dans la cuvette du Mass Rugiero quand le repli vers le nord des deux compagnies ennemies de contre-attaque est signalé. » On trouvera, en effet, cette dépression remplie de cadavres allemands.

Le bataillon Pons (II/5^e) s'est porté à la fin de la nuit, non sans pertes, sur le Faito, occupé par le bataillon Labadie. Ce sera sa hase de départ pour l'attaque du Feuci, qui a dû être reportée à 10 h. 15, en raison des contre-attaques allemandes.

A 9 h. 45 les derniers tirs de préparation sont demandés à notre artillerie, en particulier sur les premières contre-pentes. A 10 h. 15 un grand cri de « En avant » sort de la bouche de tous les chefs de section et des commandants de compagnie : capitaine Siegmann (5^e Cie) à gauche, capitaine de Gouvello (6^e Cie) à droite.

Le terrain est peu engageant. De l'autre côté du ravin, dont on n'aperçoit pas le fond, une haute muraille blanche, le roc à peu près nu. Vers la droite, la crête s'éloigne pour se raccorder au mont Majo qui semble inaccessible.

La compagnie Siegmann, suivie par la compagnie Guinard, doit foncer au plus court jusqu'au fond du ravin puis, couverte par un tir d'artillerie sur l'objectif, gagner le Crisano et, de là, se porter au nord, sur le sommet du Feuci.

La compagnie de Gouvello nettoiera le col 683 et gagnera 800 sur la partie nord du Feuci, pour déborder le point culminant 839 et aider la 5^e compagnie.

Du Faito on voit les deux compagnies de premier échelon disparaître dans le ravin. Brusquement on entend une rafale de F.-M., quelques explosions de grenades, quelques cris, et l'on voit surgir les premiers prisonniers.

Puis on voit les tirailleurs grimper sur l'autre versant et, prenant la pente en oblique, monter vers le Crisano.

On s'attend à chaque instant à entendre le déclenchement des rafales de mitrailleuses, des grenades et des mortiers allemands, mais - surprise - l'ennemi ne réagit pas.

Lorsqu'elle arrive sur la crête du Feuci, la compagnie Siegmann découvre une sorte de plateau qui descend vers l'ouest et, à 300 ou 400 mètres quelques petits groupes qui se dispersent aux premières rafales.

A 11 h. 30, le Feuci est à nous. Le bataillon Pons s'y porte tout entier, le bataillon Renié prenant sa place sur le Faito.

Pendant ce temps, à gauche, le III/6^e, qui a épousé le mouvement du bataillon Pons, met la main sur le col de Crisano.

Cette fois, une large percée est réalisée, du Girofano au Crisano, par le Feuci. On a, de plus, l'impression que la résistance allemande s'effondre. C'est la victoire.

A 13 h. 45, au P. C. du général Juin, la compagnie d'écoutes capte ce message : « Le Feuci étant pris, accélérez la retraite. »

Mais il reste encore le mont Majo, clef de voûte du système.

Du Feuci, dès que le bataillon Pons est regroupé, des patrouilles sont lancées. La patrouille de l'adjudant Vella descend prudemment vers le col entre Feuci et Majo. Pas de réaction; elle continue. Bientôt, de l'observatoire du bataillon, on la voit commencer l'escalade du Majo, sous le grand soleil, dans un silence angoissant. Oppressé, dans l'attente des premiers coups de feu, on suit des yeux nos tirailleurs qui gravissent les rochers. Mais rien ne se passe et voilà la patrouille au sommet, vers 15 h. 30. Le Majo est vide d'ennemis.

Aussitôt la compagnie Guinard y est poussée, puis le reste du bataillon Pons, remplacé sur le Feuci par le bataillon Renié. Il est 17 heures.

Le ravitaillement est un problème qui paraît insoluble. On n'a pu distribuer qu'un quart d'eau par homme, et aucune ration de vivres pour le lendemain. Mais le Majo est tombé, le moral est magnifique!

Le colonel Piatte, commandant le 5^e R. T. M., fait hisser au sommet du Majo un immense drapeau tricolore, qui révèle aux allemands, qui l'observent des hauteurs de l'ouest, quels adversaires les ont chassés de leurs positions.

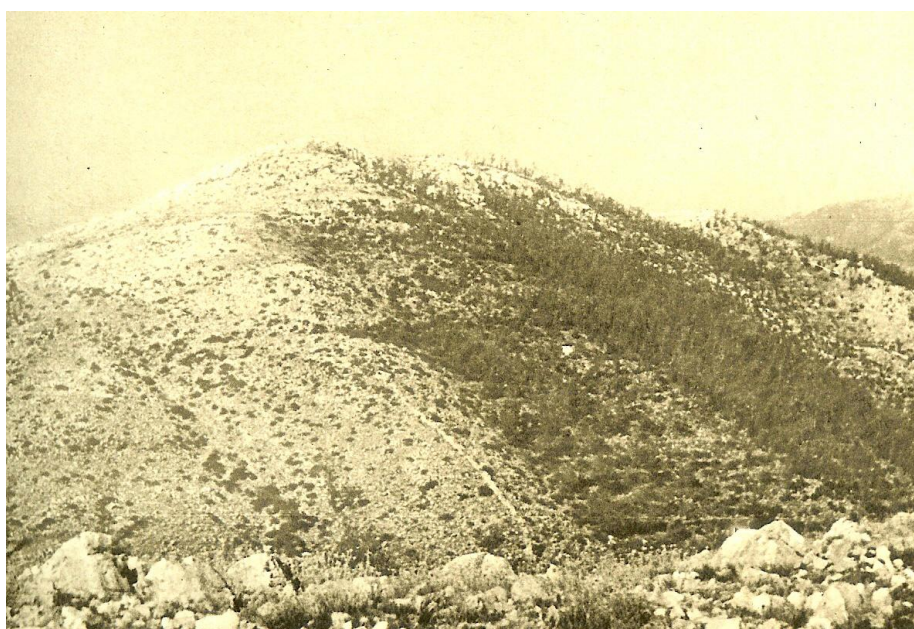
Cette journée de victoire se termine, pour le 5^e par cette note inoubliable : au sommet du mont conquis, officiers et tirailleurs sont assis, les jambes pendantes, sur les gradins naturels que forment les grosses dalles rocheuses de la crête, jubilant d'assister à la destruction des batteries et des colonnes allemandes dans les bas-fonds, vers Vallemajo.

L'officier de liaison du 63^e R. A. A. est là, et, fou de joie, dirige par radio le tir de l'A. D. sur les colonnes et les convois qui battent en retraite sur la route en lacets de Vallemajo, puis il règle leur compte, l'une après l'autre, aux batteries encore en position.

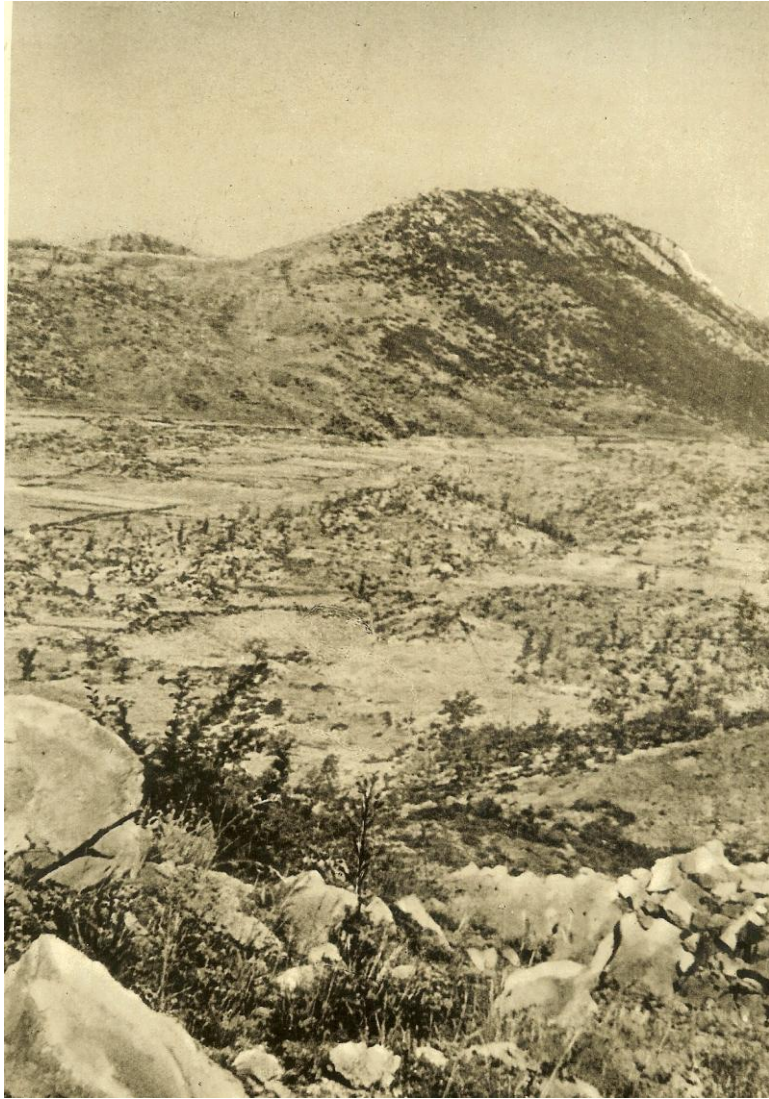
Quelle revanche pour 1940 et nos colonnes pitoyables de réfugiés mitraillées par l'aviation allemande sur les routes de France et de Belgique!



Cerasuolo, le Cerasola et le Pantano



Le Faito vu du Cerasola



Le Majo vu du Cerasola

Au sud : ouverture de la route d'exploitation.

Nous avons suivi l'effort principal de rupture de la 2° D.I.M. sur l'arête Feuci - Majo dominant tout le secteur. Cette avance conditionnait celle de la 4° D. M. M. sur les contreforts sud et cette dernière rendait elle-même possible la poussée rapide de la 3° D. I. A. et de son groupement blindé sur la route d'exploitation Castelforte - Coreno.

Reportons nous donc d'abord, le 13 au matin, à la 4° D.M.M.

1° Prise de Ceschito (4° D. M. M.).

Attaquant en liaison avec la 2° D. I. M., la 4° D. M. M. doit prendre pied sur les pentes sud du Feuci, en même temps que le 5° R. T. M., puis se rabattre sur le Ceschito, pour venir donner la main à la 3° D. I. A. qui débouchera de Castelforte.

Dans un premier temps, le III/6 R. T. M. s'empare, nous l'avons vu, du col de Crisano à 9 h. 30. De là, en un deuxième temps, il réalise, au début de l'après-midi, une belle manœuvre.

Couvert face à l'ouest par deux compagnies du II/6°, placées en 614 et en 625, il se rabat vers le sud. A 16 h. 30, le Ceschito est à nous.

« Le général Sevez estime alors le moment venu de fermer la poche sur les éléments ennemis de la dépression du Rivo Grande. Il prescrit :

- au 6° R. T. M. de descendre les pentes sud du Ceschito et de prendre liaison avec la 3° D. I. A.;

- au 2° R. T. M., qui appuie de ses feux l'action du 6° R. T. M., de se relier par sa gauche à celui-ci à l'ouest de Siola.

L'opération est vivement conduite et, en fin de journée, les éléments ennemis occupant les organisations du Rive Grande et du Tolarzo sont encerclés.

Le nettoyage, entrepris par les deux régiments et coordonné par le général commandant. l'I. D./4, nous livrera de nombreux prisonniers. Déjà, eu fin de journée, 132 Allemand.; sont capturés.⁴ »

2° DÉBOUCHÉ DE CASTELFORTE. (3° D. I. A.).

A Castelforte nous avons laissé les tirailleurs tunisiens, dans la nuit du 12 au 13, face à face avec les Allemands, dans les ruines du village.

Le 13, à 4 heures, le nettoyage reprend. Au II/4°, la 5° compagnie donne l'assaut à l'école, où l'on se bat au corps à corps entre les bancs et pupitres renversés, tandis que les 6° et 7° compagnies dégagent la rue principale, maison par maison.

A 7 heures le 2° bataillon fait sa jonction, vers la place de Castelforte, avec le 3° bataillon.

A 8 heures le sous groupement de Lambilly traverse le village et commence à déboucher sur la route d'Ausonia. A midi la question de Castelforte est réglée⁵.

Enfin, au nord, le I/4° aidé en fin d'après-midi par une action de revers du III/4° débouchant du Rivo Grande, parvient à liquider les casemates du Siola.

⁴ Compte rendu d'opération du corps de montagne

⁵ L'ennemi laissait entre les mains du 4° R. T. T. : 271 prisonniers, un char, 3 auto-cannons, et abandonnait sur le terrain de nombreux cadavres. Le 4° R. T. T. avait de son côté perdu 49 tués, 258 blessés et 4 disparus,

La prise de Castelforte par le 4° R. T. T., avec l'aide précieuse du 4° R. S. M. a été un facteur déterminant de la rapidité de l'exploitation qui empêcha l'ennemi de se rétablir.

La route d'exploitation est ouverte. Les blindés du groupement de Lambilly ont débouché au début de l'après-midi sur la route de Coreno et ses fantassins (6° compagnie du 4° R. T. T.) appuyés par nos chars, aident le 350° R. I. U. S. à s'emparer du mont Rotondo, qui est occupé vers 18 heures.

A la tombée de la nuit le groupement de Lambilly atteint le mont Aurito, puis il est arrêté devant une coupure de la route et une résistance.

Ainsi la 3° D. I. A. a largement débouché de Castelforte sur son axe d'exploitation, couverte à gauche par la 88° D. I. U. S. qui se dispose à attaquer le Cerri le 14 au matin.

Au nord : nettoyage de la boucle du Liri. (1° D. M. I.).

Pendant ce temps, que s'est-il passé dans la boucle Garigliano – Liri ? Nous avons vu que la poussée sur San Andrea était conditionnée par la prise du Girofano.

Dès la chute du Cerasola, le 13 mai, à 6 heures, la 4° brigade des F. F. L. déclenche son action offensive.

Le B. M. 24, qui a relevé le B. I. M. P., recommence sur la Costa Pietrafosca et 541 l'attaque exécutée la veille par ce dernier bataillon. Malgré les tirs d'arrêt ennemis il s'empare, vers midi, de l'éperon 541 jonché de cadavres allemands, et des pentes est du Girofano dont le 4° R. T. M. attaque le sommet.

Pendant ce temps, dans la partie basse, le bataillon de droite de la brigade (B. M. 21, capitaine Fournier) s'est infiltré à travers les champs de mines et, profitant du brouillard, a nettoyé le bois de Fontanelle. A 10 heures, il prend d'assaut la croupe de Valogna.

Ces résultats atteints, la 1° D. M. I. se met en mesure d'attaquer San Andrea.

Le B. M. 21, dépassant Fontanelle, marchera sur le village par le sud, tandis que la vague blindée de Galbert l'approchera par le sud-est et que la 22° B. N. A., poussant droit au nord, le débordera largement par l'est.

A 15 heures le B. M. 21 enlève la cote 99, faisant 19 prisonniers. A droite, l'escadron de Galbert, qui progresse lentement, gêné par le terrain coupé et le brouillard se heurte à des canons antichars qui lui mettent 3 chars « Medium » en flammes. A l'extrême droite cependant, le 22° B. N. A. avance assez facilement vers le nord, atteignant à 18 heures la parallèle 0 80, à hauteur de la cote 134.

Entre temps, le B. M. 21 est arrivé en face de San Andrea qui, perché sur un rocher à pic, paraît inexpugnable. Cependant l'ennemi ne se manifeste pas. Le capitaine Fournier décide d'envoyer une reconnaissance d'une vingtaine de

« Commandée par le capitaine Muller, la petite troupe part, après une concentration massive des feux de l'A. D. On observe son escalade avec anxiété. Aucune réaction. L'adversaire aurait donc décroché?

A 18 h. 30 la reconnaissance signale 62 prisonniers dont un officier. San Andrea est pris. Le bataillon va s'y installer.

A 18 h. 55 la vague de Galbert atteint le Moroni, où elle est soumise à un violent bombardement. A la tombée de la nuit elle est à la fourche des routes de San Appolinare, San Ambrogio et San Andrea.⁶ »

Une patrouille du 22° B. N. A. reconnaît San Ambrogio abandonné par l'ennemi. Toute la partie est de la boucle Liri-Garigliano est donc nettoyée.

⁶ Historique de la 1° D. F. L.

AU SOIR DU 13 MAI.

La conquête du Feuci et du Majo par la 2^o D. I. M., celle du col de Crisano et du Ceschito par la 4^o D. M. M., l'occupation de Castelforte et de ces débouchés par la 3^o D. I. A., le nettoyage de la boucle du Liri par la 1^o D. M. I., matérialisent au soir du 13 mai la rupture du front ennemi devant le C. E. F.

L'attaque de « puissance » a réussi. 206.000 coups de canon ont été tirés par le C. E. F. durant ces quarante-huit heures. La percée est réalisée. L'ennemi a commis la faute d'accepter la bataille sur sa position du moment, et d'y user ses réserves locales.

Il faut maintenant, sans perdre une heure, passer à l'exploitation, faire jouer le facteur « vitesse ».

En fin de journée le général Juin donne l'ordre de pousser à toute allure en avant. Il faut profiter du « déséquilibre produit », ne pas laisser à l'ennemi la possibilité de se rétablir, à ses renforts le temps de garnir les lignes, « Dora » et « Hitler ».

Dans un magnifique élan, négligeant les îlots de résistance qui tiennent encore, les unités françaises vont se lancer à la poursuite des Allemands, dont la retraite tourne à la déroute.

Quarante-huit heures après le déclenchement de l'offensive, le général Juin peut lancer son premier ordre du jour de victoire que les combattants lisent avec émotion :

« Après deux jours de combat, malgré une résistance farouche sur des positions qu'il croyait inexpugnables, l'ennemi se replie, désorganisé, battu.

Un terrain considérable a été conquis. Une position d'une importance capitale : le massif du mont Majo, est entre nos mains. Plus de 1.000 prisonniers ont été faits, dont 18 officiers. Notre avance continue.

Je demande à tous de redoubler d'efforts et de vigueur. Le magnifique succès d'hier est le gage de la victoire de demain.

En avant!

Le Général d'armée
Commandant le Corps expéditionnaire français,
JUIN. »

B. — DEUXIÈME PHASE : NETTOYAGE ET EXPLOITATION.

A partir du 14 mai les divisions d'exploitation vont se lancer sur leurs axes, tandis que les 2° D. I. M. et 1° D. M. I. achèveront l'occupation et le nettoyage du massif du Majo et de la boucle du Liri.

Suivons d'abord cette action de nettoyage.

1° LE NETTOYAGE.

Le nettoyage du massif du Majo par la 2° D. I. M.

La conquête du Majo réalisée le 13, le général commandant la 2° D. I. M. prescrit :

- au 5° R. T. M. : de nettoyer les pentes à l'ouest du Majo et de pousser sur la jetée Majo - Castellone;
- au 4° R. T. M. : d'agir sur l'axe Majo - Vallemajo - San Giorgio.
- Le 8° R. T. M., orienté d'abord sur la direction Coreno - Ausonia sera ramené sur le Majo.

5° R. T. M. - Le 14 mai, dès 3 heures du matin, le II/5° se porte sur le Carosa, prolongement nord-ouest du Majo, qu'il occupe à 5 heures, sans contact avec l'ennemi. A 10 heures il est sur le Calvo.

Le lendemain 15 il se porte vers midi sur le Castellone qu'il occupe sans difficulté et d'où il domine San Giorgio.

A la suite du 2° bataillon, les 1° et 3° bataillons se sont portés, le 14, l'un sur le Carosa, l'autre sur le Calvo, très gênés par les tirs d'artillerie et les champs de mines (capitaine Delages du III/5°, mortellement blessé par mine).

Le 15 au matin, le I/5° reçoit l'ordre de nettoyer les arêtes nord-ouest en poussant sur le Colle Santa Lucia et le Colle Macéra Longes tandis que le III/5° nettoiera les pentes ouest en occupant Casale, Annunziata, puis les Colle Le Forche et Garcera.

Ainsi sera achevée l'occupation totale des rides occidentales, avant que les divisions voisines, qui empruntent les routes du bas, fassent leur jonction à l'entrée de la trouée d'Esperia.

Les bataillons remplissent leur mission, s'engageant sur le désert de pierres, coupé de ravins cultivés, qui descend en pente douce vers l'ouest, exposé aux vues et aux coups de l'ennemi.

Devant Santa Lucia, le I/5° se heurte à d'assez vives résistances, qu'il surmonte par la manœuvre à 19 heures.

Le III/5° arrêté devant Casale, doit monter une opération pour s'emparer du village où il fait 19 prisonniers. Il nettoie ensuite Pimpinelli et atteint, dès 10 heures, le Colle Le Forche (le lendemain il s'étendra sur le Colle Alte, à 1.200 mètres au nord).

Le 16, des dernières hauteurs, le 5° R. T. M. verra la 1° D. M. I. déboucher, de l'est, dans la cuvette à l'ouest de Santa Lucia, tandis qu'arriveront du sud les premiers éléments de la 3° D. I. A. Sa mission sera remplie.

4° R. T. M. - Le nettoyage des crêtes nord du Majo est rondement mené par un groupement des 2° et 3° bataillons du régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel Thouvenin.

Dans l'après-midi du 13 le groupement a liquidé toutes les résistances de l'Agrifoglio et de 604, que le bombardement français avait consciencieusement écrasées.

Dans la soirée on signale d'importantes colonnes allemandes en retraite vers Vallemajo. Le commandant Daillier demande alors un tir d'artillerie qui provoque une véritable panique.

Le 14 mai, dès que le ravitaillement en munitions de mortiers est parvenu, la progression reprend. L'artillerie ne peut, en effet, que difficilement appuyer le 4° R. T. M. en raison de la distance.

Après avoir nettoyé Vallemajo, le II/4° se heurte à une forte résistance organisée à San Thomazo, barrant la route de San Giorgio.

Une opération est aussitôt montée. Le I/4° (bataillon de Rocca Serra) manœuvrera par les hauts (Colle Alto - Paolino - Cantalupo); le III/4° (bataillon Daillier), après une forte préparation de mortiers, bousculera les défenseurs de San Thomazo.

Menée avec vigueur, l'affaire réussit pleinement. De nombreux prisonniers tombent entre nos mains. La route de San Giorgio est ouverte.

A 17 heures, le I/4° établit, à l'extrémité du Cantalupo, la liaison avec le 22° B. N. A. de la 1° D. F. L.

Finalement, vers 21 heures, une reconnaissance commandée par le lieutenant Ribot arrive aux lisières du San Giorgio du Liri, bondit sur des Allemands qui s'enfuient dans les jardins, les poursuit à la course en tirant des rafales de mitrailleuse, et fait ainsi 38 prisonniers.

« La nuit descendue sur la vallée du Liri, troublée seulement par quelques rafales d'armes automatiques. L'adjudant-chef Longeron entre avec précaution dans le village. Au centre de San Giorgio, une ombre l'arrête « Halte-là, qui vive? » Il répond fièrement : « France, liaison »⁷

La 2° D. I.M. a rejoint la 1° D. M. I.

Ayant achevé sa mission, la 2° D. I. M. reste sur place, dépassée par ses voisines.

L'action de la 1° D. M. I.

La 1° D. M. I. a non seulement une mission de nettoyage de la boucle du Liri, mais une mission de couverture vers le nord et de liaison avec la 8° armée, qui s'avérera délicate en raison du décrochage constant des deux armées.

Le 14 mai, la « vague » blindée de Galbert, toujours en pointe, entre à San Apollinare à 7 heures après avoir réduit un solide point d'appui avec l'aide des chars « Medium » américains.

A 10 heures elle est arrêtée par un réseau serré d'antichars installé sur le Cantalupo. Elle a de la casse⁸. Des tirs sont demandés à l'artillerie.

A droite, le 22° B. N. A. cherche en vain à établir la liaison avec la 8° division indienne qui doit être de l'autre côté du Liri. Il subit de lourdes pertes du fait des mortiers allemands de la rive nord. A 11 heures un officier canadien franchit le Liri à la nage et assure la liaison à San Apollinare.

Un ordre du C. E. F. prescrit alors à la 1° D. M. I. de se mettre en mesure de déboucher, avec des groupements à base de blindés, de San Apollinare sur le Cantalupo et San Giorgio et de Vallemajo sur San Giorgio.

Le général Brosset constitue donc trois groupements :

⁷ Historique de la 2° D. I. M : *Victoire en Italie*

⁸ Le lieutenant Sollum est blessé mortellement par un obus qui traverse son char et lui arrache les deux jambes. Le lieutenant Pobietta, du 3° R. S. M., est tué, de même que le lieutenant Langlois Du 22° B.N. A.

- groupement n° 1 : lieutenant-colonel Bavière (vague blindée n° 2 et 22° B. N. A.), sur l'axe San Apollinare – San Giorgio;
- groupement n° 2 : colonel Raynal (vague n° 3 et B. M. 24) sur l'axe Vallemajo - San Giorgio;
- groupement n° 3 : chef de bataillon Magny (vague n° 1 et B. I. M. P.) en réserve au nord-est de San Andrea.

Entre les groupements 1 et 2, le B. M. 2 agira à pied sur l'axe des monts La Guardia et Paolino.

Dans l'après-midi, après une vigoureuse intervention de l'artillerie alliée sur le Cantalupo, le groupement n° 1 l'occupe. L'ennemi a décroché précipitamment.

Une section d'infanterie gravit la crête vers 17 heures. Du haut du Cantalupo, le petit groupe de Français découvre toute la vallée du Liri, les arrières de la ligne « Gustav » et ce secteur des Abruzzes où tant des nôtres sont tombés au cours de l'hiver.

Le 15 mai le débouché de San Giorgio vers l'ouest s'avère difficile en raison, des violents feux de mortiers de la rive nord du Liri. La division reçoit alors mission d'appuyer et de couvrir l'action de la 3° D. I. A. sur Esperia, en agissant sur l'axe San Giorgio - Monte Calvo. Elle participera donc désormais à l'exploitation de celle-ci. Sa mission de nettoyage de la boucle du Liri est terminée. Revenons donc en arrière pour reprendre, à partir du 14, la phase d'exploitation.

2° L'EXPLOITATION.

Le 14 mai, le premier rôle passe aux grandes unités chargées de l'exploitation stratégique : le corps de montagne et la 3° D. I. A.

14 mai : Corps de montagne.

Nous avons vu que les deux éléments du Corps de montagne devaient se réunir dans la vallée de l'Ausente, la 4° D. M. M. venant de l'Est après sa participation à la rupture sur le Ceschito, les goums du général Guillaume venant du sud après avoir franchi la position ennemie derrière la 88° D. I. U. S. dans le secteur américain.

La 4° D. M. M. devait ensuite mettre la main sur le goulet d'Ausonia, d'où déboucheraient les blindés de la 3° D. I. A., et pousser sur les pentes nord du Fammera. Le groupement Guillaume, au sud, se lancerait directement à l'assaut du Petrella, dès que la 88° D. I. U. S. lui aurait livré Spigno.

Il était prévu que le groupement de la 4° D. M. M. comprendrait initialement les 2° et 6° R. T. M., mais les pertes subies par ces deux régiments dans leur participation à la rupture, et la nécessité de nettoyer la poche du Rivo Grande, obligent à constituer, avec les éléments réservés, un nouveau groupement qui est confié au colonel Bondis. Il comprend : le 3° G. T. M., le I/1° R. T. M., le 11/2° R. T. M., le I/69° R. A. A. et une section du génie.

Le 14, au petit jour, le groupement Bondis débouche du col de Crisano, gêné d'abord par une colonne de la 2° D. I. M. qui emprunte la même piste pour gagner le Majo, puis ralentit par des résistances qu'il liquide, faisant des prisonniers.

A 8 h. 30 il traverse la route Castelforte - Coreno, sur laquelle progressent des éléments de la 3° D. I. A. Il cherche alors à poursuivre son mouvement en direction de Fammera Di Spigno, mais est arrêté par des résistances sérieuses à hauteur de Massa Valente.

Ces retards ont permis à la 3° D. I. A. débouchant de Castelforte de prendre à son compte le nettoyage de l'axe routier Castelforte – Coreno – Ausonia et la couverture de la vallée de l'Ausente face au nord.

Au sud, le groupement Guillaume démarre à 6 heures, en deux colonnes, pour franchir l'Ausente, la colonne nord (4° G. T. M.) orientée sur le Castello et le Faggeto, la colonne sud (1° G. T. M.) devant dépasser le 350° R. I. U. S. à Spigno et marcher sur le Revole.

Mais la traversée de la vallée de l'Ausente, barrée par des champs de mines et fortement battue par l'artillerie, s'avère difficile. Les blindés de Dodelier eux-mêmes sont arrêtés au colle Torrerisi. Il faut stopper, tandis que les démineurs travaillent dans les champs de blé, sous les obus.

Le général Sevez porte alors son P.C. avant à Crisano, puis à Casale. Il voit le colonel Bondis à Cardito, puis les commandants de sous-groupements de goums Hogard et Gauthier, enfin le général Guillaume lui-même, et donne ses ordres pour la reprise d'une progression rapide en direction du Petrella et de Fammera Di Spigno le lendemain.

3° D. I. A.

Le 14 mai, au lever du jour, le groupement de Lambilly (4° R. S. M.) et le 3° R. T. A., lequel a dépassé le 4° R. T. T., s'engagent sur la route de Coreno. Après une violente résistance à Cardito, le 3° R. T. A. s'empare dans l'après-midi, de Coreno, déjà débordé sur les hauteurs à l'est par la 2° D. I. M. En fin de journée il est au Colle Arnale, à 1.500 mètres au sud-est d'Ausonia.

La « ligne des Orangers » n'a pu être garnie à temps.

LA SITUATION LE 14 AU SOIR.

Au soir, le 14, le dispositif allemand est complètement submergé :

- la 1° D. M. I. est entrée à San Giorgio du Liri;
- la 2° D. I. M. tient le Castellone et le Cantalupo;
- la 3° D. I. A. est devant Ausonia;
- le corps de montagne a nettoyé la vallée de l'Ausente, prêt à aborder les premières pentes du Petrella et du Fammera.

A la gauche du C. E. F., le 2° C. A. U. S., après une lutte acharnée, s'est emparé de Santa Maria Infante et des monts Bracchi et Cerri. A la droite du C. E. F., le 13° C. A. britannique a atteint la route Cassino - Pignataro.

« L'ampleur et la puissance de l'attaque alliée ont manifestement constitué une surprise pour le Commandement allemand qui n'a pas su apprécier la situation en temps opportun. Devant le front du C. E. F. en particulier, il a commis la faute, escomptée d'ailleurs par le général Juin, d'accepter la bataille sur la « position du moment » et d'y faire casser ses quelques réserves locales. Cette faute lui a coûté la 71° division et le Kampfgruppe Nagel (6 bataillons) que le C. E. F. a mis hors de combat en quarante-huit heures.

La seule parade efficace à la manœuvre française aurait été de « décrocher » sur la « Orange Linie » et de barrer les accès du massif du Petrella. Mais, bien au contraire, l'opiniâtre résistance de la garnison de San Maria Infante a incité le Commandement allemand, le 13 mai, à vouloir rétablir la situation dans la région d'Ausonia et il trouve le moyen :

- de laisser dans la région Itri - Fondi un fort Kampfgruppe (104 Pz. Gr. Rgt.) de la 15° Pz. Gr. Div.;
- de dégarnir le massif du Petrella des rares éléments qui s'y trouvaient (descente du 8° Gebirgs Pionere Btn dans la vallée de l'Ausente) ;
- d'engager par morceaux la 90° Pz. Gr. Div. qui arrive en toute hâte de la région de Rome.

Ces décisions prouvent à quel point il se méprend sur les intentions de manœuvre du général commandant le C. E. F.⁹ ».

Lorsque les premiers éléments du 200^e régiment de la 90^e Pz. Gr. Div. se présenteront devant Ausonia, colonel en tête, ils y trouveront déjà des unités de la 3^e D. I. A. et seront balayés.

15 MAI : FRANCHISSEMENT DU GOULET D'AUSONIA ET PÉNÉTRATION DANS LE MASSIF DU PETRELLA.

Le 15 mai il s'agit, pour la 3^e D. I. A., de faire tomber Ausonia en débordant le village par l'est sur Castelnuovo et par l'ouest sur La Bastia et les pentes du Fammera, puis de pousser ses blindés en direction d'Esperia.

Le corps de montagne devra prendre pied dans le massif Petrella - Fammera, puis pousser un groupement en direction du mont Revole, pour amorcer la manœuvre du C. E. F., et un autre groupement au sud d'Esperia, au profit de la manœuvre de la 3^e D. I. A.



« ... La jeep du général de Monsabert annoncée par son klaxon claironnant à plusieurs tons bien connu des tirailleurs sur les champs de bataille... »

Dans la matinée, à l'aile droite de la 3^e D. I. A., le II/3^e R. T. M. (Btn Valentin) occupe Castelnuovo et, refoulant des éléments ennemis dans la région d'Annunziata, établit la liaison avec la 2^e D. I. M.

Au centre, le I/3^e (de Rocquigny) nettoie et dépasse Ausonia; mais les blindés de Lambilly sont stoppés, à 2 kilomètres au delà d'Ausonia, par des feux violents d'automoteurs.

A l'aile gauche, on se trouve en face du verrou de la Bastia, véritable bastion rocheux, puissamment fortifié, sur lequel s'accroche la ligne « Dora » et qui commande la route d'Esperia.

⁹ « La bataille du Garigliano », relation du 3^e bureau du C. E. F. obligeamment communiquée par le commandant de Boissieu.

Le III/3° R. T. A. (Rendu) attaque la Bastia par les pentes est, tandis que le II/7° R. T. A. (Lahache), qui vient d'occuper sans difficulté le village perché de Selvacava, l'aborde par le sud, vers midi.

Dès le début la lutte est chaude. Nos tirailleurs escaladant les pentes abruptes sont cloués dans les rochers par les « minen » et les grenades. Il faudra remonter une attaque le lendemain.

A l'extrême gauche de la 3° D I. A., le III/7° (Peponnet), en liaison avec le corps de montagne (liaison qui se traduit même par un certain embouteillage sur des pistes communes), entreprend à 16 heures l'ascension du Fammera. Dans l'après-midi il occupe sans incident Fammera Di Spigno où, en fin de journée, il accueille avec les honneurs qui lui sont dus une compagnie allemande du 211° I. R. qui vient elle-même occuper la hauteur! Surprise, cette compagnie laisse 20 morts et 23 prisonniers.

Pendant ce temps, au Corps de montagne, le groupement Bondis s'élève sur les pentes du Fammera. A sa gauche, au groupement Guillaume, le 4° G. T. M. livre un gros baroud pour enlever le Castello, où il fait 200 prisonniers. A l'extrême gauche, le 1° G. T. M. atteint en une ascension de 500 mètres la forteresse naturelle de Spigno que les Allemands ont fait sauter, maison par maison.

Le général Kendall, commandant la 88° D. I. U. S. est là. « Je vous ai donné Spigno à 7 heures », dit-il au capitaine Lyautey, de l'E.-M. des goums « Et le général Guillaume me charge de vous dire que nous serons au Petrella à 15 heures! », répond le capitaine.

A 11 heures le 1° G. T. M. se lance sur la muraille qui se dresse à 1.000 mètres au-dessus du village. C'est le commencement de la grande aventure des goums qui se poursuivra, de massif en massif, jusqu'aux approches de Florence ¹⁰.

De ce jour retentiront sans arrêt dans les ravins et rochers de la montagne, répercutés par les postes radios des goumiers, les ordres impétueux du général Guillaume : « Allo Brahim! (indicatif du colonel Leblanc), Allo Bison! (colonel Gautier) m'entendez-vous? Zidouh l' gouldem! Zidouh l' gouldem! (En avant! En avant!) Le Boche décroche! Zidouh l' gouldem! »

La pénétration dans le massif des monts Auruci va se poursuivre, ralentie surtout par le faible débit des pistes. L'allongement des colonnes sur chaque piste sera tel que la tête du groupement Bondis atteindra les hauteurs sud d'Esperia, le 16 mai, avant que la queue soit engagée dans le massif.

16 MAI : LA LUTTE POUR ESPERIA.

Nous avons vu que la mission de la 3° D. I. A. était d'ouvrir au C. E. F. la route d'exploitation en forçant le seuil d'Esperia, appuyée à gauche par le corps de montagne, sur le versant nord du massif, et couverte à droite par la 1° D. M. I. agissant sur le couloir entre le mont d'Oro et le Liri.

Le général de Monsabert devra donc d'abord faire tomber la Bastia, puis se mettre en mesure d'attaquer Esperia, sur l'axe La Bastia - Monticelli.

Dans la nuit du 15 au 16, il remanie ainsi son dispositif :

- *groupement de Linarès* : 3° R. T. A., II/7° R. T. A., 2 compagnies chimiques U. S. et 2 groupes de 105;

¹⁰ Pierre Lyautey. La campagne d'Italie, souvenirs d'un goumier. (Librairie Plon. Paris)
On lira avec intérêt cet ouvrage au style alerte qui restitue parfaitement l'atmosphère ardente et pittoresque des goums.

- *groupement Chappuis* : 7° R. T. A. moins 1 bataillon, 1 groupe de 105;
- *groupement de Lambilly* : 4° R. S. M., 755° bataillon de chars U. S., 2 escadrons de T. D. du 7° R. C. A. ;
- *groupement Van Hecke* : reliquat du 7° R. C. A.;
- *en réserve* : le 4° R. T. T.

Le colonel de Linarès, auquel le II/7° R. T. A. a été prêté pour l'opération, est chargé de s'emparer de la Bastia avec deux bataillons et un solide appui d'artillerie.

Le II/7° R. T. A. repart donc en direction sud-nord, vers 440. Mais il ne parvient pas à s'emparer de 482. Plus tard on retrouvera plusieurs de ses tirailleurs tués, agrippés aux rochers, à quelques mètres des emplacements allemands. Quant au III/3° R. T. A., qui a repris son attaque de l'est, il réussit à s'accrocher au haut des pentes, mais en est rejeté, au début de l'après-midi, par une violente contre-attaque. L'affaire de la Bastia ne pourra donc être liquidée que le lendemain.

Cependant ceci n'empêche pas le colonel de Linarès de faire glisser la droite de son groupement vers Esperia, en liaison avec le groupement blindé de Lambilly qui agit sur la route.

A 9 Heures il atteint le carrefour des routes d'Esperia et de San Giorgio. En fin de journée, chars, T. D. et tirailleurs sont arrêtés à 4 kilomètres à l'est d'Esperia, par les casemates et les armes antichars de la ligne « Dora ».

A gauche le groupement Chappuis a atteint dans l'après-midi le mont Acquare Pellegrin, où il a repoussé deux contre-attaques. Il s'agit maintenant de se mettre en place pour réaliser la manœuvre prévue : attaque frontale, combinée avec un large débordement par le sud.

Tandis que le 3° R. T. A. et les blindés exerceront leur action sur l'axe général de la route, le 7° R. T. A. débordera Esperia par le sud et le groupement Bondis prolongera le débordement par les crêtes au sud, selon le plan initial. L'attaque se déclenchera à 5 heures, le 17 mai.

Malgré de grandes difficultés l'artillerie de la division peut être amenée à bonne portée du verrou d'Esperia.

A la 1° D. M. I.

A l'aile droite française, le terrain à l'ouest de San Giorgi étant défavorable aux chars, le général Brosset supprime les groupements et rétablit les brigades.

Le 16 mai au matin, la 4° brigade, qui tient San Giorgi, reprend donc la progression vers l'ouest, à base d'infanterie s'infiltrant dans les couverts.

Le B. I. M. P., en tête, entre la route et le Liri, est fortement pressé, de front et de flanc, après avoir franchi la rivière de San Antonio. Au cours de l'action, son commandant, le chef de bataillon Magnv, intervient lui-même, avec une section de la 3° compagnie, laquelle a perdu tous ses officiers. Il est tué en tentant d'enlever la cote 69 qui menace sa gauche. Outre son chef, le bataillon perd 16 tués et 43 blessés, dont 2 officiers (capitaine Courant et lieutenant Salvat, tués).

Au soir, la 1° D. M. I. reçoit, pour le 17, l'ordre d'appuyer l'attaque de la 3° D. I. A. sur Esperia et le mont Doro, en poussant elle-même vers l'ouest sur son objectif final : le mont Calvo (1 kilomètre nord du mont d'Oro).

Le général Brosset confie cette action à la 2° brigade qui disposera du B. M. 24, du 1° R. F. M., d'éléments du 8° R. C. A. et de 2 compagnies de chars « Medium » :

- à droite, le long du Liri, le B. M. XI poussera sur Chiaïa et Santa Maria;
- à gauche, le B. M. 24 (que la 2° brigade relèvera le 17 au soir par le B. M. 5) attaquera, en liaison avec la 3° D. I. A., les pentes nord du mont d'Oro et le mont Calvo.

Les unités partiront le 17 au matin à l'unisson de la 3° D. I. A., successivement du sud au nord : B. M. 24, puis B. M. XI.

Le B. M. 4 prendra position sur le Liri derrière le B. M. XI pour couvrir le flanc droit, face au nord.

Pendant cette journée du 16, à l'aile gauche française, le groupement Guillaume atteint le mont Revole, par son 1° G. T. M., tandis que son 4° G. T. M. occupe le Capriola et le Coculo. Ce même jour, le 1° R. T. M. vient renforcer le groupement (colonel Brissaud-Desmaillet).

17 MAI : FORCEMENT DE LA LIGNE « DORA » ET DU VERROU D'ESPERIA.

L'opération « Ernestine » se déclenche à 5 heures.

Au sud. - Le groupement Bondis, du corps de montagne, s'empare, au prix de fortes perles, du mont Lago, du Calvo et de Vigna Del Pozzo, où il se maintient malgré plusieurs contre-attaques. Il domine ainsi Esperia que l'ennemi sera obligé d'abandonner pour éviter l'encerclement.

Au centre (3° D. I. A.). -- Le groupement Chappuis progresse le long des pentes du Fammera, débordant les derniers défenseurs de la Bastia, qui cessent la résistance et s'enfuient.

Tandis que le III/7° fonce vers le mont Calvo, où il se reliera à la 4° D. M. M., le I/7° descend, par petites colonnes, sur le Castello d'Esperia.

Pendant ce temps le groupement de Lambilly pousse sur la route d'Esperia, appuyé au nord par le groupement de Linarès qui donne la main à la 1° D. M. I.

Pressés de front, débordés au sud par la montagne, dont ils sentent la menace depuis deux jours, les Allemands évacuent précipitamment Esperia.

A 11 heures le groupement de Linarès entre dans le village dont les patrouilles du 7° R. T. A. abordent les lisières sud : 50 prisonniers sont cueillis.

Au nord (1° D. M. I.), dans la matinée, le B. M. 24 a progressé vers les pentes nord du mont d'Oro. A midi, il est pris à partie par des mortiers et des armes automatiques embusqués dans les maisons et les têtes de ravin.

A sa droite, le B. M. XI a d'abord été arrêté, à 8 heures, par des champs de mines protégés par des armes automatiques et des mortiers; puis il a repris sa marche, après avoir ouvert des passages, non sans pertes (dont le lieutenant de Falconnet et le médecin capitaine Hervé, tués).

Dans l'après-midi le 3° R. T. A. et les blindés repartent et franchissent le col à l'ouest d'Esperia pour s'engager clans la descente vers Monticelli.

A la sortie du village, spectacle frappant : un enchevêtrement indescriptible de canions, de chars démolis aux chenilles arrachées, de véhicules tordus et calcinés, avec des cadavres brûlés et pourrissant au milieu de la ferraille. Résultat d'une concentration de l'A. D. 3 sur les renforts allemands qui arrivaient à Esperia¹¹. Un « Bull-Dozer », impavide sous les obus, bascule le tout dans le ravin pour dégager le passage de nos blindés.

¹¹ Le 15 mai, au P. C. de la 3° D. I. A., un alsacien de la 90° Panzer déclare qu'il a débarqué de canions aux lisières ouest d'Esperia et qu'un autre bataillon débarquera certainement au même endroit.

Les Pipper Cubs sont aussitôt alertés. Vers 18 heures la radio d'un Pipper annonce qu'un gros convoi arrive à l'endroit indiqué... Le général de Monsabert n'est pas à son P. C. mais le

A 1 kilomètre au delà d'Esperia, nos éléments sont bloqués par des résistances d'infanterie et surtout par des canons automoteurs et antichars postés dans la région est de Monticelli.

La progression devra donc continuer par les hauts, de part et d'autre de la route, pour déborder ces résistances.

Au sud, le 7° R. T. A., qui a dépassé Esperia, est arrêté par des questions de ravitaillement et de mulets, mais, au nord, une compagnie du 3° R. T. A. atteint en fin de journée le sommet de l'étrange pain de sucre que représente le mont d'Oro.

A la droite française, le B. M. XI de la 1° D. M. I. enlève Chiaïa à 17 h. 30, après une sévère lutte de nettoyage menée, maison par maison, avec l'aide des chars.

C'est donc par la droite que la décision pourra être obtenue.

Dans la nuit du 17 au 18, infatigable, la 1° D. M. I. accentue son débordement. Le B. M. XI occupe de nuit le mont Santa Maria, sur la rive sud du Liri, tandis qu'à sa gauche le B. M. 5 escalade le mont Calvo dont il atteint le sommet à 3 heures du matin.

La 1° D. M. I. a, dès lors, atteint tous ses objectifs.

En arrière de ses bataillons de tête, le B. M. 21 et le B. M. 24 couvrent l'opération en s'échelonnant le long du Liri, face au nord, car les Britanniques n'ont pas encore atteint le méridien 78.

18 MAI : AU CONTACT DE LA LIGNE « HITLER ».

De Pontecorvo la ligne « Hitler » se prolongeait dans la zone d'action française sur : une boucle du Liri, le rio Forma-Quesa, le mont Mandrone, et, au sud-ouest d'Esperia, sur les cotes 127 et 178 et enfin sur le mont Faggeto. En arrière, les centres de résistance du mont Leucio et du Cozonella couvraient le nœud routier de Pico.

Dans la région d'Esperia, où elle barrait la route de Pico, la ligne « Hitler » était une véritable petite « ligne Maginot », comportant des casemates de béton surmontées parfois de tourelles, avec P. C. organisés, chambres de repos, couchettes, système de ventilation, etc...

Au nord, la 1° D. M. I. qui a mené la manœuvre le 17 et se trouve en échelon avancé, se heurte assez vite le 18 à la ligne « Hitler ». Le B. M. 4, qui s'est intercalé entre le B. M. 5 et le 1° B. M. XI, tente en vain de franchir la Rio Forma Quesa, défendu non seulement par des blockhaus et des « minen », mais aussi par des chars qui se déplacent sur la rive nord.

Au centre, à la 3° D. I. A., le groupement de Linares a repris, dès 3 h. 30, la progression sur Monticelli que, débordé par le nord, l'ennemi a évacué. A 11 heures, le groupement envoie des reconnaissances sur San Oliva que le II/3° R. T. A. occupe en fin d'après-midi.

général Besancon, commandant 1'A. D., est là : « Je fais donner le grand jeu, déclare-t-il, au moins 8 ou 10 groupes!... » et il court à sa radio.

Quelques minutes après la concentration se déclenche. Le général de Monsabert, qui se trouve à un P. C. en ligne et n'est au courant de rien, se précipite au micro pour demander ce qui se passe. C'est le général Besancon qui lui répond : « C'est formidable, mon général !.... » et il lui explique son intervention.

Pendant ce temps, dans son appareil radio, l'observateur du Pipper-Cub jubile : « En plein dedans ! ... » ne cesse-t-il de répéter.

Le spectacle du maternel détruit et les tombes voisines devaient prouver l'efficacité de cette concentration (récit du commandant Bonheure, alors capitaine à l'E.M. de la 3° D. I. A.).

Le groupement arrive lui aussi au contact de la ligne « Hitler », établie sur les hauteurs à l'ouest du village. Le bataillon de Rocquigny (I/3°) aborde la cote 101, un des bastions de cette ligne, juste au moment où un Kampfgruppe de la 26° Panzer arrive et commence à en garnir les blockhaus. Surpris en pleine installation, les Allemands jettent leurs équipements et s'enfuient, laissant entre nos mains 40 prisonniers. Dans cette affaire le I/3° perd 4 hommes. Le 3° R. T. A. a mordu sur la ligne « Hitler », mais ne peut étendre son occupation.

A gauche du groupement de Linares, le groupement Chappuis, qui poursuit sa progression sur un terrain difficile, parfois sans mulets et sans ravitaillement, se porte à la Madona Di Montevetro, où il rencontre des Marocains du corps de montagne. A 15 heures, il débouche de cet éperon en direction du mont Cozonella. Mais il se heurte également aux bastions de la ligne « Hitler », organisé sur les cotes 127 et 178. Le capitaine Mercier, commandant la 9° compagnie du 7° R. T. A., et le lieutenant Quénot sont tués par la même rafale de mitrailleuses vers 19 heures.

Il faut attendre le lendemain pour monter une action de force.

A la gauche française le groupement Guillaume débouche du Revole le 17, vers 15 heures. Les goudiers de tête ont la surprise de découvrir dans la cuvette de Valle Piana qui s'ouvre à leurs pieds, une colonne allemande de la valeur de deux bataillons qui vient de descendre de camions et marche tranquillement au pas de route, en colonne par trois, l'arme à la bretelle et en fumant la cigarette!

« Pas un coup de fusil! Pas un coup de canon! Laissez-les bien s'engager! », ordonne le général Guillaume aussitôt averti. Et les goudiers se glissent sans être vus sur les sommets entourant le cirque, le 4° G. T. M. au nord, le 1° G. T. M. au sud et à l'ouest, le 1° R. T. M. attendant l'ennemi sur place sur les flancs du Revole... et, suivant l'expression du commandant Pierre Lyautey, « l'on prépare une véritable omelette d'Allemands! »

Quand l'ennemi, qui s'est déployé en colonne de sections pour gravir les pentes, est près d'atteindre le sommet, nos hommes surgissent de partout sur les crêtes et ouvrent un feu d'enfer, tandis que l'artillerie de montagne incendie les véhicules restés sur la piste dans le bas-fond.

A 18 heures les deux bataillons sont liquidés. Les prisonniers faits révèlent qu'ils appartiennent au 400° A. A. et au 194° Pz. Gr. Rgt et venaient occuper la 2° position. « Jamais nous n'aurions pensé, avouent-ils, que les Marocains passeraient par les aiguilles de la haute montagne. » (Pierre Lyautey.)

Le 18, le Corps de montagne, après avoir occupé le Faggeto, vient couper pratiquement la rocade Itri-Pico, qu'il tient sous son feu à hauteur des monts Pezze (1° G. T. M.) et Croce (4° G. T. M.) se disposant à attaquer Campodimele fortement tenu.

Au sud du C. E. F., les Américains s'emparent d'Itri,

Au nord du C. E. F., les Britanniques sont au contact de la ligne « Hitler » entre Acquino et Pontecorvo.

Au soir du 18 mai, la deuxième bataille peut être considérée comme gagnée. L'objectif 02 de corps d'armée est atteint. La 1° D. M. I. tient les monts Santa Maria et Calvo. La 3° D. I. A. occupe San Oliva et le mont d'Oro. Le corps de montagne est établi sur les monts Serra. Del Lago, Faggeto, et Pezze et coupe la seule rocade ennemie, dont les Américains tiennent du reste une des extrémités à Itri.

Cette journée du 18 mai est marquée malheureusement aussi, pour le C. E. F., par des pertes douloureuses. Le colonel de Lambilly, commandant le 4° R. S. M., est tué aux abords de Monticelli que l'ennemi bombardait et le lieutenant-colonel Bourgeois, du 3° R. T. A., est tué en jeep par un éclat d'obus qui lui fracasse le crâne. Le lieutenant-colonel Pineau, du 7° R. C. A. saute sur une mine.

19 MAI : COMBATS SUR LA LIGNE « HITLER ».

Le 19 mai la résistance allemande se raidit.

L'avance française au sud de la vallée du Liri commence à inquiéter fortement les Allemands. Le communiqué du Fuhrer du 19 ne parle que de la chute de San Oliva et de la poussée française entre Esperia et Pontecorvo, qui menace de débordement la ligne « Hitler ».

Le Commandement allemand rameute des renforts et va tenter de nous arrêter sur la ligne « Hitler ». Une troisième bataille s'engage.

A droite la 1^o D. M. I. est bloquée toute la journée devant le Rio Forma Quesa.

Les tentatives des B. M. XI, B. M. 4 et B. M. 5 se succèdent avec l'aide des chars. Au B. M. XI, deux Sherman sont détruits. Le B. M. 5 a 50 tués et blessés. (Le B. M. 4 perd le capitaine Painchaud, tué, et le B. M. XI le lieutenant Viau.)

Finalement, en fin de journée, la résistance faiblit au pont détruit 3 kilomètres sud de Pontecorvo. Le B. M. XI met la main sur les maisons du pont, et le génie peut, dans la nuit, rétablir le passage pour la progression du lendemain.

Au centre l'ennemi contre-attaque le 3^o R. T. A. dans la vallée de la Forma San Oliva. L'opération est menée par deux bataillons de la 26^o Panzer qui ont une mission de sacrifice et qui, finalement, à court de munitions, se font décimer.

Le colonel de Linarès décide alors, pour ouvrir le passage d'attaquer le mont Mandrone, qui est pris dans l'après-midi ainsi que son voisin, le mont Della Comune.

A gauche, au groupement Chappuis, après une préparation par quatre groupes de 105, le III/7^o enlève la cote 127 tandis que le I/7^o s'empare de la cote 178.

Ralenti par de fortes résistances, le 7^o R. T. A. atteindra en fin de journée la ligne 110 - Rio Della Fornara, au sud d Mandrone.

Dans la journée, à la 3^o D. I. A., le 4^o R. S. M. a été relevé par le 3^o R. S. A. R. (colonel Bonjour), lequel est constitué, à 21 heures, en groupement tactique avec le 4^o R. T. T., pour être engagé entre les groupements Chappuis et de Linares¹².

Au soir, le général de Larminat, qui a été chargé de coordonner l'action de la 3^o D. I. A. et de la 1^o D. M. I., précise les missions pour le 20 :

3^o D. I. A.:

- à gauche : le groupement Chappuis poussera sur Pico par les hauteurs au sud de la vallée (mont Cozonella, mont Pota) ;
- au centre : le groupement Bonjour mettra la main sur le mont Leucio;
- à droite : le groupement de Linarès s'établira sur la route Pico-Pontecorvo, au sud-est du Leucio, en garde face au nord.

1^o D. M. I. :

- appuiera la droite du groupement de Linares en agissant sur l'axe : mont Santa Maria - mont Morrone (ouest de Pontecorvo).

¹² Le groupement Bonjour est constitué en trois sous groupements :

- Sous groupement Van Hecke : II/4^o R. T. T. et T. D. du 7^o R. C'. A. chargé d'étayer le groupement Chappuis vers Pico ;
- sous groupement de Karnejane : III/4^o R. T. T., chars français et T. D.. chargé de l'action Principale sur le Leucio, dont la conquête permettra de prendre à revers les résistances opposées au groupement de Linarès et à la 1^o D. M. I. dans la région de Pontecorvo ;
- Sous-groupement Achte : I/4^o R. T. T. et chars U. S. en réserve.

20 MAI : FORCEMENT DE LA LIGNE « HITLER ».

Le 20 mai, à droite, la 1^o D. M. I. constate que l'ennemi a décroché au cours de la nuit. Les trois bataillons de la 2^o brigade (de la droite à la gauche : 4^o 5^o et XI^o) traversent, de front, le Rio Forma Quesa et s'engagent dans le large couloir entre le Liri et les monts Mandrone - Della Comune et Leucio.

La division a pour mission d'appuyer la droite de la 3^o D. I. A. en se portant sur la Madonna Della Selva (3 kilomètres au nord du Leucio) qui sera son objectif final. En effet, le secteur de la 1^o D. M. I. se terminera là, en « sifflet », la 3^o D. I. A. devant rejoindre les Britanniques au nord de Pico.

Le général Brosset prescrit donc à la 2^o brigade, chargée de la mission principale, de pousser au nord, sur l'axe : pentes nord-est du Leucio, Madonna Della Selva, en liaison avec la 3^o D. I. A. qui attaquera le sommet du Leucio.

La 4^o brigade assurera la protection du flanc droit le long du Liri, tant que les Britanniques ne seront pas à notre hauteur.

En fin de journée, après avoir surmonté de nombreuses résistances (maisons transformées en points d'appui), la 2^o brigade atteint et dépasse la route Itri -Pontecorvo. Le B. M. XI est arrêté aux abords de Pontecorvo par le monastère des Cappucini, organisé en centre de résistance¹³, mais le B. M. 5 met, à 18 heures, la main sur le mont Morrone, qui domine le Liri, et, à sa gauche, le B. M. 4 s'établit sur la cote 160.

Devant la 3^o D. I. A. l'ennemi n'a pas décroché. Pendant toute la journée du 20, les groupements poursuivent leur progression à l'intérieur d'une position organisée, garnie de nombreuses casemates et d'abris et P. C. bétonnés.

A droite, le 3^o R. T. A. parvient seulement à 16 heures à la route qui constitue son objectif (sud-est du Leucio).

Au centre, le groupement Bonjour doit manœuvrer les résistances une à une dans la vallée de la Forma San Oliva, défendue par des chars embossés et des armes antichars disposées en profondeur.

Dans l'après-midi, son sous-groupement de droite (III/4^o R. T. T.) s'empare par surprise du mont Leucio, où l'ennemi s'installait et où accourent ses renforts qui, devancés par nos Tunisiens, sont rejetés.

A gauche, le 7^o R. T. A., progressant assez facilement sur les hauteurs à l'ouest de la Forma, a occupé à midi le mont Cozonella. Il s'y maintient, malgré deux contre-attaques sur les cotes 240 et 260.

Dans l'après-midi il atteint le mont Pota qui domine directement Pico.

De son côté le groupement Guillaume, qui s'est emparé du mont Pezze et du mont Croce, de part et d'autre de Campodimele, est violemment contre-attaqué le 19. Il enlève le village le 20 (colonel Hogard), mais ne peut franchir la route Itri - Pico.

Il n'a pu, en effet, emmener dans sa randonnée à travers les monts qu'un armement léger et il s'est trouvé en difficulté en arrivant dans la plaine.

¹³ Le B. M. XI s'empare de la partie sud de Pontecorvo le lendemain après que, par une opération de nuit les fusiliers-marins auront fait tomber la résistance du monastère des capucins. A midi, les Français occupent donc le faubourg sud-ouest de la ville, dont les Allemands occupent la partie nord, sur l'autre rive du Liri, et que les Britanniques se préparent à l'attaquer par l'est.

Heureusement le 2° C. A. U. S., qui a pris Itri le 18, a ouvert la route n° 7 sur Itri le 19. Ceci rend possible l'envoi d'un détachement blindé qui, complément indispensable du corps de montagne, permet le nettoyage de la route et nous assure sa possession.

Le Corps de montagne pourra dès lors, le 21, enlever les monts Appiolo, Crispi et Vele, établissant une tête de pont à l'ouest de la rocade et ouvrant la route de Lenola pour la manœuvre suivante.

Ainsi le 21 mai, au matin, huit jours après le déclenchement de l'offensive, le C. E. F. a franchi complètement le massif des monts Aurunci. Etabli en demi-cercle sur le Liri (au sud et à l'ouest de Pontecorvo), sur le Morrone, le Leucio, le Pota, et sur la route Itri - Pico, il est prêt à déboucher sur les arrières allemands en direction de San Giovanni - Arve, pour réaliser la manœuvre d'enveloppement prévue par le général Juin.

C. -- TROISIÈME PHASE : LA MANŒUVRE D'ENROULEMENT DES DÉFENSES DU LIRI.

L'enroulement du sud au nord va commencer. La situation des forces ennemies est d'autant plus critique que tout le dispositif d'artillerie allemand est encore déployé à l'est de la Melfa.

Va-t-on assister à une nouvelle bataille de Cannes?

Mais une manœuvre d'enveloppement doit s'accompagner d'opérations visant à fixer l'ennemi de front. Or, la 8° armée britannique piétine dans la vallée du Liri et l'offensive de la tête de pont d'Anzio tarde à être déclenchée.

Le Commandement allemand, affolé, réalise la catastrophe dont le menacent la 3° D. I. A. et le corps de montagne qui s'apprêtent à surgir derrière la position « Hitler », dans la vallée du Liri avant qu'elle ait pu être évacuée.

Faisant encore au C. E. F. l'honneur de le considérer comme l'adversaire principal, le maréchal Kesselring retire des fronts anglais et américains tout ce qu'il peut retirer, notamment la 26° Panzer-Division et 6 bataillons du secteur de l'Adriatique, et il lance ces renforts dans la région de Pico¹⁴.

Du fait de l'intervention d'une grande unité blindée, le C. E. F. va subir, pendant plusieurs jours, les actions de chars les plus violentes pour lui de toute la campagne. Ces attaques, toujours combinées avec celles de l'infanterie, seront souvent très dures pour nos fantassins et nos unités blindées. Elles seront finalement enrayées, grâce à nos T. D. et surtout aux concentrations massives de notre artillerie. Dans la région de Pico, une vingtaine de « Panther » ou de « Tigre » seront détruits.

Mais pendant quatre jours, la progression de la 3° D.I.A. va être très ralentie.

21 MAI

Le 21 mai, le groupement de Linares (3° R. T. A.) doit prendre à son compte l'occupation des monts Leucio, Della Comune et Mandrone, et la couverture du flanc droit de la D. I., relevant le groupement Bonjour qui a reçu l'ordre de pousser sur Pico et San Giovanni.

¹⁴ Le II/518° de la 114° I. D., le 577° I. R., le 305° A. A. de la 305° I. D. et le 334° A. A. La confusion est grande dans tous ces éléments hétéroclites. L'ordre est cependant pour tous de résister sur place.

La relève s'effectuera au fur et à mesure des départs des éléments du colonel Bonjour.

Disposant, avec ses blindés, du 4° R. T. T. et du 756° bataillon de chars U. S., le colonel Bonjour lance deux colonnes. Mais la résistance allemande s'affermi. Le sous-groupe van Hecke est arrêté à 1.500 mètres de Pico. Le sous-groupe de Karnejane, à droite, atteint seulement en fin de journée le Campo Dei Morti, et ne peut s'y maintenir. Son bataillon, le III/4°, revient à la nuit sur sa base de départ.

Dans la nuit du 20 au 21, la 2° compagnie du 7° R. T. A., descendant du mont Pota, a bien réussi à pénétrer dans Pico, mais elle y est encerclée. Un détachement blindé envoyé pour la ravitailler échoue. Les cotes 410, au sud du village, et 270, à l'ouest, sont encore tenues par l'ennemi. Ses chars circulent entre le village et le cimetière. A la nuit la compagnie peut décrocher et se replier.

En somme la 3° D. I. A. est à peu près bloquée sur ses positions de la veille.

A la 1° D. M. I., la 13° demi-brigade (1° et 2° bataillons de légion étrangère) a été engagée à la gauche du B. M. 4 pour attaquer la Madonna Della Selva, en partant des pentes nord-est du Leucio et de la cote 160. Elle progresse péniblement sur un terrain entièrement battu par les mortiers, les mitrailleuses et les nebelwerfer en position au nord du Liri.

Vers 19 heures les Allemands déclenchent sur le Leucio une violente contre-attaque avec chars. Tandis qu'une colonne attaque la face nord, l'effort principal des blindés ennemis s'exerce en direction du sud-est, sur le col entre le mont lui-même et le pédoncule 227 (500 mètres au sud-ouest), de façon à couper le Leucio des forces françaises au sud.

L'action se produit au moment de la relève du III/4° R. T. T. par le 3° R. T. A. sur le Leucio et par le I/4° R. T. T. sur 227. De ce fait, il y a, dans la région du col, des éléments de trois bataillons différents, d'où un certain désordre au début.

Une contre-attaque est cependant rapidement montée, avec 11 T. D. Il en résulte une mêlée invraisemblable!... « La nuit tombe... le combat continue... les balles et les obus traceurs se croisent avec les trajectoires plongeantes des nebelwerfer... Vers 21 heures seulement le roulement cesse, les explosions s'espacent... On entend encore des rafales sèches de fusils-mitrailleurs... L'écho seul répond... » (Relation du lieutenant Carbonnel, du 4° R. T. T.)

Les tirailleurs sont restés maîtres du Leucio. Les unités de la 3° D. I. A. s'installent pour la nuit, en points d'appui fermés, reliés par des patrouilles de blindés ¹⁵.

A la 1° D. M. I., sur les pentes nord-est du Leucio, les compagnies de tête de la 13° demi-brigade ont été refoulées au sud de la route de Pontecorvo.

Au cours de la nuit, à la 3° D. I. A., le commandement est réorganisé. Le colonel Guillebaud reprend le commandement de ses bataillons du 4° R. T. T., avec mission de pousser le lendemain sur le Campo Dei Morti.

22 MAI.

Le général de Larminat a donné à la 1° D. M. I. l'ordre de relever les éléments de la 3° D. I. A. sur les monts Mandrone, Della Comune et Leucio et de s'établir solidement en flanc-garde fixe.

¹⁵ Au soir de cette mêlée, le III/4° R. T. T. a perdu son chef, le capitaine Camus, tué d'un obus en pleine tête. Le Père Baudoin, aumônier de la 3° D. I. A., venu, entre deux contre-attaques, dire la messe sur les pentes du Leucio, a été tué pendant l'office, au moment de l'élévation.

Le 757^e bataillon de chars est passé à la 3^e D. I. A. La division de Monsabert va ainsi disposer de tous ses moyens renforcés, au profit de la manœuvre du C. E. F.

Cette manœuvre sera facilitée par la prise du nœud routier de Pico, occupé complètement le 22 au matin par le 7^e R. T. A. qui, en fin d'après-midi, pousse deux compagnies sur le Calcararo (2 kilomètres ouest de Pico) : les 10^e et 11^e compagnies.

Pico est à nous. La journée du 22 marque ainsi une date mémorable pour le C. E. F. qui a libéré complètement la rocade Itri - Pico, premier objectif d'armée.

Le C. E. F. va alors tenter l'enveloppement des forces allemandes du Liri sur deux directions :

- droit au nord, direction principale, sur San Giovanni, par la 3^e D. I. A.;
- en direction du nord-ouest, sur Pastena et Castro Dei Volsci, par la 2^e D. I. M. engagée, le 22, entre le corps de montagne et la 3^e D. I. A.

Nous verrons plus loin la manœuvre de la 2^e D. I. M. qui ressort déjà de la poursuite sur Rome, de même que les larges débordements du corps de montagne à l'aile gauche du C. E. F.

Pour le moment l'objectif est San Giovanni dont la prise, sur la vallée du Liri et la rocade d'Arce, marquera le couronnement de l'offensive française du Garigliano.

La poussée au nord sur San Giovanni.

23 MAI.

Le général de Monsabert a monté pour le 23, une action de force sur San Giovanni.

A l'ouest de la route, le 7^e R. T. A. poussera par les hauts du Calcararo sur le mont Vaglia.

Les groupements Guillebaud et de Linarès, soutenus et couverts par le groupement blindé Bonjour, renforcé du bataillon de chars U. S., ont mission d'agir dans la plaine de part et d'autre de la route, de la nettoyer et de s'emparer en premier lieu du rio Matrice et du Colle Grande (le 1^{er} R. T. T. à gauche et le 3^e R. T. A. à droite).

Or, dans la nuit du 22 au 23, les compagnies du 7^e R. T. A. qui tenaient le Calcararo sont encerclées, puis, au petit jour contre-attaquées avec chars et refoulées sur Pico¹⁶. Le 7^e R. T. A. se trouve donc immobilisé. Il n'a du reste aucune liaison sur sa gauche. Il doit attendre l'arrivée des premiers éléments de la 2^e D. I. M. qui prendra à son compte la route de Pastena. La liaison ne sera établie que dans l'après-midi.

Les autres groupements déclenchent leur mouvement à 9 h. 30. Leur progression est extrêmement lente, en raison des nombreuses résistances rencontrées dans un terrain coupé, et farci d'armes antichars et de chars.

A 13 heures, une violente contre-attaque ennemie, appuyée par des chars se produit à 2 kilomètres au sud du Colle Grande et refoule nos premiers éléments sur Rio Matrice. La contre-attaque est finalement stoppée par notre artillerie, qui détruit plusieurs chars.

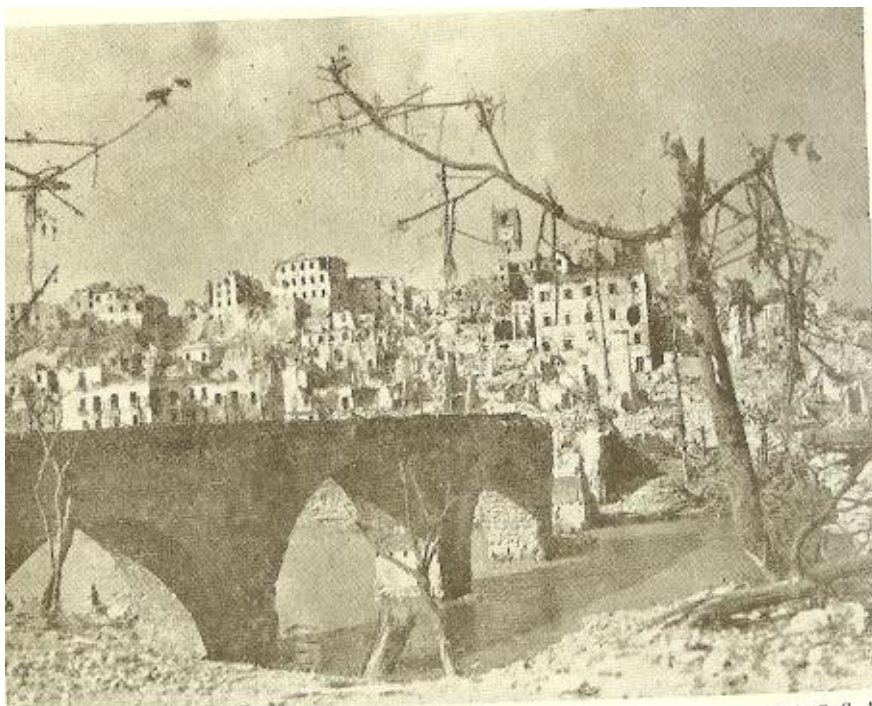
En fin de journée la 3^e D. I. A. est sur les pentes ouest du Calcararo, aux lisières ouest du Pico et sur la rive sud du Rio Matrice.

Dans la nuit l'aviation allemande bombarde la région de Pico.

A l'est la 1^{re} D. M. I. est toujours très gênée, dans son nettoyage de la plaine, par les armes ennemies de la rive nord du Liri, mais la situation va s'améliorer de ce côté. Les

¹⁶ Cette malheureuse affaire du Calcararo coûte aux deux compagnies : 15 tués, dont le lieutenant Le Berre, commandant la 10^e compagnie, 30 blessés et une quarantaine de disparus.

Canadiens, qui ont pris pied dans Pontecorvo, la veille au soir, s'emparent complètement de la ville dans la journée du 23. Mais c'est sur une ville en ruines que les cloches sonneront la libération le lendemain.



Le Liri à Pontecorvo

24 MAI.

Pour le 24, il a été décidé que la 3^e D. I. A., négligeant la plaine à l'est de la route, concentrerait ses efforts sur les hauteurs à l'ouest, et notamment le Cervaro.

La 1^{re} D. M. I. reçoit mission de couvrir la droite de la division de Monsabert en agissant le long du Liri sur l'axe Madonna Della Selva - San Giovanni. Le général Brosset engage sur cet axe la 13^e demi-brigade de légion.

Au matin, la progression de la 3^e D. I. A. reprend, aussi pénible que la veille.

A gauche le groupement Chappuis réoccupe le Calcararo (II /7^e) et s'empare du mont Vaglia, défendu par 400 Allemands. La liaison avec l'artillerie est parfaite.

Mais à droite la progression, entravée par des chars et des automoteurs, est très lente.

Le général de Monsabert monte, pour 16 heures, une attaque sur les objectifs suivants :

7^e R. T. A. : mont Finocchiara;

II/4^e R. T. T. : colline boisée 271, barrant la trouée entre Finocchiara et Vaglia;

II/ 3^e R. T. A. crête et village de Colle Grande.

A gauche, le 7^e R. T. A. mord sur Finocchiara, mais ne peut nettoyer les pentes est.

Au centre, le II/4^e part à l'assaut, les trois compagnies en ligne, en criant : « Fi Aman Allah! » (A la grâce de Dieu!), devise du régiment. Les officiers galvanisent leurs hommes.

Mais, dès le débouché, les compagnies sont prises de flanc par les mitrailleuses des pentes est du Finocchiara, et de front par les armes de 271. De la région de Colle Grande, des « Panther » interviennent. Les compagnies atteignent cependant 271, avec de très fortes pertes.

A peine y sont-elles parvenues, qu'elles sont soumises à des tirs violents de « minen ». Les 6° et 7° compagnies, n'ayant plus d'officiers, refluent sur leur base de départ. A la nuit, la 5° compagnie, isolée, se replie également.

Tous les officiers des 5°, 6° et 7° compagnies sont hors de combat (capitaine Larroque, commandant la 7° compagnie, et lieutenant Doublet de cette compagnie, tués, ainsi que le lieutenant Barthélemy, commandant la 5° compagnie).

A droite, le II/3° R. T. A., appuyé par des Sherman, des chars M. 5 du 3° spahis, et des T. D. du 7° chasseurs, s'empare de Colle Grande, après une lutte avec les Panzer qui nous coûte un T. D. et deux Sherman. Mais, découvert sur ses flancs, le bataillon doit également, à la nuit, se replier sur le Rio Matrice.

A l'extrême droite française, les légionnaires de la 1° D. M. I. atteignent le Rio Matrice, qu'ils bordent dans sa partie basse jusqu'au Liri.

25 MAI : ACHÈVEMENT DE LA MANŒUVRE.

Au matin du 25, éprouvés par nos concentrations de 155, les « Panther » qui appuyaient efficacement les restes de l'infanterie allemande ont disparu. La résistance s'effondre.

A la 3° D. I. A., le 7° R. T. A. ayant achevé le nettoyage du Finocchiaro, le I/4° peut emprunter les pentes nord-est du mont pour attaquer 271 d'ouest en est. Mais dans le bois tant disputé la veille, il ne trouve plus que des traînards.

Le 3° R. T. A. reprend le Colle Grande et pousse un bataillon sur le Cervaro.

San Giovanni est maintenant dominé directement. En fin de soirée, le détachement blindé de Goyenèche du 3° R. S. A. R. y pénètre, appuyé par le 1° bataillon du 3° R.T. A. Le village, entièrement miné, doit être nettoyé à pied.

1° D. M. I. - Pendant cette journée, la 1° D. M. I., qui a pris à son compte le Colle Tronco, a continué à remplir sur le Liri sa mission de couverture au profit de la 3° D. I. A., assurant la liaison avec les Canadiens, qui, depuis la veille, sont sur la Melfa.

La 3e D. I. A. a atteint son objectif d'exploitation. Elle restera sur place, au repos, dans la région de Pico, relevée dans le dispositif et dépassée par la 2° D. I. M.

Le bruit du canon s'éloigne vers l'ouest. Fuyant la route que jalonnent les chars «Tigre» inoffensifs désormais, et d'où monte l'épaisse colonne de poussière des convois, nous établissons nos bivouacs dans la campagne printanière. Tout renaît, malgré les blessures de la guerre qui marquent surtout les ouvrages des hommes et leurs demeures.

Le soir, chefs et tirailleurs peuvent enfin s'étendre sous la toile ou sous la voûte du ciel, dans la nuit douce que strient des myriades de lucioles, bavarder inlassablement, encore dans l'excitation de l'action, ou s'anéantir, sans rien entendre des autres et sans rien démêler en soi, dans le lourd sommeil du soldat, sur la terre nue, qui ressemble parfois étrangement à la mort.

La 1° D. M. I. également, son ultime objectif atteint, passe en réserve de C. E. F. à partir de 20 heures et va se regrouper dans la région de Pontecorvo, pour prendre un court repos bien gagné.

25 MAI

Jour de la prise de San Giovanni (et, nous le verrons, de Castro Dei Volsci), est un jour mémorable pour le C. E. F.

Sans doute, ce n'est pas la victoire d'anéantissement que l'on pouvait espérer le 21 mai, et nous avons vu pourquoi, mais c'est une belle victoire française. L'action du C. E. F. a été

déterminante. En atteignant son objectif, le Corps français a rempli la partie la plus importante de la mission de la 5^e armée, qui était de faciliter la progression de la 8^e armée dans la vallée du Liri.

Le plan du général Juin est intégralement et magnifiquement réalisé. Débordé, menacé sur ses arrières par les Français qui ont surmonté toutes les difficultés des monts Aurunci, l'ennemi, qui a fait « casser » en détail ses réserves, évacue précipitamment non seulement la ligne « Hitler », mais tout le reste de son front, de la Méditerranée à l'Adriatique, et se rejette en désordre vers le nord.

Au 25 mai, le C. E. F. a déjà décompté 4.400 prisonniers dont 110 officiers.

Le moral des troupes est splendide, malgré la fatigue de quinze jours de combat consécutifs.

Au nord, le corps canadien de la 8^e armée, qui progresse assez lentement dans la vallée du Liri, a franchi la Melfa en force, le 25.

L'aile droite du C. E. F. devra continuellement s'articuler en échelon refusé par suite d'un décrochement permanent avec l'aile gauche de la 8^e armée.

C'est ainsi que, dès le 26 mai, nous tiendrons les rives sud du Sacco à Falvaterra (7^e R. T. A.), au mont San Cataldo (7^e R. T. A.), au mont Nero (2^e D. I. M.), battant la vallée de nos feux, alors que les Canadiens ne déboucheront de Ceprano que le 28 mai.

Par contre, au sud, les Américains ont réalisé une progression remarquable. Profitant de l'avance française dans la montagne, le 2^e C. A. U. S. s'est glissé sur les contreforts sud du Petrella, puis a foncé avec une rapidité fulgurante le long de la mer, arrivant, le 23 mai, devant Priverno et Terracina.

Le même jour le 6^e C. A. U. S. rompt enfin, dans la région de Cisterna, les lignes d'investissement d'Anzio.

Le 25 mai les avant-gardes du 2^e C. A. U. S. et du 6^e C. A. U. S. font leur jonction dans les Marais Pontins, au sud de Littoria. Il n'y a plus de tête de pont d'Anzio.

San Giovanni, Castro Di Volsci, Littoria! Ces trois noms font de la date du 25 mai une grande date de la campagne d'Italie.

Le 25 mai c'est la clôture glorieuse de l'offensive du Garigliano, c'est le début de la poursuite, de la marche sur Rome!

LA MARCHE SUR ROME **(Croquis n° 5.)**

Géographiquement et tactiquement, la manœuvre du Garigliano poussée à travers les monts Aurunci sur la rocade Itri - Pico, avec rabattement au nord sur le Liri, s'était terminée par notre débouché sur cette rivière, à San Giovanni, le 25 mai.

Mais, avant même que les 3^o D. I. A. et 1^o D. M. I. l'aient achevée, une autre manœuvre française avait commencé : un débordement continu de la route de retraite allemande, une sorte de « course à la mer » que l'on pourrait appeler une « course à Rome », puisque ce débordement continu nous a amenés d'une traite jusqu'au Tibre.

Sans doute, l'engagement de la 2^o D. I. M. entre la 3^o D. I. A. et le corps de montagne, le 22 mai, correspondait initialement au besoin de couvrir la gauche de la 3^o D. I. A., qui marchait au nord, sur San Giovanni, et d'étayer la droite du corps de montagne, que le général Juin avait déjà orienté au nord-ouest, mais, en fait, dès ce jour, nous avons deux grandes unités françaises qui poussent parallèlement, au sud de la vallée du Sacco et de la route 6, vers Rome.

Disposant de quatre grandes unités, le général commandant le C. E. F. n'avait du reste pas besoin de terminer une manœuvre dont le résultat était déjà fixé, pour commencer la suivante.

Au surplus les manœuvres se fondent et se continuent dans l'espace, tout en chevauchant quelque peu dans le temps. Après la rupture et la vaste tentative d'enveloppement des gros allemands sur le Liri, nous aurons une prolongation de cette manœuvre d'enroulement sur Castro Dei Volsci et Pofi, contre, cette fois, des éléments en retraite, puis une série de rabattements d'amplitude moindre, à mesure que la « matière enveloppable » se volatilise ou se rejettera au nord, enfin une course de vitesse droit sur Rome, avec une couverture à droite pour assurer la route.

Reportons-nous donc au 22 mai, date que l'on peut considérer comme celle du début de la marche sur Rome.

Quelle était la situation ce jour-là?

Devant nous, l'ennemi était complètement désorganisé. Ses divisions, ou plutôt leurs restes, refluaient en désordre sur la route de Frosinone.

Il s'agissait donc de précipiter cette retraite, de la « couper », si possible, en surgissant sur la vallée du Sacco et la route n° 6 par la montagne, de forcer ainsi les éléments allemands à se rejeter vers le nord et les empêcher en tout cas de se rétablir avant Rome.

Ils ne pouvaient le faire qu'en s'appuyant sur les monts Albains (ou Colli Laziali). Il s'agissait donc de les gagner de vitesse sur la ligne Velletri - Valmontone, en bousculant leurs éléments retardateurs.

Telle était la mission qu'imposait la situation de l'ennemi. Quelle était alors la situation des Alliés et quelle mission confièrent-ils en conséquence au C. E. F.?

a) A gauche, la 5^o armée américaine marchait rapidement sur Rome, par la route n° 7 et la côte;

b) A notre droite la 8^o armée britannique, constamment en retrait, progressait plus lentement par la route n° 6 et dans la vallée du Sacco.

Entre les deux : les monts Ausoni et Lepini, secteur français.

Le C. E. F. reçut donc la double mission suivante :

- couvrir le flanc droit de la 5^o armée U. S. qui marchait sur la ligne Velletri - Valmontone et dont l'aile était complètement en l'air;
- maintenir la liaison avec la 8^o armée et faciliter son avance dans la vallée du Sacco.

Ceci va donc obliger le C. E. F. à suivre, à gauche, à travers des monts rudes d'accès et faciles à défendre, l'avance rapide des Américains, tout en s'étirant à droite pour rester en liaison avec les Britanniques, en continuant à leur profit, le long de la vallée du Sacco, les manœuvres de débordement qui ont si bien réussi dans la vallée du Liri.

Deux grandes unités françaises vont prendre part à cette manœuvre :

- à l'ouest : le corps de montagne (1° D. M. M. et tabors) qui sera relevé et dépassé le 2 juin par la 3° D. I. A. II formera l'aile marchante française, étayant et couvrant les Américains;

- à l'est : la 2° D. I. M. qui assurera la liaison avec les Britanniques.

A partir de ce moment, en effet, dans cette poursuite harassante et continue, l'effort du C. E. F. sera assuré par des relèves permettant de donner quelques jours aux grandes unités pour se reposer et amalgamer leurs renforts, car les pertes resteront jusqu'au bout élevées.

Nos divisions auront à surmonter sous la chaleur, dans des massifs rudes, la résistance acharnée de « Kampfgruppen » sacrifiés qui leur disputeront les défilés; mais, dans l'enthousiasme général, rien ne pourra les arrêter et personne ne connaîtra plus la fatigue.

Nous avançons maintenant dans une campagne intacte, sur des routes que l'ennemi n'a pas eu, en général, le temps de miner, et quand nous entrons dans les villages, les drapeaux italiens sortent aux fenêtres et les habitants nous acclament.

Suivons d'abord les manœuvres du corps de montagne, à l'aile marchante, dans le massif, puis nous reviendrons en arrière pour suivre l'action de la 2° D. I. M. qui progresse parallèlement et en retrait, de par sa mission même.

MANŒUVRES SUCCESSIVES DU CORPS DE MONTAGNE ¹⁷. (Croquis n° 5.)

Au cours de cette phase, jusqu'à sa relève par la 3° D. I. A., à la sortie des monts Lepini, le corps de montagne réalise trois manœuvres d'enveloppement successives destinées à faire tomber les positions ennemies auxquelles la 8° armée se heurte dans la vallée du Sacco.

Ces manœuvres sont remarquables, non seulement par leur exécution, mais par le fait que chacune est décalée vers l'ouest par rapport à la précédente, si bien qu'elles constituent une série de « crochets du gauche » portés par ce corps, crochets qui ont chacun, au terme de leur trajectoire, un débouché du massif dans la vallée du Sacco, ce qui force les Allemands, de proche en proche, à accélérer leur retraite, puis à se rejeter dans la montagne au nord.

Ces manœuvres sont successivement :

1° La manœuvre Campodimele - Lenola - Castro Dei Volsci, aboutissant au seuil de Castro, suivie d'un décalage à l'ouest;

2° La manœuvre Amaseno - Prossedi - Palombara, aboutissant au col de Palombara, suivie d'un nouvel infléchissement à l'ouest;

3° La manœuvre Priverno - Carpineto - Montelanico aboutissant au débouché des monts Lepini sur la vallée et la route n° 6 dans la région de Gavignano - Colle Ferro ¹⁸.

¹⁷ Voir l'étude sur le corps de montagne, de l'E.-M., de l'armée, 3° Bureau (Section Instruction).

¹⁸ En réalité, cette dernière manœuvre sera achevée à partir de Montelanico par la 3° D. I. A., relevant le corps de montagne.

1. - La manœuvre Campodimele - Lenola - Castro Dei Volsci.

Cette manœuvre, qui commence dès le 22 mai, comporte essentiellement la prise des sommets qui commandent les deux routes conduisant au seuil de Castro, l'une par Lenola, l'autre par Pastena, cette dernière étant réservée à la 2° D. I. M.

La conquête des hauteurs (monts Trella et Schierano, pris le 22, mont Castello, mont Rotondo, pris le 23) est réalisée par une série d'actions menées du sud au nord, successivement, dans chaque compartiment de terrain, par les deux groupements de montagne Louchet et Bondis, avec chaque fois l'appui de toute l'artillerie disponible.

Simultanément, le détachement blindé du corps du général Sevez pousse, par le fond de la vallée, sur Lenola, qu'il enlève le 22 mai, par une attaque de front combinée avec un débordement exécuté par le groupement qui attaque le Trella (6° et 2° R. T. M.).

Le groupement blindé progresse ensuite sur l'axe routier, vers Vallecorsa, faisant sautez les bouchons que l'ennemi constitue dans les localités, et réparant les nombreuses destructions. Cette action est facilitée par les groupements de montagne poussant sur les crêtes qui encadrent la vallée et débordant les bouchons installés dans les fonds.

Le 25 mai le corps de montagne s'empare de Vallecorsa, puis, le 26, il pousse sur le mont Rotondo qui domine le seuil de Castro Dei Volsci (groupement Louchet).

Le groupement Bondis (prenant sous son commandement le III/2° R. T. M., laissé en ce point par le groupement Louchet, et les C. A. C. des 2° et 6° R. T. M.) verrouille, face au nord, la trouée de Castro, pour permettre au groupement Louchet de s'engager sur la route d'Amaseno.

Mais les mouvements de Vallecorsa en direction d'Amaseno sont gênés par la présence de l'ennemi à Castro Dei Volsci. Ce village est dans la zone d'action de la 2° D. I. M. et l'artillerie de la 4° D. M. M. n'a pas l'autorisation d'agir de ce côté.

« Le 27 mai cette situation ne pouvant se prolonger sans graves inconvénients (et la 2° D. I. M. étant encore très en retrait), le général Sevez donne au colonel Bondis l'ordre de vérifier la valeur de l'occupation de Castro que l'ennemi semble évacuer. Des éléments légers, découplés vers la localité, la trouvent inoccupée et s'y installent à 11 heures. Nos mouvements vers Amaseno pourront dès lors s'effectuer sans opposition ¹⁹. »

Le général Sevez se rend lui-même, au début de l'après-midi du 27, à ce magnifique observatoire qui domine la vallée du Sacco. Notre présence à Castro constitue une grave menace pour l'ennemi, sur la direction de Pofi.

II. - La manœuvre Amaseno - Prossedi - Palombara.

Le général commandant le C. E. F. prescrit alors au corps de montagne de s'élever encore sur le flanc droit de l'ennemi, en direction d'Amaseno - Prossedi - col de Palombara, ce qui nécessite un nouvel infléchissement de la direction vers l'ouest.

Chargé de nettoyer la région d'Amaseno, le groupement Louchet lance d'abord des éléments à travers la montagne (région du Quattordici) pour couper la route Castro-Prossedi. Les éléments avancés traversent le Valle Fratta le 27. Au cours de la nuit, le gros du groupement se porte autour d'Amaseno.

Il est couvert au nord par une partie du groupement Cherrière qui s'empare, le 27, du Campo Di Lupino, du Fossa Di Monaco et du Siserno.

¹⁹ Compte-rendu d'opérations du corps de montagne, rédigé à Rome, en juin 1944.

Le combat du mont Lupino, livré par le bataillon Berteil (I/6° R. T. M.), est particulièrement violent. C'est un exemple de feu ouvert par surprise, au dernier moment, sur la crête même, par un ennemi qui a laissé grimper le bataillon d'attaque sans se révéler²⁰.

Le lendemain le groupement Louchet enlève de vive force les villages de Prossedi et de San Stefano. Puis le col de Palombara, qui débouche sur la vallée du Sacco, tombe entre nos mains, pris par le 4° G. T. M. qui le conserve malgré les contre-attaques.

A l'ouest la liaison est prise, à hauteur de Pisterzo, avec la 88° D. I. U. S.

Les jours suivants l'ennemi tentera de reprendre le col de la Palombara pour écarter la menace sur ses arrières dans la vallée du Sacco, mais en vain.

Finalement, menacé sur son flanc, pressé de front par la 2° D. I. M. qui s'empare de Ceccano le 30 mai, l'adversaire est contraint au repli.

Le long du Sacco la 2° D. I. M. s'étire pour maintenir la liaison avec les Canadiens qui, le 28, alors que nous sommes à la Palombara, franchissent seulement le Liri à Ceprano.

III. - La manœuvre Priverno - Carpineto - Montelanico.

Pendant que s'achève la conquête de la Palombara, le corps du général Sevez entame, dès le 29 mai, la manœuvre Priverno - Montelanico qui nous livrera le débouché des monts Lepini sur la vallée et la route n° 6 à Colle Ferro.

Le corps reçoit d'abord pour mission de dégager la route Priverno - Montelanico, puis, en cours de manœuvre, d'étendre encore sa zone vers l'ouest dans les monts Lepini, pour relever, au Lupone, le 4° C. A. U. S. et poursuivre sa progression en direction de Segni.

Dès le départ le corps de montagne doit, de Prossedi, roquer d'une dizaine de kilomètres vers l'ouest pour gagner, entre les villages perchés de Roccagorga et Maenza, l'entrée du défilé que suit la route et qui se termine, 25 kilomètres plus loin, entre deux autres villages perchés : Segni et Gavignano.

Cette poussée dans l'étroite vallée comporte, comme précédemment, l'enlèvement de vive force des localités, avec des actions de débordement exécutées par l'infanterie sur les deux versants.

Les tabors sont, comme toujours, employés dans la montagne. Au sud de la route le 4° G. T. M. pousse de crête en crête vers le mont Lupone. Au nord le 1° G. T. M. progresse vers Gorga. Ainsi étayée, la 4° D. M. M. occupe Carpineto Romano le 31 mai à 9 heures.

Plus au nord, c'est le 3° G. T. M. qui progresse en flèche sur le balcon dominant le Sacco, au bénéfice de la 2° D. I. M., qui s'empare de Patrica le 31, à 9 heures, et de Supino, à 11 heures.

Le 1° juin le groupement Louchet, descendant l'étroite vallée du Rio, arrive aux abords de Montelanico. Les éléments qui l'encadrent occupent, à l'est, Colle Del Monte, les pentes nord-ouest du Pietragnaro et le Foracca. A l'ouest, le 4° G. T. M. s'empare du mont Lupone, puis, au cours de la nuit, des monts Fosse et Nero, d'où il domine Segni.

Enfin, le 2 juin, à 3 heures du matin, le groupement Louchet enlève Montelanico. Les goumiers du 1° G. T. M. enlèvent, à l'est de la vallée, le village de Gorga, où l'ennemi est pris comme dans une souricière. Ceux du 4° G. T. M., à l'ouest, sont à Segni. Plus à l'ouest, les Américains sont déjà, depuis le 31, à Velletri.

²⁰ On en lira le récit dans le numéro de décembre 1945 du Bulletin d'information de l'E.-M. de l'armée (3° Bureau).

Relève par la 3° D. I. A.

C'est alors, le 2 juin, dans la matinée, que la 3° D. I. A., qui a pris quatre jours de repos à Pico, relève par dépassement les premiers éléments de la 4° D.M. M. et achève la manœuvre déjà presque réalisée.

Le 2 juin, à 10 heures, le général de Monsabert, qui a porté son P. C. à Carpineto Romano dès le 1° juin, prend le commandement du nouveau secteur et des goums qui y sont engagés : 1° et 3° R. T. M. ²¹.

Le groupement blindé Bonjour (3° R. S. A. R.) dépasse les premiers éléments du groupement Louchet au nord de Montelanico, sur la route dont le dernier bouchon est liquidé, et se porte en direction de Gavignano et de Colle Ferro.

A sa gauche, le 3° R. T. A., pour éviter et déborder les bouchons de la route, a entrepris, par un chemin de montagne impossible, de monter à Segni, où il est accueilli par des acclamations, des drapeaux, et les cloches qui sonnent sans arrêt.

Le 3° R. T. A. descendant de Segni, les blindés du 3° R. S. A. R. et les T. D. du 7° R. C. A. débouchant de la route de Montelanico maintenant dégagée dévalent dans la plaine, en fin d'après-midi du 2 juin, sur Colle Ferro et la route n° 6.

Ils atteignent vers 16 heures ce centre industriel moderne en même temps que les chars américains venant de Valmontone (du 11 th Special Service Corps). La liaison est ainsi établie entre le C. E. F. et le 2° C. A. U. S. qui, de Velletri, a poussé sur Valmontone dans la matinée, pour couper la route n° 6.

La retraite vers Rome étant désormais impossible, les unités ennemies qui se trouvent encore à l'est de Colle Ferro se jettent en désordre dans la montagne au nord.

L'ennemi n'oppose plus que des tirs d'artillerie et d'automoteurs sur Colle Ferro²² et la résistance d'unités d'élite sacrifiées, placées en bouchons antichars aux points de passage obligés. Cette résistance est souvent acharnée.

C'est ainsi que l'enlèvement du pont de chemin de fer sur le Sacco (2 kilomètres est de Colle Ferro) coûte plusieurs chars M. 5 au détachement de Quenetaïn, du 3° R. S. A. R. (le capitaine de Quenetaïn est blessé, ainsi que le sous-lieutenant Thomas).

La dernière manœuvre d'enveloppement, entreprise par le corps de montagne et achevée par la 3° D. I. A., a magnifiquement réussi.

La route de Rome est ouverte. Déjà à Colle Ferro un immense panneau indicateur est posé par le détachement de circulation routière de la 3° D. I. A., panneau orné des trois croissants qui ont jalonné tant de routes dans la grande randonnée de l'armée d'Afrique, et qui porte cette inscription prometteuse qui matérialise déjà notre victoire :

« ROME : 50 KILOMÈTRES. »

Avant de nous lancer pour cette dernière étape, revenons en arrière pour suivre la progression de la 2° D. I. M. chargée d'assurer la couverture au nord, sur la rive sud du Sacco.

²¹ Carpineto est le théâtre d'un drame. Le château, dont les caves ont été minées par les Allemands, saute, ensevelissant l'état-major du tabor Dales.

²² A Colle Ferro un obus tue l'aumônier du 3° R. T. A., le Père Abela, très aimé de tous au régiment, et qui était toujours avec le bataillon de tête, et fracasse le bras droit du capitaine Bicaïse, lequel trois mois plus tard, après l'amputation de son bras, viendra reprendre sa place sur le front de combat.

La progression de la 2° D. I. M.

Après quelques jours de repos dans la région de Conca Di Campagna, la 2° D. I. M. est, nous l'avons vu, engagée à nouveau, à partir du 22 mai, entre la 3° D. I. A. et le corps de montagne.

Sa mission est d'abord de dégager la route de Pastena - Castro Dei Volsci tandis que le corps de montagne marche sur Castro par celle de Lenola et par la ligne des crêtes entre les deux routes.

Deux groupements sont constitués :

- un groupement blindé, sous les ordres du colonel Pique-Aubrun (3° R. S. M., 1 compagnie de chars Medium U. S., 1 escadron de T. D., le I/4° et le 11/63°);
- un groupement comprenant le 8° R. T. M., le III/63° et une compagnie du génie, sous les ordres du colonel Molle.

Tandis que le groupement blindé progressera sur l'axe de la route de Pastena, le groupement Molle manœuvrera par les hauteurs au sud.

Le 23 mai, au matin, le 8° R. T. M. part de la région sud-ouest de Pico.

Dans l'après-midi le bataillon Jaubert (II/8°) occupe le Colle Cocco et veut se porter ensuite sur la Cimate qui commande Pastena au sud, mais la compagnie de tête (7° compagnie) est prise, devant 620, sous des feux violents et reflue avec de lourdes pertes (2 chefs de section tués).

Le 24 mai le bataillon Jaubert enlève le mont Cimate.

Pastena est à nos pieds, mais l'ennemi paraît solidement établi sur les monts Solo et Rotondo qui dominent la cuvette au nord et gardent l'entrée de la route de Castro.

Un débordement est alors monté par l'ouest. Le bataillon Labadie (III/8°) se portera par le Cocco, le Cima Alta et le Ceretto sur le mont Capello (2 kilomètres ouest de Pastena).

Sur la route, le groupement blindé Pique-Aubrun qui a débouché, le 23, du carrefour de la route d'Itri (2 kilomètres ouest de Pico) a été arrêté par des « Panther » au sud de Calcararo (3 chars détruits).

Le lendemain, 24 mai, le mouvement est repris sur les hauteurs au sud de la route par le bataillon d'appui du groupement (bataillon de Rocca-Serra, I/4°) qui s'empare des monticules 116 et 301 au prix d'assez fortes pertes (10 tués, 5 disparus et 50 blessés). Comme toujours les cadres payent leur large part (asp. Rabut tué, capitaine Carle et lieutenant North blessés).

Les blindés qui devaient soutenir l'infanterie en ont été empêchés par des destructions. Lorsqu'enfin, le génie ayant rétabli le passage, le sous-groupement de tête (chef d'esc. de Geloès) s'engage sur la route qui descend dans la cuvette de Pastena, il est pris sous des tirs ajustés d'artillerie et doit se replier. Quatre officiers, trois sous-officiers et plusieurs cavaliers sont atteints (dont le command. de Geloès blessé et le capit. de Galbert, mortellement blessé).

Le général commandant la division monte alors, pour le 26, une attaque sur de nouvelles bases. Le colonel Bridot, commandant le 4° R. T. M., disposant de 2 bataillons, d'éléments blindés (chars et T. D.) et de deux groupes d'artillerie, attaquera le village par l'ouest et le nord, après être venu, par un grand mouvement tournant, occuper le Rotondo²³ et le Gallo.

²³ Le Rotondo à 2 kilomètres ouest de Pastena et non le Rotondo situé à 2 kilomètres sud de Castro.

Mais pendant l'exécution de ce mouvement le I/8° pousse au nord-ouest sur le mont Caruso (entre Pastena et Castro) qu'il atteindra le 26, menaçant de couper la retraite aux défenseurs déjà inquiétés au nord-est par l'avance du 7° R. T. A. (3° D. I. A.) vers Falvaterra et le Cataldo (1 km. nord de Pastena). Ces points seront atteints également le 26.

L'ennemi n'attendra pas l'encerclement. Dans la nuit du 25 au 26 nos patrouilles signalent que les Allemands paraissent avoir décroché.

Le 26 au matin, le bataillon Jaubert entre à Pastena. La route de Castro est libre.

Après la prise de Pastena, la mission de la 2° D. 1. M. est de progresser le long du Sacco en assurant la couverture vers le nord. Le décalage est grand, en effet, avec les Canadiens, qui en sont encore à l'attaque de Ceprano.

Le 4° R. T. M. est chargé de cette mission de couverture et le 8° R. T. M. poussera sur Ceccano.

Le 27 mai, manœuvrant par les hauts, le 8° R. T. M. atteint Castro Dei Volsci vers midi, et continue en direction de Ceccano.

Du côté de Pofi et de Frosinone, on voit s'élever d'épais nuages de fumée et l'on entend de fortes explosions. L'ennemi fait donc jouer de nouvelles destructions, préparant un repli.

Pendant ce temps, renforcé par le détachement blindé de Chazelle, le 4° R. T. M. progresse le long du fleuve, atteignant à 11 h. 30 la route Castro - Pofi.

Sa flanc-garde au nord va être efficace. En effet, inquiet par notre progression rapide au sud du Liri, qui devance son repli au nord, l'ennemi lance son II/67° I. R. appuyé par des chars de la 26° Panzer, dans une contre-attaque nord-sud, sur le carrefour des routes, dans le flanc de l'avance française.

Le III/4° subit fermement le choc. Le colonel Bridot met à sa disposition une compagnie de chars «Medium» américaine et deux pelotons de T. D. français. Guidés par le commandant Daillier, qui est monté dans un char américain, les blindés engagent dans les oliviers un violent combat à courte distance.

Le chef de bataillon Daillier, invité alors à descendre du char, est grièvement blessé, ainsi que le lieutenant Bouche.

Mais la contre-attaque allemande est repoussée et la route dégagée.

Le 28 au matin, profitant du repli ennemi, le colonel Bridot juge le moment favorable pour une entreprise hardie : franchir le Sacco et atteindre Pofi sur les arrières de l'adversaire opposé aux Britanniques. Il lance d'abord une reconnaissance; mais, au moment où celle-ci va atteindre le village, un ordre formel du corps canadien enjoint aux Français de repasser sur la rive sud. Le corps se réserve en effet de procéder le lendemain à une attaque en règle.

Pendant ce temps, le 8° R. T. M. arrive devant Ceccano. Le bourg est couvert par une ligne de collines qui descendent du col de Palombara vers la rivière et dont les principales, le Morrone et le Boschetto, paraissent fortement occupées.

Il faut monter une opération. Le 8° R. T. M. attaquera directement le Boschetto, au sud de Ceccano, et le 5° R. T. M., à gauche, enlèvera le Morrone au sud-ouest.

Le 8° R. T. M. mènera l'attaque avec deux bataillons : le III/8° à l'est et le I/8° à l'ouest.

Le 29 mai, le I/8° (de Vanssay) se porte à gauche du III/8° (Labadie), arrêté sur le Cocaraletti, et enlève le Boschetto après un vif combat : 8 mitrailleuses et 45 cadavres ennemis restent sur le terrain.

Le I/8° reprend la progression avec l'aide des chars.

Le 30 mai les deux bataillons franchissent la route Ceccano Palombara et, à 11 heures, une patrouille entre dans Ceccano.

Devant le village le 3° R. S. M. a perdu le lieutenant Glaoui, fils du pacha de Marrakech, mortellement blessé dans son char.

A gauche, le 5° R. T. M. a dû renouveler trois fois son attaque sur le Morrone, colline boisée où l'ennemi a résisté avec acharnement, soutenu par une forte artillerie et des chars. Finalement le bataillon Renié a enlevé la cote 247 à 19 h. 30.

Les éléments qui défendaient Ceccano (un fort Kampfgruppe de la 305° I. D. et le II/67° de la 2° Panzer) se replient vers le nord.

Il ne reste plus alors devant la 2° D. I. M. que des éléments retardateurs de la 2° Panzer-Grenadiere-Division, qui se cramponnent encore entre Patrica et Sgurgola, sur les arêtes montagneuses qui tombent sur la vallée du Sacco.

Le 5° R. T. M. est passé en tête, bataillon Pons à gauche, sur les hauteurs, bataillon Renié en couverture, le long du Sacco.

Le 31 mai, le bataillon Pons bouscule les résistances, entre à Patrica à 9 heures, puis à Supino à 12 h. 30. La population fait à nos tirailleurs un accueil enthousiaste, donne des guides, des renseignements, pavoise, vide ses caves.

La poursuite reprend sans difficulté et le bataillon Pons arrive en fin de journée devant Morolo. Mais là, nouvelle résistance. La dernière crête couvrant le village se révèle fortement tenue.

Il faut remettre l'attaque au lendemain. Mais à 2 heures du matin nos patrouilles signalent que l'ennemi a décroché.

Le 1° juin le bataillon Pons reprend la progression. Nouvelle résistance à Fontana Vareco, arrêt toute la journée et nouveau décrochage dans la nuit.

Le 2 juin reprise de la progression, sous le feu de l'artillerie lourde (2 officiers très grièvement blessés : capitaine Bunel et sous-lieutenant Gerbe).

Pendant toutes ces opérations sur les hauteurs, le 4° R. T. M. a longé le Sacco, sans autre opposition que celle de l'artillerie et des automoteurs qui ont continué à mettre à profit le décalage entre Français et Britanniques. Le commandant de Rocca Serra, commandant le I/4°, a été grièvement blessé.

Le 3 juin le 4° R. T. M. passe en tête de la division à Gavignano, lorsque la 1° D. M. I. commence à relever les unités.

L'ENTRÉE A ROME.

Le 3 juin les monts Albains, dernière position couvrant Rome, sont enlevés par le 2° C. A. U. S.²⁴.

Le C. E. F. pousse lui-même en direction de Rome, avec mission de continuer à couvrir la 5° armée américaine à l'est de la route n° 6 et de Rome.

La 3° D. I. A. débouche donc, dès l'aube, de Colle Ferro sur Valmontone et Zaragolo, sans rencontrer de résistance ennemie sérieuse.

En fin de journée, le 3° R. T. A. et les blindés sont accrochés devant la station de Zaragolo et le 7° R. T. A. relève une unité américaine au contact, devant Palestrina.

La 2° D. I. M., qui doit couvrir la droite du C. E. F., est en retrait. Très fatiguée, elle sera relevée, le 4 au, matin, par la 1° D. M. I.

²⁴ L'ordre de bataille allié pour la bataille de Rome était le suivant, de la mer au C. E. F. : 5° et 1° D. I. Brit., 6° C. A. U. S. (36°, 34° et 45° D. I.) ; 2° C. A. U. S. (3°, 85° et 88° D. I. U. S.)

Ce que l'on peut considérer comme la base de départ américaine était la ligne Campoleone, velletri, Lariano, Artena, Castelgondolfo, Rocca di Papa, Valmontone.

Le 4 juin, dans la matinée, le 7° R. T. A. s'empare de Palestrina, puis de Castel San Pietro et de Cave, sans grosse résistance, tandis que le groupement Bonjour se porte à Gallicano.

La 3^e D. I. A. assure ainsi la couverture de la 5^e armée, face aux monts Prenestini, mission dont elle sera relevée en fin de journée par la 1^{re} D. M. I.

Le général Juin, en effet, craignant une contre-attaque du nord au sud sur nos communications qui s'allongeaient terriblement, et désirant libérer la 3^e D. I. A. au profit de la manœuvre pour Rome, avait obtenu l'élargissement de notre zone au nord: de la route n° 6 et engageait la 1^{re} D. M. I. dans ce nouveau secteur de couverture.

Dans l'après-midi du 1 juin, la 1^{re} brigade, après un bond de 70 kilomètres en camions, relève les éléments de la 3^e D. I. A. à Cave, Palestrina et Gallicano.

Aussitôt le général de Monsabert lance en camions le 3° R. T. A. et des blindés sur le Teverone (ou Fiume Anienne, l'Anio des Romains) immédiatement à l'est de Rome, pour couper les communications de la ville vers l'est et se saisir si possible des ponts avant que l'ennemi ne les fasse sauter.²⁵

Sans doute, pour exécuter ce bond, la route n° 6 ne nous est pas donnée, mais le détachement de circulation routière de la division réalise des miracles de vitesse pour repérer et jalonner un itinéraire utilisant des chemins de campagne et une vieille voie romaine.

Les tirailleurs (I/3° et groupe franc) débarquent au kilomètre 19 de la Via Casilina et se portent sur le Teverone à Lunghezza (I/3°), puis le II/3° s'établit sur la rivière à Salone, à l'ouest de Lunghezza.

Les bataillons sont au contact de l'ennemi, qui a fait sauter les ponts-route et tient la rive-nord.

A l'ouest, le groupe franc du 3° R. T. A. met la main sur Tor Sapienza, sur la Via Collatina, dans les faubourgs est de Rome. Il trouve intact le pont de Torre Cervara, au nord.

Pour couvrir à l'est le groupement de Linares, lequel doit, le 5 juin à l'aube, déboucher au nord du Teverone, le général Juin a donné à la 1^{re} D. M. I. l'ordre de constituer un groupement mixte (infanterie et blindés) qui se portera sur la rivière à droite de la 3^e D. I. A. pour garder son flanc et surveiller Tivoli.

C'est à la 2^e brigade, renforcée du 1^{er} régiment de fusiliers-marins et d'un escadron de T. D. du 7° R. C. A., que le général Brosset confie cette mission.

Dans la nuit du 4 au 5 juin, le 1^{er} R. F. M., précédant la 2^e brigade, se porte donc de Zaragolo au Ponte Lucano (3 km. sud-ouest de Tivoli). Mais l'ennemi tient solidement la villa Adriana, villa impériale, sur la rivière.

Il faut attendre le B. M. 5. (Celui-ci ne pourra forcer le passage et entrer à Tivoli que le 6 au matin. Il sera alors dépassé par les Britanniques.)

Un autre élément du groupement mixte, le B. M. XI, viendra le 5 juin s'établir sur le Teverone à Lunghezza, à droite du groupement de Linarès, pour couvrir directement celui-ci.

Pendant ce temps, à l'ouest, dans la soirée du 4 juin, le 6° C. A. U. S. est venu border le cours inférieur du Tibre et le 2° C. A. U. S. est parvenu au Latran.

Les Alliés sont donc aux portes de Rome.

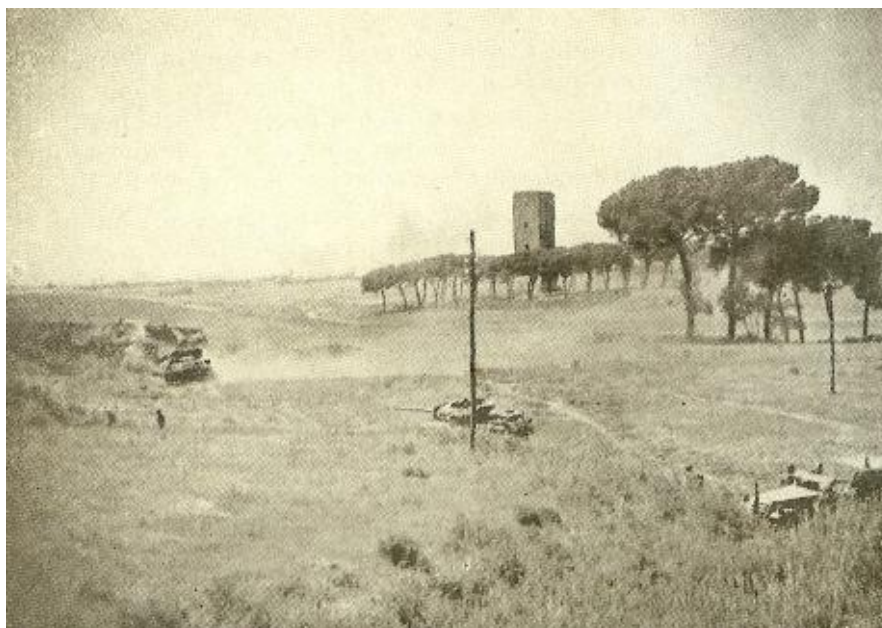
²⁵ A Lunghezza, seul le pont route a sauté. le Pont de la Voie ferrée est intact, mais sous le feu des mitrailleuses. Une compagnie du bataillon de Rocquigny force le passage le 5 juin dans la matinée, et le bataillon s'établit en tête de pont au nord, sur la Via Tiburtina.

A Salone, le II/3° franchit la rivière par moyens discontinus, (canots, pneumatiques prêtés par une unité américaine qui se trouvait là).

Le 5 juin au matin le colonel de Linarès déclenche sa manœuvre. Laissant le I et II/3° entreprendre, sous le commandement du lieutenant-colonel Goutard, le forçement du Teverone respectivement à Lunghezza et Salone (1), il prend personnellement le commandement d'un détachement motorisé comprenant le groupement temporaire Valentin (une compagnie du II/3° sur camions, la C. C. I. et la C. A. C. du 3° R. T. A.).

Le détachement franchit le Teverone au pont de Torre Cervara, à 5 kilomètres à l'est de Rome et fonce sur le Tibre. à Castel Giubbileo, à 8 kilomètres au nord de la capitale.

Il s'agit de couper la retraite aux derniers éléments ennemis. Le détachement bloque la route 4, sur la rive est, mais 1e pont étant sauté, il ne peut agir que par son feu sur l'autre rive et la route 3, sur laquelle circulent encore des éléments ennemis attardés.



Dans la campagne romaine nos blindés passent au pied de la tour de Centrocelli

Les gros, les états-majors et les services ont déjà évacué précipitamment la Ville éternelle, avec tous les moyens de transport imaginables : automobiles de tous genres, charrettes de paysans, chevaux, voitures à bras, bicyclettes, etc... Tout cela fuit vers le nord, poursuivi par la ronde infernale des avions alliés, maîtres absolus du ciel, qui sèment la mort sur les routes.

Lorsque nous dépasserons Rome, nous trouverons tout le long de la Via Cassia, la voie de retraite qui resta la dernière aux Allemands, à l'ouest du Tibre, une file ininterrompue de carcasses tordues et fumantes de camions et de véhicules de toutes sortes.

Le 5 juin au soir le général commandant la 5° armée et le général, commandant le C. E. F. se retrouvent dans Rome et parcourent les rues en Jeep, au milieu des acclamations de la foule italienne qui a déjà oublié son Duce et ses prétentions sur nos territoires français.

Dans la campagne romaine, où nos unités peuvent enfin se reposer, tout le monde vibre de joie et d'espoir. L'émotion de ces grandes heures, que ressentent les plus humbles, est décuplée, le 6 au soir, par l'annonce du débarquement de Normandie.

ROME.

A l'est du Tibre, le C. E. F. est relevé par le 13^e corps britannique, dont les blindés dépassent nos premiers éléments le 6 juin au matin. Les divisions françaises se regroupent sur place, aux environs de la ville, et peuvent monter quelques jours de repos, jours lumineux qui leur révèlent la beauté de Rome.

Rome, la Ville éternelle et toujours jeune, souriante et fleurie avec son soleil, son air léger, brise printanière qui caresse les parterres de ses jardins et les arbres des quais du Tibre, avec ses paysages que l'on n'a jamais vus mais que l'on reconnaît comme des paysages familiers car ils appartiennent à l'humanité; Rome ancienne, grandiose par ses monuments antiques, son Colisée qui répercute l'écho de nos fanfares; Rome latine, berceau de notre civilisation, capitale de l'Esprit; Rome chrétienne, capitale de la Foi et siège d'une autorité morale qui s'étend sur le monde et ne s'appuie pas sur des armes; Rome moderne, accueillante, à la population aimable, nette, propre, racée, aux beaux enfants dorés par le soleil, aux femmes élégantes qui sourient aux vainqueurs.

Quelle détente, trop courte hélas, pour ceux qui ont connu la neige, la pluie et la boue des Abruzzes, l'enfer du Belvédère, la poussière épaisse des routes du Garigliano.

Le 7 juin le général commandant le C. E. F. fait son entrée officielle au Palais Farnèse, où nos couleurs sont hissées sur la noble façade.

Des cérémonies religieuses ont lieu à Saint-Pierre-de-Rome, à Saint-Louis des Français, à Saint-Paul-Hors-les-Murs.

Dans les rues, c'est une animation de fête, une farandole de Jeeps et de Dodges. Nos fanfares, nos détachements d'honneur, alertes dans leur seyante tenue américaine à la chemise claire, défilent fièrement.



Le 5 juin au soir le général Clark et le général Juin se retrouvent dans Rome et parcourent les rues en jeep au milieu des acclamations de la foule italienne

Anglais, Américains, Français animent les trottoirs, admirent les vitrines italiennes qui regorgent de belles choses - alors que, chez nous, elles sont vides - font leurs emplettes, se retrouvent sur la place Saint-Pierre, autour du panache du Château d'eau irisé par le soleil, à l'ombre des colonnades, sous la coupole harmonieuse de Michel-Ange, visitent le Vatican et ses trésors d'art.

Un jour on voit une musique écossaise et ses cornemuses gravir en jouant le parvis et entrer à Saint-Pierre; le lendemain 100 ou 500 officiers et soldats d'une de nos plus glorieuses divisions sont, derrière leur général, reçus par le Souverain Pontife qui, en quelques mots, en français, leur dit son affection pour notre pays.



Deux jours auparavant, la 2^e D. I. M. avait fait devant le général Juin, au cœur de Rome, dans le cadre unique du colisée, de la via imperia et de la célèbre place de Venise, sous un soleil triomphant, un des plus beaux défilés qu'ait connus l'armée française portant ses drapeaux sur la terre étrangère.



Ainsi, dans Rome, joyeuse d'être intacte, les combattants alliés vivent quelques jours du plus merveilleux des tourisimes, car il est nimbé de gloire et, pour nous Français, pimenté de la plus généreuse des revanches.

Le 17 juin une cérémonie expiatoire se déroule à l'Olgiata, où avait été conclu en juin 1940, l'armistice franco-italien. Là, le général Dody fait hisser solennellement les couleurs françaises devant la villa Incisa, où avait été signé le honteux document qui prétendait consacrer la « victoire » de l'Italie fasciste.

Deux jours auparavant, la 2^e D. I. M., qui avait été la première sur les champs de bataille des Abruzzes, avait fait, devant le général Juin, au cœur de Rome, dans le cadre unique du Colisée, de la Via Imperia et de la célèbre place de Venise, sous un soleil triomphant, au milieu des vivats de la foule italienne, un des plus beaux défilés qu'ait connus l'armée française portant ses drapeaux sur la terre étrangère.



Un tank destroyer en éclaireur



Un tigre détruit

VII

LA POURSUITE DE ROME A SIENNE

(Croquis n° 7 et n° 8.)

Après la chute de Rome, la situation de l'armée allemande paraît désespérée. La 14^e armée de von Mackensen a perdu 25.000 prisonniers et a dû abandonner la plus grande partie de son matériel. Les éléments ouest de cette armée, qui avaient tenté de couvrir Rome aux monts Albain, se replient en désordre vers le nord-ouest par les routes 1 et 2, tandis que le reste de la 14^e armée se rejette au nord, dans la région montagneuse Arzoli Avezano ²⁶.

Il semble donc qu'il soit possible d'accentuer cette séparation et d'obtenir encore une victoire d'anéantissement en poussant vers le nord-est, en direction d'Ancone, afin d'acculer à l'Adriatique le gros de la 14^e armée et les quelques divisions constituant la 10^e armée allemande dans le secteur oriental.

Mais il eût fallu déplacer vers l'est le centre de gravité allié. Au contraire, la 5^e armée, qui compte 4 C. A. (2^e, 4^e et 6^e C. A. U. S. et le C. E. F.) ne reçoit initialement qu'une zone d'action étroite entre le lac Bracciano et la mer²⁷. Elle ne peut donc entamer la poursuite qu'avec deux C. A.

La 8^e armée, qui occupe alors la presque totalité du front, ne peut exécuter à elle seule une telle manœuvre, dans une région difficile. Le secteur Adriatique est d'ailleurs pratiquement délaissé.

La poursuite revêtira donc à peu près uniquement le caractère d'une poussée frontale dans le secteur méditerranéen, l'ennemi demeurant libre de faire roquer vers l'ouest les forces rejetées au nord-est, lorsqu'elles se seront ressaisies. Il y parviendra si bien qu'à la fin de juin son centre de gravité sera, à nouveau, devant le C. E. F.

Après quelques jours de repos dans la région de Rome, le C. E. F. est lancé dans cette poursuite, à partir du 9 juin, reprenant sa place à l'aile droite de la 5^e armée américaine, dont le 4^e C. A. U. S. forme l'aile gauche.

Deux divisions françaises seulement sont mises en ligne : la 3^e D. I. A. à l'ouest, et la 1^e D. M. I. à l'est. Ces deux grandes unités constituent un « corps de poursuite » sous le commandement du général de Larminat. Elles seront ultérieurement renforcées par les tabors.

La 5^e armée avançant beaucoup plus rapidement que l'armée britannique, nous verrons le général de Larminat manœuvrer constamment par sa gauche (3^e D. I. A., puis 4^e D. M. M.), en liant son action à celle des Américains.

Le 10 juin, le C. E. F., dépassant les unités américaines, s'engage dans la région à l'ouest de Viterbo, tombé la veille : la 3^e D. I. A. à Tuscania, libérant la 85^e D. I. U. S. et la 1^e D. M. I. à Viterbo, libérant la 88^e D. I. U. S.

La 3^e D. I. A. passera à l'ouest du lac de Bolsena et la 1^e D. M. I. à l'est sur l'axe de la Via Cassia.

²⁶ Commandant d'Esclabes.

²⁷ On a voulu expliquer ce fait par le désir de permettre à la 8^e armée d'entrer à Florence, en compensation de la prise de Rome par la 5^e armée.



Croquis N° 7

La poursuite du lac de Bolsena à l'Orcia. Forcement de la position Amiata-Radicofani

Dans sa retraite précipitée l'ennemi n'a pas eu le temps d'effectuer des destructions aussi généralisées que précédemment, et il laisse relativement peu de mines.

Sa défense est assez désordonnée. Il ne s'agit encore que de « Kampfgruppen » hétéroclites, composés hâtivement avec des éléments divers et mis sous les ordres d'un même chef. Ces groupements: se mettent d'abord en « bouchons » dans les localités, barrant les routes vers le nord.

10 JUIN. (Croquis n° 7.)

A l'ouest, l'avant-garde de la 3° D. I. A., sous les ordres du colonel Duval (3° R. S. A. R., 1 escadron de T. D., 1 compagnie de chars Medium du 755° bataillon U. S. et le. 7° R. T. A.) commence son mouvement à 5 heures, débouchant de Tuscania.

Les blindés (groupement Bonjour) sont en tête, en trois colonnes, orientées respectivement sur Marta (rive sud du lac), Valentano et Mugliano.

A 11 heures la colonne est (capitaine de Goyenech) est arrêtée devant Marta par un fort bouchon, et la colonne ouest aux lisières sud de Piansano. Les I et II/7 sont poussés sur Piansano pour déborder le village et dégager la route de Valentano, route de la division.

En fin de journée le 7° R. T. A. est toujours bloqué devant Piansano; mais, à droite, le groupement Bonjour a débordé Marta et pris Capodimonte, village qui surplombe les eaux bleues du lac aux rives boisées et souriantes²⁸.

A l'est du lac l'avant-garde de la 1° D. M. I. (blindés du R. F. M., T. D., suivis du B. M. XI) se heurte le 10 à une première et forte résistance devant Montefiascone, vieille cité perchée sur un piton, qui fournit aux Allemands un excellent observatoire. Le colonel Garbay, commandant l'avant-garde, monte avec le B. M. XI, une attaque qui nous livre la position en fin de journée, après un vif combat, grâce à l'appui des T. D. du 7° R. C. A. qui écartent les chars allemands. La ville elle-même est nettoyée dans la nuit par des combats de rues.

Au cours de l'avance sur Montefiascone le 1° R. F. M. perd son commandant, le capitaine de frégate Amyot d'Inville, héros de la première heure, qui saute sur une mine, et le capitaine Daniel, du B. M. 4, tué par une patrouille de nuit. Le B. M. 5 a deux officiers tués : les sous-lieutenants Lansalut et Tainton.

11 JUIN.

Le 11, au matin, la 1° D. M. I n'a plus de contact.

La 2° brigade est articulée en deux colonnes :

- à l'ouest, la colonne Bavière, d'effort principal (blindés et le B. M. 4) sur l'axe Montefiascone-Bolsena, par la route 2.

- à l'est, la colonne Gardel (blindés et B. M. 5) sur la route 71 (Montefiascone - Orvieto), légèrement en retrait et assurant la couverture et la liaison avec les Britanniques.

Le premier objectif est la route 71.

²⁸ Ce paysage enchanteur, que l'on admire au passage, est agrémenté par une petite île : l'isola Bizentina, où l'on prétendait que Goering avait transporté son harem. Ceux des autres qui prirent une barque pour aller s'en assurer furent déçus. Ils ne trouvèrent que quelques paysans affamés et enthousiastes.

Le mouvement se déclenche à midi, bientôt ralenti par des mortiers et par des chars ennemis qui battent en retraite lentement. Une pluie diluvienne tombe. Les colonnes font 8 ou 9 kilomètres et s'arrêtent pour la nuit.

A l'ouest, à la 3^e D. I. A., le 7^e R. T. A., appuyé par nos chars et nos T. D., et engageant successivement ses bataillons, a pu faire sauter le bouchon de Piansano à 8 heures et a poussé sur le nœud roulier de Valentano sans rencontrer de résistance.

Le 4^e R. T. T. débarque de camions à Valentano à midi et se porte sans difficulté, à Ischia ²⁹ et Farnèse, se disposant à pousser à l'ouest du 7^e R. T. A. vers la route 71.

Pour la première fois depuis Rome, l'ennemi fait tête sur une ligne. On peut admettre que c'est le début d'une manœuvre coordonnée.

Les éléments de la manœuvre allemande

A partir du 12 juin la manœuvre ennemie prend donc forme. L'Allemand commence à mener une action retardatrice plus méthodique, décrochant de nuit dès que la position qu'il occupe est débordée ou entamée, et se repliant sur la position suivante, sur laquelle le contact est repris le lendemain.

Le maréchal. Kesselring comptait nous retarder en manœuvrant en retraite sur quatre positions successives :

- les positions naturelles de part et d'autre du lac de Bolsena
- la ligne « Frieda »;
- la ligne « Edith » ;
- la ligne « Gustav »,

et avoir ainsi le temps d'organiser une solide position devant Florence. Mais les lignes «Frieda», « Edith » et « Gustav » ne se manifesteront pas réellement, les deux dernières tout au moins, car, à peine ébauchées par l'organisation Todt, elles ne pourront être occupées, faute de moyens, et la pression des Alliés restera constante.

En réalité, le terrain seul, les massifs, les vallées encaissées perpendiculaires à nos axes de marche, les localités constituant des nœuds routiers, permettront à l'ennemi de gagner un, deux, trois jours à chaque bond de sa manœuvre en retraite.

L'objectif du C. E. F. est Sienne.

Pour nous disputer la route de Sienne, au nord du lac de Bolsena, l'ennemi disposera successivement des positions naturelles suivantes

- le massif important de l'Amiata, qui culmine à 1.734 mètres, prolongé, à l'ouest de la trouée d'Arcidosso, par le Labro et le Buceto, et, à l'est de la coulée de Paglia, par la position de Radicofani et le mont Cetona;

- la coupure de l'Orcia, prolongée à l'ouest par le cours moyen de l'Ombrone. Cette position est utilisée par la ligne « Frieda » qui s'appuie, dans le secteur britannique, sur le lac Trasimène;

- le massif de Montalcino, puis les hauteurs de part et d'autre de la Merse dans la partie nord-sud de son cours. Toute cette région tourmentée et boisée se prête parfaitement à une lutte pied à pied jusqu'aux abords de Sienne. Elle comporte des coupures est-ouest, dont l'ennemi aura miné ou détruit les passages. La plus importante est celle de la Farma, prolongée par celle de l'Ombrone, à l'est du confluent des deux rivières.

²⁹ L'arrivée du 4^e R. T. T. à Ischia di Castro restera mémorable au régiment. On lit dans le journal de marche : « Ce fut un des événements les plus extraordinaires que nous ayons vus. Une population délirante de joie acclame chaque véhicule en criant « viva la Francia ! » à en perdre haleine! ... Pour la première fois nous trouvons des « patriotes » italiens du « maquis » et parmi eux, des prisonniers sud-africains capturés à Tobrouk et évadés. »

Plus le C. E. F. s'élèvera vers le nord, dans cette région difficile, plus la résistance se renforcera, l'ennemi faisant glisser d'est en ouest les formations rejetées au début de juin sur la rive gauche du Tibre.

Du reste, ainsi que le remarque justement le commandant d'Esclaibes, le Commandement allemand « n'a pas manqué de se rendre compte que les limites entre les 3° et 5° armées demeuraient immuablement parallèles à l'axe de la péninsule, et que les Alliés ne manœuvraient pas, mais exerçaient une simple poussée frontale avec de l'infanterie à pied, sans tentatives réelles d'exploitation ».

C'est à partir du 2 juin surtout que, après s'être ressaisi et renforcé, l'ennemi affirmera sa résistance : destructions, champs de mines de plus en plus nombreux, tirs de harcèlement d'artillerie lourde, grande activité de canons automoteurs sur nos axes de progression et durs accrochages d'une infanterie souvent appuyée par des chars.

Le C. E. F., manœuvrant constamment par l'ouest, s'élèvera donc assez lentement vers Sienne.

D'autre part, notre infanterie sera de plus en plus fatiguée par une poursuite pédestre dans un terrain difficile et par des engagements continuels.

Reprenons les étapes de cette progression vers Sienne.

A. - Le forçement de la route 74.

13 juin. - A l'est, les bataillons de tête de la 1° D. M. I. (B. M. 4 et B. M. XI) démarrent très lentement devant une résistance soutenue.

Dans la soirée le général Brosset fait relever la 2° brigade qui, engagée depuis le 16 mai, est très fatiguée³⁰, par la 1° brigade sur l'axe ouest (route 2) et par la 4° brigade sur l'axe est (route 71). Chaque brigade a deux bataillons en ligne et dispose d'un détachement blindé (Reconn., Medium et T. D.).

Le groupement Ouest doit s'emparer de Bolsena et de la partie de rocade Bolsena- Orvieto dans notre zone, couvert à droite par le groupement Est qui poussera de part et d'autre de la route 71, en liaison avec la 6° D. B. sud-africaine.

Celle-ci enlève Bagnoregio et Lubriano dans l'après-midi. Ce succès de nos voisins incite sans doute l'ennemi au décrochage, car le 1° B. L. E. peut occuper Bolsena sans difficulté à 21 heures, faisant 30 prisonniers.

A l'ouest du lac, le 7° R. T. A. s'empare de Latera vers midi et, en fin d'après-midi, le 4° R. T. T. mord sur la route 74, en enlevant le carrefour de la Rotta. Plus à l'ouest, le 4° C. A. U. S. a dépassé cette route 71, à Pitigliano.

14 juin. - Après une contre-attaque de nuit sur le 7° R. T. A., destinée sans doute à masquer son repli, l'ennemi a décroché à la fin de la nuit. A l'aube, la 3° D. I. A. franchit la route 74 sur tout son front et pousse au nord, sans rencontrer de résistance, tandis qu'à l'est la 1° D. M. I. progresse régulièrement le long de la route 2.

Dans l'après-midi, le B. I. M. P. occupe Poggio Di Biagio, le 22° B. N. A. : San Giorgio, le 1° B. L. E. : San Lorenzo, au nord du lac.

A la 3° D. I. A., le 3° R. T. A., qui a relevé le 7°, met la main sur Onano et le 4° R. T. T. sur San Quirico et le carrefour de San Leonardo.

³⁰ La campagne d'Italie est terminée pour la 2° brigade, qui se regroupe près de Montefiascone

En fin de soirée, à la limite des deux divisions, on cherche à s'assurer le nœud routier d'Aquapendente. Mais le 3° R. T. A., qui s'en approche par le sud-ouest, et 1° B. L. E., par le sud-est, se heurtent à une forte résistance sur les hauteurs sud du village, à la tombée de la nuit.

B. - Le forçement de la position Amiata -Radicofani.

15 juin. - Au jour les deux divisions françaises se trouvent sur les hauteurs sud d'Aquapendente, en face d'un vaste cirque fermé au nord par deux massifs : le mont Amiata et les hauteurs de Radicofani.

Entre les deux massifs, la coulée nord-sud de la Paglia, dont le cours sépare les deux zones d'action de division.

Dans la cuvette, une série de plis et de torrents est-ouest : Fiume, Siele, Senna, etc...

Fermant la cuvette à l'ouest, la ligne de crêtes du mont Civitella, que gravit la route donnant accès au seuil de Santa Fiora, à l'ouest de l'Amiata, route principale de la 3° D. I. A.

A l'est de la Paglia, et parallèlement à elle, la route 2 s'élève jusqu'au seuil de Radicofani.

Entre ces deux routes, à l'ouest de la Paglia, c'est-à-dire dans le secteur de la 3° D. I. A., une troisième route grimpe sur le versant sud-est de l'Amiata, à Pian Castagnaio.

Le village perché de Radicofani sur son piton caractéristique, le village perché de Pian Castagnaio sur son balcon, le village également perché de Castel Azzara sur sa corniche, gardent chacun leur route et ressemblent à des sentinelles menaçantes surveillant toute la cuvette.

Ce matin du 15 juin, du cimetière d'Onano, observatoire du 1° R. T. A., on ne peut que trouver fâcheuse cette propension des Italiens à construire leurs villages sur des « points stratégiques » qui sont en même temps d'excellents observatoires d'artillerie, ce qui ne manque pas de leur valoir de copieux bombardements!

Il est évident en tout cas, ce matin-là, que cette position naturelle remarquable nous donnera des difficultés, mais il faut l'aborder résolument.

Le 15 au matin, donc, la 3° D. I. A., laissant à la 1° D. M. I. le soin de régler le sort d'Aquapendente (ce qui sera fait à 10 heures par le 1° B. L. E.), glisse vers l'ouest.

A 11 heures le pont de Montorio est occupé.

De là le groupement Guillebaud s'oriente au nord-ouest, par la route Castel Azzara - Santa Fiora, et le groupement de Linares au nord, sur la route Sforzesca (villa du comte Sforza) - Pian Castagnaio.

Vers 18 heures, après un court mais vif combat, le 4° R. T. T. s'empare de Castel Azzara. Le 3° R. T. A. atteint sans grand mal Sforzesca et la Siele, repoussant une contre-attaque d'une quarantaine d'hommes un peu aventurée.

A l'est, la 1° D. M. I. a franchi la Paglia à midi. Son groupement ouest progresse sur la route 2 en refoulant quelques résistances. Son groupement Est (B. M. 21) doit monter une attaque avec un gros appui d'artillerie sur le village de Torre Alfinat solidement tenu par des parachutistes allemands qui décrochent au tout dernier moment. A 14 heures, le village est à nous.

Puis les deux bataillons poussent, le soir même, sur les monts au nord. Matériel à dos, après une marche de nuit harassante, le B. M. 21 couronne le mont Rufeno à minuit et le B. M. 21 occupe le mont Spano au matin.

Mais ceci n'est qu'une approche de la position, approche gênée par quelques solides bouchons.

16 JUIN.

A la 1° D. M. I., le groupement ouest (1° brigade) a mission de s'emparer de Podere Rigo, puis de Radicofani, tandis que le groupement est (4° brigade) marchera sur Casciano Dei Bagni, d'où il poussera sur le mont Calcinajo.

Mais la progression se heurte à des difficultés croissantes (destructions, mines, tirs d'artillerie et de mortiers). La résistance se raidit.

A 20 heures, le groupement ouest (B. L. E.) s'arrête pour la nuit à Pantano (1 kilomètre de Radicofani) et aux abords sud de Colle Sul Rigo (22° B. A. A.). Le groupement Est est parvenu à 1 kilomètre au sud de Casciano.

La 3° D. I. A., à l'ouest, arrive devant le mont Amiata, forteresse naturelle qui culmine à 1.734 mètres et que ceinture une sorte de chemin de ronde : la route Castel Del Piano - Arcidosso - Santa Fiora - Seragiolo - Pian Castagnaio - Abbadia - San Salvatore.

Le régiment de droite (3° R. T. A.) est bloqué, en position défavorable, sur le glacis dénudé au pied du belvédère de Pian Castagnaio, bastion sud-est de la forteresse.

A gauche le 4° R. T. T. est arrêté au sud du carrefour de Seragiolo. Ce carrefour forme un T dont la branche horizontale est le « chemin de ronde » et la branche verticale est la route suivie par le 4° R. T. T. sur l'arête boisée sud-nord qui donne accès au massif.

Il faut donc d'abord faire tomber ce carrefour.

C'est la mission qui est donnée, le 16 à 19 heures, à un sous-groupement constitué sous les ordres du lieutenant-colonel Baunard avec le II/4° R. T. T., un détachement de chars U. S. et deux groupes de 105.

L'opération se déclenche à 21 h. 30, après une préparation d'artillerie de vingt minutes. Le carrefour tient, mais le sous-groupement le débordant par l'ouest, dans la nuit et en plein bois, atteint le « chemin de ronde » à l'ouest de Seragiolo. La manœuvre sera développée le lendemain.

17 JUIN.

Laissons temporairement la 1° D. M. I. poursuivre cette manœuvre de l'Amiata.

Le général de Monsabert décide d'engager à sa gauche le groupement de montagne du général Guillaume, avec mission de forcer le seuil Santa Fiora - Arcidosso et de déborder l'Amiata par l'ouest, tandis que le groupement Guillebaud (4° R. T. T.) l'attaquera de front, après avoir dégagé le passage à Seragiolo.

Le groupement Guillaume, mis à la disposition du général de Monsabert, est articulé en deux sous-groupements, avec la composition suivante :

- sous-groupement Leblanc : 1° G. T. M.;
- sous-groupement Lardin :
III/7° R. T. A. (sera remplacé le 20 par le 1° R. T. M.);
II1/64e R. A. A.;
- 1 escadron de reconnaissance et 1 escadron de chars légers du 4° R. S. M.;
- 1 groupe du 69° R. A. A.

Le sous-groupement Lardin, à gauche, est orienté sur l'axe Manciano - Triana - Arcidosso. Le sous-groupement Leblanc, à droite, est dirigé sur l'axe Castel Azzara - Amiata - Seggiano.

Le groupement Guillaume ne pourra amorcer son large débordement que dans l'après-midi. En fin de journée le sous-groupement Lardin sera à hauteur du mont Labbro, sur la route sud-nord Triana - Arcidosso, et le sous-groupement Leblanc aura franchi la route Bagnolo - Santa Fiora.

Pendant ces mouvements par l'ouest, la journée est dure au sous-groupement Baunard, à Seragiolo. Dans la matinée le bataillon Poupelin (II/4°) atteint le pont et le carrefour, après une lutte à courte distance. Mais contre-attaqués vers 11 heures, privés de chefs, menacés d'encerclement, ses éléments de tête se replient en gravissant les pentes derrière eux, en pleine vue de l'ennemi et sous son feu (résultat : 4 tués et 30 blessés).

A gauche cependant, la 7° compagnie a atteint la Faggia, sur la route entre Seragiolo et Bagnolo. Le colonel Duval, commandant l' I. D. 3, qui a pris le commandement des éléments ouest de la division, décide d'accentuer le débordement de ce côté. Il lance le bataillon Jarrot (III/ 4°), avec mission de glisser à gauche, derrière le bataillon Poupelin (II/4°), et, dépassant la 7° compagnie, d'attaquer de flanc la crête 1008 (1.000 mètres nord de Seragiolo) dont les feux interdisent le carrefour.

Après une vive action des deux artilleries l'opération est réalisée, en fin de journée, et le carrefour de Seragiolo est dégagé.

Au soir du 17, le large débordement de la forteresse Amiata par l'ouest étant entamé par le groupement Guillaume, et la tête du groupement Duval ayant franchi le « chemin de ronde » et mordu sur les premières pentes du mont, il faut s'attendre à un décrochage ennemi dans la nuit.

DU 18 AU 20 JUIN : PRISE DE L'AMIATA ET DE RADICOFANI.

1. - A l'ouest : prise de l'Amiata.

Le 18 juin, à l'aube, en effet, l'ennemi a décroché, évacuant Santa Fiora et Pian Castagnaio vers 3 heures du matin ³¹.

Au cours de la journée, au nord de ces deux villages, l'ennemi nous dispute les deux routes de Campiglia et de Seggiano, de chaque côté du mont, avec un bataillon sur chaque route.

En fin de journée, sur le versant est, le 3° R. T. A. est arrêté au nord d'Abbadia San Salvatore et sur le versant ouest, le groupement Guillaume est au contact aux lisières sud d'Arcidosso.

Mais, au centre, le 4° R. T. T. se lance à l'escalade du mont Amiata avec deux bataillons : le I/4° à gauche, le II/4° à droite.

Evitant les résistances qui se révèlent au ravin de l'Inferno qui évoquent les sinistres souvenirs de l'Inferno de janvier, le bataillon Cerutti (I/4°) se fraye, sous une pluie diluvienne, un passage dans les bois de châtaigniers et les inextricables taillis qui couvrent les pentes abruptes. Un chef « partisan patriote » italien est venu s'offrir comme guide, mais aux premiers coups de feu, il se « perd » et disparaît dans la forêt... Le bataillon continue, sans s'en soucier, suivant la ligne de plus grande pente.

Ruisselants de sueur et de pluie, les tirailleurs, derrière le capitaine Semichi, atteignent le sommet vers 16 heures, sans autres difficultés que celles du terrain. Surpris, les Allemands se replient, laissant 13 morts et 3 prisonniers.

Quant au II/4° il a rejoint la route touristique « Mussolini » qui relie Abbadia San Salvatore au sommet de l'Amiata.

³¹ Dans la journée du 17, les camions allemands ont été très occupés à déménager le linge et l'argenterie des maisons et villas de Pian Castagnaio. Dans ce village pittoresque, en guise d'adieu, les derniers observateurs d'artillerie allemands du vieux château lancent des grenades dans la cave du donjon dans laquelle s'est réfugiée la population civile affolée par notre bombardement. Une dizaine de femmes et d'enfants sont tués. Ces procédés à l'égard de leurs alliés italiens dénotent la rage des Allemands reculant pas à pas devant le C. E. F.

Le 19 juin, le sommet étant pris, l'ennemi doit marquer sur les flancs du mont un court repli, se cramponnant encore dans la partie nord du massif.

Le groupement Guillaume arrive par sa gauche (sous-groupement Lardin) à 1.500 mètres au sud-est de Monticello. Sa droite (sous-groupement Leblanc) occupe Arcidosso et Castel Del Piano.

Le 4° R. T. T. arrive en fin de soirée aux lisières sud de Vivo d'Orcia, fortement défendu, et 3° R. T. A. est bloqué devant le Poggio Zoccolino, piton à 2 kilomètres au sud de Campiglia. Les réactions d'artillerie allemande sur les routes sont brutales.

Le 20 juin, à l'aube, plus de contact. Campiglia, Vivo, Seggiano sont occupés et la vallée de l'Orcia s'étale à nos pieds. Nos éléments descendent les pentes nord du massif, salués seulement par des rafales d'artillerie.

L'ennemi a largement décroché pour se reporter sur la coupure de l'Orcia et sur les avancées du massif de Montalcino.

Sur cette position, il va chercher sinon à nous arrêter, du moins à nous ralentir le plus possible, favorisé par plusieurs journées de pluies torrentielles qui empêchent toute intervention aérienne sur ses arrières.

Mais revenons à la 1° D. M. I. que nous avons laissée, le 16 au soir, au sud de Radicofani.

H. - A l'est : prise de Radicofani.

Le 17 juin, à 5 heures, la 1° D. M. I. a repris son mouvement.

A 7 heures, le groupement est s'empare de Casciano Dei Bagni. Dans la journée, sous la pluie, il pousse à 2 kilomètres au sud du Calcinajo.

Mais le groupement ouest est arrêté de bonne heure devant Radicofani, aux prises, à 2 kilomètres au sud du village, avec des chars ennemis, et soumis à de violents tirs d'artillerie.

Le 18 juin, la 1° brigade étant bloquée devant le seuil de Radicofani, le général Brosset monte une manœuvre par l'est.

Son intention est d'agir successivement d'est en ouest, en enlevant d'abord le Cancelli (pointe sud du mont Cetona) et le mont Calcinajo, puis, à la faveur de ce large mouvement par le nord-est, de déborder directement Radicofani par l'est, et au besoin par l'ouest.

Il donne comme mission au groupement est de pousser droit au nord sur les deux sommets indiqués. Le groupement ouest profitera des appuis de feux de son voisin pour tenter une action méthodique, avec fort soutien d'artillerie, sur Radicofani par l'est et par l'ouest.

Dans la matinée du 18, le B. M. 21 atteint le mont Calcinajo, à 10 heures, et le B. M. 24 le Cancelli, tandis qu'à l'ouest le B. L. E. se rapproche des premières maisons de Radicofani.

En cours de journée, l'étau se resserre autour de Radicofani, défendu avec acharnement. Le 22° B. N. A. pousse sur 632 et 679 (2.500 mètres nord-est du village).

C. — Le forçement de la position de l'Orcia. (Croquis n° 8.)

Action de la 3° D. I. A. : débordement par l'ouest.

La 1° D. M. I. est relevée par la 2° D. I. M., mais la 3° D. I. A. ne le sera (par la 4° D. M. M.) qu'après la prise de Sienne ³². Il s'agit donc pour elle de continuer la poursuite sur un front de 20 kilomètres avec ses régiments engagés depuis le 11 mai.

Nous l'avons laissée le 20 juin à l'aube, sans contact, l'ennemi ayant décroché dans la nuit.

Le 20 juin, dans la matinée, le groupement Guillaume occupe Montelaterone et Seggiano, le 4° R. T. T. : Vivo, le 3° R. T. A. ,Campiglia. Pas de contact. Le génie s'affaire pour établir des passages aux destructions. Réactions d'artillerie sur les pentes nord de l'Amiata.

La ligne en fin de journée est orientée face au nord-ouest, à 4 ou 5 kilomètres de l'Orcia (Monticello, Montelaterone, Montegiovi, Seggiano, Poggio Glianello, Poggio Ucello).

Nous sommes maintenant en Toscane. La pluie a cessé. Le soleil luit. Une lumière idéale baigne ces paysages harmonieux, ces fermes coquettes aux loggias roses, flanquées de cyprès au milieu de la verdure argentée des oliviers.

Le 21 juin, la 3° D. I. A. reprend le mouvement pour se rapprocher de l'Orcia. Réactions ennemies faibles d'abord et surtout à base d'artillerie. Montenero est occupé par le 1° R. T. M. (Btn Lepage) qui vient border l'Orcia.

Dans l'après-midi, contact rude devant la nouvelle position, au sud de Castiglione et devant 615. Bombardement ennemi sur des pentes descendant vers l'Orcia.

Le 22 juin. - Résistance allemande toujours tenace au sud de Castiglione, à 615 (3° R. T. A.) et sur les pentes nord-ouest de la station du mont Amiata et du pont. Les efforts du 7° R. T. A. (qui a relevé le 4° R. T. T.) pour traverser l'Orcia sont infructueux. Une compagnie, qui y était cependant parvenue dans l'après-midi, doit se replier, sous un pilonnage incessant.

Le 7° R. T. A. s'engage tout entier, poussant vers la gauche sans trouver de fissure dans le dispositif ennemi.

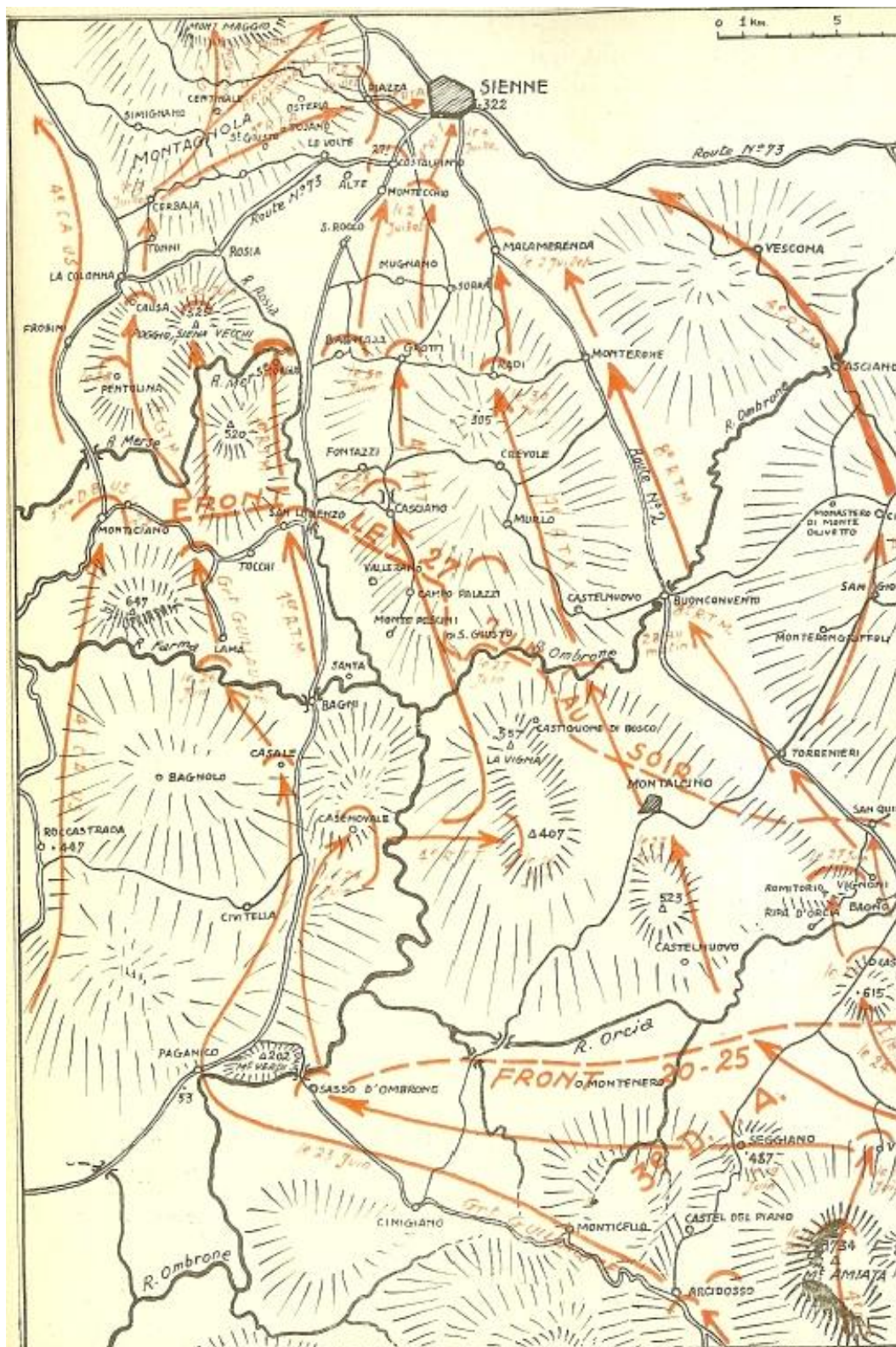
Le « Journal de marche » de la division indique pour cette journée : « Il semble que l'ennemi veuille à tout prix interdire le passage de l'Orcia. »

Devant cette résistance, le général commandant le C. E. F. décide que, afin de libérer des unités de la 3° D. I. A. et de lui permettre de constituer une masse de manœuvre, la 2° D. I. M. prendra à son compte la partie du secteur à l'est de la ligne Campiglia - Montalcino.

Le général de Monsabert a l'intention :

- de constituer la masse de manœuvre à sa gauche, en remaniant son dispositif;
- de profiter de l'avance des Américains à l'ouest pour pousser d'abord le groupement Guillaume, puis le groupement Guillebaud (4° R. T. T.) sur la rive droite de l'Ombrone, afin de déborder par l'ouest le massif de Montalcino.

³² La 4° D. M. M. qui, en ligne sans interruption depuis le 25 mars, avait fourni dans les opérations de montagne un effort épuisant, prend, après la manœuvre de Rome, un repos bien mérité... repos très partiel d'ailleurs. puisqu'une partie importante de ses éléments participe dans le cadre de la 3° D. I. A., aux opérations de l'Orcia et de Sienne (1° R. T. M., III/69° R. A. A., 4° R. S. M.).



Croquis n° 8

Forcement de la ligne « Frieda » et marche sur Sienna

A cet effet le groupement Guillaume, roquant vers l'ouest, doit franchir l'Ombrone à Paganico et à Sasso, et prendre pied sur les hauteurs au nord, en liaison avec la 1° D. B. U. S. qui attaquera Civitella³³.

Puis, après la prise de Civitella, le groupement Guillaume³⁴, poussera, toutes forces réunies, droit au nord, en direction de Rosia, pour amorcer la manœuvre que le général de Monsabert prévoit déjà sur Sienna.

Le groupement Guillebaud franchira alors l'Ombrone à Sasso, derrière les gommiers, et se rabattra vers l'est, sur le massif de Monlalcino, prenant de flanc et à revers les défenses allemandes de l'Orcia.

Le 23 juin : remaniement du dispositif.

Le 24 juin, à 6 heures, le 81° R. R. U. S. s'empare de Civitella. L'ennemi se replie précipitamment. Le groupement Guillaume (1° G. T. M. en tête) qui a franchi l'Ombrone à l'aube, à Agué, pousse vers le nord sans rencontrer de résistance. L'ennemi limite sa réaction à quelques tirs d'autocanons. Des éléments d'arrière-garde en retraite sont rejoints par le 3° G. T. M. dans le massif boisé nord de Civitella et laissent 27 prisonniers et de nombreux cadavres. A 14 heures une patrouille blindée du groupement Dodelier entre à Casale, sur la route de Sienna.

Puis, en fin de journée, le groupement Guillaume, dont l'avance est ralentie surtout par des mines, atteint la coupure de la Farma.

Le général de Monsabert a déjà dirigé dans la journée le groupement Guillebaud (4° R. T. T.) en camions sur Casenovole, pour effectuer le rabattement prévu, avec l'appui du 64° R. A. A. en entier et d'un groupe de 155.

Au soir, deux bataillons (I/4° et II/4°) sont à pied d'œuvre et dans la nuit, sous une pluie battante, reconnaissent des gués pour franchir l'Ombrone.

Pendant cette journée, sur le front ennemi de l'Orcia, qu'il s'agit de déborder, l'activité est à peu près nulle.

Le 25 juin, à 9 heures, le colonel Guillebaud déclenche son mouvement. Les deux bataillons, matériel à dos, franchissent l'Ombrone vers midi, sans contact, et s'enfoncent dans le maquis vers l'est, pour couper la retraite aux Allemands.

Vers 16 heures, les deux bataillons approchent des sommets commandant le terrain, à 5 kilomètres de la rivière, lorsqu'ils trouvent un rude contact et sont pris sous de puissants tirs de mortiers, en même temps qu'éclate un orage d'une rare violence.

L'ennemi fait donc face à la menace; mais, par un prisonnier du 200° I. R. (90° I. D.), le colonel Guillebaud apprend le succès de sa manœuvre. Le prisonnier révèle que l'ennemi abandonne sa position.

En effet, à 10 heures, le 7° R. T. A. occupe Castelnuovo et, à 11 h. 30, la 2° D. I. M. entre à Castiglione et à Rocca d'Orcia.

La ligne « Frieda » est rompue.

³³ Cette attaque de Civitella par les Américains résulte d'une liaison personnelle du général Guillaume avec le général Harmon, commandant la 1° D. B. U. S., deux rudes chefs de guerre bien faits pour s'entendre. Bien que le village soit dans la zone française, le général Harmon accepte de le faire attaquer par son C. C. Cole qui, ayant franchi l'Ombrone, se trouve en meilleure position. Bel exemple de camaraderie du champ de bataille.

³⁴ Le groupement Guillaume comprend alors :

- sous-groupement Leblanc : 1° G. T. M., III/69° R. A. A., 1 élément blindé et 1 détachement du génie ;

- Sous-groupement Brissaud-Desmaillet : 1° R. T. M. I/64° R. A. A., détachement blindé Dodelier, du 4° R. S. M., 1 compagnie du génie. Ce groupement est donc composé d'éléments de la 4° D. M. M. prêtés à la 3° D. I. A.

D. -- Forcement de la Farma.

(Croquis n° 8.)

A l'aile ouest du C. E. F., dans l'après-midi, les goumiers et tirailleurs (1° R. T. M. du groupement Guillaume)³⁵ ont retrouvé un contact solide au nord de la Farina, devant Lama et le mont Quojo, vigoureusement défendus par mortiers et armes automatiques.

Nos blindés (Dodelier), stoppés devant le torrent Farma, ne peuvent intervenir, car les tirs violents d'artillerie ennemis rendent impossible la réparation des destructions et le déminage de la coupure. Ces travaux seront faits dans la nuit.

Plus à l'ouest les Américains font connaître, en fin de soirée, que leur progression en direction de Monticiano rencontre une vive résistance, appuyée par des chars Mark VI et une puissante artillerie lourde.

L'ennemi a donc reporté une défense assez solide sur la Farma, avec centres de résistance sur les hauteurs au nord, au mont Quojo, à Lama, Santo, Monte Pescini et San Giusto.

Le 26 juin, au jour, contact très lâche devant le groupement Guillaume. Le 1° G. T. M. a occupé le mont Quojo par surprise dans la nuit. Les blindés franchissent la Farma et poussent sur Lama, que le 3° G. T. M. occupe dans la matinée ainsi que Palazzo. Au début de l'après-midi le groupement est arrêté par une vive résistance sur les hauteurs à 1 kilomètre au nord de ces localités.

A la droite du groupement, le 1° R. T. M. pousse des éléments avancés au kilomètre 27 de la route de Sienne, mais son bataillon de droite, débouchant de Santo, échoue devant Monte Pescini.

Au groupement Duval, après quelques escarmouches, les deux bataillons du 4° R. T. T., face à l'est, font leur jonction avec le 7° R. T. A. venu du sud-est. Ils s'orientent alors vers le nord. Leur progression est ralentie par des tirs d'artillerie et des interventions de chars. A 20 heures, le 4° R. T. T. est sur la ligne Santo - Capolongo - La Pigua - mont Suivi. Le 7° R. T. A. est à Villa-A-Folli - 325.

A l'est, fortement accroché sur l'Orcia dès le matin, la 2° D. I. M. n'a pu franchir la rivière qu'en quelques points. Sa tentative au nord de Castiglione a échoué.

A partir du 27 l'organisation de la 3° D. I. A. sera la suivante :

- *groupement du général Guillaume* : 1° et 3° G. T. M., 1° R. T. M., éléments blindés, artillerie et génie;
- *groupement du général Duval* : 4° R. T. T., 7° R. T. A., éléments blindés, artillerie et génie;
- le 3° R. T. A. est en réserve.

Le 27 juin, à l'aube, l'ennemi a encore décroché. Le groupement Guillaume (1° R. T. M.) occupe Montepescini sans résistance à 8 heures, et pousse sur San Lorenzo et Tocchi qu'il atteint en fin de journée après avoir retrouvé le contact.

Au groupement Duval, le 4° R. T. T., qui n'a d'abord qu'un contact très lâche, enlève Vallerano et Campo Palazzi, niais échoue devant San Giusto. Le 7° R. T. A. occupe Castiglione Di Bosco.

A l'est, le groupement mécanique de Castries, de la 2° D. I. M., qui assure la liaison entre les deux divisions, entre à 16 heures dans la petite ville de Montalcino, sur les talons des Allemands qui ont fait sauter tous les ponts de la région. Le détachement traverse la ville au

³⁵ Détaché de la 4° D. M. M.

milieu des acclamations des habitants surgis de partout dès la disparition du dernier Allemand. Il est arrêté au nord par des automoteurs.

Le 27, au soir, résultat de sa manœuvre par l'ouest, la 3° D. I. A. se trouve donc échelonnée, la gauche en avant, entre Monticiano qu'observent les Américains et Montalcino où elle est en liaison avec la 2° D. I. M.

Mais quelle a été, pendant ces journées du 22 au 27, l'action frontale de la 2° D. I. M. à l'est?

Action frontale de la 2° D. I. M. (du 22 au 27 juin).

Le 21 juin, la 2° D. I. M. vient de relever la 1° D. M. I. Elle s'articule en deux groupements de 1° échelon :

- à l'ouest : le groupement « C » (8° R. T. M., III/ 63°, détachement blindé et génie) ;

- à l'est : le groupement « B » (5° R. T. M., I et II/63° R. A. A., détachement blindé et génie).

Nous avons vu que, le 22 juin, la 2° D. I. M. prenait à son compte la partie de la zone française à l'est de la ligne Campiglia - Montalcino. C'est donc elle qui réduira les résistances de Castiglione et de 615.

Le 24 juin, le bataillon de Vanssay (I/8°) enlève le piton 615, rendu intenable par notre artillerie.

Dans la nuit du 24 au 25, dominé par 615, menacé de débordement par la 3° D. I. A. au nord de la coupure, l'ennemi évacue Castiglione et reporte sa défense sur la rive nord de la rivière, à Ripa d'Orcia - Bagno Vignoni.

Le 25 juin, le bataillon de Vanssay occupe Castiglione et, à la faveur d'un violent orage, jette des éléments sur la rive nord de l'Orcia, mais la réaction ennemie se déclenche rapidement. Des chars et des automoteurs circulent près de la rivière, tirant à vue sur les passages.

A 19 h. 30, une contre-attaque de chars, appuyée par de l'infanterie collée aux engins, tente de rejeter nos éléments. Elle est arrêtée de justesse par nos rocket-guns et nos mitrailleuses. Et la situation se stabilise provisoirement.

Le 26 juin, nous avons vu que la pression de l'aile gauche de la 3° D. I. A. s'exerçait déjà sur la Farma, à une quinzaine de kilomètres de la coupure Ombrone - Orcia. L'ennemi ne peut donc prétendre rester sur l'Orcia.

Dans la nuit du 26 au 27 le décrochage est général.

Le 27 juin, l'aile droite de la 3° D. I. A. (7° R. T. A.) et le groupement « C » franchissent donc la rivière. Pendant que le 7° R. T. A. pousse à Montalcino, le 8° R. T. M. occupe sans résistance le mont Romitorio, puis San Quirico, et s'élance sur la route 2 en direction de Torrenieri, dont il atteint les lisières en fin de journée, non sans avoir une vingtaine de pertes.

Pendant toutes ces opérations le groupement « B » a assuré la couverture à droite, s'emparant des hauteurs qui dominent la vallée de l'Orcia à l'est, et notamment de Castiglioncello.

L'enlèvement de ce village, bien nommé « le Château du Ciel », perché sur une falaise, constitue un beau fait d'armes à l'actif du bataillon Pauc (II/4°) prêté au groupement « B » pour la circonstance.

Pendant ce temps, à l'est, les Britanniques s'emparent de Sarteano.

En arrière, le 4° R. T. M. a progressé en soutien du 8° R. T. M., dans un terrain infesté de mines qui font de nombreuses victimes. Son colonel, le colonel Bridot, est blessé par un éclat d'obus.

La 2° D. I. M. ayant franchi à son tour la coupure, le front du C. E. F. passe, le 27 au soir, par la ligne générale : San Lorenzo - Campo Palazzi - Castiglione Di Bosco - Montalcino - San Quirico d'Orcia.

Le C. E. F. va poursuivre sa marche sur Sienna en manœuvrant toujours par la gauche (3° D. I. A.). Nous suivrons donc d'abord la manœuvre décisive de la division de Monsabert.

LA MARCHE SUR SIENNE.

1° AMORCE DE LA MANŒUVRE DE LA 3° D. I. A. PAR L'OUEST.

(Croquis n° 8.)

Chargé de s'emparer de Sienna, le général de Monsabert définit ainsi, par son « Ordre d'opérations » n° 20, du 27 juin, la manœuvre pour les jours à venir :

« S'assurer du défilé de la Rosia, afin de porter le gros des forces dans la Montagnola, en vue de déborder Sienna par l'ouest, tout en menaçant la ville par le sud. »

C'est le groupement Guillaume qui est chargé de dégager cet itinéraire, en s'emparant des hauteurs de Poggio Siena Vecchia, au sud de Rosia.

Le 3° R. T. A. se tiendra prêt à sauter sur la Montagnola dès que la voie sera ouverte, et à se rabattre ensuite sur Sienna.

Le 28 juin, l'ennemi a de nouveau décroché. A l'ouest le groupement Guillaume progresse dans un terrain accidenté sans avoir le contact, mais très gêné par les mines et destructions, notamment sur la Merse.

Puis le 1° G. T. M. rencontre une vive résistance devant Pentolina, que l'ennemi occupe, soutenu par des chars, des auto-canon et de l'artillerie.

A sa gauche, la 1° D. B. U. S., qui a contourné et dépassé Monticiano, se heurte sur tout son front à une résistance du même genre.

L'infanterie ennemie est appuyée par une artillerie beaucoup plus active qui paraît tirer à longue portée.

Au groupement Duval, le 4° R. T. T., qui a d'abord occupé San Stefano à 10 heures sans réactions ennemies, est bloqué devant Casciano, à midi, par des feux violents d'un groupe de 105 et de mortiers. La résistance est réduite grâce à l'intervention brutale de notre artillerie, et le II/4° s'empare du col de Casciano et de Casanova, à 1.500 mètres au nord de Casciano.

A l'est, le 7° R. T. A. est arrêté devant Murlo.

Le 29 juin³⁶, la progression reprend à l'aube. L'ennemi s'est replié dans la nuit, laissant des champs de mines importants et des bouchons d'infanterie appuyés par une artillerie très active.

Il abandonne Frosini aux Américains et Pentolina au groupement Guillaume.

Dans l'après-midi, contact de nouveau étroit sur la ligne : 2 kilomètres nord de Pentolina, lisières sud d'Orgia, vallée de la Merse à 4 kilomètres nord de San Lorenzo, la Busca (1 km. 500 nord - nord-ouest de Murlo), lisières sud de Murlo.

30 juin. - Nouveau décrochage dans la nuit. En dépit de leur fatigue indicible, les groupements en profitent pour pousser sur leurs axes.

³⁶ Ce jour là, au cours d'une prise d'armes très simple, derrière le front de combat, à Monte Antico, devant un petit détachement de la 3° D. I. A., le général de Gaulle fait le général juin grand-officier de la Légion d'honneur et remet la croix de la libération au général de Monsabert.

A midi, le groupement Guillaume, malgré de violents tirs d'artillerie et de minen, a atteint Podere Causa et le massif du Poggio Siena Vecchia, clef de la route de Rosia, d'où l'on découvre la Ville sainte.

Au soir il est aux abords sud du verrou de Rosia. Il ne peut franchir la route 73, interdite par des chars Mark VI et par l'artillerie, mais les conditions de la manœuvre par la Montagnola sont réalisées.

Le général de Monsabert va donc pousser le groupement de Linarès (3° R. T. A.) derrière le groupement Guillaume. Pendant ce temps, l'ennemi ayant décroché devant le groupement Duval, celui-ci a fait, dans la matinée, un bond de 10 kilomètres sans rencontrer de résistance, jusqu'à la transversale Bagnaja - Grotti (4° R. T. T.) et Radi (7° R. T. A.).

Dans l'après-midi le contact est repris avec un ennemi fort bien installé sur la transversale de Mugnano - Sorra et décidé, semble-t-il, à défendre la position.

« Sienne est à 8 kilomètres (C. R. d'opérations du 4° R. T. T.). Nos hommes sont enthousiasmés, malgré leurs pieds cuits par la sueur, malgré le chargement qui blesse leurs épaules, malgré la chaleur et la poussière qui les rendent méconnaissables.

L'après-midi se passe à tâter la position ennemie et à repérer les résistances. Nos hommes sont surexcités. Ils veulent entrer les premiers à Sienne. »

1^{er} juillet.

a) *A l'ouest*, le groupement Guillaume, à l'aube, reprend sa progression sans difficulté. Il traverse la route 73 et occupe Rosia (3° G. T. M.) et la crête nord-est de Tonni (1° G. T. M.).

Mais il se heurte ensuite à des résistances continues disposant de chars contre lesquels nos T. D. ne pourront rien tant que les coupures ne seront pas réparées par le génie.

Le groupement de Linarès se porte dans la Montagnola, derrière le G. T. M. Leblanc, dans la région Tonni - Cerbaja, prêt à déboucher vers le nord-est.

b) *A l'est*, devant le groupement Duval, l'ennemi n'a nullement décroché.

Le 4° R. T. T. (I/4° et II/4°) est toujours bloqué devant la transversale de Mugnano.

Une tentative de débordement par San Rocco a Pilli, menée par le 3° bataillon, échoue sous un copieux bombardement.

Vers 15 heures, c'est l'ennemi qui contre-attaque dans le trou qui s'est produit entre le 4° R. T. T. et le 7° R. T. A. Les unités de parachutistes allemands sont arrêtées net à leur tour par nos obus³⁷.

Nos pertes sont sensibles et nos hommes, épuisés, sont devenus des automates.

Plus à l'est, le flanc droit découvert du 7° R. T. A. subit au cours de l'après-midi de vives contre-attaques.

L'ennemi se défend pied à pied, mais les reconnaissances d'aviation signalent de nombreux mouvements de véhicules au nord de Sienne, dans le sens sud-nord. On sent que le dénouement approche.

2° LA PROGRESSION DE LA 2° D. I. M.

(26 juin – 1^{er} juillet.)

Avant d'aborder ce dénouement, suivons rapidement la progression de la 2° D. I. M. qui, dans cette période du 28 juin au 2 juillet, a constamment étayé la 3° D. I. A. et assuré la liaison avec les Britanniques.

³⁷ La 3° D. I. A. avait capté les messages radios en clair relatifs à la mise en place de ces parachutistes

La division progresse vers Sienne par la route 2 et, à l'est, en trois colonnes, disposant chacune de blindés, d'artillerie et de génie :

- le 8° R. T. M. à l'ouest;
- le 4° R. T. M. au centre;
- le 5° R. T. M. à l'est.

Après le décrochage ennemi du 27 juin matin, les colonnes ont poussé au nord. Le 3° R. T. M. (btn Labadie), appuyé par le détachement blindé Barrou, entre le 28 à Buonconvento. Le 4° R. T. M. pousse au nord de San Quirico, pris le 27, sur la route d'Asciano. Le 5° R. T. M. occupe Pienza et assure à Montichiello la liaison avec les Britanniques.

Nouveau décrochage dans la nuit du 28 au 29. Plus de contact à l'aube. La division fait un nouveau bond important.

A gauche, le bataillon Jaubert (II/8°) reprend un dur contact sur le Haut-Ombrone et s'empare de Poggiofrati (35 pertes, dont 2 officiers tués : capitaine Petit et lieutenant Dufour).

Au centre, le 4° R. T. M. pousse le bataillon Latourette (III/4°) en direction d'Asciano, par la ligne de crêtes de Montero Griffoli-Chiusure, appuyé à l'est par un groupement mixte motorisé (bataillon Pauc sur camions, escorté par l'escadron Bretagne) qui progressera vers Asciano par la route de San Giovanni.

Le III/4° entre à Chiusure, curieux village perché sur un pain de sucre et bordé de ravins. Il fait cette observation qui se renouvellera fréquemment :

« Les femmes, les jeunes filles, la marmaille surgissent des grottes pour acclamer les vainqueurs. Nous ne saurons jamais ce qu'il faut le plus admirer, de l'extraordinaire capacité des cavernes naturelles de l'Italie ou de la rapidité avec laquelle les foules italiennes s'adaptent au passage des armées victorieuses³⁸. »

L'ennemi s'est retiré sur une position à 1 kilomètre au nord de Chiusure. Au cours des combats qui seront livrés contre cette position, les deux bataillons auront 150 hommes hors de combat.

Le 2 juillet, nouveau décrochage. Le 2° D. I. M. atteindra dans la journée la route 73, au sud-est de Sienne, mais déjà la 3° D. I. A. aura, par sa manœuvre, pratiquement scellé le sort de la vieille cité médiévale.

3° LA MANŒUVRE DE SIENNE.

Nous avons vu que la manœuvre prévue par le général de Monsahert comportait une attaque de front par le sud de la ville (4° R. T. T.) combinée à l'ouest avec un débordement par la Montagnola suivi de rabattement sur Sienne (3° R. T. A.), un troisième groupement de force (groupement Guillaume) assurant face au nord-ouest et au nord la couverture de l'aile marchante.

2 juillet. — L'ennemi a une fois de plus décroché. Les patrouilles poussées en fin de nuit sont tombées dans le vide. A l'aube, la progression reprend.

Au sud, le 4° R. T. T. avec deux bataillons en tête (III et II) franchit sans difficulté la transversale de Mugnano, ralenti seulement par des mines et le tir des autocanons.

A midi, un contact brutal est repris à Monsindoli et surtout à Montecchio.

A l'ouest, le groupement Guillaume (G. T. M. Leblanc, à gauche; Massiet du Biest, au centre; sous-groupement Brissaud-Desmaillet, à droite) doit se porter sur les hauteurs nord de Simignano - Cetinale, en garde face au nord-ouest.

³⁸ *Victoire in Italie.* (Historique de la 2° D. I. M.)

(Il est prévu que, le 3 juillet à l'aube, il sera dépassé sur sa droite par le 2° R. T. M. (de la 4° D. M. M.) qui passera sur l'axe Sovicille - mont Maggio pour couvrir face au nord la progression du colonel de Linares sur Sienne.)

Le 2 juillet, dans la matinée, le groupement Guillaume franchit facilement la route Simignano - Sovicille, puis se heurte à une résistance acharnée de chars et d'artillerie sur la transversale Sovicille - Tegoja.

A sa gauche, la 1° D. B. U. S. subit en même temps une vigoureuse contre-attaque de blindés sur la route de Colle Val d'Elsa.

Dans l'après-midi, la 3° D. I. A. et le groupement Guillaume sont donc au contact d'une position, à base solide d'infanterie, de mortiers, de chars et d'artillerie, couvrant Sienne en arc de cercle à 3 kilomètres du centre (position jalonnée par Poggio Camicci, Piazza, Montalbaccio, Certano, le Volte - 311 - 268 - 252).

Il semble que la ville elle-même ne soit pas défendue.

Le général de Monsabert décide alors de poursuivre en manœuvre et de faire tomber Sienne en trois temps :

1° Attaque des défenses sud le 2 juillet, à 18 heures, par le groupement Duval;

2° Dans la nuit du 2 au 3, le 3° R. T. A. ira verrouiller les hauteurs et carrefours immédiatement à l'ouest de Sienne;

3° Le 3 juillet au matin, poussée concentrique et simultanée du groupement Duval et du 3° R. T. A. sur la ville.

L'attaque préliminaire au sud.

A 18 heures, le groupement Duval attaque. Le III/4° R. T. T. s'empare de Costalpino, sur la route 73, après une impressionnante préparation d'artillerie et malgré une C. P. O. ennemie³⁹.

Les destructions et barrages minés sur la route empêchent nos antichars de venir soutenir les voltigeurs aux prises avec les chars ennemis. Notre artillerie seule parvient enfin à les tenir en respect.

Mais impossible de déboucher de Costalpino. La nuit apporte un peu de calme après une journée mouvementée. On fait le compte des pertes (22 tués et 120 blessés au régiment).

Tous sont à bout de forces physiques, mais le moral est exalté. Sienne est là, à 3 kilomètres !

A droite, le 7° R. T. A., très en retrait, occupe Malamerenda, sur la route n° 2.

Le verrouillage à l'ouest.

Dans l'après-midi du 2 juillet, le colonel de Linarès a amorcé la manœuvre eu tâtant le gros massif boisé 415 (6 kilomètres sud-ouest de Sienne), reconnu fortement tenu, et en poussant, par infiltration, le groupement Destremau à la Volte, sur la route n° 73.

Au soir il décide que, dans la nuit

- le I/3°, partant de San Giusto, investira 415 par Tojano;

- le II/3°, couvert dans son approche de nuit par le détachement Destremau, se portera sur le Volte Alte et le carrefour de Piazza;

- le détachement Destremau poussera dès que possible sur l'entrée sud-ouest de Sienne.

La nuit tombe. Vers 23 heures le I/3° (bataillon de Rocquigny) se met en route par un clair de lune magnifique.

³⁹ C. P. O. : contre-préparation offensive d'artillerie.

La 1^o compagnie (lieutenant Allan) parvient sans difficulté au carrefour d'Osteria et rend compte : « Suis arrivé à Osteria à 1 h. 30, juste pour voir les Boches défilier sous mes fenêtres. »

Son voisin du sud, le capitaine Alléon, envoie, de son côté, le compte rendu suivant :

« Suis arrivé à 790 - 167 à 1 h. 30. Les Boches étaient en plein décrochage. Je me suis arrêté, car j'étais à portée de voix. Il est passé de nombreux véhicules venant de Sienne. Pendant ce temps, un automoteur tirait quelques obus. Cela a duré jusqu'à 3 heures. De 3 à 4 heures, une dizaine de destructions. Puis l'automoteur tira un dernier coup et partit. J'ai alors occupé les deux carrefours, regrettant de ne pas avoir l'autorisation de foncer sur Sienne. »

3 JUILLET.

L'entrée dans Sienne.

Les bruits de moteurs qui s'évanouissent dans la nuit claire, les tirs qui deviennent moins denses, les patrouilles qui trouvent inoccupés des points tenus la veille, de grosses explosions enfin, apprennent au 4^o R. T. T. que les Allemands évacuent Sienne.

Aussitôt, dès 4 heures, les 3^o et 2^o bataillons (bataillons Tochon et Tieri) repartent. Objectif : les faubourgs nord de Sienne, sur la route de Florence.

Vers 6 heures, les premiers éléments du bataillon Tochon (III/4^o R. T. T.) qui a été en mouvement toute la nuit, entrent à Sienne par le sud. Ils traversent de bout en bout la partie ouest de la ville pour se porter aux lisières nord.

Le groupement blindé de Castries ⁴⁰, lequel a reçu mission de contourner Sienne par l'ouest, a doublé nos tirailleurs et déjà atteint la Porte Romaine. Il s'établit défensivement au nord de Sienne, sur la route n° 2 battue par l'artillerie.

A 6 h. 45, trois jeeps, les trois premières jeeps françaises, qui avaient « foncé » sur une route non déminée et franchi, sur une branlante passerelle de fortune, le pont détruit à l'entrée sud de Sienne, arrivent au centre de la ville, où personne encore n'a pénétré. C'est d'abord la jeep du général Duval en tête, suivant son habitude, avec le général Besançon, puis la jeep du colonel Guillebaud, avec le lieutenant-colonel Baunard, enfin celle du lieutenant Carbonnel.

Sur la Piazza del Campo, au cœur médiéval de la cité, le colonel Guillebaud rejoint le général Duval et fixe à la porte du vieil Hôtel de Ville le fanion de commandement du 4^o R. T. T.

Le II/4^o R. T. T. suit le 3^o bataillon. Puis, à 8 heures, le 3^o R. T. A. entre à son tour, la jeep du colonel de Linares en tête, suivie de celle du lieutenant-colonel Goutard. Enfin c'est le bataillon Bié, du 7^o R. T. A., qui pénètre en petites colonnes clans Sienne.

Mais dès l'apparition des premiers tirailleurs et des premières jeeps, la ville est en ébullition! La population se presse sur notre passage pour nous applaudir, dans un enthousiasme indescriptible. Les drapeaux italiens sortent aux fenêtres. Dans la rue centrale, sans trottoirs, resserrée entre les façades sévères des vieux hôtels florentins, des hommes déploient sur nos têtes les oriflammes des corporations, les vieux gonfalons traditionnels. Des grappes humaines s'accrochent à nos jeeps. Les femmes ont vite pillé les jardins qui ceignent la ville d'une riante couronne. Elles emplissent nos jeeps de bouquets, lancent des fleurs sur nos « colonnes par un », sur nos gens brisés de fatigue, mais radieux.

⁴⁰ Le groupement de Castries, de la 2^o D. I. M., opérait d'une façon assez indépendante entre la 3^o D. I. A. et la 2^o D. I. M., poussant le long de la route n° 2.

Il comprenait deux pelotons de chars légers du 3^o R. S. M., une compagnie de chars Sherman américains, une compagnie portée du 4^o R. T. M., deux pelotons de reconnaissance à pied et une compagnie du S87^o bataillon de génie

« ... Une foule délirante étreint, embrasse, accueille en triomphateur ce vieux soldat (le tirailleur) qui passe, en formation de combat, de son pas lent et un peu raide, le casque encore ceint d'épis et de paille, sobre de gestes et d'allure, mais tranquillement heureux, car il a remporté sa victoire personnelle, Il est arrivé le premier... » (Lieutenant Carbonnel, du 4^{eo} R. T. T.)

Bientôt, au milieu de cet enthousiasme, arrive la jeep du général de Monsabert, annoncée par son klaxon claironnant à plusieurs tons, bien connu des tirailleurs sur les champs de bataille, et qui, dans ce matin de gloire, sonne en fanfare. Devant le général français à la petite moustache blanche, c'est alors du délire!

Sienna la noble, élégante et sévère, se départit ce matin de sa dignité pour exhaler sa joie d'être libérée des « Tedeschi », et de l'être par des Français, pour exprimer sa reconnaissance de n'avoir pas reçu un seul de nos obus et son soulagement de se retrouver, radieuse et intacte, au milieu de ses collines de Toscane, au sortir d'un long cauchemar.

« Mais si les trésors d'art siennois n'avaient aucunement souffert, ce n'était pas le fait du hasard... C'est avec des précautions infinies que le général de Monsabert avait conduit l'assaut décisif. Son artillerie avait reçu l'ordre de respecter non seulement les monuments de la ville, mais tout ce qui, aux environs, présentait un intérêt d'histoire et de beauté... Les chefs de corps surent concilier ces pieuses nécessités avec la préoccupation d'assurer le succès de la manœuvre et de ménager la vie de leurs hommes. » (*La Victoire sous le signe des Trois Croissants.*)

Les Allemands, qui s'étaient défendus avec acharnement au sud de Sienna, n'avaient pas disputé la ville elle-même, qu'ils avaient déclarée « ville-hôpital ». Dans la nuit du 2 au 3, ils avaient reporté leurs défenses au nord de la cité.

Nous avons vu que les éléments de la 3^o D. I. A. et le groupement de Castries sont venus, au début de la matinée, prendre position au nord de Sienna, sous les tirs de l'artillerie ennemie.

A droite, la 2^o D. I. M. se porte, dans la matinée également, à l'est de la route n° 2. Pendant ce temps, à gauche, le groupement Guillaume pousse sans difficulté sur ses objectifs : les crêtes au nord-ouest de la ville (639, mont Vasone, 633, etc.).

Plus à l'ouest, le sous-groupement Buot de l'Epine (2^o R. T. M.) progresse sans incident sur le mont Maggio.

La 4^o D. M. M. se met en mesure de relever dans la nuit du 3 au 4 juillet le groupement Guillaume et la 3^o D. I. A., laquelle a reçu du général de Larminat, commandant le Corps de poursuite, l'ordre 79 suivant

« Assurer la soudure entre la 4^o D. M. M. et la 2^o D. I. M. jusqu'à leur liaison effective au nord de Sienna.

Se tenir ensuite prête à embarquer ses régiments d'infanterie. »

Le 4 juillet, dans Sienna, première grande ville libérée par les seules troupes françaises, est un grand jour de fête française.

Dès 8 heures, dans les rues étroites pavoisées et décorées de guirlandes, une foule joyeuse se presse. Les détachements de tirailleurs, d'artillerie, de sapeurs, en tenue de toile claire, les goudiers marocains en djellabas sombres, quelques-uns de nos blindés, T. D. et chars, gagnent leurs emplacements. Nos drapeaux victorieux passent avec leur garde d'honneur, respectueusement salués. C'est la grande prise d'armes finale de la 3^o D. I. A., présidée par le général Juin.

A 10 heures, une cérémonie d'action de grâces est célébrée dans la cathédrale de marbre noir et blanc, absolument pleine.

A 11 heures, la prise d'armes a lieu sur la vieille place historique en amphithéâtre, la Piazza Del Campo, autour de laquelle se presse la population.



4° R. T. T. 7° R. T. A. 3° R. T. A.

De gauche à droite : général Carpentier, général Guillaume, général Duval, général de Larminat, colonel Besançon, général de Monsabert, général Juin.

« ...Le 4 juillet à 11 heures la prise d'armes de la 3° D. I. A. a lieu sur la vieille place historique de Sienne, la Piazza Del Campo... »

Et derrière sa fanfare de tirailleurs en turbans blancs, derrière son chef le général de Monsabert, derrière le rang de ses drapeaux et étendards, côte à côte, la 3° D. L. A., suivie d'un détachement de goumiers, défile fièrement devant le général Juin, commandant le C. E. F.

Quel chemin parcouru depuis la Tunisie! Quelle satisfaction pour ceux qui avaient entrepris, dès le premier jour, la grande randonnée! Et quels souvenirs pour tous ceux qui achevaient ainsi l'épopée d'Italie!

Avant d'aller se regrouper dans la région de Sessa Aurunca, d'où le C. E. F. s'était élancé deux mois plus tôt pour l'offensive victorieuse, et tandis que les 2° D. I. M. et 4° D. M. continuent la lutte au nord de la ville, la 3° D. I. A. peut, pendant trois ou quatre jours, goûter le charme inexprimable de Sienne, de la vieille cité recueillie de sainte Catherine, de la métropole du XV° siècle fidèle au passé, que nous réveillons de son sommeil séculaire.

Au sortir des champs de la mort, les combattants d'Italie, les survivants de Pantano, du Belvédère, du Garigliano, fiers des luttes d'hier, se détendent à la chaleur de l'accueil d'une population élégante et sympathique.

C'est tellement beau qu'une crainte vient à certains d'entre nous qui ne connaissent pas l'état moral de notre pays sous le joug : « Pourvu que la France nous réserve le même accueil! » Crainte impie qui se révélera vaine!

En ces jours de juillet, Sienne a justifié pour nous la devise inscrite sur le fronton de la porte Camollia : *Cor magis tibi Sena pandit* (Sienne t'ouvre son cœur plus largement que cette porte).



« Au faite de la tour del Mangia flotte dans le ciel toscan un drapeau tricolore »

Le 14 juillet 1944, première fête nationale de victoire depuis quatre ans, une nouvelle prise d'armes a lieu sur le Campo. Le général Clark, le général Alexander sont venus saluer les troupes du Corps expéditionnaire français, impeccablement alignées sur la place. Elles défilent ensuite, sous les acclamations de la population siennoise. Toutes les unités françaises d'Italie et les unités américaines qui se sont battues dans les rangs du C. E. F. sont représentées.

Au faite de la tour Del Mangia flotte dans le ciel toscan un immense drapeau tricolore.

VIII

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LA MANŒUVRE EN RETRAITE ALLEMANDE DE ROME A SIENNE

Ainsi se termine, pour la 3^e D. I. A., à Sienne, cette manœuvre en retraite qui paraît avoir atteint son but et peut passer pour un modèle du genre. Elle vaut qu'on s'y arrête.

Nous avons vu comment, au milieu de juin, la défense allemande prit corps et se renforça. A vrai dire, le renforcement fut obtenu plutôt par le regroupement et la remise en ordre des unités rejetées sur la rive gauche du Tibre que par l'arrivée de nouvelles unités.

Aux 25 divisions engagées dans la bataille avant Rome, vinrent seulement s'ajouter 3 divisions nouvelles⁴¹ :

- la 20^e division de l'air, venue du Danemark, qui se battit avec violence contre le groupement Guillaume;
- la 356^e division d'infanterie, qui se comporta honorablement devant les Américains;
- la 162^e division « turcomane », composée d'Asiatiques, qui se volatilisa.

Faute de renforts importants, les Allemands ne pouvaient donc, après leurs pertes de mai, que mener une action retardatrice.

Les effectifs des unités étaient squelettiques (100 à 200 hommes par bataillon), mais elles étaient très richement dotées d'armes automatiques et de mortiers. Un bataillon de 160 hommes servait à peu près le même nombre d'armes collectives qu'un bataillon normal.

C'est là un avantage de la défensive, et, de ce fait, notre supériorité numérique ne joua pas.

Sans doute la qualité de ces troupes, harassées et découragées par une retraite constante, était bien amoindrie; mais, grâce à la valeur de leurs cadres, elles maintinrent leur effort et jouèrent leur rôle dans la manœuvre.

Nous avons fait relativement peu de prisonniers. « Ceux qui étaient pris étaient souvent tout joyeux de sortir du cauchemar, mais jusqu'au bout, sous l'exil d'un Feldwebel ou d'un Oberleutnant, ils avaient tiré pour tuer. » (Rapport du général Guillaume.)

Tenant compte des méthodes des Alliés et de la direction de marche uniforme de leurs colonnes suivant l'axe de la péninsule, l'ennemi adapta parfaitement sa manœuvre au terrain qu'il devait évacuer entre Rome et Florence, afin de sauver le maximum de ses moyens et de gagner le plus de temps possible au moindre prix.

De fait, il abandonna peu de monde et de matériel.

Naturellement il utilisa au maximum les destructions et les mines pour couvrir ses replis successifs et ralentir notre avance. Il y réussit le plus souvent, gagnant ainsi le temps d'installer ses armes sur la nouvelle position et de préparer ses tirs afin de nous réserver de rudes accrochages à la reprise du contact.

⁴¹ Au 1^{er} juillet, les forces allemandes étaient probablement les suivantes :

- Devant la 5^e armée (4^e C. A. U. S. et C. E. F.) : 11 divisions. dont en 1^{er} échelon, les 16^e, 19^e, 162^e, 26^e, 20^e, 90^e, 4^e parachutistes, 356^e ; en 2^e échelon : les 3^e, 362^e et 29^e divisions.

- Devant la 8^e armée : 11 divisions dont en 1^{er} échelon, les divisions de montagne, 1^{er} para., 15^e, 305^e, 44^e, 114^e, 5^e et 71^e ; en 2^e échelon les 334^e et 94^e divisions.

Ces divisions, très inégales, avaient un nombre variable Kampfgruppen : de 2 à 7, le plus souvent 3 seulement. Certaines n'en avaient que 2 ;

- en arrière, au nord de Florence : 6 ou 7 divisions, la plupart en cours de reconstitution.

Sans doute les destructions n'arrêtaient pas l'infanterie, mais elles arrêtaient les blindés, les canons antichars qui l'accompagnaient et l'artillerie qui l'appuyait, jusqu'à ce que le génie ait pu, à coup de « Bulldozers », faire des « dérivations » et permettre le passage.

A ce sujet le général Guillaume écrit dans son Rapport d'opérations :

« Compte tenu des moyens blindés et de l'artillerie dont disposait l'adversaire, il ne pouvait être question, au cours de la progression du 16 juin au 3 juillet, de pousser en avant une infanterie ne disposant que de ses moyens propres sans risquer d'exposer celle-ci à la destruction.

La combinaison des efforts de l'infanterie, des blindés et de l'artillerie devient un problème insoluble au cours d'une opération de poursuite, si la lenteur des réparations ne cesse d'entraver le rythme de la progression, permettant à l'ennemi de multiplier à loisir ses destructions et ses champs de mines. »

La couverture par la destruction était combinée avec des tirs d'artillerie et d'automoteurs, lointains et précis grâce aux excellents observatoires que l'ennemi pouvait se ménager dans un pays montagneux.

Ces feux empêchaient toute manœuvre d'envergure de nos engins blindés qui étaient le plus souvent liés aux routes.

Les canons automoteurs allemands, mobiles et insaisissables, déclenchaient de subites rafales sur les routes, causant des pertes à nos gens, à nos véhicules de tous genres qui « bourraient » vers l'avant et encombraient parfois les routes, aux vues de l'ennemi. Nos P. C. avancés, dénoncés aux observateurs ennemis par les mouvements constants de Jeeps, étaient souvent durement pris à partie.

Mais comment l'ennemi exerçait-il sur le terrain son action défensive retardatrice?

Elle était à base :

- soit de bouchons sur les itinéraires, parfois appuyés par des chars, toujours par des automoteurs et des canons antichars;

- soit de « lignes » ou « positions » successives, derrière les coupures ou lignes du terrain favorablement orientées en travers de nos axes de progression.

Il ne s'agissait pas, naturellement, de véritables positions continues, mais les lignes de feux développées étaient souvent assez continues pour nous arrêter deux ou trois jours, sans que l'on puisse trouver la fissure.

Parfois, même, l'ennemi avait assez de moyens pour prononcer des contre-attaques locales, à base de chars ou d'infanterie.

En traversant ces lignes de défense, après un décrochage, nous ne trouvions guère généralement que des trous individuels étroits et profonds, ou de petits éléments de tranchées aux lisières des vignes ou des vergers ou dans les talus, toujours parfaitement dissimulés, en tout cas, dans la verdure, et à peu près impossibles à repérer et à atteindre par notre artillerie.

Nous avons suivi jour par jour le rythme de la manœuvre. Le général Guillaume le décrit ainsi :

« Chaque jour le même scénario se reproduit. Le contact est pris vers midi, tirs d'automoteurs ennemis, canons ou mortiers, mise en place de notre artillerie, progression de nos éléments. L'ennemi, s'il est trop pressé par nous, contre-attaque en fin de soirée, non pas massivement (il n'en a pas les moyens), mais par infiltrations de petits éléments.

Le terrain, la nuit tombante nous imposent un dispositif de sécurité pour la nuit. Notre artillerie bombarde vigoureusement les objectifs observés de jour et cause des pertes sensibles à l'ennemi.

Avec la fin du jour, le combat cesse. L'ennemi décroche dans la nuit. Le contact ne sera repris que dans la matinée du lendemain.

Seuls les aléas viennent rompre cette cadence de repli qui nous assure pendant les vingt jours de bataille une progression de l'ordre d'une dizaine de kilomètres par jour, en moyenne, qui se traduisent, par le jeu de la manœuvre et le terrain, en une vingtaine de kilomètres, pour la plupart de nos éléments.

Tantôt par dépassements, tantôt par bonds successifs, Les unités ennemies s'accrochent aux points essentiels, non sans défaillances. On bouche les trous en faisant glisser des unités parallèlement au front.

Il s'agit bien d'un ennemi battu, faisant flèche de tout bois, mais le faisant judicieusement, aidé par une science de la destruction qui ne faiblit pas.

L'ennemi réussit à éviter non les grandes manœuvres stratégiques, que les Alliés ne tentent d'ailleurs pas, mais la manœuvre tactique qui lui causerait des pertes et casserait son dispositif élément par élément. »

LA DÉSYNCHRONISATION.

On a souvent reproché à notre poursuite de s'être bornée à une poussée frontale suivant le rythme des décrochages allemands, de ne s'être pas « désynchronisée » de la manœuvre en retraite ennemie.

Il est certain que si nous avions pu jeter une masse ou des troupes fraîches dans le jeu compliqué et délicat des décrochages et rétablissements allemands, si nous avions pu surprendre ces unités, toujours les mêmes, en flagrant délit de manœuvre nocturne avant qu'elles aient pu se rétablir plus en arrière, nous aurions sans doute provoqué une désagrégation du dispositif ennemi semblable à celle réalisée en mai par l'exploitation profonde sur Pico.

Mais nos blindés étaient le plus souvent, nous l'avons vu, paralysés par les innombrables destructions et l'on ne pouvait demander à nos troupes, écrasées de fatigue, qui marchaient et se battaient sans arrêt de l'aube au crépuscule, depuis des semaines, de faire encore des opérations importantes de nuit.

Au surplus cette « non-désynchronisation » est plus apparente que réelle.

Dans une manœuvre en retraite, en effet, si le poursuivant n'a pas les moyens de réaliser la désagrégation totale du poursuivi, il y a toujours une certaine « synchronisation », soit que le poursuivant exécute son bond en arrière de son propre gré, suivant un rythme arrêté à l'avance pour sa manœuvre en retraite, soit qu'il l'effectue sous la pression ou la menace de son adversaire.

Or, si notre poursuite a été obligatoirement synchronisée avec la manœuvre allemande, rien ne permet de penser que cette double manœuvre ait été réalisée sur le rythme voulu par le Commandement allemand. Bien au contraire, et la résistance acharnée des Allemands sur les différentes positions le prouve.

Il est bien certain, en effet, que c'est la manœuvre par l'ouest de l'Amiata et notre infiltration vers le sommet boisé qui a provoqué le repli allemand de cette position; que c'est la manœuvre, par l'ouest également, avec rabattement du groupement Guillebaud sur le massif de Montalcino, qui a contraint l'ennemi au repli de la forte position de l'Orcia sur laquelle il avait brisé nos attaques pendant trois jours.

Et la manœuvre finale par la Montagnola n'a pas pu ne pas être un élément déterminant pour le décrochage des positions qui nous arrêtaient au sud de Sienne.

Si nous avons suivi la manœuvre allemande dans l'espace, nous lui avons donc, dans une mesure importante, imposé notre rythme dans le temps, empêchant un rétablissement durable, une stabilisation, toujours à craindre avec les Allemands comme nous l'avons si souvent éprouvé en 1914-1918. Et, en l'état de nos moyens et de ceux de nos Alliés, c'était l'essentiel.

L'exemple de la manœuvre de nuit exécutée au clair de lune par le 3° R. T. A. n'en est pas moins à retenir par les aperçus qu'elle ouvre sur ce qui aurait pu être réalisé par une troupe moins fatiguée et qui aurait pu se faire suivre de ses moyens lourds. Il y a toujours intérêt, eu tout cas, à changer les « habitudes » de l'ennemi.

Notre poursuite avait été en réalité pour les exécutants un tour de force.

Fantassins, cavaliers, artilleurs, sapeurs, s'étaient dépensés sans compter au cours de vingt jours consécutifs de marches et de combats contre un adversaire tenace, utilisant, avec beaucoup de science, les ressources du terrain pour mettre en œuvre la puissance de son armement.

Se heurtant chaque jour, sur les routes et les pistes, à de nouveaux champs de mines, soumis à des feux massifs d'artillerie dans les passages obligés, reprenant brutalement contact de nouvelles positions sous des tirs de mortiers et de mitrailleuses soigneusement préparés, exposés à des contre-attaques de chars, écrasés par la chaleur et le sommeil, tous, au cours de cette poursuite, étaient allés jusqu'aux limites des forces humaines comme ils l'avaient fait au Belvédère et sur le Garigliano.

Les efforts et les sacrifices fournis pour la victoire de Sienne ne le cédaient en rien à ceux consentis pour la victoire de Rome.



Contre attaque de chars Tigres



L'artillerie

IX
VERS FLORENCE
LES COMBATS AU NORD DE SIENNE.
(Croquis n° 9.)

« Déjà (à la prise de Sienne) la dissolution du C. E. F. pointait, écrit le général Carpentier dans son étude déjà citée. L'ordre était parvenu que deux de ses divisions devaient être regroupées à Naples pour le 13 juillet. La 1° D. M. I. était déjà relevée par la 2° D. I. M. La 3° D. L. A. le fut par la 4° D. M. M. Puis le général de Larminat, commandant le corps de poursuite, étant lui-même parti pour Naples le 4 juillet, le général Juin prit le commandement direct des deux divisions restantes. Il devenait évident que, devant un ennemi qui se ressaisissait chaque jour davantage, et sans unités en réserves, le C. E. F. ne pouvait plus aller loin. »

Cependant la campagne d'Italie n'était pas terminée par la prise de Sienne. Il restait aux Alliés, à atteindre Florence, puis à franchir l'Arno pour aborder la ligne « Gothique » que les Allemands, renforçaient en hâte au nord de la ville.

Les deux divisions françaises allaient s'employer à fond dans la bataille pour Florence, au profit des Alliés qui devaient cueillir le fruit de leurs derniers efforts.

En raison du raidissement de la résistance allemande aux approches de Florence, les combats livrés par nos unités allaient être très durs et leur coûter des pertes analogues à celles subies dans la bataille de rupture du Garigliano.

La mission.

La mission du C. E. F. était de venir couper l'Arno en aval de Florence, en manœuvrant par l'ouest, en liaison avec le 4° C. A. L'. S. et de maintenir à l'est la liaison avec les Britanniques.

Il s'agissait donc toujours pour le C. E. F. de progresser en échelon, la gauche en avant, entre le 4° Corps américain qui poursuivait sa brillante offensive et le 13° C. A. britannique qui progressait lentement, méthodiquement, à coup d'artillerie sur la moindre résistance, et qui, d'autre part, était gêné par des difficultés de ravitaillement.

De ce fait, la 4° D. M. M., à l'ouest, devait notablement dépasser la 2° D. I. M. qui agissait en échelon refusé dans la partie ouest de la zone française.

Le terrain.

De Sienne, le C. E. F. est orienté au nord-ouest sur l'axe de la route conduisant droit à l'Arno, par Poggibonsi. - Certaldo - Castel Fiorentino. 55 kilomètres séparent Sienne de l'Arno. La route emprunte à partir de Poggibonsi le couloir rectiligne de l'Elsa.

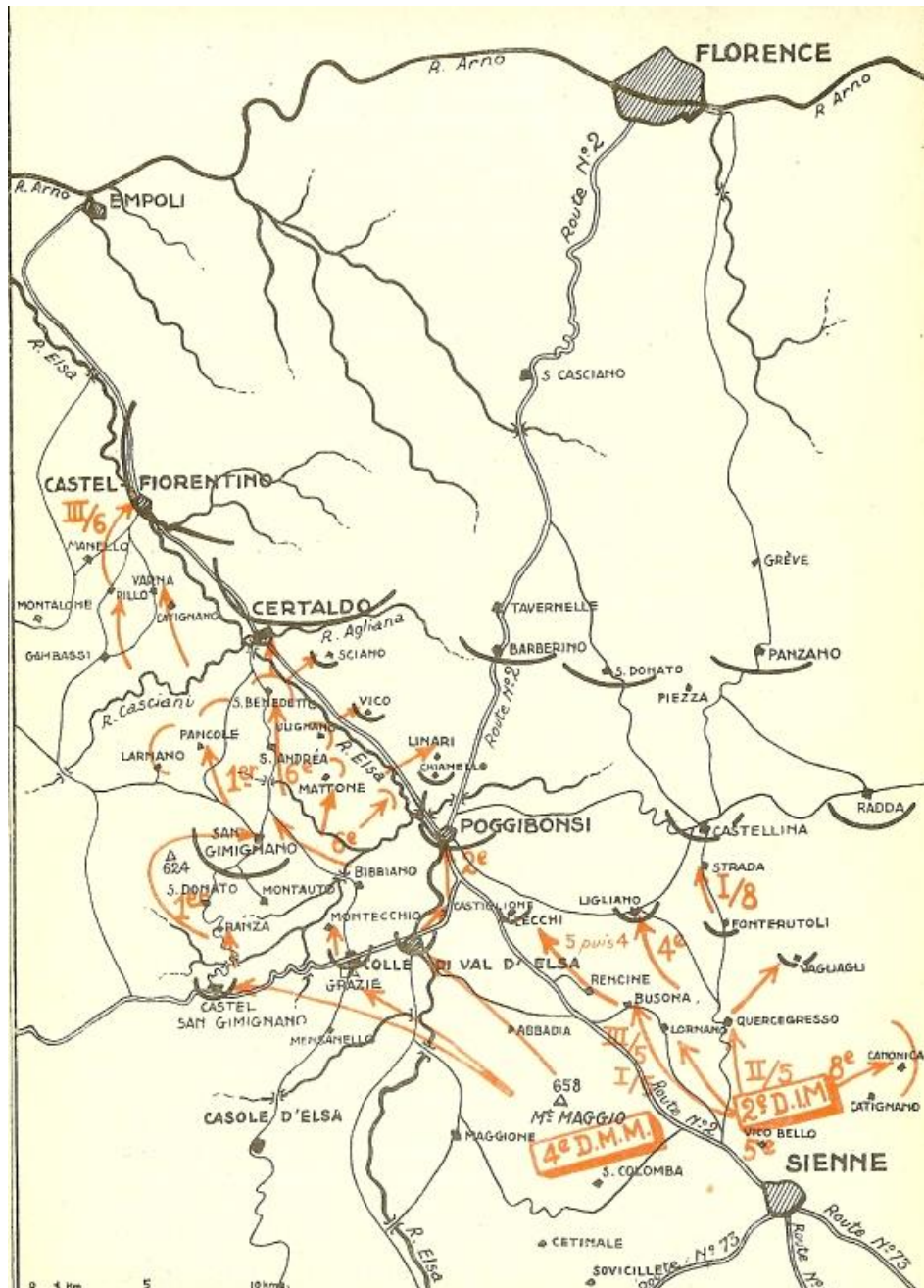
De part et d'autre de ce couloir, un pays de collines de 200 à 500 mètres d'altitude, couvertes de vignes, de vergers et de bois. Nous entrons dans les monts du Chianti, pays favorable à la défensive, sans ligne de terrain bien nette qui puisse révéler d'avance à l'assaillant les positions de l'adversaire, où il faudra être constamment sur ses gardes.

De là un certain décousu de l'action chez l'assaillant, obligé constamment de tâtonner à la poursuite d'un ennemi qui peut s'installer partout, décrocher ou contre-attaquer à tout moment.

De plus, dans ce dédale de ruisseaux et de vallons aux pentes souvent abruptes et au parcours difficile pour les blindés, les routes suivent en général les lignes de crêtes et l'approche y est exposée aux vues d'observatoires ennemis vigilants.

Cependant, si aucune grande chaîne ou cours d'eau important ne s'oppose à la marche du C. E. F. vers l'Arno, l'ennemi utilisera certaines lignes naturelles perpendiculaires à la coulée de l'Elsa, donc à notre axe de marche :

- la route n° 68, prolongée. à l'est de la route n° 2 par la ligne des hauteurs de Lecchi - Ligiano - Fonterutoli - Vagliagi.
 - de part et d'autre de Poggibonsi : la ligne des crêtes de San Gimignano - Castellina - Radda;
 - de part et d'autre de Certaldo : la coupure du Casciani à l'ouest, et de l'Agliana, à l'est.
- Au nord de cette coupure, les ruisseaux et lignes de terrain descendent vers l'Arno, dans le sens de notre marche.



Opérations au nord de Sienne (la marche vers Florence et l'Arno)
Croquis N° 9

L'ennemi.

Du côté allemand, trois régiments de la 1^o division parachutistes sont en ligne : le 10^o à l'ouest de Poggibonsi, le 11^o et le 9^o à l'est. Près de Lignano commence le secteur de la 356^o I. D. (356^o A. A., 869^o et 87^o I. R.).

Cet ennemi s'est ressaisi et sa résistance est cohérente et solide.

En face de la 4^o D. M. M. qui, après la mise au repos du groupement Guillaume, ne disposera que de 6 bataillons, l'ennemi est en mesure d'aligner 8 bataillons, d'effectifs très réduits, il est vrai, mais solides, bien armés, bien ravitaillés (l'aviation alliée ayant à peu près disparu), et soutenus par une artillerie puissante. Il y aura donc encore de rudes journées.

Les moyens.

Nous connaissons les moyens de la 2^o D. L. M. déjà engagée dans le secteur est.

Dans le secteur ouest, seule la 3^o D. I. A. était relevée. Le groupement de tabors Guillaume, restait engagé, entrant dans le corps de montagne qui était ainsi reconstitué. Mais il y lieu de remarquer qu'une bonne moitié de ses éléments se battait déjà depuis le mont Amiata, dans le cadre de la division de Monsabert, savoir :

1^o R. T. M., 1^o et 3^o G. T. M., 64^o R. A. A., III/69^o R. A. A.;

- deux escadrons du 4^o R. S. M., une compagnie du génie.

La plupart de ces unités sont très fatiguées et devront être mises au repos dès le 4 juillet.

Le corps du général Sevez agira donc, dans la zone de la 3^o D. I. A. mais avec des moyens beaucoup moins puissants.

Comme la 3^o D. I. A., il dispose de l'appui d'éléments alliés de réserve générale : 894^o bataillon de T. D. U. S., 755^o bataillon de chars Medium U. S., groupement d'artillerie Gofrey.

A. - PREMIER BOND AU NORD-OUEST DE SIENNE.

Relève de la 3^o D. I. A.

La relève des éléments de la 3^o D. I. A. aux abords nord et nord-ouest de Sienne s'effectue dans la journée du 3 juillet. Elle se réduit du reste à une faible partie du front nord.

Nous avons vu en effet qu'en raison de l'action divergente du groupement Guillaume, poussant au nord sur le mont Maggio, et du groupement de Linarès, se rabattant à l'est sur la ville, un créneau s'était ouvert, dans lequel avait été introduit le groupement de l'Epine (2^o R. T. M.) de la 4^o D. M. M.

De ce fait, le 3 juillet au matin, avec le groupement Guillaume à gauche et le groupement de l'Epine à droite, le gros du corps de montagne est déjà en place face au nord.

Dans la matinée, le régiment de gauche de la 2^o D. I. M. (5^o R. T. M.) relève les éléments de la 3^o D. I. A. en position à Vico Bello et Torre Fiorentina, aux sorties nord-ouest de la ville.

Le nettoyage du massif' du Maggio.

Le général commandant le corps de poursuite a donné, dès le 2 juillet au soir, au corps de montagne, la mission de s'emparer du massif du mont Maggio (objectif 03 : Pieve Scola - Maggiano - mont Maggio - Noveletto) en liaison à gauche avec le 4^o C. A. U. S. qui agit sur l'Elsa et la rive ouest, et à droite avec la 2^o D. I. M. qui dégagera largement Sienne au nord.

Faisant effort par les hauts, le corps de montagne progresse au cours des journées du 3 et du 4 juillet. L'ennemi, qui semble surpris par notre action à travers les hauteurs boisées du mont Maggio, n'oppose qu'une assez faible résistance.

Le 4, au soir, le massif est complètement nettoyé.

L'avance de la 2° D. I. M. au nord de Sienne.

Pendant que le corps de montagne occupait le massif du Maggio, la 2° D. I. M. à sa droite nettoyait les collines au nord de Sienne.

Le dispositif de la division était le suivant :

- à gauche le 5° R. T. M. progressait entre la route 2 et la route Sienne - Castellina et sur cette dernière route. Il était couvert et appuyé sur la route 2 par le groupement blindé de Castries;
- à droite le 8° R. T. M. avait la mission délicate de couvrir le C. E. F. et d'assurer la liaison avec les Britanniques (division sud-africaine) toujours en retrait;
- en réserve : 4° R. T. M.

Le 3 juillet, le 8° R. T. M. contournant Sienne par l'est vient prendre position au nord de la ville, tandis que le 5° R. T. M. relève les éléments de la 3° D. I. A. aux abords nord-ouest.

La poursuite continue aussitôt. L'ennemi a décroché dans la nuit. La 2° D. I. M. fait un bond d'une dizaine de kilomètres sans rencontrer de résistance.

Le 5° R. T. M. progresse avec ses trois bataillons en ligne :

- le bataillon Renié (I/5°), à gauche, occupe Busona, Rencine, Cerna;
- le III/5° (bataillon Rognon), au centre, soutenu par le détachement blindé Lavigne sur la route de Castellina, occupe Lornano;
- le II/5° (bataillon Pons), à droite, atteint sans peine le nœud routier de Quercegrossa.

A l'est, le 8° R. T. M., éclairé par quelques partisans italiens, progresse sans plus de difficulté jusqu'à Pontignano et Catignano, tandis que son bataillon de droite (bataillon Jaubert II/8°) s'établit en flanc-garde à Canonica et Vitignano. Le décrochage avec les Britanniques est alors de 6 kilomètres.

Le 4 juillet au matin, le C. E. F. est donc sur la ligne : lisières nord du massif du Maggio, Rencine, Lornano, Quercegrossa, Canonica.

Le général de Larminat, commandant le corps de poursuite, décide de faire un bond sur un objectif (0-4) comprenant la route 68 à l'ouest de Poggibonsi, cette dernière ville, et les hauteurs à l'est.

La 4° D. M. M.⁴², qui est orientée en direction générale Colle di Val d'Elsa -. Certaldo, reçoit l'ordre de s'emparer de Colle Di Val d'Elsa en agissant par la gauche, en liaison avec le 81° bataillon de reconnaissance U. S.

La 2° D. I. M. poussera en direction de Castellina Tavernelle, en assurant sa mission de liaison avec la 8° armée.

B. — DÉGAGEMENT DE LA ROUTE 68 ET DE COLLE DI VAL D'ELSA.

La 4° D. M. M., chargée de la mission principale à l'aile marchante, va combattre en deux groupements :

- groupement Bondis⁴³ à l'ouest, agissant sur l'axe Poggio Legni - Le Grazie (carrefour 3 kilomètres ouest de Colle Di Val). Ce groupement dépasse le groupement Guillaume qui passe en réserve;

⁴² Après la mise au repos du groupement Guillaume, nous lui redonnerons son nom.

⁴³ Groupement Bondis : 6 R. T. M., 1° R. T. M., 4° G. T. M., I et III/64° R. A., II/69° R. A. A., 1° bataillon du 82° génie, détachement blindé Bevington,

- groupement Cornet (ex-group. Buot de l'Epiue)⁴⁴ à l'est, agissant sur l'axe mont Maggio - Colle Di Val d'Elsa.

Nous connaissons l'articulation de la 2° D. I. M.

Le 4 juillet la progression commence. La 4° D. M. M. est tout de suite freinée par l'ennemi retranché au sud de la route 68. La 2° D. I. M. ne réalise que de légers progrès.

Le 5 juillet les attaques sont suspendues. La 4° D. M. M. monte une opération de rupture pour le 6. L'attaque de chaque groupement sera décalée, de façon à pouvoir profiter de l'appui de toute l'artillerie,

Le 6 juillet, à droite, le groupement Cornet débouche à 15 heures, s'empare du Belvédère et de 238, mais le groupe-ment Bondis, qui débouche à 18 heures, ne peut atteindre nulle part la route 68. Il est contre-attaqué par des chars devant San Andrea où les II/6° et III/6° sont fortement accrochés.

Au cours (le 6 au 7, l'ennemi, qui a subi des pertes sévères, décroche.

Le 7 juillet, à la première heure, les deux groupements de la 4° D. M. M. atteignent la route 68. Le groupement Bondis enlève Castel San Gimignano et dépasse la route d'environ 1 kilomètre.

Le groupement Cornet occupe Colle Di Val d'Elsa.

Le corps de montagne se trouve alors arrêté devant une position de résistance.

Pendant cette phase du 4 au 7 juillet la 2° D. I. M., qui a trouvé également le contact partout, a réalisé quelques progrès locaux. Le 5 juillet, le bataillon Pons (II/5°) a occupé San Leonino par surprise, avec l'appui des T. D. et le lendemain a enlevé Fonterutoli, malgré une vive résistance.

Le 7 juillet l'ennemi, qui a décroché sur tout le front de la 4° D. M. M., ne cède que devant le régiment de gauche de la 2° D. I. M. Longeant la route 2 à l'est, le bataillon de gauche (I/5°) peut pousser de Rencine en direction de Lecchi, qu'il enlèvera le lendemain, et le III/5°, à sa droite, occupe San Antimo et la Ripa.

Plus à l'est la situation est stationnaire (et le restera jusqu'au 12 juillet).

Le 7 juillet, au soir, le C. E. F. est de nouveau au contact partout, arrêté par la position qui couvre les importants nœuds routiers de San Gimignano - Poggibonsi, et Castellina, position adossée à l'une des dernières lignes de crêtes avant l'Arno.

L'ennemi s'y défendra tenacement.

C. - LA MANŒUVRE DE SAN GIMIGNANO ET POGGIBONSI.

Le 8 juillet la progression reprend lentement. L'ennemi dispose de chars et son artillerie est très active.

Le groupement Bondis, qui agit en direction de San Gimignano, atteint Ranza et Montecchio. Violents combats à 1 kilomètre à l'ouest de Ranza où la cote 380 change de mains plusieurs fois et reste à l'ennemi.

Le groupement Cornet, qui progresse vers Poggibonsi, ne peut guère pousser au delà de Castiglione.

⁴⁴ Groupement Buot de l'Epine, puis Cornet : 2° R. T. M., I/69° R. A, A., II/64° R. A, A., un bataillon du génie, détachement blindé Lane.

Du 9 au 12 juillet.

Devant cette résistance, le général Sevez, commandant la 4° D. M. M., monte sur San Gimignano une manœuvre par l'ouest. Elle comprendra :

- une action de flanc, menée par surprise par un groupement (III/1° R. T. M. et 11° tabor) qui, en empruntant la zone américaine, se portera sur les hauteurs boisées 624 (4 kilomètres ouest de San Gimignano) et se rabattra sur la ville;

- une attaque frontale sur San Gimignano, du sud au nord (II/1° R. T. M. et III/6° R. T. M.);

- une attaque du sud-est au nord-ouest, sur l'axe Bibbiano - San Gimignano et le nettoyage de la poche entre Bibbiano et Santa Lucia (6° R. T. M.);

- objectif : 624 - San Gimignano - Santa Lucia.

Mais il faut attendre que la 88° D. I. U. S. ait suffisamment progressé aux nord de Volterra.

San Gimignano pris, le groupement Cornet sautera sur Poggibonsi, si la 2° D. I. M. progresse à l'est de la ville sur la rive droite de l'Elsa.

L'attaque du 12 juillet : prise de San Gimignano.

L'opération se déclenche le 12 au matin.

Le groupement de manœuvre ouest (III/1° R. T. M. et 11° tabor) éprouve de la difficulté à gagner 624, le terrain étant très coupé et très boisé. La surprise n'est obtenue que partiellement, l'ennemi ayant porté des éléments sur ces hauteurs. Mais l'affaire est énergiquement poursuivie et, au soir, la crête ouest de la ville est à nous.

Au sud de San Gimignano, le II/1° R. T. M. et le III/6° R. T. M. ont atteint avec moins de difficulté la crête San Donato-Montanto et pris ces villages.

Le 13 juillet au jour, l'opération est poursuivie. Le 1° R. T. M. débouche à la fois de 624 vers l'est et de San Donato vers le nord-est, tandis que le 6° R. T. M. progresse de Bibbiano vers le nord-ouest.

Devant ce mouvement convergeant sur San Gimignano, l'ennemi cède progressivement et évacue la ville dans laquelle le 1° R. T. M. pénètre à 8 heures.

A 17 heures l'objectif est atteint sur tout le front du groupement Bondis.

Pendant ce temps, dans le secteur est, la 2° D. I. M. n'a pu progresser. Bien au contraire elle est vivement pressée de contre-attaques allemandes, notamment sur le 4° R. T. M. à Lecchi et au Belvédère, les 10 et 12 juillet (le 4° R. T. M. a révélé le 5° R. T. M.).

La contre-attaque du 12 sur le Belvédère est particulièrement violente. La 10° compagnie qui l'occupe (capitaine Bousquet) est d'abord soumise à une forte préparation d'artillerie, puis un bataillon ennemi appuyé par une quinzaine de chars se rue sur la colline. Le capitaine et tous les chefs de section sont atteints.

La radio continue heureusement à fonctionner.

L'adjudant Montesinos, seul sous-officier français valide, fait raccourcir à plusieurs reprises le tir de barrage qu'a déclenché le groupe Girard (II/63"). La situation est angoissante. Un épais nuage de fumée et de poussière empêche toute observation du P. C. du bataillon.

En quarante minutes, le groupe Girard déverse sur l'attaque ennemie 6.000 obus.

La contre-attaque est stoppée, mais la compagnie a perdu tous ses cadres et le tiers de son effectif.

Le lendemain 13, jour de la prise de San Gimignano, l'ennemi décroche également devant le 4° R. T. M., abandonnant devant le Belvédère 8 chars et 80 cadavres.

Le 4° R. T. M. occupe alors Rodano et Ligliano, tandis que le 8° R. T. M. s'établit à San Quirico. Mais l'ennemi n'accroît pas son repli.

D- PROGRESSION EN ÉCHELON VERS CERTALDO.

Dès le 12 juillet, le général commandant le C. E. F. a prescrit au général commandant la 4° D. M. M. de déborder par l'ouest la résistance de la région Poggibonsi - San Andrea - Sciano, c'est-à-dire de dégager le couloir de l'Elsa, en agissant à l'ouest de la route San Gimignano - San Andrea - Certaldo.

La 2° D. I. M. a mission de déborder ces résistances par l'est, en agissant en direction de Tavernelle (10 km. est de Certaldo).

Le général Sevez décide donc de poursuivre sa manœuvre en cours, sur l'axe San Gimignano - Certaldo, en se couvrant vers l'ouest sur les hauteurs de Cellori et de Larniano.

A l'ouest en effet, la 88° D. I. U. S. progresse rapidement, mais un trou important se forme entre les deux grandes unités.

Le 14 juillet, en fin de journée, le groupement Bondis atteint par sa gauche (1° R. T. M.) le carrefour nord de Pancole (6 km. sud-ouest de Certaldo), sa droite étant en échelon refusé vers Mattone, en liaison avec la gauche du groupement Cornet.

Celui-ci est entré à Poggibonsi à 9 heures et est venu border l'Elsa à 2 kilomètres au nord-est (bataillon de Coulanges, III/6° R. T. M.). Au soir le bataillon Berteil (I/6°) occupe Mattone (7 km. N.-O. de Poggibonsi), Uignano et Formorosa.

Le 15 juillet, le bataillon Berteil s'empare de Santa Maria Di Castello et vient border l'Elsa à San Lorenzo Basso, tandis qu'à sa gauche, le bataillon Franco (II/6°) s'empare de San. Benedetto et arrive à l'Elsa à 2 kilomètres au sud de Certaldo.

La 4° D. M. M. a donc alors : le groupement Bondis face au nord et le groupement Cornet en crochet face au nord-est, aligné sur la rive gauche de l'Elsa, entre San Benedetto et Poggibonsi. Au soir une contre-attaque allemande sur Poggibonsi est repoussée ⁴⁵.

La division se trouve ainsi étirée entre la 88° D. I. U. S. qui, dès le 15, est à hauteur de Castelfiorentino, et la 2° D. I. M. qui, en liaison avec les Britanniques, a marqué le pas jusqu'ici au sud-est de Poggibonsi.

Cependant le 15 le front s'ébranle aussi dans le secteur de la 2° D. L. M.; Vagliagli tombe. Le même jour, le bataillon Marguet. (I/8° R. T. M.) qui a démarré de Campali, le 14, en direction de Castellina, pénètre à l'aube dans ce dernier village, et, avec l'aide des chars américains, le conserve, malgré les violentes réactions allemandes.

Les journées du 16 et du 17 juillet se passent sans amener de changement notable. La 2° D. I. M. est bloquée et, conformément aux instructions du général commandant le C. E. F., le général commandant la 4° D. M. M. a ordonné d'arrêter l'offensive et de s'installer défensivement sur les positions conquises, en vue d'une prochaine relève.

La 4° D. M. M. devant être relevée, du 21 au 23 juillet, par la 19° brigade hindoue, ne conservera en ligne, le 19 juillet, que trois bataillons.

Dernier décrochage.

Le 18 juillet, à 2 heures, l'artillerie allemande, qui a été très active au cours de la nuit, cesse de tirer.

L'ennemi, inquiet par l'avance américaine vers l'Arno, effectue un décrochage général, reportant sa défense derrière l'Agliena et sur la rive est de l'Elsa, au nord de Certaldo,

⁴⁵ Cette contre-attaque a les honneurs du communiqué allemand qui affirme faussement, que la ville a été reprise.

donc en potence, face au sud et au sud-est. Dans la matinée les ponts de l'Elsa sautent entre Certaldo et Castelfiorentino.

Dès que se sont manifestés les premiers indices de repli, le général commandant la 4° D. M. M. a donné l'ordre au groupement Bondis de pousser jusqu'à la route Gambassi - Certaldo et au groupement Deleuze ⁴⁶ de se porter sur la rive sud de l'Agliena.

A 20 heures la situation est la suivante : le groupement Bondis a atteint son objectif. Les patrouilles du 1° R. T. M. n'ont pas retrouvé le contact. Le 6° R. T. M. a lancé des éléments légers sur la rive est de l'Elsa, occupant sans résistance Vico Di Val d'Elsa (compagnie Pegliasco du bataillon Berteil).

Le 10 juillet, au matin, des ponts légers ayant été jetés dans la nuit sur l'Elsa, le groupement Deleuze occupe toute la rive est, au sud de Certaldo (Sciano, Vico, Linari), ne rencontrant que des résistances isolées.

Certaldo, la patrie de Boccace, évacuée et complètement détruite, est occupée dans la matinée par le 6° R. T. M.

Le général commandant la division décide de conserver le contact. En fin de journée du 19, la division a poussé jusqu'à la ligne Pillovarna - Certaldo - rive sud de l'Agliena - San Donnino.

Le même jour, ce franchissement de l'Elsa par le groupement Deleuze contraint l'ennemi à se replier devant la 2° D. I. M. Les grenadiers de la 356° D. I. se reportent de la région de Castellina sur San Donato et les 11° et 12° parachutistes se rejettent sur Barberino, qu'ils organisent en fort point d'appui.

Mais la 2° D. I. M. ne peut poursuivre vers Florence. Elle est relevée à partir du 20 juillet par la division néo-zélandaise et la division hindoue, après avoir poussé jusqu'aux abords de Barberino (5° R. T. M.) et de San Donato (8° R. T. M.).

Cependant à l'ouest, un dernier acte reste à jouer par la 4° D. M. M. dont la relève va également commencer.

E. — LE DERNIER ACTE.

Prise de Castelfiorentino (22 juillet 1944).

Le 20, à notre gauche, la 88° D. I. U. S., séparée de la 4° D. M. M. par un intervalle de 6 kilomètres, atteint l'Arno à Pontedera. A droite de la 4° D. M. M., la 2° D. I. M. est arrêtée au sud de Barberino.

La 4° D. M. M., de plus en plus étirée, n'a plus que 3 bataillons sur un front de 20 kilomètres. Elle ne peut donc, dans ces conditions, pousser jusqu'à l'Arno, mais le général Sevez décide de lancer un bataillon, le III/6°, sur Castelfiorentino pour mettre la main sur ce nœud routier et établir une tête de pont sur la rive est de l'Elsa.

Le bataillon de Coulanges occupe sans difficulté notable les faubourgs de Castelfiorentino sur la rive gauche de la rivière qu'il borde entre Vecchiarella et Santa Maria.

La journée du 21 se passe avec seulement des actions d'artillerie des deux côtés.

Le 22 juillet, au petit jour, le III/6° franchit l'Elsa par surprise et pénètre en ville. L'ennemi l'abandonne et s'installe sur les hauteurs à l'est d'où il balaie les rues avec ses minen et ses armes automatiques. Deux tentatives d'infiltration dans la ville sont repoussées.

Le bataillon de Coulanges a eu des pertes sensibles dans cette dernière opération du C. E. F. en Italie. Le dernier officier tué est le capitaine Battestini ⁴⁷.

⁴⁶ Le colonel Deleuze a pris le commandement du 2° R. T. M. le 13 juillet.

Celle action est le point final à la magnifique page d'histoire écrite par les Français en Italie, après tant d'autres au cours des siècles.

La relève.

Depuis le 21, la relève de la 4^e D. M. M. par la 19^e brigade hindoue est commencée entre Poggibonsi et Certaldo.

A Certaldo le bataillon Berteil est relevé, dans la nuit du 21 au 22, par un bataillon du régiment de fusiliers du Pendjab. L'Orient relève le Maghreb.

Dans Castelfiorentino, le bataillon de Coulanges, dernière unité française en ligne en Italie, est relevé, dans la nuit du 22 au 23, par un bataillon écossais.

Le 23 à 0 heure, le général commandant la 4^e D. M. M. passe le commandement du secteur au général britannique.

Au cours de ces opérations sur le sol de Toscane, de Sienne à Castelfiorentino, la 4^e D. M. M., seule, a perdu 1.360 tués et blessés.

Elle va se regrouper et prendre un peu de repos avant les autres tâches qui l'attendent sur le sol français.

La marche victorieuse du C. E. F. s'interrompait donc à 12 kilomètres de l'Arno, à 25 kilomètres de Florence.

Il devait donc dire adieu à son grand projet de marche en Florence, d'entrée à Milan, et de franchissement du Brenner pour porter la guerre en Allemagne.

A l'échelon du C. E. F. il n'y eut pas de relève véritable, la zone d'action française étant partagée entre les 5^e et S^e armées. Les unités furent donc dépassées soit par des Américains, soit par des Britanniques.

Le 22 juillet les divisions françaises étaient entièrement retirées du front allié. Au soir de ce jour, les couleurs de notre petite armée d'Italie furent solennellement amenées au bivouac de Maggia, dernier P. C. du général Juin, dont le commandement prenait fin à minuit.

Finale.

Ainsi se terminait pour le C. E. F. cette magnifique campagne d'Italie, conclusion glorieuse que le général Carpentier évoque en ces termes ⁴⁸ :

« En deux mois, d'une seule envolée, le C. E. F. avait eu la gloire de porter les couleurs françaises à Rome, à Sienne et sur l'Arno. Débarqué huit mois plus tôt à Naples, dans l'indifférence générale, il repartait chargé de gloire, ayant reconquis de façon magistrale le prestige passé de l'armée française. »

Dans sa lettre d'adieu au général Juin, le général Clark écrivait :

« Il m'est extrêmement difficile de trouver les paroles que je voudrais afin d'exprimer mes sentiments de tristesse et de grande peine personnelle à la pensée du départ du C. E. F. et de son très grand chef. Je perds non seulement l'appui infiniment précieux de quatre des plus

⁴⁷ Ce bataillon était le 3^e bataillon du 9^e R. T. A. passé en entier en renfort au 6^e R. T. M., le 9^e R. T. A., qui s'était distingué en Tunisie, ayant été réparti en mai 1944 dans les autres corps du C. E. F. et n'ayant pas eu l'honneur de combattre sous son drapeau.

Chose étrange. le dernier officier tué de la campagne de Tunisie avait été également un capitaine de ce même bataillon, le capitaine Patoz, tombé le 10 mai, devant le Zaghouan, sous une rafale de mitrailleuse, entraînant ses tirailleurs à l'assaut du Djebel Liri.

Honneur aux officiers, sous-officiers et tirailleurs du 9^e R. T. A. tombés en Italie sous un autre numéro!

⁴⁸ Revue de Défense nationale, novembre 1945, page 596.

belles divisions ayant jamais combattu, mais également les avis judicieux et les conseils éclairés d'un ami aussi sincère que bon. »

Le général Alexander écrivait de son côté au commandant du C. E. F. qui s'en allait : «Je veux vous exprimer ma reconnaissance et ma peine : ma reconnaissance pour la magnifique exécution de la tâche que vous avez menée à bien sur les champs de bataille, ma peine de voir disparaître des amis et des camarades d'une telle distinction...

A la bravoure de vos officiers et soldats j'apporte ma plus chaude admiration et ma profonde reconnaissance pour les résultats remarquables qu'ils ont obtenus dans notre grande victoire sur l'Allemagne.

La France peut à juste titre être fière de la bravoure de ses fils du Corps expéditionnaire français.

Quoi que l'avenir vous réserve et où que vous puissiez être, je suivrai votre fortune avec intérêt et fierté : la fierté que j'éprouverai toujours d'avoir été votre commandant en chef.

Que Dieu vous apporte à tous sa bénédiction et que la chance soit avec vous. »

Enfin le général Juin lui-même dans son ordre du jour d'adieu à ses troupes concluait :

« Vous resterez marqués du signe victorieux du C. E. F., cette magnifique entité française dont ma fierté sera d'avoir été l'animateur et le chef. »

X

L'EFFORT DU C. E. F.

L'offensive victorieuse qui a porté nos drapeaux du Garigliano à l'Arno a demandé aux troupes du C. E. F. un effort constant et soutenu. Toutes les divisions ont rivalisé d'ardeur :

- c'est la 2^o D. I. M. du général Dody, celle qui s'est battue la première en Italie, révélant dès le mois de décembre la valeur de nos armes, la division de la Mainarde, du Pantano et du Costa San Pietro, celle qui a rompu la position-clef du mont Majo, et ouvert au C. E. F. la porte de la victoire ¹;

- c'est la 3^o D. I. A., du général de Monsabert, la division du Monna Casale et du Belvédère, qui, animée par l'ardeur de son chef, a réalisé la fulgurante exploitation sur Pico et provoqué l'écroulement du front ennemi. C'est elle qui eut l'honneur de faire flotter le drapeau français sur Sienne ²;

- c'est la 4^o D. M. M., du général Serez, qui, avec les groupements de tabors du général Guillaume, exécuta le tour de force de la poussée à travers les monts Aurunci et tomba comme la foudre sur la rocade Itri - Picot réalisant la condition première et essentielle de la manœuvre du général Juin;

- c'est enfin, la dernière venue sur le front d'Italie, mais la première sur le chemin de l'honneur et de la libération, celle qui réunissait les vétérans du Tchad, d'Erythrée, de Libye, de Bir-Hakeim, de Tunisie : la 1^o D. M. I. ou la 1^o D. F. L, division Brosset, qui, à San Andréa, à Radicofani et dans toute la poursuite, s'était révélée l'égale des anciennes d'Italie.

Mais comment ne pas mentionner spécialement les inégalables goudiers du général Guillaume que l'on voyait partout, qui intervenaient partout où une manœuvre hardie était à réaliser par les crêtes, un débordement rapide par les terrains les plus impossibles, ou qu'on lançait, sans convoi, aux troupes d'un ennemi en retraite.

Tous avaient montré un élan, une initiative et une camaraderie de combat remarquables. Combien d'actions ont été menées par les commandants d'unités sans ordre supérieur, mais pour profiter d'une occasion fugitive ou pour aider une unité voisine en difficulté!

Cette initiative était inspirée et guidée non seulement par le sentiment du devoir et la camaraderie de combat, mais par le fait que les exécutants connaissaient et suivaient la pensée des grands chefs estimés et aimés que l'on voyait constamment sur le champ de bataille, vivant et menant l'action.

Quant à la troupe, parfaitement dans la main d'officiers ardents qui lui donnaient l'exemple, dans une ambiance extraordinaire de confiance et de gaieté, elle était allée jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

Si une gloire nouvelle auréolait nos drapeaux, le C. E. F. avait payé pour le rachat du pays un lourd tribut de sang. Il avait perdu 6.407 tués, 20.913 blessés évacués, dont beaucoup, hélas! morts des suites de leurs blessures, et 4.201 disparus.

Dans les régiments, les pertes pour six mois de combats dépassaient celles de deux ou trois années de la Grande Guerre 1914-1918.

¹ Pour l'étude détaillée des opérations de la 2^o D. I. M., se reporter à l'ouvrage *Victoire en Italie*, chez Gauthier-Villars, éditeurs, à Paris.

² On lira avec le plus grand intérêt le magnifique ouvrage *La Victoire sous le signe des Trois Croissants*, historique de la 3^o D. I. A., rédigé par le capitaine Heurgon et illustré par le lieutenant Jouanneau-Irriera. (Editions Pierre Vrillon, 4 rue Maréchal-Bosquet à Alger.)

Pour ne citer qu'un exemple, le 4° régiment de tirailleurs tunisiens avait eu, en six mois de campagne :

493 tués, dont 39 officiers, 62 sous-officiers et 392 caporaux et tirailleurs;

1.994 blessés, dont 45 officiers, 237 sous-officiers et 1.712 caporaux et tirailleurs;

490 disparus, dont 8 officiers, 48 sous-officiers et 434 caporaux et tirailleurs,

soit 2.977 pertes, dont 92 officiers, 347 sous-officiers et 2.538 caporaux et tirailleurs, c'est-à-dire 100 p. 100 de l'effectif débarqué en Italie.

La 3° D. I. A. avait eu 1.580 tués, dont 97 officiers, 5.980 blessés et 839 disparus, soit un chiffre total de pertes de 8.000 hommes.

La 2° D. I. M. qui, engagée la première au début de décembre 1943, était restée sur la brèche jusqu'au dernier jour, avait été encore plus frappée avec environ 2.300 tués, 8.000 blessés, sans compter 1.300 évacués pour pieds gelés. Au cours de sept mois et demi, elle avait donc, au total, perdu près de 12.000 hommes.

La 4° D. M. M. avait eu, depuis son engagement sur le Garigliano en avril 1944, environ 3.500 tués et blessés. Sa seule participation à la bataille de rupture du Garigliano lui avait coûté 32 officiers et 900 hommes hors de combat.

Les goums marocains comptaient 598 tués, 2.362 blessés et 8 disparus.

Enfin la 1° D. M. I., en ligne seulement depuis le 11 mai et relevée définitivement le 21 juin, avait éprouvé, en un mois et demi, les pertes suivantes : 673 tués, dont 49 officiers, et 2.000 blessés, dont 117 officiers, soit 2.673 tués et blessés.

On remarquera combien les cadres, qui furent en Italie des entraîneurs magnifiques, payant sans compter de leur personne, avaient aussi payé largement de leur vie.

Alors que, dans les régiments, la proportion des officiers par rapport à l'effectif des sous-officiers et hommes de troupe est théoriquement de 3,06 p. 100, sur l'effectif total du régiment de tirailleurs, y compris ses services (effectif qui n'est jamais complet au combat), la proportion des officiers tués était, au 4° R. T. T., par exemple, de 7.95 p. 100 sur l'ensemble des tués du régiment.

Ainsi, chaque fois que, sur le champ de bataille, 12 ou 13 combattants étaient frappés à mort, un officier tombait parmi eux, à leur tête.

Dans toutes les divisions, combien d'officiers se sont fait tuer en accomplissant des actes de folle bravoure, ou en restant à la tête de leurs hommes malgré la blessure qu'ils venaient de recevoir! Mais croit-on que, s'ils n'avaient pas donné l'exemple du plus grand mépris de la mort, ils auraient communiqué à leur troupe cette ardeur et cet élan qui lui ont livré des positions que l'ennemi considérait comme imprenables?

Ils étaient conscients du danger, mais conscients aussi de la valeur décisive de leur exemple au moment critique. Leur sacrifice, délibérément consenti, a été payant, car, aussi bien que la panique, l'héroïsme est contagieux et la troupe est à l'image du chef.

Devant de tels modèles, les sous-officiers eurent la même attitude et éprouvèrent les mêmes pertes.

Mais, si nos pertes étaient cruelles, celles de l'ennemi étaient plus lourdes encore et, en outre, des milliers de prisonniers valides étaient tombés entre nos mains :

- la 2° D. I. M. totalisait 1.618 prisonniers;

- la 3° D. I. A. avait fait 3.400 prisonniers, dont 2.650 pour l'offensive du Garigliano à Sienne;

- la 4° D. M. M. avait dénombré de son côté plus de 2.000 prisonniers;

- la 1° D. M. I., enfin, avait dirigé sur l'arrière 965 prisonniers, dont 58 Russes et 2 Français servant dans les rangs de l'ennemi.

L'avance française, en pointe, de Venafro à Castelfiorentino, était de près de 350 kilomètres, défalcation faite de l'étape Rome - Viterbo, parcourue sans combat, et cette avance, aux heures décisives de mai, avait été déterminante.

Tel était le bilan de ce que peuvent décompter les statistiques, mais ce qu'elles ne préciseront jamais, c'est le bénéfice moral que donnaient à la France, à ses propres yeux et aux yeux de nos Alliés, les victoires et les sacrifices du C. F. F. et les droits qu'ils lui conféraient pour les négociations futures qui décideraient de sa grandeur.

Si cet effort du C. E. F. fut sanglant et souvent surhumain, il fut aussi remarquablement jeune et joyeux.

Nous avons parlé de « l'ambiance de confiance et de gaieté » qui régnait au Corps expéditionnaire. Cette confiance et cette gaieté rayonnaient de ces généraux, aux tempes blanches mais aussi jeunes que leurs sous-lieutenants, de ces colonels, de ces chefs de bataillon, de ces commandants de compagnie, en short, au volant de leur Jeep, ou, en treillis américain, avec leurs éléments de tête.

Dans les popotes, quand les officiers, les sous-officiers se retrouvaient après le combat, avec tant de vides souvent, une pieuse pensée les unissait d'abord pour les camarades qui ne s'assoieraient plus parmi eux, puis l'on chantait, l'on chantait gaiement ces refrains du C. E. F. qui nous ont suivis sur toutes les routes d'Italie, dans les cantonnements misérables et dans les palais luxueux, l'on chantait dans le sentiment du devoir accompli, dans l'acceptation du lendemain, dans la chaleur de la camaraderie, dans l'allégresse de la victoire.

*Il y a des cailloux sur toutes les routes,
Sur toutes les routes il y a des chagrins ;
Mais pour guérir le moral en déroute
Il y a des filles sur tous les chemins.*

*Il y en a autant qu'il y a de pierres,
Qu'il y a de fleurs dans les jardins,
Qu'il y a d'oiseaux sur la branche légère
Il y a des filles sur tous les chemins.*

Chansons d'Italie, vous traduisiez naïvement ce que le général Juin définit dans la Préface dont il a bien voulu honorer ce travail : « Les joies et les peines de nos batailles. »

XI VERS LES RIVAGES SACRÉS

Après avoir battu l'ennemi en Italie, après avoir participé si brillamment à la libération du sol italien, nos divisions étaient appelées à une autre tâche, à une tâche à laquelle tous, officiers et soldats, tendaient de tout leur être.

Nos Alliés se battaient déjà en Normandie depuis le 6 juin, lendemain de notre entrée à Rome.

L'heure tant attendue de sauter à notre tour sur une plage française, de fouler enfin le sol français, de libérer la Patrie, allait sonner.

Nous avons vu que les 1° D. M. I. et 3° D. I. A. qui devaient former le premier échelon de l'armée « B » pour le débarquement en France - on ne savait encore où - avaient été relevées dès la prise de Sienne, et que les 2° D. I. M. et 4° D. M. M. l'avaient été du 20 au 22 juillet, au moment où elles allaient atteindre l'Arno et entrer à Florence.

Le premier échelon était allé tout droit, par mer et par terre, sur la région de Naples où les unités se reformèrent et se reposèrent avant le grand départ.

Mais avant de gagner les ports d'embarquement de Tarente et de Brindisi, d'émouvantes cérémonies militaires restaient à accomplir : les adieux des divisions au général Juin qui les avait conduites à la victoire en Italie, et la prise de commandement du général de Lattre de Tassigny, qui devait les mener à la victoire en France.

Au cours de prises d'armes de divisions entières, les tirailleurs, goudiers, chasseurs d'Afrique, spahis, artilleurs, sapeurs, conducteurs du train, gens des services (Santé, Intendance, ambulancières, etc.), qui avaient aussi, sur un terrain difficile, derrière un front mouvant, réalisé des prodiges, défilèrent devant le commandant du C. E. F., drapeaux et fanions déployés, dans la plaine, au vent qui soufflait des Abruzzes.

Les unités passaient, massées, soulevant la poussière du sol italien et le grand chef qui s'en allait pouvait emplir ses yeux une dernière fois de ce magnifique spectacle : une division française victorieuse!

Après le défilé, le général d'armée Juin réunit tous les officiers et, évoquant brièvement les fastes qui venaient de se clore, leur dit adieu.

Le C. E. F., lourd de la moisson de gloire récoltée sur les champs de bataille d'Italie, avait cessé d'exister. L'armée. « B », la future 1° Armée Française, allait s'élancer pour porter à l'ennemi, sur notre sol cette fois, les coups décisifs.

De nouvelles prises d'armes eurent lieu pour la prise de commandement du général d'armée de Lattre de Tassigny, qui venait de conquérir l'île d'Elbe.

Pour la première fois nos régiments présentèrent les armes à leur nouveau commandant d'armée qui en prenait possession du regard, un regard de chef qui reconnaissait les services d'hier, mais exigeait déjà, pour la France, le même don absolu de soi pour demain.

Un dernier devoir restait à remplir : porter à nos morts, dans nos cimetières militaires échelonnés des Abruzzes à l'Apennin, à Venafro., à Ceretto Campo, à Lauro, à Pico, à Naples, à Roccamandola, etc., à tous ceux que l'on avait pu retrouver dans les ravins désolés, sur les sommets pierreux et brûlés, ou sous l'ombre délicate des oliviers de la plaine, le salut de leurs compagnons d'armes qui allaient les laisser seuls dans la terre étrangère.

Ce dernier devoir rempli, les divisions partirent pour les ports : la 1^o D. M. I. et la 3^o D.I. A. en tête, pour Tarente. Ce fut alors l'installation dans les aréas britanniques, la vie sous les tentes brûlantes, les préparatifs, l'affairement des officiers T. Q. M., le « Waterproofing » des véhicules pour le débarquement sur les plages, enfin l'embarquement lui-même sur les grands transports anglais en rade de Tarente, par une chaude matinée du début d'août.

Pendant trois jours on demeura dans la moiteur de la rade avec le même spectacle désespérant des maisons du boulevard du bord de mer, du pont tournant, du fort de la marine, et des transports et navires de guerre, écrasés de soleil autour de nous, sur une mer de plomb, sans brise et sans rides.

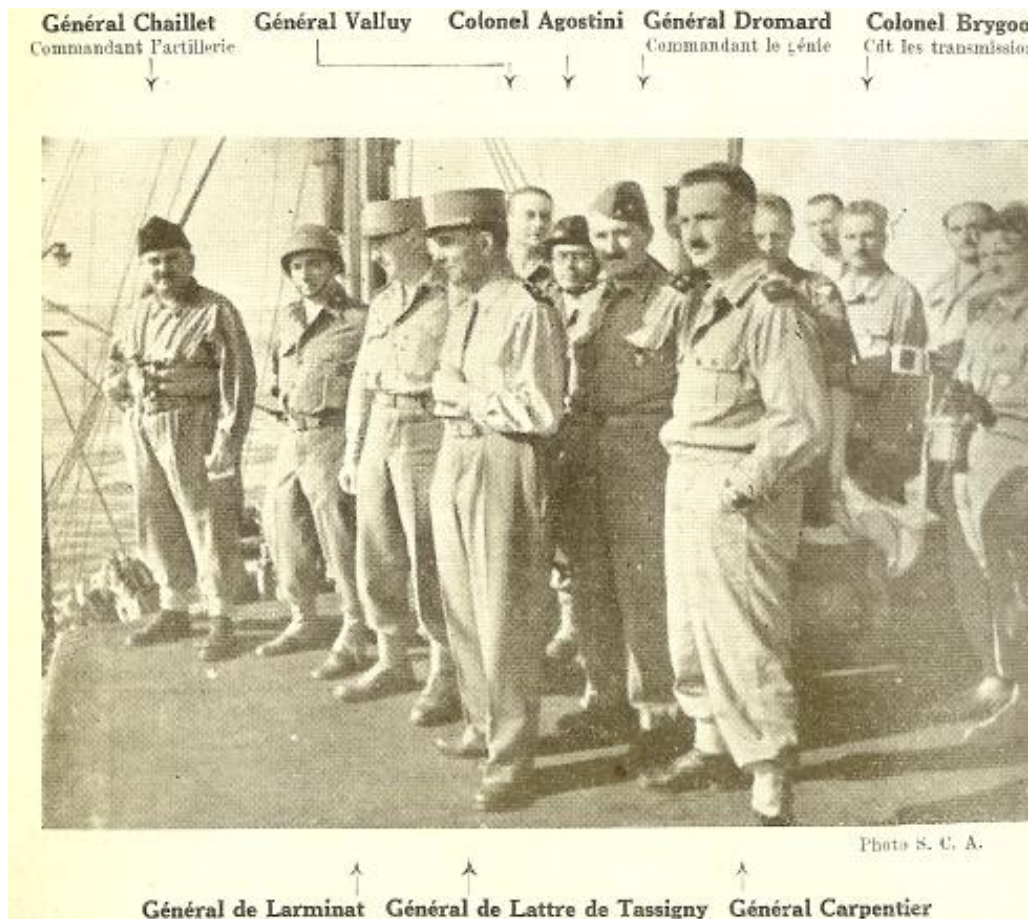
Le quatrième jour au matin, les machines trépidèrent, les navires s'ébranlèrent, un souffle nouveau se leva et gonfla les cœurs. Le convoi se forma et se mit en route majestueusement, encadré par les torpilleurs vigilants, la marque du Général d'Armée Commandant en chef flottant sur le plus beau des transports.

Sur chaque navire tout le monde était sur le pont. En silence, les yeux fixés sur la côte, nous regardions s'effacer peu à peu cette terre italienne où nous laissions tant des nôtres, mais où nous avions rétabli l'honneur de nos armes.

Puis la terre disparut à l'horizon, dans la légère bruine de midi. Une belle page d'histoire était close. Une autre allait s'ouvrir pour la 1^o Armée qui, gonflée d'espoirs, voguait vers la France.



« Enfin ce fut l'embarquement en rade de Tarente par une chaude matinée du début d'août »



« Une belle page d'histoire était close, celle du C. E. F. Une autre allait s'ouvrir pour la
1^{re} Armée Française qui, gonflée d'espairs, voguait vers la France »

XII LES ENSEIGNEMENTS D'UNE CAMPAGNE

Au cours de cette étude, forcément incomplète, d'une campagne encore trop récente pour être traitée à fond, nous avons, dans toute la mesure du possible, laissé les enseignements se dégager d'eux-mêmes, les soulignant quand il le fallait, mais à leur place et dans leur cadre: enseignements des opérations de montagne des Abruzzes et du Belvédère; conceptions tactiques qui ont présidé aux opérations de rupture du Garigliano et à l'exploitation sur Pico; caractère de la manœuvre en retraite allemande et de notre poursuite, etc...

Nous ne reviendrons pas sur l'étude de ces différentes phases. Il peut être cependant utile de dégager quelques principes de tactique générale et quelques constatations relatives aux armes et à leur emploi.

Après l'échec des actions frontales alliées sur Cassino et la vallée du Liri, nous avons vu la valeur de la manœuvre française basée sur le sens du terrain, le sens tactique, c'est-à-dire la détermination des directions décisives.

La notion de « direction », d'actions non encadrées sur des arcs, s'est substituée à celle de front de combat continu.

Ces actions sur des directions, qui nous ont valu la victoire du Garigliano et l'exploitation qui suivit, ont été rendues possible grâce à la radiophonie, à la motorisation et, surtout, à l'organisation de groupements tactiques de toutes armes, indépendants et poussant à fond sur leur axe sans se régler les uns sur les autres.

Ceci supposait une décentralisation du commandement qui procurait un gain de temps énorme, puisque c'est à l'échelon groupement tactique que se réalisait la combinaison des armes. Le facteur vitesse put donc jouer à plein dans la lutte à l'intérieur des positions et dans l'exploitation, empêchant l'ennemi de colmater les brèches et de se rétablir.

Le Commandement intervenait en donnant leur mission aux G. T., en les orientant et en « dosant » les moyens accordés aux différents groupements.

Cette décentralisation dans l'exécution ne procura que des avantages en Italie, car les conditions favorables suivantes étaient réalisées :

- unité de doctrine;
- unité morale;
- camaraderie du champ de bataille;
- contrôle fréquent du chef supérieur qui vivait la bataille et dont les subordonnés pouvaient suivre la pensée.

Naturellement cette poussée des G. T. sur les axes ne consistait pas en une ruée aveugle mais en une manœuvre continuelle, rapide, souple et brutale quand il le fallait, qui se traduisit le plus souvent ainsi :

- *débordement systématique*, en évitant même parfois les résistances révélées ou les zones de résistance;
- *manœuvre par les hauteurs* (manœuvres d'Esperia, de San Oliva, de Pico, de l'Amiata, etc.);
- *concentrations brutales de feux d'artillerie* et de C. C. I. pour faire sauter une résistance, ou pour créer un « point faible », un « trou », et agir ensuite par débordement ou rabattement.

Enfin ces actions de « vitesse » exigèrent des cadres et de la troupe un très gros effort physique.

Mais, dira-t-on, dans le cas d'un front fortifié continu organisé à loisir par l'ennemi après une période de stabilisation - comme ce fut le cas sur le Garigliano - des « groupements tactiques indépendants » risquent, si manœuvriers soient-ils, de « se casser le nez » sur la position organisée ennemie.

Il est bien évident qu'il faut dans ce cas, comme le fit le général Juin, monter une action centralisée de rupture pour régler l'emploi des moyens (G. T. juxtaposés, artillerie des D. I. ou du C. A., aviation, unités blindées, etc...).

Dans ces actions de rupture, dont celle du Garigliano a été le modèle, le facteur «puissance » prime. Il est réalisé par :

- l'économie des forces permettant de concentrer les moyens sur les points décisifs;
- l'emploi massif de l'artillerie;
- la surprise, élément capital du succès;
- l'énergie dans l'exécution.

Le facteur vitesse prenant toute sa valeur dès que la pénétration a commencé et sans attendre la phase classique de l'exploitation, il faut que la décentralisation soit immédiate et pour cela que les groupements tactiques de toutes armes soient déjà orientés et même engagés sur leurs directions.

En somme, nous avons vu dans les monts Aurunci que l'exploitation n'était pas le couronnement lointain et hypothétique d'une rupture et d'une pénétration méthodiques, mais que la rupture n'était que la première phase, le départ d'une exploitation rapide.

On l'avait déjà compris en 1917, mais la phase initiale de rupture avait été insuffisamment préparée.

En ce qui concerne la surprise : « L'offensive de mai n'a pas été une surprise stratégique pour le Commandement allemand qui s'attendait à ce que les Alliés attaquent pour dégager Anzio et prendre leur revanche de leurs échecs sur Cassino. Mais l'objectif de rupture choisi par le général Juin, l'escalade du Petrella et l'enroulement sur Pico et San Giovanni ont constitué une surprise tactique. » (Relation de la bataille du Garigliano par le 3^e Bureau du C. E. F.)

Une définition.

On pourrait ainsi donner de l'offensive la définition suivante : « Une action de force massive, déclenchée autant que possible par surprise, en vue d'obtenir une rupture rapide permettant de découpler immédiatement les groupements tactiques de toutes armes sur les directions décisives d'exploitation. »

Plus, donc, de ces avances processionnelles et alignées, d'objectif en objectif (01, 02, 03, etc.), avec souvent des bonds intermédiaires, comme celles qui ont toujours permis à l'ennemi de se rétablir en 1914-1918!

Les Allemands se sont aperçus en Italie que les Français avaient « renoncé à leur vieille manière formaliste de faire la guerre ».

On lit dans un document allemand du « Groupement von Zangen », daté du 19 mai et intitulé « Première estimation de la tactique ennemie depuis le 12 mai » :

« L'attaque a été précédée par une préparation d'une courte durée, environ une demi-heure, et d'une violence sans précédent.

Les tactiques américaines et britanniques ont été, connue par le passé, méthodiques. Les succès locaux ont été rarement exploités. Au contraire les Français et surtout les Marocains (lire : Divisions nord-africaines) ont combattu avec furie et exploité chaque succès en concentrant immédiatement toutes leurs forces disponibles sur le point qui faiblissait.

Les points d'appui ont été contournés aussi largement que possible, l'ennemi progressant souvent à cette fin dans un terrain qui avait été jusque-là considéré comme impraticable. »

A ce sujet, c'est nous, cette fois, qui avons montré aux Allemands le danger des idées préconçues et l'imprudence qu'il a de décréter à priori que telle zone est impraticable, tel obstacle infranchissable. Nous leur avons rendu leur leçon des Ardennes et de la Meuse.

Nous avons suivi aussi complètement que possible la manœuvre en retraite allemande et notre poursuite de Rome à Sienne.

Bornons-nous seulement à cette définition possible de la manœuvre en retraite.

« Manœuvre retardatrice sur des positions successives, en suivant un axe favorable et à un rythme fixé (en fonction des nécessités d'évacuation, des possibilités de rétablissement sur les positions arrières ou des nécessités stratégiques). »

En conséquence la poursuite pourra se définir ainsi :

« Manœuvrer pour dévier l'ennemi de ses directions, rompre le rythme de sa manœuvre en retraite et saisir ses forces. »

C'est seulement ainsi que l'on arrivera à prendre l'ennemi en flagrant délit de décrochage, ou de repli, ou de rétablissement et à couper ses colonnes, transformant sa retraite en déroute ou en capitulation.

L'action de l'infanterie.

L'action de l'infanterie a été étudiée tout au long du récit. Il suffira donc de souligner que, sans son mordant et son esprit de sacrifice, les meilleures conceptions tactiques, l'armement le plus moderne, n'auraient pu obtenir la victoire.

Même après une préparation d'artillerie formidable, ou derrière des chars, ou au cours d'une exploitation rapide, il arrive toujours un moment où il faut aborder l'ennemi face à face. C'est alors le choc des volontés et c'est le plus résolu qui l'emporte.

Si, entraînés par leurs chefs, les tirailleurs tunisiens avaient montré moins de cran à l'assaut du Belvédère, si les tirailleurs marocains n'avaient pas repris avec ténacité l'attaque du Cerasola et du Feuci, si les tirailleurs algériens n'avaient pas renouvelé à plusieurs reprises l'escalade des rochers de la Bastia, nous aurions enregistré des échecs au lieu de victoires.

Souvent le sort de la journée a dépendu de la valeur d'un chef de bataillon, d'un commandant de compagnie, d'un chef de section qui, à l'instant et au point décisif, a, par sa résolution, fait pencher la balance.

Ce sont là de simples confirmations des enseignements éternels de la guerre dont l'élément essentiel est l'homme.

Mais - ce n'est pas non plus une chose nouvelle - nous avons vu l'usure considérable de notre infanterie. Les pertes ont été souvent effrayantes. Ces pertes ne peuvent être justifiées que par le résultat, c'est-à-dire l'exploitation.

Or, sur le Belvédère, faute de réserves, l'exploitation a été nulle. Sur le Garigliano au contraire les sacrifices consentis ont amené l'écroulement du front ennemi et une magnifique victoire française.

Le couple infanterie - artillerie.

Le couple a travaillé dans les meilleures conditions.

La manœuvre de feux à l'horaire n'a été le cas que pour les phases initiales de rupture. La règle à peu près générale dans les groupements tactiques a été la manœuvre des feux hors d'horaire, à la demande de l'infanterie ou à l'observation.

La liaison infanterie-artillerie a très bien fonctionné grâce à la radiophonie et aux officiers de liaison d'artillerie qui suivaient le combat avec les colonels commandants de R. C. T. et même avec les chefs de bataillon.

En Italie, comme plus tard en France et en Allemagne, cette liaison a été intime et les liens puissants de camaraderie noués entre fantassins et artilleurs, toujours les mêmes, vivant ensemble, ont été le meilleur garant d'un appui parfait et instantané.

Dans toutes les opérations d'Italie, l'artillerie a joué un rôle considérable car elle s'est continuellement adaptée à la manœuvre de l'infanterie.

L'artillerie a agi surtout par concentrations brutales et soudaines, par actions de masse.

L'aide remarquable des « Piper-Cutis », survolant lentement les positions, a beaucoup contribué à la précision et à l'efficacité de ses tirs.

Souvent, en outre, l'apparition du « Piper-Cubs » suffisait pour faire taire les batteries ennemies.

La C. C. I.

On ne peut parler de l'action de l'artillerie sans souligner les très grands services rendus dans les R. C. T. par la compagnie de canons d'infanterie. Toujours dans la main du colonel, de préférence groupée, avec ses 6 tubes, la C. C. I. a été très employée. Elle a tiré des quantités considérables d'obus et a été précieuse par ses interventions brutales, massives et précises, au plus près de l'infanterie.

Sans doute son matériel, tracté et non automoteur, est imparfait et rend souvent délicates les mises en batteries et, surtout, les sorties de batteries qui doivent être fréquentes en raison de sa faible portée, mais l'expérience a prouvé la nécessité de cette unité dans le régiment d'infanterie, quelque parfaite que puisse être la liaison avec l'artillerie.

Le couple infanterie - chars.

Le couple infanterie-chars n'a pu, en Italie, révéler toute son efficacité. En raison du terrain montagneux qui ne se prêtait pas aux actions de masse des chars, les unités blindées ont été dispersées et employées en petits éléments.

De plus nous ne disposions que d'engins de reconnaissance. Des unités de chars de combat ont été prêtées par les Américains, mais les conceptions des commandants d'unités ne correspondaient pas toujours à celles de nos fantassins.

Il n'était pas question naturellement d'employer des chars au Belvédère ou dans la bataille de rupture du mont Majo. Dans l'exploitation et la poursuite, les chars, liés le plus souvent aux routes, ont été très gênés par les destructions et les mines.

Quand ils ne l'étaient pas ils exigeaient sur leurs flancs la protection d'une troupe d'infanterie qui devait manœuvrer les « bouchons antichars » sur les itinéraires.

De leur côté ils intervenaient au canon sur les résistances qui arrêtaient les fantassins à proximité de la route.

Mais il se passait souvent ceci, que l'on peut lire dans les *Enseignements tirés par la 3^e D. I. A. des combats entre le Garigliano et l'Arno* :

« Les actions avec chars se sont déroulées schématiquement de la façon suivante :

L'infanterie est arrêtée par un « bouchon. » comportant une ou plusieurs pièces antichars : les chars restent en arrière, et c'est la combinaison infanterie-artillerie qui fait sauter le bouchon.

L'infanterie est attaquée par un ennemi appuyé par des chars : ce sont les T. D. qui poussent en avant et mènent le combat contre les chars adverses. L'infanterie prend ensuite le combat à son compte, séparément et sans chars. »

Les tanks-destroyers (T. D.).

Servis par nos chasseurs d'Afrique ils ont été extrêmement précieux. Mis à toutes les sauces, et souvent contrairement aux règles d'emploi de l'arme, ils ont joué le rôle de chars d'accompagnement de l'infanterie.

Le terrain très compartimenté a le plus souvent forcé aussi à répartir les T. D. entre les différents groupements tactiques. Comme d'autre part nous n'avons jamais eu à subir d'attaque importante de blindés ennemis, la campagne d'Italie fournit peu d'enseignements sur l'emploi des T. D. dans la lutte antichars elle-même, c'est-à-dire dans leur emploi normal.

En tout cas le matériel s'est affirmé comme excellent matériel antichars, et les équipages ont répondu toujours avec beaucoup de dévouement et de bravoure à nos appels constants.

Le génie.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance du génie dans la rupture et surtout l'exploitation et la poursuite.

Nous avons vu ce qu'a réalisé le génie pour la montée de: moyens dans la tête de pont de l'Ornito avant l'offensive du Garigliano (construction de ponts sur la rivière, aménagement de circuits automobiles dans la tête de pont, etc...).

Dans l'exploitation et la poursuite, la tâche du génie a été particulièrement ardue en raison de l'avance rapide des groupements, de la multiplicité des itinéraires, du terrain, des destructions et des mines.

Nos sapeurs et nos pionniers se sont dépensés sans compter dans le déminage et surtout le rétablissement des communications. Les « Bulldozers » aménageaient des dérivations, en des délais records, dans les ravins et les lits de rivières ou à travers les villages, dont les Allemands avaient obstrué les rues étroites et les carrefours en faisant sauter les maisons.

Malgré tout, les moyens en matériel et en personnel du bataillon de génie divisionnaire se sont révélés insuffisants.

En tout cas, la preuve a été faite que la théorie consistant à n'utiliser à l'avant que des formations légères du génie pour effectuer des réparations sommaires était à condamner.

C'est immédiatement qu'il faut entreprendre avec des moyens lourds les gros travaux. nécessaires aux engins blindés et à l'artillerie motorisée, indispensables pour soutenir l'effort de l'infanterie.

On a paré à l'absence totale de moyens muletiers organiques, qui s'était révélée catastrophique dans les premières opérations des Abruzzes, par la création de compagnies muletières, prêtées aux régiments et aux bataillons suivant les circonstances et le terrain.

Ces compagnies, jamais assez nombreuses au gré des commandants de R. C. T. qui avaient de la peine à les rendre, ont fourni également un gros effort.

Les transports et ravitaillements. Les bases.

Nous abordons là un problème capital, spécialement dans la guerre de mouvement qui suivit la rupture du Garigliano : celui des transports et du ravitaillement.

Les moyens de transport auto de la division se sont montrés nettement insuffisants dans la poursuite, en raison de l'allongement constant des lignes de communication.

Nous avons vu la fatigue extrême des combattants et surtout de l'infanterie. Pour que la troupe puisse soutenir son effort jusqu'au bout, il a fallu prendre des mesures pour :

- l'alléger;
- la ravitailler, avec toute la régularité désirable, en vivres, munitions et matériels de toutes sortes;
- assurer certains transports tactiques et faciliter ainsi ses manœuvres.

Toul ceci a été réalisé dans les meilleures conditions grâce à la création de bases divisionnaires et régimentaires.

Les bases divisionnaires ont surtout fonctionné comme dépôts de bagages lourds, mais c'est à l'échelon régiment que les bases se sont révélées précieuses.

Un des gros avantages de l'organisation d'une base régimentaire a été de décharger complètement le colonel des soucis de ravitaillement, d'entretien du matériel et de transport.

La base était commandée par un officier supérieur, auxiliaire direct du chef de corps, qui avait ainsi autorité pour prendre, vis-à-vis des bataillons, des décisions au nom du colonel et pour traiter avec les services de la division.

Le commandant de la base devait assurer une liaison quotidienne avec le P. C. avant, afin de se tenir constamment au courant de la situation tactique du régiment et de ses besoins.

La base régimentaire était articulée en deux échelons : la base-avant et la base-arrière, réunies si possible en une base unique pendant les périodes de stabilisation et même accolées au P. C. dans les périodes de grand repos afin de faciliter les opérations administratives et d'entretien.

En période de mouvement, la base-arrière se déplaçait le moins souvent possible, donc par bonds très larges de 40 à 50 kilomètres au minimum. Elle comprenait les éléments qui ont besoin d'une certaine stabilité pour travailler : dépannage lourd, éléments administratifs du régiment et des unités, habillement, dépôt de bagages (cantines des officiers, sacs marins des hommes, etc.), atelier de réparations (l'armement, réserve de personnel et renforts, etc...). Le régiment combattant était ainsi allégé de tous ses impedimenta et ses organes d'entretien travaillaient dans les meilleures conditions.

La base-avant faisait des bonds beaucoup plus courts et fréquents pour suivre le régiment au plus près. Elle comprenait les organes avancés de ravitaillement : le dépannage léger, le 1^o Bureau de l'Etat-Major du régiment et la section de transports.

Un mot doit être dit sur cette section de transports.

Les camions des bataillons et du régiment non indispensables au ravitaillement quotidien avaient été groupés par le commandant de la base qui disposait ainsi constamment d'une vingtaine de camions G. M. C. Il faisait porter l'effort tantôt - et par priorité - sur les transports tactiques demandés par le colonel, tantôt sur les ravitaillements, les déplacements de dépôts de munitions, le déplacement de la base-arrière ou des bagages, etc...

Le colonel avait ainsi constamment à sa disposition un élément de transport lui permettant de déplacer rapidement un bataillon en une ou deux rotations, pour une manœuvre rapide, et de l'amener sans fatigue à pied d'œuvre, ce qui fut particulièrement précieux dans la poursuite.

LES PROBLÈMES D'ÉTAT-MAJOR.

Le problème des effectifs.

Un problème particulièrement difficile fut celui posé au Bureau du C. E. F. pour le maintien des effectifs d'une armée privée des ressources humaines de sa métropole.

« On trouvera peut-être surprenant un jour que l'Empire français ait pu mettre sur pied et surtout entretenir une « armée d'Italie ». Ce que l'on ne saura jamais assez, ce sont les sacrifices que cet entretien a coûtés ³ ».

³ *La Bataille du Garigliano.* (Relation du 3^o Bureau du C. E. F.. déjà cité.)

Nous avons vu au début de cette étude l'effort de mise sur pied du C. E. F. qui nécessita la mobilisation de 20 classes françaises en Afrique du Nord, afin de pourvoir aux besoins pressants de cadres pour les unités indigènes et de spécialistes.

Après les fortes pertes des opérations d'hiver, il fallut reconstituer les effectifs et surtout faire des prévisions à longue échéance pour les maintenir dans l'offensive projetée pour le printemps.

L'expérience des Abruzzes avait prouvé :

1° Qu'une division en ligne perdait en moyenne une centaine d'hommes par jour avec une proportion de cadres double de proportion normale des tableaux d'effectifs;

2° Que le vieux système des renforts « à la demande » était inapplicable en raison de l'éloignement de nos dépôts d'Afrique du Nord et de l'impossibilité dans laquelle se trouvaient ceux-ci d'instruire les renforts sur le matériel américain, dont ils étaient dépourvus;

3° Qu'il était nécessaire de récupérer, en Italie même, les évacués du front.

Il fallut donc créer trois « centres d'instruction d'armée » le C. I. A. A. T. (centre d'instruction d'armée algéro-tunisien colonel Jamilloux); le C. I. A. M. (centre d'instruction d'armée marocain), et le C. I. A. C. (centre d'instruction d'armée colonial, dans la région de Naples, près de la base 901, qui recevait les renforts d'A. F. N., et près des hôpitaux qui renvoyaient aux C. I. A. les blessés guéris).

Jouant le rôle de dépôts d'isolés, de centres d'organisation et de centres administratifs, suivant les absents et les récupérant dans toute la mesure du possible, ces C. I. A. ont « débité » en six mois plus de 10.000 officiers et hommes de troupe.

Dès avril, après avoir reconstitué les divisions, il fallut réunir dans les C. I. A. une « maintenance » importante, pour parer aux pertes probables et permettre d'assurer la continuité de l'effort dans l'offensive projetée.

Le minimum de maintenance fut calculé à une douzaine de milliers d'hommes. Il ne put être atteint, et encore fallut-il recourir à l'envoi, d'Afrique du Nord, de vieux régiments algériens constitués, destinés à être dissous à leur arrivée pour fournir, les renforts, solution moralement fort pénible.

Cette situation devait entraîner une accentuation du rythme de la récupération. A peine guéris, les blessés étaient dirigés sur leurs unités... quand ils ne quittaient pas l'hôpital d'eux-mêmes pour rejoindre leur unité par « auto stop » !

Le moral de l'armée d'Italie, en effet, était tel que les blessés légers n'avaient le plus souvent qu'une crainte : celle d'être évacués sur l'Afrique du Nord ou de moisir dans un C. I. A. pour être affectés ensuite dans un autre régiment.

L'enseignement à tirer de cette expérience est que l'on n'improvise pas, en matière d'effectifs, et qu'un corps expéditionnaire doit emmener, à son départ, une large « maintenance » d'hommes instruits et surtout de cadres et de spécialistes.

2° Bureau.

En ce qui concerne l'organisation et le fonctionnement du 2° Bureau, nous renverrons à l'étude du commandant d'Esclabes que nous avons souvent citée : *Fonctionnement d'un 2° Bureau en campagne*.

Il convient simplement de souligner l'importance d'une bonne organisation du 2° Bureau. Nous avons vu que la décision du général Juin fut inspirée en grande partie par la connaissance du dispositif ennemi qui ne comportait à peu près pas de réserves dans le massif des monts Aurunci.

A la veille de l'attaque, la connaissance exacte du déploiement de l'artillerie allemande obtenue par le S. R. A. (observation terrestre, repérage par le son, photos d'avions) fut

particulièrement précieuse. D'une part elle confirma que ce dispositif restait défensif, d'autre part elle permit une contre-batterie efficace. L'occupation des positions ennemies confirma pleinement l'exactitude des localisations obtenues.

Le Centre d'interrogatoire de prisonniers donna d'excellents renseignements. Quant à la section d'information du 2° Bureau, elle se surpassa par l'envoi, dans les lignes ennemies, d'agents qui se glissaient dans la population civile non évacuée.

Les renseignements fournis par l'aviation alliée : la Tac. R. (Tactical Reconnaissance) et la P. R. U. (Photo Reconnaissance Unit) étaient également précieux, mais le rendement aurait été encore meilleur si ces organes avaient agi en liaison plus étroite avec l'Etat-Major et en fonction d'opérations précises.

Si le 2° Bureau du C. E. F. put toujours, tout au moins jusqu'à la poursuite ⁴, renseigner le commandement sur les « possibilités » et dans une mesure importante, sur les « intentions » de l'ennemi, nous avons vu que l'une des principales causes de la défaite allemande avait été la défaillance de son Bureau I. C. (correspondant à notre 2° Bureau), à qui la présence du C. E. F. devant les monts Aurunci avait échappé.

La raison de cette défaillance réside sans doute dans la pénurie d'officiers d'état-major qualifiés dont souffrit l'armée allemande après les hécatombes de Russie.

La formation des officiers d'état-major ne s'improvise pas, telle est la leçon à tirer de ce fait.

4° Bureau et services.

Nous avons suivi les efforts du 4° Bureau pour équiper le front et ravitailler les grandes unités.

Le matériel de maintenance, les munitions, l'essence étaient libéralement fournis par nos alliés américains, mais leur acheminement sur ce théâtre pauvre eu routes exigea souvent des tours de force.

L'offensive victorieuse du C. E. F. a été essentiellement caractérisée par l'ampleur du problème des communications.

Ce problème fut résolu grâce à l'énorme travail fourni par le génie dans l'établissement ou le rétablissement des itinéraires, grâce à nos unités motorisées du train et grâce à la manœuvre de nos compagnies muletières de réserve générale.

Enfin les services (intendance, santé, matériels, essence, etc.) contribuèrent largement à la victoire en allant toujours au-devant des besoins de la troupe.

Pour ne citer que deux chiffres : dans les deux jours de bataille de rupture sur le Majo, il fut consommé 206.000 obus, et le nombre des blessés entrés dans les formations sanitaires fut de 2.100.

Au cours de l'exploitation et de la poursuite, la poussée en avant des formations, des services, des dépôts, des ambulances chirurgicales et hôpitaux d'évacuation, des organes de ravitaillement et de réparations, des boulangeries, etc., s'effectua sans discontinuer, au rythme de l'avance. Les reconnaissances furent toujours faites « dans les jambes de l'infanterie » et les dépôts mis en place au plus tôt, en acceptant délibérément des risques certains.

Parmi tous ces dévouements qui soutenaient le combattant, il est permis de distinguer celui des ambulancières, des « chaufferettes » du C. E. F. ⁵.

⁴ Une fois la rupture obtenue, l'allure rapide des opérations et les déplacements constants ne permettront plus au 2° Bureau de renseigner le chef avec précision sur l'« ennemi futur ».

⁵ L'emploi de « chaufferettes » au lieu de chauffeur, n'était pas une fantaisie. Il était imposé par le manque de spécialistes en Afrique du nord et la difficulté de trouver des chauffeurs pour les véhicules de combat.

Nos blessés d'Italie garderont le souvenir ému de ces voitures sanitaires légères qui les emportaient, souvent de nuit et sans phare, sur des routes incomplètement déminées ou même bombardées, qui avaient peine à s'arracher de la boue, ou à franchir d'invraisemblables «dérivations » au fond des ravins, et qui n'étaient conduites que par deux courageuses femmes, seules, aux prises avec les pannes aussi bien qu'avec les difficultés et les dangers de la zone d'opérations.

Et quand nos blessés graves arrivaient enfin aux formations sanitaires, c'était pour trouver un autre dévouement féminin, celui des volontaires des ambulances chirurgicales de Mme de Luart et de Mme Catroux et des Dames de la Croix-Rouge de nos hôpitaux de campagne N° 401, 402, 411, 412, 415, 421, 422, etc...

Tous et toutes ont fourni leur large part à cet amas fantastique et incommensurable d'efforts, d'angoisses et de sang que représente une campagne et qui justifie la victoire.

L'ACTION DES FORCES AÉRIENNES FRANÇAISES.

Les effectifs relativement faibles du C. E. F., qui ne comprenait initialement que deux divisions et ne dépassa jamais quatre divisions et un groupement de tabors, ne justifiait pas l'emploi d'une grande unité française indépendante.

Du reste, ainsi que le fait remarquer le général Bouscat dans son étude : *L'armée, de l'air française dans la campagne d'Italie* ⁶, étude à laquelle nous ne pouvons que nous reporter, l'unité du commandement aérien était nécessaire sur ce théâtre péninsulaire, étroit et profond.

Le C. E. F. dut donc profiter de l'action des Tactical et Strategical Air Forces, mais, à cette action, les ailes françaises coopérèrent brillamment.

Après avoir participé d'Afrique du Nord à la libération de la Corse, au cours de laquelle ils avaient abattu 24 avions, nos groupes de chasse de la 1° escadre (II/3° « Corse », II/7° « Nice » et I/7° « Provence ») furent basés dans l'île et remplirent de nombreuses missions au-dessus de l'Italie septentrionale et centrale : chasse, reconnaissances photographiques, escortes de bombardiers, mitraillages au sol et même bombardements de navires, de ports ou de troupes grâce aux lance-bombes dont nos Spitfires avaient été dotés.

A partir d'avril 1944 d'autres groupes de chasse français, employés jusque-là dans le Coastal d'Afrique du Nord, commencèrent à être équipés en chasseurs-bombardiers Thunderbolt P. 47 et rejoignirent les bases de Corse et de Sardaigne.

Ce fut d'abord le II/5° « Lafayette » qui arriva en mai 1941 et abattit deux avions au cours de ses premières sorties, puis le II/3° « Dauphiné » qui appuya très brillamment les opérations de l'île d'Elbe.

Sur la péninsule, grâce à leur rayon d'action et à leur tonnage plus élevé que ceux des Spitfires, ces groupes opérèrent des destructions importantes, s'attaquant particulièrement aux voies de communication et à la circulation routière en arrière du front ennemi.

Au cours de la campagne d'Italie, les formations de chasse française accomplirent plus de 11.000 missions au cours desquelles près de 1.000 tonnes de bombes furent lancées.

Cinq de ces conductrices, cinq braves filles françaises, reposent dans nos cimetières militaires d'Italie.

⁶ *Revue de Défense nationale*, numéro de février 1946

Notre aviation de reconnaissance fut également présente dans le ciel d'Italie :

La 1^o escadrille du groupe II/ 33^o « Savoie », équipée en P. 38 « Lightning », arriva à Naples en février 1944 et remplit de nombreuses missions photographiques dans toute la profondeur de la péninsule.

La 2^o escadrille du même groupe rejoignit l'Italie en mai.

« Escadrille de reconnaissance tactique, elle travailla uniquement au profit des troupes terrestres et suivit pas à pas le Corps expéditionnaire français dans son avance constante vers Rome, puis vers Sienne. Les zones constamment survolées parmi la Flak portent des noms bien connus du C. E. F. : Cassino, Esperia, Pico, Fondi, Frosinone. Valmontone, Viterbo, Aquapendente, Radicofani, Sienne, Poggibonsi, Empoli, Radda, Florence... » (Général Bouscat)

Nos unités de reconnaissance effectuèrent en Italie plus de 600 sorties dont près de 200 pour le C. E. F.

Enfin nos bombardiers moyens, basés en Sardaigne, intervinrent en Italie péninsulaire à partir d'avril 1944. Ils étaient équipés de *Maraudeurs B. 26*, pouvant transporter deux tonnes de bombes.

La 31^o escadre française de bombardement comprenait les groupes : G. B. I/22 «Maroc », II/20 « Bretagne », I/19 « Gascogne ».

La 32^o escadre française était composée du G. B. 1I/52 « Franche-Comté », II/63 «Sénégal » et I/32 « Bourgogne ».

Au total une centaine de bombardiers portant cocarde française attaquèrent sans relâche, pendant les opérations de rupture et de poursuite, les arrières ennemis : dépôts, routes, voies ferrées, ponts, etc., prenant leur large part à ces hécatombes de véhicules que nous avons pu constater tout au long de notre avance sur les routes d'Italie.

Le nombre de sorties de notre aviation de bombardement dépassa 2.000, au cours desquelles 3.500 tonnes de bombes furent lancées.

Ainsi notre aviation du chasse, d'observation et de bombardement prit sa bonne part de la mission donnée à l'aviation alliée : empêcher l'arrivée des renforts et des approvisionnements de l'ennemi, asphyxier ses grandes unités aux prises à terre avec nos divisions.

De l'excellent matériel anglo-américain qui leur avait été confié, nos équipages tirèrent un rendement remarquable, méritant eux aussi les félicitations des grands chefs alliés et contribuant largement à cette restauration morale qui est, pour nous, la caractéristique essentielle de la campagne d'Italie.

CONCLUSION

Sans prétendre avoir tiré tous les enseignements de cette campagne, ou même n'avoir tiré que des enseignements exacts, sans prétendre surtout que ces enseignements seront valables sous la même forme dans l'avenir - et c'est l'erreur à ne pas commettre dans l'étude de toute campagne - nous avons cherché seulement :

- à fixer les faits tactiques aussi sincèrement que possible;
- à les placer dans leur « ambiance », en faisant revivre l'esprit du C. E. F. et l'état d'âme du combattant d'Italie;
- à en comprendre le sens, avant qu'ils soient déformés par la légende ou torturés par des interprétations successives à l'appui de diverses thèses, par des théoriciens qui ne les auront pas vécus.

En terminant, nous nous permettons de tirer quelques leçons plus générales de cette campagne :

- importance de la formation. Le C. E. F. s'est battu en Italie comme il a été formé en Algérie pendant les mois qui ont précédé son débarquement. C'est là que ses chefs lui ont donné sa valeur technique, et son âme;
- cohésion remarquable d'une petite armée à base d'armée de métier dans laquelle étaient venus se fondre les mobilisés d'Afrique du Nord et les volontaires venus de France, petite armée instruite, disciplinée, manœuvrière, dont tous les chefs se connaissaient et, inspirés du même idéal, pratiquaient la plus large initiative et la meilleure camaraderie de combat;
- rendement parfait d'un état-major peu nombreux mais rodé, et entretenant les meilleures relations avec la troupe;
- action personnelle capitale du chef, des chefs qui suivaient la bataille de près, « sentaient » les occasions, communiquaient leur confiance à leurs subordonnés et donnaient leurs ordres sur le terrain, des ordres qui n'étaient pas en retard d'une demi-journée sur les événements.

Quelle renaissance!

Après la défaite de 1940, après cet effondrement sans exemple d'une grande armée, ou plutôt cet abandon de tout un peuple sombrant, sauf une poignée d'hommes, dans une veulerie générale, la campagne d'Italie, cette « remontée » du C. E. F. des Abruzzes à Rome et à Sienne, par les chemins du sacrifice volontaire, fut une. « remontée » morale de la France, une remontée vers l'honneur.

Dans la brume d'après-guerre, au milieu des efforts et des doutes d'un pays ébranlé qui a de la peine à se ressaisir, cette campagne est pour nous comme une lumière.

Elle est la preuve de ce que peuvent les Français, de ce que peuvent réaliser la claire pensée et la logique françaises.

En outre, dans notre Afrique du Nord qui fut la citadelle de la France envahie, son réduit, et le tremplin de son armée renaissante et des armées alliées, la campagne d'Italie revêt une haute signification.

Le Corps expéditionnaire, composé par moitié d'Européens et de Musulmans, et qui fut le plus beau corps du monde, a démontré la fidélité de nos Algériens, de nos Tunisiens, de nos Marocains conduits par des chefs qui les comprennent, leur donnent l'exemple et les aiment. Ces tirailleurs, qui se ruaient à l'assaut pour venger leur officier tué, ou qui tombaient sans une plainte, pour la France, ont porté le plus beau des témoignages, mais aussi ont acquis des droits et nous imposent des devoirs.

Fruit de la préparation, de l'union et de la discipline, la victoire française d'Italie constitue pour l'avenir un exemple qui ne doit pas être applicable que dans les actes de guerre. L'épopée du C. E. F., préludant à celle de la 1^{re} Armée Française, restera un acte de foi dans les destinées de la Patrie, une preuve que ses éléments de puissance et de grandeur sont restés intacts.

Telle est la leçon que nous donnent nos morts français et musulmans qui dorment là-bas, dans cette terre d'histoire, sous les oliviers méditerranéens.

Au milieu des hécatombes qui ont marqué cette deuxième guerre mondiale, ils paraissent peu nombreux peut-être, mais, rejoignant nos morts de la Marne et de Verdun, ils sont tombés en vainqueurs résolus, et non en victimes résignées.

Honorons pieusement leur mémoire. Que leur souvenir demeuré vivant en nous, que leur souffle, passé en nous quand ils tombaient à nos côtés, nous anime et nous garde de douter du pays qui a formé de tels chefs, de tels soldats...

...Chefs et soldats de la Mainarde, du Pantano, du San Croce, du Monna Casale, du San Pietro, du Belvédère, ceux du Garigliano, du Leucio, ceux de la marche sur Rome, de la poursuite sur Sienne et sur Florence... c'est à vous, mes camarades, que je dédie ce travail, car c'est vous qui l'avez fait, jour par jour, de vos efforts et de votre sang.

Tunis - C. S. T. T.
G. I. - 21, le 24 avril 1947.

ANNEXE

**ORDRE
DE BATAILLE SOMMAIRE
DU C. E. F.**

ÉTATS-MAJORS ET SERVICES, GRANDES UNITÉS,
RÉSERVES GÉNÉRALES.

CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS.

Général commandant le C. E. F. : Général d'armée Alphonse Juin.
Cabinet du Général : Chef d'escadrons de Bernède et capitaine Négrier (puis lieutenant Voisard et lieutenant de Noblet).

ÉTAT-MAJOR DU C. E. F.

Chef d'Etat-Major : Général Carpentier.
1° sous-chef : Colonel Cherrière (jusqu'en février).
2° sous-chef : Colonel Zeller (seul sous-chef à partir de février 1944).

1° Bureau.

Chef de bureau : Lieutenant-colonel Missonnier.
Adjoints (initialement)
Commandant Cerutti, commandant Martel,
puis commandant Briand et capitaine Guery.

2° Bureau.

Chef de bureau : Chef de bataillon Daillier, puis chef de bataillon Turnier.
Adjoints (initialement)
Capitaine d'Esclaibes (section : Opérations)
Capitaine Soulier (A. M. M.)
Capitaine Fargeix (interprète)
Lieutenant Josse (section allemande).

3° Bureau.

Chef de bureau : Lieutenant-colonel Loth, puis lieutenant-colonel Pedron (chef de la section Opérations au début de la campagne).
Adjoints (initialement)
Chef d'escadron Guillard
Chef d'escadron Loiret;
Capitaine de Boissieu ;
Capitaine Morin.

4° Bureau.

Chef de bureau : Lieutenant-colonel Gillot.
Adjoints (initialement) :
Chef de bataillon Sicard (section Transports)
capitaine d'Arbaumont et capitaine Geroldswold ;

Section munitions :

Chef d'escadron Chanteau, capitaine de Maudhuy et capitaine Ogée;
Santé : Médecin commandant Paléologue;
Intendance : Intendant Luongo.

COMMANDANTS DES ARMES ET DIRECTEURS DES SERVICES.

Commandant l'artillerie : Général Chaillet.
Commandant le génie : Général Dromard.
Commandant les F. T. A. : Colonel Dupeyron,
Commandant le train : Colonel Boucaud.
Commandant les transmissions : Colonel Brygoo.
Directeur du Service de santé : Médecin général Hugonot.
Directeur du service de l'intendance : Intendant général Monginoux
Directeur du service des matériels : Colonel Valentin.

CORPS DE POURSUITE.

Commandant le corps de poursuite : Général de corps d'armée de Larminat.
Chef d'État-Major : Colonel Bouley.
Sous-chef d'Etat-Major : Lieutenant-colonel de Gonfreville.
1° bureau. Chef de bureau : Commandant. Estadieu.
2° bureau. Chef de bureau Lieutenant-colonel Thuaire.
3° bureau. Chef de bureau : Lieutenant-colonel de Stabenrath.
4° bureau. Chef de bureau Lieutenant-colonel Vernet.
Nota : Le corps de poursuite opéra du 6 juin au 8 juillet 1944.

2° DIVISION D'INFANTERIE MAROCAINE.

Général commandant la division : Général Dody.
Chef d'E.-M. : Lieutenant-colonel de Berchoux.
Commandant l'I. D. : Colonel Calliès.
Commandant l'A. D. : Général Poydenot, puis colonel Lassus.
Adjoint au commandant de l'A. D. : Lieutenant-colonel Schoeller.
Commandant le génie : Lieutenant-colonel Pinson.

4° régiment de tirailleurs marocains.

Colonel Lappara, puis colonel Bridot.
Lieutenant-colonel Thouvenin, puis lieutenant-colonel Lenglet.
Chef d'E.-M. Chef de bataillon Demange, puis chef de bataillon Clair.
I/4° : Chef de bataillon Rouche, puis chef de bataillon de Rocca Serra,
 puis chef de bataillon Thévenot.
II/4° : Chef de bataillon Rio, puis capitaine Bachelot, puis chef de bataillon Pauc.
III/4° : Chef de bataillon Courtois, puis chef de bataillon Daillier, puis chef de bataillon Latourette.

5° régiment de tirailleurs marocains.

Colonel Joppé, puis colonel Piatte.
Lieutenant-colonel Jarry.
Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Granger.
I/5° : Chef de bataillon Renié, puis Clément.
II/5° : Chef de bataillon Pénicaud, puis chef de bataillon Pons.
III/5° : Chef de bataillon Rognon.

8° régiment de tirailleurs marocains.

Colonel Molle, puis colonel de Berchoux.
Lieutenant-colonel Turbet-Deloff, puis lieutenant-colonel de Lambilly.
Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Simonot, puis chef de bataillon Marguet.
I/8° : Chef de bataillon Jannot, puis chef de bataillon de Vanssay, tué en juillet, puis chef de bataillon Marguet.
II/8° : Chef de bataillon Delort (tué le 12 mai), puis chef de bataillon Jaubert, puis chef de bataillon Moneglia.
III/8° : Chef de bataillon Allard, puis chef de bataillon Labadie.

3° régiment de spahis marocains.

Colonel Pique-Anbrun.
Commandant en second : Chef d'escadrons Turnier, puis chef d'escadrons de Ge1oes.
Chef d'E.-M. : Chef d'escadrons de Bernède.
A la disposition du colonel : Chef d'escadrons Barrou.
Commandan 1er Trains : chef d'escadrons de Caix.
Service auto : Capitaine de Castries.
1° escadron : Capitaine de Galbert.
2° escadron : Capitaine de Benoist, tué le 4 février 1944. puis capitaine Ducruix.
3° escadron : Capitaine Bretagne.
4° escadron : Capitaine Lavigne.
Escadron hors rang : Capitaine Lalouette, puis capitaine de La Taste.

63° régiment d'artillerie d'Afrique.

I/ 63° : Chef d'escadron Gouttefarde.

II/63° : Chef d'escadron Girard.

III/63° : Chef d'escadron Loiret, puis chef d'escadron Huré, dit Domquerelles.

IV/63° : Chef d'escadron Martin, puis chef d'escadron du Garreau.

87° bataillon du génie.

Lieutenant-colonel Berthézène.

F. T. A. (41° groupe de D. C. A.).

Chef d'escadron Blanchet, puis chef d'escadron Juigner, puis chef d'escadron Bescond.

3° DIVISION D'INFANTERIE ALGÉRIENNE.

Général commandant la division : Général de Goislard de Monsabert.

Chef d'E.-M. : Colonel Pardes, puis colonel Lardin.

Commandant l'I. D. : Général Chevillon, puis général Duval.

Chef d'E.-M. de 1^{re} I. D. : Lieutenant-colonel Letia.

Commandant l'A. D. : Général de Hesdin, puis colonel Radiguet de La Bastaïe, puis général Besançon.

Commandant le génie : Colonel Delaleu, puis lieutenant-colonel Villette.

3° régiment de tirailleurs algériens.

Colonel Gonzalès de Linarès.

Lieutenant-colonel Bourgeois (tué en mai 1941), puis lieutenant-colonel Goutard.

Chef d'E.-M. Commandant Sauvagnac.

Adjoint au colonel : Chef de bataillon Destremau.

I/3° : Chef de bataillon de Rocquigny.

II/33° : Chef de bataillon Margueret, puis chef de bataillon Valentin.

III/33° : Chef de bataillon Fray, puis chef de bataillon Rendu, puis capitaine Ruault.

4° régiment de tirailleurs tunisiens.

Colonel Roux (tué le 27 janvier 1944 au Belvédère), puis colonel Guillebaud.

Lieutenant-colonel Lesage, puis lieutenant-colonel Capitain, puis lieutenant-colonel Baunard.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Capitain, puis chef de bataillon Achte.

I/4° : Chef de bataillon Bacqué, puis chef de bataillon Cérutti.

II/4° : Chef de bataillon Berne, puis chef de bataillon Poupelin, puis chef de bataillon Tieri.

III/4° : Chef de bataillon Gandoët, puis capitaine Camus, tué le 22 mai, puis chef de bataillon Jarrot, puis chef de bataillon Toehon.

7^e régiment de tirailleurs algériens.

Colonel Chappuis.

Lieutenant-colonel Quenard, puis lieutenant-colonel Lardin.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Champeaux, puis chef de bataillon Péponnet.

I/7° : Chef de bataillon Pichot.

II/7° Chef de bataillon Lahache.

III/7° : Chef de bataillon Thomazo, puis capitaine Gobillot (provisoirement), puis chef de bataillon Péponnet, puis chef de bataillon Finat-Duclos.

3° régiment de spahis algériens de reconnaissance.

Colonel Bonjour.

Commandant en second : Chef d'escadrons Gassiat.

Chef d'E.-M. : Chef d'escadrons de Chassey. - Adjoint : Capitaines Mauché et de Goyenèche.

1° escadron de chars : Capitaine Spangenberg, puis capitaine Journeau.

2° escadron de reconnaissance : Capitaine d'Almond, puis capitaine de Lestrang.

3° escadron de reconnaissance : Capitaine Huchet de Queneta.

4° escadron de reconnaissance : Capitaine Rivière.

67° régiment d'artillerie d'Afrique.

I/67° : Chef d'escadron Clappier (tué le 8 février 1944), puis chef d'escadron Pradier.

II/67° : Chef d'escadron Huré, puis chef d'escadron Constans, puis capitaine Devé.

III/67° : Chef d'escadron de Chergé, puis chef d'escadron Azambre (tué le 11 juin 1944), puis chef d'escadron Meyer.

IV/67° : Lieutenant-colonel Riberolles, puis chef d'escadron Bro de Comères.

Adjoint : Chef d'escadron Sarrabezolles (tué le 17 ,juin 1944).

37° groupe de F. T. A.

Colonel Blancher

83° bataillon du génie

Chef de bataillon Colin

4° DIVISION MAROCAINE DE MONTAGNE.

Général commandant la division : Général Sevez.

Chef d'E.- M. : Lieutenant-colonel Baufre.

Commandant l'I. D. : Général Louchet puis colonel Bondis.

Commandant l'A. D. : Colonel Navereau.

1° régiment de tirailleurs marocain.

Colonel Brissaud-Desmaillet.

Lieutenant-colonel Dewatre.

Chef d'E.-M, : Chef de bataillon Parlanges.

I/1° : Chef de bataillon Soleilhavoup, puis chef de bataillon Bastiani.

II/1° : Chef de bataillon Lepage.

III/1° : Chef de bataillon Girard.

2° régiment de tirailleurs marocains.

Colonel Buot de l'Epine, puis colonel Deleuze.

Lieutenant-colonel Bridot, puis chef de bataillon Cornet.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Cornet, puis chef de bataillon de Susbielle.

I/2° : Chef de bataillon Diebold.

II/2° : Chef de bataillon Grimal.

III/2° : Chef de bataillon de Susbielle, puis chef de bataillon Gauthier (bataillon Gauthier, bataillon constitué du 9° R. T. A.), puis chef de bataillon Lenormand.

6° régiment de tirailleurs marocains.

Colonel Cherrière.

Lieutenant-colonel Eberlé.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Franco, puis chef de bataillon Mariaux.

I/6° : Chef de bataillon Berteil.

II/6° : Chef de bataillon de Tarragon (tué le 12 mai) puis chef de bataillon Le Gouvello, puis chef de bataillon Franco.

III/6° : Chef de bataillon P. Soleilhavoup, puis chef de bataillon de Coulanges (bataillon constitué du 9° R. T. A., affecté au régiment en mai 1944).

4° régiment de spahis marocains.

Colonel de Lambilly (tué le 18 mai 1944), puis chef d'escadron Dodelier.

Lieutenant-colonel Loth, chef d'escadron Drezé.

Chef d'E.-M. : Chef d'escadrons d'Epenoux.

1° escadron : Capitaine Leroux.

2° escadron : Capitaine d'Almont.

3° escadron : Capitaine de Farcy.

4° escadron : Capitaine de Gallon.

Escadron hors rang : Capitaine de La Serre, puis capitaine de Breteuil

Service auto : Capitaine Glize.

69° régiment d'artillerie d'Afrique (type montagne).

Lieutenant-colonel Cerisier

I/69° R. A. A. : Chef d'escadron Lepage.

II/69° R. A. A. : Chef d'escadron Canioni.

III/69° R. A. A. : Chef d'escadron Duvoisin.

82° bataillon du génie.

Chef de bataillon Labouerie.

Adjoint : Chef de bataillon Farines.

**1° DIVISION MOTORISÉE D'INFANTERIE
OU 1° DIVISION FRANÇAISE LIBRE.**

Général commandant la division : Général Brosset.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Saint-Hillier.

Commandant l'A. D. et le 1° R. A. C. : Lieutenant-colonel Laurent Champrosay (tué le 19 juin 1944), puis colonel Bert.

Commandant le génie et le 1° bataillon : Chef de bataillon Tissier.

1° brigade.

Commandant la brigade : Colonel Delange.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Desrobert.

13° Demi brigade de légion étrangère

Commandant la demi-brigade : Chef de bataillon Bablon.

1° bataillon de légion étrangère : Chef de bataillon de Sairigné.

2° bataillon de légion étrangère : Chef de bataillon Morel.

22° bataillon nord-africain : Chef de bataillon Lequesne.

2° brigade.

Commandant la brigade : Lieutenant-colonel Gabay.

Adjoint : Colonel Ravière, puis lieutenant-colonel Gardet.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Galibert.

Bataillon de marche n° 4 : Chef de bataillon Fougerat (tué le 12 juin), puis capitaine Boucart.

Bataillon de marche n° 5 : Capitaine Bertrand.

Bataillon de marche n° 11 : Commandant Langlois.

4° brigade.

Commandant la brigade : Colonel Raynal.

Adjoint : Chef de bataillon Cedé.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Coffinier.

Bataillon de marche n° 21 : Capitaine Fournier.

Bataillon de marche n° 24 : Commandant Sambron.

Bataillon d'infanterie de marine du Pacifique : Chef de bataillon Magny (tué le 16 mai), puis capitaine Magendie.

1° régiment d'artillerie de campagne.

Adjoint au Commandant de l'A. D. : Lieutenant-colonel Maubert.

I/1° R. A. C. : Chef d'escadron Marsault.

II/1° R. A. C. : Chef d'escadron Jonas.

III/1° R. A. C. : Chef d'escadron Bruneton.

Groupe de 155: Chef d'escadron Crespin.

1° régiment de fusiliers-marins (régiment de reconnaissance).

Commandant le régiment : Capitaine de frégate Amyot d'Inville (tué le 10 juin devant Montefiascone).

Adjoint : Capitaine de corvette de Morcier.

1° escadron (chars légers) : Lieutenant de vaisseau Barberot.

2° escadron (reconnaissance) : Lieutenant de vaisseau de Kermadec.

3° escadron (reconnaissance) : Lieutenant de vaisseau Savary.

4° escadron (reconnaissance) : Lieutenant de vaisseau Langlois.

Escadron hors rang : Lieutenant de vaisseau Sekutowitz.

GOUMS MAROCAINS.

E.-M. du commandement des goums marocains (2° goud de Q. G.).

Général commandant les goums marocains : Général Guillaume.

Colonel adjoint : Colonel Piatte, puis colonel Hogard.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Partiot.

Officiers supérieurs à la disposition : Chef de bataillon Pantalacci, puis chef de bataillon Aunis.

1er groupe de tabors marocains.

Commandant le 1° G. T. M. : Colonel Leblanc.

Adjoint : Lieutenant-colonel Bourdelle.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Lebrun.

Officier supérieur : Chef de bataillon Henry.

Commandant le tabor (51°, 61° et 62° goums) : Chef de bataillon Roussel.

Commandant le 3° tabor (4°, 65° et 101° goums) : chef de bataillon, puis lieutenant-colonel de Colbert-Turgis.

Commandant le 12° tabor (12°, 63° et 64° goums) : Chef de bataillon Leboiteux.

3° groupe de tabors marocains.

Commandant le 3° G. T. M. : Colonel Massiet du Biest.

Adjoint : Chef de bataillon Pacoret de Saint-Bon.

Chef d'E.-M. : Chef de bataillon Mye-Sainte-Marie.

Commandant le 9° tabor (81°, 82° et 83° goums) : Commandant Picardat. Commandant le 10e tabor (84°, 85° et 86° goums) : Commandant Boulet-Desbarreaux.

Commandant le 17° tabor (14°, 18° et 220 goums) . Commandant, puis lieutenant colonel d'Alès, tué à Carpineto. fin ami, puis commandant Parlange.

4° groupe de tabors marocains.

Commandant le 4° G. T. M. : Lieutenant-colonel Soulard, puis colonel Gautier.

Adjoint : Chef d'escadrons Berciaux.

Chef d'E.-M. : Capitaine Jarry.

Officier supérieur : Commandant d'Arcimoles.

Commandant le 5° tabor (41°, 70° et 71° goums) : Capitaine Parlange, puis commandant de Villemandy.

Commandant le 8° tabor (78°, 79° et 80° goums) : Commandant Aunis, puis commandant Pantalacci.

Commandant le 11° tabor (82°, 89° et 93° goums) : Commandant Pelorjas.

NOTA. — Le 2° G. T. M. (colonel de La Tour), n'a pas participé aux opérations du C. E. F., mais à celles de l'île d'Elbe.

RÉSERVES GÉNÉRALES.

7° régiment de chasseurs d'Afrique (régiment de tanks-destroyers).
(Formé par les Chantiers de Jeunesse d'Afrique du Nord.)

Commandant le régiment : Lieutenant-colonel Van Hecke.
Commandant en second : Chef d'escadrons Pouzadoux, puis lieutenant-colonel Pernot, puis
Chef d'escadrons de Carmejane.
1° escadron (reconnaissance) : Lieutenant de Champeaux.
2° escadron (T. D.) : Capitaine Planès.
3° escadron (T. D.) : Lieutenant Soudieux.
4° escadron (T. D.) : Capitaine Guth.

8° régiment de chasseurs d'Afrique (régiment de T. D.).
Commandant le régiment : Lieutenant-colonel Simon.
Commandant en second : Commandant de Buron.
Officiers supérieur à la disposition : Commandant Naud (tué en mai 1944), commandant de
Vaux et chef d'escadrons de Corceil.
1° escadron : Capitaine Le Haigre.
2° escadron : Capitaine de Chazelles.
3° escadron : Capitaine Breuil (tué en 1944).
4° escadron : Capitaine Frappa.

Régiment d'artillerie coloniale du Levant.
Colonel Missonnier.
Lieutenant-colonel Thiébault.
1° groupe : Chef d'escadron Guillard.
2° groupe : Chef d'escadron Rancurel.

64° régiment d'artillerie d'Afrique.
Colonel Latarse.
Lieutenant-colonel de Winter,
1° groupe : Chef d'escadron Piroth.
2° groupe : Chef d'escadron Mengus.
4° groupe : Chef d'escadron Moraillon.

Groupe de canonnières-marins.
Capitaine de frégate Le Coroller.
Capitaine de corvette Aclocque.
Lieutenant de vaisseau Jourden.

TABLE DES MATIÈRES

Préface du général d'armée Juin	5
Préface du général d'armée de Goislard de Monsabert	7
Avertissement au lecteur	9
 Abréviations	 11
Préambule	13
 I - La préparation du Corps expéditionnaire	 15
 II - Prologue. La 2° D. I. M. dans la bataille d'hiver dans les Abruzzes	 23
La Cluse San Michele (14 décembre 1944)	29
Le Pantano (15-16 décembre)	30
La Mainarde (26-28 décembre)	32
Première tentative sur le Monna Casale (29 décembre)	34
 III - Le C. E. F. dans la bataille de Cassino	 37
A. - L'offensive préliminaire du 12 janvier 1944	39
Le Costa San Pietro (2° D. I. M.)	39
Le Monna Casale et le Monna Acquafondata (3° D. I. A.)	45
B. - Première offensive de Cassino	51
Le San Croce (2° D. I. M. 21-23 janvier)	52
Le Carella (3° D. I. A., 23 janvier)	54
Le débarquement d'Anzio	56
C. - Deuxième offensive de Cassino	56
L'attaque du belvédère (3° D. I. A., 25 janvier – 1° février) ...	58
D. - Troisième offensive de Cassino. Bombardements et attaques frontales ...	64
 IV - Vers une 4° offensive de Cassino	 67
A. - Les études et les plans	67
Le plan du général Juin	73
Missions des divisions	75
B. - La préparation de l'offensive	77
 V - La percée française. Bataille du Garigliano	 81
A. - Première phase : la rupture (11-13 mai 1944)	83
Nuit du 11 au 12 mai, le Faito	83
La journée du 12 mai	88
L'attaque de Castelforte	89
La journée du 13 mai (Cérasola, Girofano, Feuci, Majo, Castelforte, ... la boucle du Liri)	93
B. - Deuxième phase. Nettoyage et exploitation	99
Nettoyage du massif du Majo (14 mai)	99
Franchissement du goulet d'Ausonia (15 mai)	103
La lutte pour Espéria (16 mai)	104
Forcément de la ligne « Dora » (17 mai)	106
Forcément de la ligne « Hitler » (18-20 mai)	107
C. -- Troisième phase. La manœuvre d'enroulement des défenses du Liri (Pico - San Giovanni)	111

VI - La marche sur Rome	117
Manœuvres successives du Corps de montagne	118
Relève par la 3 ^e D. I. A	121
Progression de la 2 ^e D. I. M	122
L'entrée à Rome	124
VII - La poursuite de Rome à Sienne	131
10-12 juin : au lac de Bolsena	133
Les éléments de la manœuvre retardatrice allemande	134
A. - Le forçement de la route 74 (13 juin)	135
B. - Le forçement de la position Amiata-Radicofani (18-20 juin)	136
C. - Le forçement de la position de l'Orcia (20-25 juin)	140
D. - Le forçement de la position de la Farma (26-27 juin)	143
La marche sur Sienne :	145
1 ^o Amorçage de la manœuvre de la 3 ^e D. I. A. par l'ouest	145
2 ^o Progression de la 2 ^e D. I. M.	146
3 ^o Manœuvre de Sienne	147
L'entrée à Sienne : 3 juillet 1944	149
VIII - Coup d'œil rétrospectif sur la manœuvre en retraite allemande de Rome à Sienne	153
IX - Vers Florence. Les combats au nord de Sienne	157
A. Premier bond au nord-ouest de Sienne (3 juillet)	159
B. Dégagement de la route 68 et prise de Colle di Val d'Elsa (4-7 juillet)	160
C. La manœuvre de San Gimignano et de Poggibonsi (8-15 juillet)	161
D. La progression en échelon vers Certaldo	163
E. Le dernier acte. Prise de Castelfiorentino (22 juillet)	164
X - L'effort du C. E. F	167
XI - Vers les rivages sacrés	171
XII - Les enseignements d'une campagne	175
Conclusion	185
ANNEXE. — Ordre de bataille du C. E. F	187